LE ROMAN DE GILLION DE TRAZEGNIES

[Table des rubriques]

(folio A) Cy commence la table des rubriques de ce present livre.

Ei premierement:

Prologue de Pacteur, et comment cestuy livre fut compilé. Sur le fueillet i.

Comment Gillion de Trasignies espousa la fille du conte d’Ostrevant  
aommee Marie, et comment il se retray en sa terre de Trasignies. Sur le  
fueillet ìí.

De la honnourable et belle vie que demenerent ensemble messire Gillion  
de Trasignies et dame Marie sa compaigne, quy se reconfortoit de la vou-  
lenlc de Dieu. Sur le fueillet m.

Commem messire Gillion, aprés qu’il eut finé sa raison avec sa femme,  
entra en sa chappelle ou il fist ses prieres a Nostre seigneur, et du veu qu’il  
fist, ct la cause pourquoy. Sur le fueillet v.

Comment messire Gillion chevaucha vers Mons en Haynnau ou il trouva  
ie conte dc Haynnau qu’il amena en son chastel de Trasignies. Sur le  
fueillet \í.

Commeni messire Giilion de Trasignìes entreprist le voyage d’oultre  
t cominent il s’en descouvry au conte de Haynnau en la presence de  
'•J' h.irons et nobles hommes. Sur le fueillet vu.

t omment messire Gíllion, sire de Trasignies, se party du paíjs de Hayn-  
our iaire son voyage d’oultre mer, et du grant dueil qu’en fist dame  
Maríe sa fer.ime et plusieurs autres. Sur le fueillet ix. (folio Av)

Comment messire Gillion de Trasignies party de la conté de Haynnau,  
tommem il vint a Romme et de ia en Jherusalem et d’un trés merveilleux  
- t01lge qu'il songa de nuit. Sur le fueillet xi,

1 mt messire Giilion de Trasignies party de Jherusalem et monta  
■ et comment il fut prins des Sarrazins et mené prisonnier au  
f li u' ';i1 ibilonne. Sur le fueillet xni.

1 -'i', la dame de Trasignies acoucha de deux beaulx filz dont Pun

ïhan et Pautre Gerard. Sur le fueiiiet xvi.  
mt le souldan de Babilonne cuida prendre port ou royaulme de  
-t comment il ne poeult pour la grant resistence et dilligence que  
itoble roy de Chippre. Sur le fueìllet xvn.

Comment messire Gillíon de Trasignies, estant en la príson du souldan  
ou il faisoit ses prieres et pìteuses lamentations envers Nostre Seigneur, fut  
envoyé querir par le souldan pour le faire morir, et comment il eut la víe  
respitee pour ceste fois. Sur le fueìlîet xix.

Comment messíre Giliion de Trasignies occist le tourrier quy le gardoit  
et trois autres Sarrazins, comment il fut jugié a mort, et comment la vie  
luy fut respitee. Sur le fueillet xxi.

Comment messire Gillion de Trasignies eut la vie respitee et remené en  
chartre a la requeste de la (folio B) belle Gracienne. Sur le fueillet xxm.

Comment la noble pucelle Gracienne ala visiter messire Gillion de Tra-  
signies en la chartre ou il estoit prisonnìer, et comment elle et Hertan le  
ceppier furent par luy admonnestez de croire en la foy crestienne. Sur le  
foeulîet xxmi.

Comment le roy Ysoré de Damas assiega la cité de Babilonne, et de la  
grant bataille quy y fut faitte ou le souldan fut contraint de perdre ten e  
Sur le fueillet xxvn.

Comment Gracienne la bonne damoiselle fist metíre hors de la chartre  
messire Gillion de Trasignies, et comment elle le fist armer et Hertan aussi  
pour aler au secours de son pere le souldan de Babìlonne. Sur le fueillet  
xxx.

Comment le souldan fut desconfy et emmené prisonnier en la teate du  
puissant roy Ysoré de Damas. Sur le fueilîet xxxn.

Comment messire Gillion de Trasignies et Hertan le chartrier \ indreiií  
amaín armee jusques aux tentes duroy Ysoréde Damas, et delenrs i  
tures. Sur le fueilleí xxxim.

Comment messire Giìlion de Trasignies et Hertan se combatir  
tentes du roy Ysoré de Damas, lequel fut par messire Gillion occ;s. et  
le souldan quy prisonnier estoit et illec enchaynné. Sur le fuei  
(folio Bv)

Comment le trés preu chevalìier messire [Gillion1] de Trasigr - • 1tan tout quoyement s’en retournerent en Babilonne dedens la chartr  
le sceu du souldan. Sur le fueiìlet xli.

Comment le souldan de Babiîonne commanda que devam  
amené messíre Gillion de Trasignies estant en sa chartre, et c<  
belle Gracienne le fist venir armé devant son pere comme il estoit ■

jour qu’il gaigna la bataílle a l’encontre du roy Ysoré. Sur le fut

Comment plusieurs roys Sarrazins vindrent assegier la H'11”'

lonne, et de la grant bataille quy y fut que messire Giìlion de 1gaigna par sa proesse et haulte conduitte. Folio xlix.

O/ins' le texte d'aiìleui

Comment l’admiral d’Orbrìe fut combatu devant Babiionne la cité et  
occis de la main du trés preu chevallier messíre Gillion de Trasigníes et  
io'iií son ost mis a I’espee. Sur le fueillet li.

Comment le grant admiral d’Orbrie fut occis en bataille par ie preu  
chevaiiicv messire Gillion de Trasignies, et comment les gens dudit admi-  
raî l’urenl desconfis par la grant vaillance et haulte conduitte du trés preu  
chcud-ier, a l’ayde des Babilonnois. Sur le fueillet liiíi.

Comment Ie roy de Chyppre fut desconfy par le souldan de Babilonne.  
Sur ie l'ueillet lvi.

Comment ie conte de Haynnau ala ou chastel (folio C) de Trasignies  
\ isiUer dame Marie sa cousine, et comment messire Amaury d’Ormais se  
inist en (.jueste pour trouver messire Gillion de Trasignies. Sur le fueillet

LV)!1.

Comment messìre Amaury d’Ormais se mist en queste pour trouver  
messirc GiJlion de Trasignies, puis parle de ses deux fìlz Jehan et Gerard  
de Trasignies. Sur le fueilîet lxi.

Couiment le desleal Amaury passa la mer et vint en Babilonne ou il  
trouva messire Gillion, et de ce qu’il luy donna entendre comme mal-  
conseilîié. Sur le fueillet lxiìíì.

Comment messire Gillion de Trasignies se complaindoit pour Ies faulz  
donne/ entendre que le chevallier Amaury luy mettoít au devant. Sur le  
fueiiiet lxviii.

Cy paríe de îa grant bataille quy fut devant la cité de Babilonne, et com-  
ment ìe desleal Amaury fut occis en bataille. Folio lxxi.

Cy parle d’une autre grant bataille quy fut devant Babilonne, la cité, ou  
le roy Fabur de Morienne fut desconfy, et comment messire Gillion de  
IraMgnies y fut prins et niené prísonnier par les Mores a Tripoly en Bar-  
Ai1 ie. Foíio Lxxvi.

1 'omment messire Giilìon de Trasignies fut prisonnier a Tripoly en Bar-  
- eomment la vie luy fut respitee par le conseil du roy de Fés, (foìio  
it des trés dolîoureuses lamentations qu’il faísoit luy estant en une  
re. Sur le fueìllet mixx.

1 "iii-i.em la noble pucelle Gracienne et le preu Hertan estoient dollans  
e de messire Gillìon de Trasígnies, et comment Hertan conclut  
querìr. Sur le fueillet imxx n.

1 'umuent Jehan et Gerard de Trasìgnies tournoierent a Condé sur l’Es-

comment ilz gaignerent le pris et l’onneur du tournoy. Sur le  
íaeìHet nuxx m.

I "'iiini., at Hertan  
:n Barbar

se party de Babilone taint et noirchy, comment il vint  
ie ou messire Gillion de Trasignies estoit prísonnier,

i(ulU - — X ». V UlcilIlC ic

rcel ie Nathahe q ... ,ullv>cente du cas dont Lucion l’accusoit,

Çar le fueillet cm.

Loiûment le preu Hertan combaty le roy Haldin et le desconfy, et de la

ant bataìlle quy fut devant Babilonne ou messíre Gilîion de Trasignìes  
niio Ej desconfy les Sarrazins. Sur le fueillet clvih.

( omment le roy Morgant d’Esclavonnie vint assegier le roy Fabur de

' toueiine en sa cité, et de ia bataille des deux freres Jehan et Gerard de  
1'm'H nies. Sur le fueillet clxxi.

(. omment Jehan et Gerard de Trasigníes freres combatirent l’un I’autre

. t Tripoly la cìté, et comment Gerard, congnoissant Jehan son frere,

. dy a luy. Sur îe fueillet clxxvíi.

■ ament les deux roys se accorderent ensemble et vindrent mettre ieur

tevant Babiìonne la. cité, et de la grande et crimínelle bataille quy fut  
litfe. Sur le fueillet c tinxx t.

» int Hertan eut la vie respitee. Comment le roy de Fés et luy furent

e7 vie prison, et comment le souldan fut secouru par la puissance de  
princes, et du traittié qu’il eut au roy Fabur son ennemy. Sur le

•ujiliel ( HHXX V.

e de la grant bataille quy fut devant Babiîone la cíté ou les deux

’s de Trasignìes furent prins par Hertan, et des merveìlles d’armes  
ent. Sur le fueillet c mtxx tx.

le roy Fabur de Morienne et le roy de Fés furent desconfis et

mt Babilonne par la proesse et conduìtte de messìre Gillion de  
i. Sur le fueillet c íiiixx xv.

( ' !îl,iient ies deux freres Jehan et Gerard de (foiio Ev) Trasìgníes se

. a messire Gillion leur pere, et comment aprés ces choses, ilz  
r-u'i.n,e:en, ,>u paijs de Haynnau a Trasignies. Folio c (mxx xix.

îs deux dames de Trasignies conclurent ensamble de user le

eur vie en servant Nostre Seigneur Dieu et priant pour leur  
R : aeillet if vii.

***mtÊHÊBMÊÊÊÈ***Êgç\*. •'

et comment il fut delivré par Ie fait et emprise du leal Hertan. Sur le fueillet  
UUXX XIII.

Comment Hertan amena messire Gillion de Trasignies en Babilonne. et  
de lagrantchiere que leur fist la belle Gracienne et le souldan son pere qu>  
trés grandement les festoierent. Sur le fueillet imxx xix.

Comment Jehan et Gerard de Trasignies arriverent en Ch} ppre. et dc la  
grant chiere que le roy leur fist et de leurs devises et adventures. Folio ai.

Comment le roy Bruiant d’Esclavonnie vint assegier la citc de Nicossie  
en Chippre, et des belles vaiîíances que y firent les deux enfans dc Trasi-  
gnies sur Ieurs ennemis. Sur le fueillet cix.

Comment aprés l’assault donné a îa cité, le roy de Chippre sailly sur ses  
ennemis, et comment son (foìio D) connestable y fut prins. Sur !c i'ueillet  
cxv.

De la grant escarmuche quy fut devant la cité de Nicossie ou lc connes-  
table de Chippre fut preservé de mort par la proesse de Jehan ct Gerard  
de Trasignies freres jumeaulx, et la mort du roy Sorbrac, nep\eu du roy  
Bruiant d’Esdavonnie. Folio cxvu.

Comment le roy d’EscIavonnie cuída faire pendre le roy de Chippre. Sur  
le fueillet cxix.

Comment le bon connestable de Chippre ala en Roddes \ crs le grant  
maistre pour avoir secours, et comment Jehan et Gerard de Trasignies  
esveillerent ieurs ennemis. Folio cxxm.

Comment le grant maistre de Roddes et le connestable de Chippt.  
drent au prés de la cité de Nìcossie en Chippre, et de la grant et crii  
bataille et desconfìture quy fut illec faitte ou tous les Sarrazins íure;  
a mort. Folio cxxvi.

De la grant et criminele bataille quy fut devant Nìcossie l:i cité. Sur 6  
fueillet cxxviit.

Comment Jehan et Gerard de Trasignies se partirent de Chippre, et  
comment ilz furení prins sur la mer et menez l’un en Esclavonnie d liu  
en Barbarie, et de leurs trés piteuses complaintes et adventua' 'iui -  
fueillet cxxx.

Comment la pucelle Nathalie, fille du roy Bruiant d’Esclavon  
moura de Gerard de Trasignies quy pour lors estoit prisonniei >

Dv) cíté de Ragouse ou royaulme d’Esclavonnie en trés grant do '  
le fueiîiet cxxxv.

Comment Morgant, filz du roy Bruiant d’Esclavonnie, sceut 1  
roy son pere et la totale destruction de son armee. Sur le fui

Comment Morgant, filz du roy Bruiant d’Esdavonníe. fut couronncH^a  
aprés son pere, et comment la belle Nathalie sauva la vie au  
- c”\*-^ fìieillet cxxxvni.

„ Î23

. Comment Jehan de Trasignies fut mis en la prison ou messire Gillion

sou pere avoit par avant esté prisonnier, et de ses doîloureuses complaintes  
ei adventures. Sur le fueiílet cxlii.

C’omment la pucelle Nathaîie fut accusee au roy Morgant, son frere, par

lìîìv Sarrazin nommé Lucìon, et comment a la requeste de la pucelle, le

preu baceler Gerard de Trasignies combaty et desconfy Lucion, quy fut

pendu et estranglé au gibet de Raguise îe chastel. Sur le fueillet cxutt.

t omment Gerard de Trasignies desconfy en champ de bataille ung Sar-

razin admiral nommé Lucion pour garder et preserver de mort villaine la

n-celle Nathalie qu’il sçavoit estre innocente du cas dont Lucion l’accusoit.  
rie fueilH clii.

le preu Hertan combm-i' m -

Comment les deux dames de Trasignies se rendirent nonnains en ì'ab-  
baye de l’Olive en Haynnau, et comment messire Gillion se rend> en l'ab-  
baye de Cambron. Sur le fueíllet ncix.

Comment messire Gillion de Trasignies, luy estant en Fabbaye de Cam-  
bron, racompta au conte de Haynnau les adventures qu’il avoit eues. !i;\  
estant en ia terre des Sarrazins, et comment, aprés plusieurs de\ ises. ïh  
partirent l’un de l’autre par grant amour. Sur le fueillet nc xm.

Comment plusieurs roys Sarrazins conclurent ensemble de faire guerre  
au souldan de Babilonne. Sur le fueillet nc xvn.

Comment, par le congié et licence du conte de Haynnau, piusieurs  
jennes damoiseaulx, filz des barons de Haynnau, passerent la mer cl \ ìn-  
drent a Venise ou iiz furent moult ho nnourablement receus et festoyés pour  
l’amour de messire Gíilíon de Trasignies. Sur le fueillet iic xxm.

Comment messire Gillìon de Trasignies et sa ffolio F) compaignie se  
partirent de Venise par mer et arriverent en Acre, ou ilz furent receuz de  
l’admiral a grant honneur. Sur le fueillet iic xxvt.

Comment messire Gillion de Trasignies, accompaignié d’une moult  
grosse armee de Sarrazins, arriva devant Babilonne ou il trouva le souîdan  
en trés belle ordonnance prest pour combatre ses ennemis. Sur k iueillet

nc XXIX.

Comment le souidan de Babilonne livra une rnoult grant bataìilc a ses  
ennemis quy l’estoient venus envahir et assailiir en sa terre, ou messire  
Giliion de Trasignies fist de moult hauîtes proesses et vaiilances. Sur le  
fueillet nc xxxiii.

Comment, par l’advis et conseii de messire Gillion de Trasignies. ie  
souldan se deporta pour ce jour de combatre ses ennemis. Sur le fueiiiet  
iic xxxim.

Comment messire Gìllion de Trasignies encommença i’estour sur ses  
ennemis, et comment, aprés plenté de haultes vaillances par luy acb.e[vees2],  
il occist le puissant roy de Jubaltar quy estoit fort et criminel. Sur ie fueiílet

ÍIC XXXVIII.

Comment messire Gillion de Trasignies, le preu Gerard son fiiz c  
sieurs chevalliers de Haynnau furent devant Babilonne en grant pe  
mort, se par le souldan et sa bataille n’eussent si tost esté secouruz. >  
fueillet nc xuii.

Comment en ceile tant criminelle bataille (folio Fv) devant Babilotin®-  
le preu messire Gillion de Trasignies, Gerard son filz et les jennes cheval-  
liers du paijs de Haynnau s’i porterent moult vaillammment. Sur le fueillet

nc XLVI.

Comment le preu et victorieux chevallier messire Gillion de Trasignies  
fina sa vie en grant gloire et loenge. Sur le fueillet iíc l.

Comment messire Gerard, filz du preu messíre Gillion de Trasignies,  
print congié du souldan, et comment luy et lajenne chevallerie du paỳs de  
Haynnau retournerent en leur paỳs. Folio nc im.

Cy fine la table des rubriches de ce present livre.

Piologue de cestuy lívre, et pour sçavoir a quy il appartient.

Pour ce que paroles sont vaines et escriptures permanentes, voyans jadis  
les grans clercs, orateurs et historiens que les fais des anciens estoient de  
haulte recommandation et que l’en y pouoit moult prouffiter en armes, en  
cheuiìlcrie et autrement, se occuperent en beaulz et ornez langaiges telle-  
ment qne l’experience en est aujourd’huy veue par les autentiques volumes  
quy en ont esté compillez, commençans a la creation du monde et contì-  
nuans de temps en temps jusques aujourd’huy en allegant ies fais des preuz  
et nobies hommes garniz d’honneur et de vasselage. Et pour ce que la  
narration eust esté trop longue de vouloir reduire toutes choses passees  
dignes dc memoire en ung ou en deux volumes, il a convenu d’en faire  
plusíeurs partiaulz et autrement, les ungs traittans de la sainte escripture  
et autrcs devotions, les autres traittans d’armes et d’amours, et les autres  
de scier.ccs particullíeres.

Ces choses considerees et que les princes de hauite proesse sont de  
ci'ii'î ume enclins en excersant et mettant a fin toutes honnourables entre-  
5. et sur tous autres pour lejour d’huy regnans est recommandé pour  
>u’.g Cesar Auguste en proesse, largesse et debonaireté, le trés redoubté  
etbien amé en toutes contrees et nations tant par mer comme par terre  
> Irj Anthoine, bastard de Bourgoingne, seigneur de Bevre, de  
Beuvrv ct de Tournehem, lequel comme victorieux et nobîe prince ayant  
entre pienté de belles histoires, esquelles il est moult enclin ouý iire les  
fais et adventures d’un vaillant chevaîìier de Haynnau, nommé Gillion  
tîies, et de ses deux filz Jehan et Gerard. Considerant aussi que  
• unes tant bonnes comme autres avoient esté trop merveìlleuses  
de haultes recommandations, memoire et loenge, et estoient  
miroir pour adrechier et enseígnier tous nobles coeurs en  
s d’honneur et de chevallerie, icelluy trés gentil et puissant  
Pîiíjee a fait grosser cestuy livre, ordonner et historier en la maniere quy  
Priant au Createur et Redempteur diiumaine lignie, sans l’avde

duquel toute chose est impossible, qu’il luy doinst si bien regenter qu’en  
la fin puist acquerir le royaulme des cieulx permanable, et en ce siecle la  
gloire et loenge du monde. A.M.E.N.

Cy fine ung petit prologue touchant cestuy volume.

(folio l) Prologue[[1]](#footnote-1) de l’acteur, et comment ce present livre fu;  
compillé.

Les haulx et courageux fais des trés nobles et vertueuses personnes sont  
dignes d’estre racomptez et descrips, tant et affin de leur baillier et  
accroistre nom immortel par renommee et souveraine iouenge, comme  
aussi pour esmouvoir et enflamber les cuers des lisans et escoutans a eviter  
et fuir oeuvres vicieuses, deshonnestes et vituperables, et emprendre et  
accomplir choses honnestes et glorieuses et trés dignes de merites en per-  
petuelle memoire. (folìo Iv) Comme ii soit ainsi que environ a deux ans.je  
passaisse par la conté de Haynnau, ouquel paijs a eu par cy devant et  
ancoires a de present de trés noble et vaillant chevalierie, ainsi comme  
ies livres des histoires et anchiennes croniques est apparant. Entre les-  
quelles, au passer que je feys par une abbaye assez ancienne, ou je 1trois tombes hauites eslevees, et s’appelle l’abbaye de l’Olive[[2]](#footnote-2). Et pour ce  
que dés ma premiere jennesse ay esté et ancoires suys moult desir;  
sçavoir les hauiz fais advenus par les nobles et vertueulz hommes du i  
passé, moy estant en ìcelle abbaye, enquis et demanday ies noms d'  
trespassez quy dessoubz les trois tumbes gesoient. Dit me fut par l'a . .  
couvent de leans que les corps de deux nobles et vaillans daincs et  
mary ou mylieu d’elles estoit la en sepulture. Leurs norns et surnor  
nommerent, et les veys par escript a i’entour de ieurs tombes.

Quant je euz veu et leu l’epitaffe d’iceulx trespassez, je sceuz que !  
vaillant chevallier Gilyon de Trasignies y estoit ensepulturé ou m>ii  
deux nobles et vertueuses dames, en son vivant ses compaignes et e,  
dont l’une avoit esté fille du soudan de Babylone, pourquoy je ne -iv pcu/  
assez esmerveillier. Alors je requis moult instamment a I’abbé ct,  
vent (foìio 2) que plus amplement me voulsissent racompter et i .

comment ledit Gilion, seìgneur de Trasignies, avoit ainsí eu a femme icelle  
fille du souldan et amenee ou paijs de Haynnau.

Adont i’abbé par ung de ses religieux me fist apporter ung petit livret en  
parchemin, escrìpt d’une trés ancienne lettre et moult caducque et obscure  
en langue ytalyenne. Et aprés quant j’euz leu et entendu la matiere, quy me  
sembla bien belle et pyteable a oỳr, je príns lapayne et iabeur de transmuer  
et red uire ie contenu oudit petit livret en langue françoise, et aussi les hauìx  
et recommandez fais que fist et achieva le trés vaíllant et preu chevallier  
Gilion de Trasignies dessusdit, et pareiliement ses deux fiiz et leurs trés  
grans prouesses ne soyent estaíntes mais augmentees, a celle fin que a  
tousjours mais en soit perpetuelle memoire, pour ce que je sçay certaine-  
rnent que ceste presente histoire sera moult piaisante a oýr a vous trés  
hault, irés excellent et trés puissant prince et mon trés redoubté seigneur  
Phelippe par ia grace de Dieu, duc de Bourgoigne, de Lothrijlr, de Brabant  
; £{ de Lembourg, conte de Flandres, d’Artois, et de Bourgoingne, palatin

de Ha\nnau, de Hollande, de Zeellande et de Namur, marquis du Saint  
Empirc. seigneur de Frise, de Salins et de Malines. Combien que (folìo 2v)  
l ne soyc clerc ne homme pour sçavoir mettre par escript ne bien aorner ie  
\ langaignc comme il appartendroit a l’istoìre, pourquoy trés humblement

} je siipphc a vous, mon trés redoubté seigneur, que ma simplesse voeulliez

| lenir pour excusee.

Chapiír- I. Comment Gillon de Trasìgnies espousa la filie du  
i'iinít' i’Ostrevant nommee Marie, et comment il se retray en  
sa tori e de Trasignies.

Pour le temps que regnoit en France le noble roy [blanc5] et en la conté  
de Haynnau, le conte [Bauduin6], advint que en l’ostel d’icelluy conte avoit  
ang jenne chevallier preu et vailiant aux armes. En maint hault et dange-  
eu avoit moustré son escu, et tant fait d’armes que sa prouesse et  
mee fut espandue en plusieurs royaulmes. Si fist tant par sa valeur  
noble conte de Haynnau quy pour lors estoit, iuy donna par mariage  
enne parente prochaine, iaquelle eut nom Marie, fille au conte

i-ejenne chevallier dont icy voeul faire mention estoit appellé Giiyon et  
®sires de Trasignyes. De ia beauité et bonté que en iuy et en dame Marie

■■

jAcrits B eí Eprécisent qu'ií s’agii de Chïìdebert tandis que le manuscrit Fparle de

vid'un bíanc] \EF{.

sa femme estoient, ne vous sçauroye descripre a la verité, car Dieu et  
Nature y eurent tellement ouvré que homme mortel ne le sçauroit declairer.  
De meurs, de conditions et de toutes (folio 3) bonnes vertus furent tant  
haultement aornez et garniz que en riens n’y avoit deffaulte.

Ou chastel de Avennes le Conte furent faittes les nopces. Moult grant  
court et pleniere y tint le gentil conte de Haynnau et la contesse sa femme.  
La feste et solempnité y dura par huit jours entiers. Des grans dons et  
Sargesses que le noble conte et la contesse y firent, aussi des joustes, festes  
et tournoiz quy la furent haultement accompliz par îes barons et chevalliers  
du paijs ne vous voeul longue narration faire, synon que il n’est sì nohle  
feste terrienne que il ne conviengne prendre fin. Pourquoy aprés que lcs  
huit jours devantditz furent passez, les barons, chevalliers, dames et  
damoiseiies du paijs s’en retournerent chascun en son hostel.

Ce fait comme dit est, messire Gillon de Trasignyes et madame Maric  
sa fenime prindrent congié du gentii conte de Haynnau et de la coi  
quy a grant regret leur donnerent, et vindrent en ieur chastel et seignourie  
de Trasígníes, ou a mouit grantjoye de leurs subgets, amys et voysins furcm  
honnourablement receuz, comme de ceulx quy furent trés joyeuix de lcur  
venue. D’eulz tous furent bien amez et chiers tenuz pour la grant vcrtu et  
humilité qu’ilz veoient en leur seigneur et en ieur nouvelle dame. Dc toutcs  
(folio 3v) gens furent amez et cremuz, meismement de ceulx quv d'euíx  
ouoyent parîer, pour la honnourable vie que ilz clemenerent, laqucile estoit  
plaisante a Dieu et au monde.

Grant espace de temps furent ensemble sans avoir generatíon, dont  
deux ensamble firent devers Nostre Seigneur maintes píteuses complaintes  
et mainte devote oroison, en luy depriant que telle grace ieur vov.Lisl ■,  
que avant leur trespas peussent avoir hoir masle, iequel aprés <  
tenir leur terre et seignourie, et aussi que aprés leur trespas desci  
lignie dont Dieu peust estre servy.

Chapitre II. De la honnourable et belle vie que den encrent  
ensamble messire Gilion de Trasígnies et dame ]\-arie ‘•a  
compaigne, quy se reconfortoit de la voulenté de Di u.

Ainsi comme vous pouez oýr, le seigneur de Gilion de Trasignií  
Marie s’espouse journeliement sans cesser faisoìent leurs devott  
vers Nostre Seigneur. De chascun furent plaints pour les vertuz,  
beaulté quy en eulx deux estoit, pour ce que ensemble ne pouo

. Messire Gílion fut ehevaíîier grant et corsu et bien taillié de tous  
membres. Le regart avoit fier comme ung lyon. Moult estoit amé et chier  
tenu du noble conte. Sages estoit et moult beau paiiier, courtois et attem-  
pré. En luy avoit ffoìio 4) bon conseil, trop hayoít flatteurs et íosengiers,  
prest fut a servir son seigneur. Maintes noises et tenchons par son sens  
abaissa. Discorde a nul n’ot, si que des grans et petis fut moult amé. Si  
advint ung jour que iuy et dame Marie sa moullier estoient appuyez aux  
fenestres de Ieur saile ou de pîusieurs choses se deviserent longuement.

Quant illec eurent une longue espace esté, îa dame se print a regarder  
dedens les fossez du chastel ou l’eaue estoit beîle et clere. Sí choisy en celle  
eaue grant foíson poisson nagant. Entre plusieurs elle vey une grosse carpe  
quy a i’entonr d’eìle [avoit7] grant plenté de petits carpeaulx. Les ungs  
devant elle aloyent saíiiant, les aucuns au costé. Les autres tournoyent le  
.entre dessus. Et les autres ouvroyent la bouche pour avoir air. Dont iî  
sembloìt a Sa dame que Ia carpe prenoit plaisir de veoir et avoir son foursin.

Moult ententivement la dame les prist a regarder. Puis assez tost aprez,  
)es lermes luy encommencerent de couler au long de sa belie face et en  
jettant ttng moult hault souspir. Son seigneur, quy au prés d’elle estoit,  
î’apperceu, dont íl senty au cuer une bien grant douleur quant il la vey ainsi  
píourer. Adont il luy demanda mou.lt doulcement quelle estoít la cause de  
sa douleur, en luy priant trés adcert.es que dire luy voulsist. Et la dame quy  
mouit chìeremenî Ì’aymoit iuy respondy et dist en telie maniere : (foììo 4v)  
vire, puis qu’iî vous vient a plaìsir, Raíson voeult que le vous dye. A  
vous ne m’affiert rìens celer, et ja ne vous diray chose par quoy de vous doye  
estre blasmee. Puis qu’ainsì est que sçavoir le voulez, verité est que moy  
estant appoyee en ceste fenestre au prés de vous, en regardant en bas, j’ay  
choisy dedens l’eaue nagant ung poisson, aprés lequel et a l’entour de luy  
aloicut nagant moult grant foison de petit poisson; dont celiuy estoít mere,  
ainsi cornrne il pouoít sambier. Car a l’entour du poisson, ie petit foursin  
\*i). ïit jouant et saillant. Par quoy advis m’estoit que la mere faisoit trés  
feste, aínsi comme de droit Nature leur enseigne de amer ce qu’elie  
orté.

M ' ayant ce veu et pensé a la grant amour que la mere par droit a a ses  
is, m’esî souvenu de vous, a quy Dieu a fait si grans graces que aujour  
ne içay nul homme tant soìt grant que de toutes beaultez n’ayés passé,  
îant en force comme en grandeur de corps, et bien compassé de tous  
■ fflembres. D’autre part, Dieu m’a tant bien faítte et fourmee que je ne sçay  
Nose en lemme que sur moy ne soit aussi. Oultre plus, Dieu nous a sí bien  
Pourveuz d’or, d’argent, de meubîes, de terres et seignouries que cause

n’avons de nous plaindre. Pourquoy nous sommes tenus de luy en rendre  
graces et loenges de tout nostre cuer, (folio 5) excepté que en nous dctix  
luy a pleu oublier Nature, par quoy avoir ne pouons lignie. Pas ne sçay  
penser auquel de nous deux la fauite procede, sinon que ie piaisir de Dieu  
est que ainsi en advìengne. »

Chapitre III. Comment messire Gilllon, aprés qu’il eut finé sa  
raison avec sa femme, entra en sa chappelle oii íj -.5  
pryeres a nostre Seigneur, et du veu qu’íl fist, rs  
pourquoy.

■

Quant le seigneur Gilion de Trasignies eut entendu de sa femme !a cause  
pourquoy elie se douloit, ung petit encommença de penser. puis iu\  
dist; « Dame, sachiés pour verité que, se ie plus bel et meilleur fourmení  
que au jour dhuy l’en pourroit finer estoit semé sur telle terre dont assez  
i’en treuve par le monde, a moult grant payne en pourroit l’on recouvrer la  
semence ne quy ja de icelle terre se leveroit. Certes pas ne tient a mo) que  
enfans n’avons, mais est ie plaisir de Nostre Seigneur quy ainsi le voeuit.  
Et quant a plaisir iuy vendra, assez en aurons. De tout iuy de\ons rendre  
graces et ioenges. Son bon plaisir en soit fait. »

Atant messire Gilion se appuya a ia fenestre de la salle et en regardant  
en bas, vey la carpe quy par l’eaue s’en aloit nagant. Tout joensif. partv  
d’íllec et vint en sa chapelle ou devant le crucifix se mist, et moult ifolio  
5v) humblement a deux genouix luy prya et requist que telle gixtce iuy  
voulsist ottroyer, que avoir peust de sa femme hoyr masle qu\ aprésiuv  
tenist sa terre et seignourie, en promettant a Dieu que se ceile grace Ìuy  
estoit ottroyee, la chose ne seroit ja si tost advenue que ia mer ne p ■  
et yroit en pellerinaige et visitter le Saint Sepulchre ou le debonnaiie J1'-'-  
sus fut ensepvely mort et resuscita vif. Laquelle priere et requests  
faitte par le gentil chevallier fut de Dieu ottroyee et exaulchee cn la fourffle ,  
et maniere que cy aprés sera declairé. Aussi Nostre Seigneur Dieu ne refus  
jamais la devotte priere de ceulx quy humblement le requíerent et loyaaf -.  
ment le servent en bonne et vraye foy.

^siees ou ilz alerent couchier '

Quanî messire Gilyon de Trasignies eut vers Nostre Seígni  
requeste comme dit est, il party de la chappelle et retourna en  
il trouva dame Marie sa compaigne. Les tables furent mises et  
prest. Puìs se asseyrent. Moult furent bien serviz de tout ce qt  
leur fut. Et quant ilz eurent soupé et qu’iîz se furent a loysir devi;

ensamble. Et au gré de Nostre Seigneur tellement exploitterent en ceile nuit  
que ilz engendrerent deux moult beaux filz, lesquelz (folio 6) furent depuis  
deux trés preuz et vaillans bacelers et quy souffrirent de moult grans tra-  
vaulz, paynes et mesaises ainchois que messire Gillyon leur pere peussent  
avoir trouvé, ainsi que plus a plain sera cy aprés contenu et declairé.

Chapitre IV. Comment messire Gillion chevaucha a Mons en  
Haynnau ou il trouva le conte de Haynnau, qu’il amena en  
son chastel de Trasignies.

Aprés ce que messire Gilion de Trasígnies eut, comme dit est, celle nuyt  
couchié avec sa noble moullier, le matin vint, si se leverent et alerent oýr  
le service divin. Puis retournerent en leur chasteî de Trasignies ainsi que  
par avant avoíent accoustumé. Et quant ilz eurent disné et rendu graces,  
iîz alerent esbaíre sur les champs et prendre leur deduit comme piecha  
souloient faire coustumierement.

Ainsi fut messire Gilyon a sejour ung espace de temps en son chasíel de  
Trasignies avec Marie sa femme, la noble et sage dame. Si advint une nuyt,  
ainsi qu'il estoit couchié avec elle et qu’ilz parloyent ensamble de leurs  
affaircs. ia dame commença ung petit a soy plaindre, puis dist a son mary:  
« Certcs. chier sire, il m’est advis que je soye enchainte car ja sont deux  
jours passez que premierement j’ay senty. Graces et louenges en devons  
dre a Nostre Seigneur et luy requerir que a saint baptesme puist venir  
el que en leesse (folio 6v) m’en puisse deiivrer. » Adont messire Gillyon,  
oyant dire a dame Marie sa femme estre la chose advenue que sur toutes  
autres plus desiroit, leva les mains vers le ciel rendant graces et loenges a  
Nostre Seigneur de bon cuer, en luy requerant que telîe grace luy feist que  
ìa promesse par luy faitte la peust par acomplir. Puís se retourna vers la  
dame et luy dist que moult estoient tenuz a Dieu de ce que pas ne les avoit  
)ubly,

I>e r-lusieurs propoz se deviserent illec et ia nuit se passa. Et lendemain  
;e leverent. Adont messire Gìlion fist ordonner ses gens et aprester  
et dist a dame Marie que aprés disner chevaucheroit vers le conte  
s°b seigneur pour le veoir, lequel il esperoit trouver en sa ville de Mons en  
"Ariu u. Atant le chevallier et la dame alerent oỳr messe, puis retourne-  
ou chastel disner.

^ Quant ìîz eurent mengié et beu a leur plaisir et qu’ilz furent levez de la  
V e' 'es chevaulz furent apprestez. Lors messire Gilion prist congié a sa  
sneet. ntonté qu’il fut a cheval luy et ses gens, ne arresta si vint a. Mons

ou il trouva le conte de Haynnau son seígneur quy moult lyement 3e receu,  
aussi fist la noble contesse et les barons quy la estoient. Lesqueiz furent  
illec assamblez au mandement du gentil conte. Adont messire Gillyon vint  
devers le conte son seìgneur et (folio 7) luy dist en teSle maniere : « Sire, je  
vous supplye humblement que tant vous piaise faire pour moy que jusques  
au chastel de Trasignies vous plaíse de venir ou vous pourrez veoir nostre  
nouveau meisnaige. Et vous, nia trés redoubtee dame, je tiens que pas ne  
me vouldrez escondire d’y venir et je vous en requiers humblement. »  
Adont le noble conte luy respondy et dist: « Sire de Trasignies, vostre  
requeste vous soit ottroyé, car dit nous a esté que alentour de vous, en voz  
forestz, a de grans cerfz ou pourrons prendre moult groz deduit quy nous  
sera soulaz et grant esbatement. — Certes, chìer sire, respondy le chevah  
îier, a deduit et soulas ne pourrez faillir car au regard de cherfz, de bisses.  
de dains et de chevreulz vous en y trouverez foison pour chasser. »

Alors le nobSe conte, quy ancoires estoit dejenne eage et rnoult desiranì  
complaire a messire Gillyon, commanda que I’en appareilîast son oirrr  
pour partir íe iendemain matin, laquelle chose fut faitte. Et tantost que le  
jour apparu bei et cler, les darnes furent prestes pour partir, si monterent  
sur leurs chariots et haguenees en demenans merveilîeuse leesse. Mais  
ainchois qu’elles retournent, la noble contesse et toute la compaignie mue-  
rent celle leesse en pleurs et en trìstresse, comme cy aprés est plus a plain  
contenu.

Chapítre V. (folio 7v) **Comment** messîre Gillyon de Tras?«”ies  
entreprist le voyaige d’oultre mer, et comment ìl s’en de **jrî-**  
vry au conte de Haynnau en ìa presence de ses barc et  
nobles hommes.

Quant le conte de Haynnau vey la dame estre parties de Mons pour oler  
vers Trasignies, luy et grant plenté de ses barons monterent a che’  
pou des haulz barons y faillirent que îa ne fussent venuz. Le seigncurde  
Havrec y fu, le seigneur d’Anthoing, le seigneur d’Enghien, le seign  
Ligne, le seìgneur de La Hamaíde, le seigneur de Bossut et plusieurs  
chevallíers et escuiers quy tous accompaignerent le conte et la contesse.

Tant exploítterent que tous arriverent au chasteî de Trasignies i  
seigneur et de la dame furent a grant joye receuz. Se des mets et ent.  
vouloye racompter dont a ce jour la compaìgnie fut servie, trop poi  
^«Gairer. Mais sachiés que tout ce que par le paŷs se  
^^naranié, ainchois fut habandt

tous ceulx quy prendre en vouldrent. Par quatre jours entiers fuí îeans  
festoyee habondamment et en grant leesse celle nobie compaignie. Chas-  
cun jour aloient au deduit de la chasse et volerie, et quant (folio 8) ce vint  
au chinquiesme jour que le conte et la contesse estoient assis au disner,  
messire Gillyon de Trasígnies, voyant qu’ii estoit heure de declairer sa  
vouîenté et son entreprise au conte son seigneur, car c’estoit la principale  
cause pourquoy il l’avoit requis de iliec venir, delibera que aprés le disner,  
il ia luy vendroit declairer. Et quant il vey l’eure, il vint devant le conte et  
luy dist en telle maniere : « Mon chier seigneur et vous ma chiere dame, je  
vous supplye que pardonner me voeulliés se aucune faulte ay commise de  
ce que si bien n’avez esté receuz comme a vostre seignourie appartient et  
comme je bien voulsisse, et pour ce, piaise vous excuser mon ygnorance.  
Comme il soit ainsi que gens de nouvei mariez ne sont jamais si pourveuz  
comme sont ceulx quy de long temps ont tenu mesnage.

- Sire de Trasignies, respondy le gentil conte en soy retournant vers

dame Marie, je voy assez prés et perchoy en belie cousine vostre espeuse  
que tous deux avez rendu payne et diliigence d’estre bons mesnagiers. Et  
quant est de sa part, a ce que pouons veoir, elle s’en est moult bien acquittee  
eí mo'.istre bien que assez prés de vous s’est aprochee. » Adont la contesse  
rcsnoady et dist: « Monseigneur, l’en dist en ung commun parler que mal

mestier se il n’y pert. » Adont le conte et tous les barons et autres  
quy b\ estoient se prindrent a rire. Mais dame Marie ('folio 8v) , pour quy  
les paroles estoient dittes, se hontoia ung petit et tant que ia face iuy en  
viiit îoute vermeilîe quy pas ne luy fut mai seant, car en toute la feste, n’y  
avoii ;rius belle dame.

ist que le noble conte eut dìsné et qu’ìlz furent levez de tabie et qu’iiz  
eurcnt graces rendues a Nostre Seigneur, messíre Gilion de Trasignies,  
voyani que temps et heure estoit de parier, vìnt devers le conte et ia contesse  
ei o.u estoient les dames et les barons, et dist tout hault, a celie fin que de  
tous fust ouỳ et entendu :

« Mon trés redoubté seigneur, dames et vous tous mes seigneurs, parens  
et araiz quy tant m’avez voulu honnourer comme de venir a ma priere et  
requeste en mon petít hostei, ouquel par vostre grande humilité avez voulu  
preîidre ia pacíence et ce pou que y avez trouvé en gré et moult me poise  
q«e mieulx ne vous y avons peu faire. Et pour ce, mon chier seigneur, vous  
îtiadarae et vous tous mes seigneurs, parens et. arniz quy cy estes assemblez,  
venté est que moy et ma femme avons desja esté ung espace de temps  
snsambìe avant ce que ayons peu avoir enfans, dont elle et moy avons eu  
mouit de regrets vers Nostre Seìgneur. Et pour ceste infortune, environ  
pnet uvoir quatre mois je feys une requeste a Díeu et luy promis que, se  
.-face nous vouloit (folio 9) faire de nous envoyer filz ou fille quy aprez  
nous tenist noz heritaiges et seigneuríes, que ja si tost n’en verroye i’appa-  
rence que incontinent me partiroye de ces marches sans quelque sejour  
faire nejamais en ville en cité n’en chastel ne seroie demourant plus de deux  
jours entiers jusques a ce que j’eusse veu et esté en la sainte cité de Jheru-  
salem et baisié íe Saint Sepuicre ou le debonnaire Jhesu Crist reposa mort  
et vif.

Et pour ce, chier sire, vous quy estes mon seigneur naturel et je suis  
vostre homme, ma femme, mes biens et tout ce quy vendra de par moy, soit  
filz ou fille ainsi que Dieu ie aura ordonné, vous recommande, et a vous,  
madame, quy estes icy, et a vous tous, mes seigneurs, parens et amiz quy  
cy estes presens. Car choses promises doivent estre tenues, et par especiai  
devers Nostre Seigneur de quy tous biens nous viennent. »

Chapitre VI. Comment messire Gilyon sire de Trasignies part\  
du paŷs de Haynnau pour faire son voyage d’oultre mer et du  
grant dueil que en fist dame Marie, sa femme, et plusieurs  
autres.

Alors le nobie conte de Haynnau, ayant entendu l’entreprise et voulenté  
que avoit vouee messíre Gilyon de Trasignies, fut moult tourblé et esmer-  
veillié, et pareillement fut ia contesse et les barons trés desplaisans de íout  
leur cuer. (folio 9v) Mais sur tous ceulx et celles quy la estoient, dame  
Marie sa compaigne et espeuse devint comme demy morte tant fut grande  
ia douleur qu’eiie eut au cuer si tost qu’elle eut entendu la voulenté de son  
seigneur, et de fait chut pasmee en ia sale tellement que a la veoir sembioit  
mieulx morte que vive. Du conte, de la contesse et des dames fut ievce eí  
ia reconforterent au mieulx qu’ilz peurent.

Quant le noble conte eut entendu de messire Giîion I’entreprise qu'il  
avoit faitte, et veu ia grant douleur que dame Marie sa cousine en avoil au  
cuer, il fut moult tourblé et dist: « Sire de Trasignies, advis m’est que de  
ceste emprise que avez faitte, vous pourriez assez deporter, non pas que  
du tout le doyés deiaissier, mais bíen vous en pourriés souffrir jusques  
que vostre femme fust delivree de l’enfant qu’elle porte. Et ainsi vc  
deportez, car s’autrement en faittes, bien pourra estre qu’elle en poui io:i  
pìs valoir. Si vous conseille que attendez jusques a ce que ayés veu i  
enfant eìie vous aura apporté. Et lors que verrez la chose a delivre, poi  
partir et furnir vostre emprinse.

— Sire, respondy messire Gilion, la chose seroit trés grande queje ’ ■

’ nresente alee et emprinse, je ne

plus tarder que je ne l’accomplisse, car ainsi l’ay je promis a Dieu, mon  
createur. Ma femme je vous recommande, (folìo 10) et vous supplye et a  
ma trés redoubtee dame que cy est que l’ayés en vostre bonne grace et  
tousjours pour recommandee jusques a mon retour, quy sera le plus brief  
que bonnement me sera possible ».

Quant le noble conte vey qu’il convenoit que messire Gillyon partist  
pour encommencier son voyage et que en nulle maniere il ne le pouoit  
desmouvoir ne destourner de son voyage furnir, les lermes luy devalerent  
des yeulx tout au long de la face. Atant encommença le dueil par leans  
moult grant de ceulx quy la furent. Dame Marie toute esplouree se vìnt  
mettre a genoulz devant messire Gillyon son mary, et luy dist: « Mon trés  
chier seigneur, je vous supplye que de vostre allee vous plaise a deporter  
jusques a ce que je soye acouchee, a celle fin que avant vostre departement  
vous sachiés quel hoir Nostre Seigneur vous aura envoyé. Et aprés ce, je  
seray c-ontente de vostre departement puis qu’il couvient que ainsi soit. Et  
se eesîe requeste ne me accordez, grant paour ay et doubte que aucun grant  
inconvenient ne m’en adviengne.

— Dame, respondy le bon chevallier, je vous prie que de ceste chose p3us  
ne me parlez. Ayés vostre fiance en Dieu, quy est tout puissant, et en la  
Yierge Marie. Veez icy nostre chier et bon seigneur et madame sa com-  
paigne quy nous visiteront et conforteront. Et d’autre part, veez ícy noz  
tjoiio lOv) bons seigneurs, parens et amiz, ausqueiz je vous recommande  
autant qu’il m’est possible ».

’.dont la noble dame, voyant que en nulle maniere ne pour quelque  
requeste il ne se deporteroit de son emprise, moult tendrement commença  
de fdourer. Et lors la contesse et )es dames la reconforterent au mieulx  
qu’elles peurent. Se la joye par leans avoit esté grande a leur venue comme  
dií est, la tristresse et les pleurs furent grans a leur departie.

\tant messire Gillion fist apprester son oirre, comme par avant il avoit  
ordonné, puis prent congié a dame Marie sa compaigne et espeuse, laquelle  
il ot recommandee a la contesse et aux dames quy la estoient. Alors encom-  
mencerent les pleurs et les cris par le chastel, telz que grant pitié estoit de  
tes veoir et oýr. Car il n’estoit nulz tant fust dur que a les sentir ainsi lamen-  
ter ne deust fondre en lermes des pleurs et plaintes quy ou chastel de Tra-  
signies furent faittes. Mais a tant me tais de leurs lamentations pour parler  
de messire Gillion. Lequel quant il voult partir et prendre congié de sa  
femme, laquelle il avoit recommandee et ancoires recommanda a la  
contesse, elle luy requist que a son partement luy voulsist donner une verge  
d’or qu’il avoit en son doy ouquel avoit assis ung moult beau rubys.« Certe,  
ma compaigne et chíere amie, je le vous ottroye (folio 11) et donne de bon  
etier, a celle fin que ayés souvenance de pryer a Nostre Seigneur Dieu que  
brief puisse revenir. » La noble dame, tendrement pîourant receu la verge,  
puis s’entrebaiserent au departir. Adont le gentil conte de Haynnau et tous  
les barons monterent a cheval. Et aínsi accompaignans messire Gillyon,  
partirent du chastel de Trasignies sans guaires faire grant bruit, ains faisoit  
chascun silence comme ceulx quy n’avoient voulenté de riens dire par le  
grant despìaisir qu’ilz avoient tous pour le trés píteuz departement que ilz  
avoient veu au chastel de Trasignies du seigneur et de la dame du iieu.

Chapitre VII. Comment messire Gilyon de Trasignies party de  
la conté de Haynnau, comment il vint a Romme, et de la m  
Jherusalem, et d’un trés merveilleux songe qu’il songa de nuit.

Quant messire Gillyon vint aux champs, luy et ceulx que en sa compaì-  
gnie menoit furent huit gentilz hommes et quatre valletz pour eulx servir.  
il s’approcha du conte son seigneur avec lequel il eut foison devises cue pas  
ne voeul icy reciter. Le conte et tous les barons le convoierent jusqu cs ce  
qu’iiz furent hors de la conté de Haynnau. Puis, quant ia furent >enuz.  
messire Gìllyon prist congié du conte et des barons en ieur recommandant  
sa femme et sa terre. Le conte tendrement plourant l’embracha qu> ung  
seui mot ne polt parler (folio llv).

Píttié estoit a veoir celle compaignie, car des deux costez n’y avoiì ce!-  
luy a quy mouit ne despieust du departement. Atant le nobie conte  
retourna en sa ville de Mons, et messire Gillyon et sa compaignìe e  
terent tellement qu’ilz eurent assez, tost trespassé les paýs de Champaigne,  
de Bourgoingne, de Savoye, de Lombardie et de Ytalie, tant qu’ilz vi.idrent  
a Romme ou iiz se confesserent au pape qui les absoult et bene;  
partirent d’illec et arriverent a. Napies ou iiz trouverent une nef c  
sieurs marchans estoient quy aler vouioient en Surie, de quoy n  
Gillyon fut moult joyeulx de ce que si bien leur estoit advenu. L  
chanda teliement au patron de la nef qu’il luy promist de ìe meneí < '  
compaignie jusques a Jaffe. Atant ilz monterent sur mer en ceiluy r;  
îlz eurent bon vent, si esquyperent de randon tellement que tantost I  
esiongiés de ia terre.

De leurs journees ne vous vueil faire long compte, mais tant expi1' ìL-  
rent a vent et a voille qu’iiz trespasserent le far de Messines, les is  
Candie et de Rodes jusques a Baffe en Cyppre ou ilz se rafreschiren  
Aprés ce, partirent d’illec sans plus sejour faire et passerent par  
ife de Satalye, sans quelque fortune avoir, et vìndrent prendre portH‘,i;

4 lieu ilz trouvei’ent asnez, mullets et g»'

sur quoy ilz (folio 12) monterent et furent, par le trucheman de Rennes,  
conduitz et menez jusques en la sainte cité de Jherusalem et se herbergerent  
au lieu ou les pelîerins ont accoustumé de logier. Celle nuit se reposerent  
jusques le lendemain qu’ilz se leverent bien matin et alerent a l’eglise ou  
devottement baiserent les relicquiaires et firent leurs offrandes au Saint  
Sepulchre, puis oïrent messe et receurent le corps de Nostre Seigneur sur  
le mont de Calvaire. Et aprés ce, ilz visitterent tous les saints lieux quy la  
sont. Et si tost que le gentil chevallier et ses gens eurent fait leurs devotions,  
ilz retournerent en leur hostel ou ilz se tindrent tout le jour. Et lors que la  
nuit fut venue, ilz s’en alerent couchier et reposer.

Quant messire Gillyon de Trasignies fut couchié et endormy, une vision  
merveilleuse luy sourvínt. Car il luy estoit advis qu’il voyoit ung moult  
grant griffon et horrible, et qu’il luy venoit courir sus pour luy esrachìer Ie  
pommon et le foye du ventre, et que, voulsist le chevallier ou non quelque  
deffense qu’il feist, l’emportoit oulíre la mer en son nit, ou il avoit ung faon  
quy a grant merveilles luy moustroit signe d’amour et luy faìsoit feste. Mais,  
comme il luy estoit advis, le trés merveilleux griffon i’avoit mis et bouté en  
une moult grande et parfonde fosse, estant en ung rochier cavé, la ou il le  
lenoit en grant subgection (folio 12v). Mais ii iuy estoit advis que, luy estant  
enserré îa dedens, le venoit veoir et visitter chascun jour ung coulon blanc  
quy nioult luy faisoit de biens. Puis aprés, luy estoit advis que, par devers  
luy, u voyoit avoler deux moult beaulx oiseaulx, tous aornez de plumes les  
plus lìelles et riches que jamais eust veu. Mais il luy sembloit que ílz le  
vouloient destruíre, jassoit ce que en la parfin il les mist a subgection et  
que iny, euíx et le faon du merveilleux griffon sont passez la mer ensemble  
et que tant vollerent qu’ilz vindrent vers img chastel ou une fee estoit  
iDíinant. Et îuy sembla que par elîe furent festoyés plus que I’on ne sçauroit  
dire ne penser.

Aprés ce, luy sembla que du lieu se partirent et qu’ilz vollerent ou mont  
des oyseaulx, quy estoit de moult belle fachon, et que ainsi qu’ilz y entrerent  
pour eulx asseoir, le nyt, quy sur une branche estoit, commença a bransler  
par telle maniere qu’elle se print a brisier, pour quoy du grant paour que  
eut messìre GiIIion, il commença tant fort a cryer que tous ceulx quy avec  
iuy estoient en sa chambre dormans, prindrent moult effreement a eulx  
esveiliìer.

’ ont le bon chevalîier, lequel en jettant ses criz s’estoit esveíllìé, encom-

- ' î de reclamer Nostre Seigneur et dist en telle maniere : « O mon trés  
ct trés (folio 13) debonnaire createur, quy pour rachetter voulsis morir  
etl croix, je te supplye trés humblement que mon corps voeulles garder de  
hibulatìon et ma bonne íemme, laquelle a mon departement laissay  
aìnï'e, et me voeulles telle grace íaire que le fruit qu’elle apportera soit

en ta protection et bonne garde, a celle fin que avant ma mort, ie puisse  
veoir et que tel service vous puist faíre que a vostre inestimable magnifi-  
cence soit aggreable. Amen. »

Chapitre VIII. Comment messire Gillyon de Trasignies -.c  
party de Jherusalem et monta sur la mer» et comment il **,'ííì**prìns des Sarrazins et mené au Caire en Babylonne.

Quant messire Gillion fut esveillié et qu’il eut a Dieu son oroison faitte.  
il appella ses gens quy moult estoient effraez pour ies grans criz qu’il a\oit  
fais et ieur racompta tout au long la maniere de sa vision, dont tous eurent  
moult grant merveille et luy dirent; « Ha a sire, en vision ne en songe l’on  
ne doit adjouster foy, n’y voeulliez adjouster quelque pensement. » Auint  
messire Gillyon et les autres se leverent, puis alerent oýr le ser\ice divin  
sur ie mont Syon ou le gentil Gillyon fist son offrande. Aprés la messe oỳe.  
ils vindrent en ieur hostel ou ilz desjeunerent. Et quant a leur plaisir iiz  
eurent prins leur refection, ilz partirent de la sainte cité de Jherusalein en  
eulx (folio 13v) exploittant teliement qu’ilz arriverent a Jaffe ou leur navire  
les attendoit.

Quant la furent venuz, iiz monterent sur la mer. Le patron fisl lever .  
voilles ou le vent se fery qui estoit assez bon, en telle maniere que en j\-Ui  
de temps iiz eurent fort eslongié la terre. Ainsi alerent nagant jusques \er,  
une heure aprés my nuit, que ung bien grant vent se leva et une fori nne  
horrible que tous cuiderent perir tant estoient en doubte.

Quant ce vint vers le point du jour et que ìlz furent entrez ou gou .  
Sathalie, ilz regarderent a destre et choisirent grant foison naviic quy  
la mer aloient vaucrant, l’une de ça, l’autre de la, pour la fortune qu\,  
les avoit eslongiés l’une de l’autre. En icelles navires que par illec veo\ciit.  
estoit le souldan de Babilonne quy s’en aloit en Cyppre pour faire g . -  
au roy cypprien. Mais la fortune les fist tellement eslongier l’ille dc l  
que en celluy jour ilz n’eurent pouoir de y arriver ne prendre pon.

Le souldan, quy en I’une des nefz estoit, en regardant par la  
choisy la nef pellerine, si commanda aux patrons de ses nefz que  
sent pour aborder a la nef quy devant luy veoit venir, car bien luy  
que la nef estoit aux Crestiens. D’autre part, le patron de la ne.  
congneu tantost que c’estoient Sarrazins quy vers eulx venoienl  
prendre. (folìo 14) Lequel voyant ce, se print mouit fort a escrier  
« Seigneurs pellerins quy cy dedens estes, devant vous et moult pr

H» Nostre Seigneur. Regardez qu’il vous semble -

se vous vous voulez deffendre ou se vous vous voulez rendre, pour tous les  
jours de voz vies vivre et morir en servaige. »

Adont messire Gillyon de Trasignies, ayant entendu le patron de la nave,  
respondy et dist que mieulx aymoient tous morir en eulx deffendant que  
estre esclaves et mis es mains des Sarrazins. Alors de toutes pars, coururent  
par la nef eulz armer pour leurs corps et vìes deffendre.

Quant tous furent apprestez et mis a leurs deffenses, le vaillant et preu  
messire Gillyon, l’espee ou poing et l’escu au col, se vint mettre au bort de  
la nef en admonnestant ses gens du bien faire. Et d’autre part, le souldan  
commanda que !e voille de sa nef fust avalé et sa nef accostee a celle des  
peilerins. Et quant de prés furent approchiés, le souldan par ung sien tru-  
cheman fist demander a ceulx de la nef cristienne quelz gens ilz estoient.  
\dont messìre Gillyon, quy au bort de la nef estoit, respondy et dist que  
tous estoient Crestiens et qu’il estoit natíf du paỳs de Haynnau. Le souldan,  
sachant a Ia verité que ceulx estoient Crestiens, commanda que a tous  
costez feussent assailliz. Pour quoy de toutes pars, les Sarrazins se accro-  
cherent et emprindrent de assaillir la nef (folío 14v) et noz Crestiens a eulx  
deffendre.

Le traít encommença des deux parties si aspre et si trés menu et tant  
espés que horreur estoit a le veoir, car moult grant domaige portoit. Et des  
hunnes d’en hault jettoient a force dars et groz barreaulx de fer en trés  
grant nombre. L’assault fu moult grant et fier. Entre les Sarrazins, eut ung  
admiral quy se prist a approchier du bort de la nave au costé ou ie preu  
raessire Gillion estoit a deffense, comme celluy quy des armes sçavoit le  
mestier. Adont messire Gillyon, advisant la maniere du vaillant admiral  
Sarrazin, haulça sa bonne espee a deux mains dont il luy donna si grant  
collee que plus d’une grant toise fist voller la teste jus des espaules et chut  
lecorps devant les piés du souldan, quy fut moult tourblé quant son admi-  
ral vey ainsi mort. Adont ie souldan approcha de messire Gyllyon, le cui-  
dani ferir a despourveu, mais il failly. Car le vaillant chevallier, comme  
ung lyon habandonné, donna urtg coup de s’espee au souldan ouquel il  
avoìt employé toute sa force tel que, se le souldan ne se fust flechy, tout eust  
C't. pourfendu jusques en la fourcelle. Touteffoìs, par le coup quy si pesant  
vmvint le souldan, voulsist ou non, jambes levees, tout estourdy tum-  
tt la nef. Les Sarrazins, voyans ce, cuiderent certainement que leur  
lan fust mort; adont ilz le releverent au plus tost qu’il leur fut possible.

15)

' hiant le souldan se vey ainsi abatu, oncques en sa vie ne avoit esté plus  
jlolant. Moult fierement se prist a escryer sur ses gens et Ieur dist : « O  
asches, faulz et recreans Sarrazins, de Mahommet soyés tous mauldits  
^uant pour le meschant et fol corps d’un Crestien, vous ay veu flechir et

tirer arriere. Ja veez vous qu’ilz ne soní que ung pou de gens en une seule  
nef et nous avons trois grandes et fortes nefz et bien garnies de gens et  
d’armes, et si n’avez en vous pouoir ne hardement de les envahír et  
assaillir. » Alors Sarrazins de toutes pars emprindrent de plus approchier  
et combatre la nef crestienne.

Le preu messire Gillyon, estant au bort de la nef, faisoit grant discipline  
de Sarrazins, car quy estoit de luy attaint, n’avoit jamais mestier de mirre.

Si print a cryer « Trasignies! » pour ses gens plus anymer et reconfortcr,  
lesquelz moult hardiement ie secouroient de tout leur pouoir. L’une fois,  
les Sarrazins entroient en sa nef, l’autre fois en estoìent boutez dehors.  
Moult grande occision y fut faitte en telle maniere que, du sang des mors.  
la mer entour ies nefz estoit toute vermeille. Mais l’on dist en ung proverbe  
que la force est pour paistre ie pré, et quy plus poeult plus boute. Car les  
Sarrazins furent illec en si grant nombre que par leur force iì couvint que  
la nef des Crestíens feust prinse et tous ies Crestiens, quy (folìo J5v) oedcns  
estoient, tailliés en pieces, excepté messire Gillyon, quy fut prins et iyé.

Car ie souldan ne le voult point faire morir pour ce qu’il l’avoit veu mm  
vaillant et preu aux armes. Adont fut fait ce que le souldan commanda  
touchant le preu chevallier.

Pitié estoit de veoir messire Giliyon ainsi prins et illec loyé toní seui,  
voyant que en sa presence tous ses gens avoient esté mors et detrencliic  
Alors moult tendrement, plourant, joindy ses mains vers ie ciel trés nur  
blement et fist son oroison vers Nostre Seigneur, en luy requerant qi;c.  
dangier ou il estoit, il le vouisist jetter et le mettre hors des mains c  
razins, ennemis de ia foy crestienne ; et que sa trés amee femme,  
son hostel ii avoit iaissee enchainte a son departement, voulsist ga  
du fruít qu’elle avoit en son [ventre8] la voulsist joyeusement delivrer. i  
en oultre : « Ha noble paýs de Haynnau, jamais, se Dieu n’a pitié  
ne vous verray. O trés nobie conte, se bien sceussiés mon infortunc.  
desplaisir auriés au cuer. Havrec, Anthoing, Ligne, Enghien et le Han  
mes trés vrays seigneurs et amis, jamais plus ne me verrez commeje i  
Nostre Seigneur vous voeuile tous garder d’encombrier et. donner st  
et le paỳs de Haynnau tousjours en biens multiplyer. Monseigneur ý

Lyonnart, en mon (folio 16) ayde, je vous appeile et requier ; secoure: |

a ce besoing ainsi comme vous pouez sçavoir que bon mestier m’eti > \

de tous poins je suys destruit. »

Assez avez peu entendre le contenu de la prise du preu messire -  
de Trasignies, lequel, comme dit est, se retrouvoit en une nef, í •  
piteuz regrets, ou moult destroittement estoit loyé par ses ennemis Sarra- |

,zim, quì tout droit l'emmenoient au Caíre en Babylonne. Et quant au Caire  
fut arrivé, ii fut par les Payens devalé en une chartre moult parfonde et  
obscure, ou nuit et jour faisoit ses complaintes dolloureuses et mouît  
devotes prieres a Nostre Seígneur, trés humblement requerant que de ce  
dangier ie vouìsist deiivrer. Atant se taist l’ístoire du preu baceier prison-  
nierjusques temps soit d’y retourner pour parier de dame Marie sa femme  
quy demouree estoit en son chastel de Trasignies.

í .apitre IX. Comment la dame de Trasignies acoucha de deux  
;>eaux fiiz, dont I’un eut nom Jehan et l’autre Gerard.

3ien avez peu entendre cy dessus que, aprés le departement de messire  
(,-.:]yon de Trasignies, il laissa en son hosteî Maríe sa nobie moullier  
enchainte d’enfant que par la grace de Nostre Seigneur porta son terme de  
noeufmois et a l’ayde de Dieu, quant l’eure futvenue, elle acoucha de deux  
rnoult beaux filz. A la venue desquelz, iilec (folio 16v) sourdy une moult  
arant leesse de ceulx quy Ieurs hommes estoient, et meismement de leurs  
parens et voisins. Tous deux furent baptisiez: ie premier venu sur terre eut  
a nom Jelian et le second, Gerard. Pas n’est a esmerveiliier se la noble dame  
mena grant joye quant l’on les luy apporta veoír aprés ce qu’ilz furent  
baptisìés. Moult fort ìes prist a regarder. Adont eiie eut souvenance de leur  
pere et des petis poissons qu’eîîe avoit veuz avant que elle conceust comme  
dìt est. Alors moult tendrement eiie encommença de plourer et a regretter  
son bon seigneur et mary. En priant devottement a Dieu que brief et ajoye  
)e voulsist ramener.

Guant la noble dame fut relevee de sa gesine, elle fut moult dilligente de  
faire nourrìr et esiever ses deux beaulx filz, car oncques ne voult souffrîr  
que autre nourrice d’eiie y eust pour les aiaíttier. Chascun jour, les veoit  
croistre et amender, pour quoy elle prenoít mouit grant plaìsir a soy jouer  
sbatre a eulx. Mais queîle merveille car c’estoit son beau passe temps  
tie oublioit son dueil que longuement avoít demené pour le partement  
,on bon seigneur et espouz. Lequel, comme dit est, se dollousoít en une  
charîre ou Cayre en Babiionne prisonnier du souldan, duquel nous parie-  
.• cessant de i’estat de la bonne dame jusques lieu et ternps soit d’y  
enir. (folio 17)

142 EDITl'ON DU ROMAN DE GILLION DE TRAZEGNIES

Chapitre X. Comment le souldan de Babilonne cuida prendre  
port pour mettre pié a terre ou royaulme de Cyppre, et com-  
ment il ne poeult pour la grande resistance et dilligence que  
y rendy le noble roy de Cyppre.

Aprés ce que le souldan de Babilonne eut prins messire Gillyon de Tra-  
signies, comme dit est, et l’envoyé en Babylonne en une moult aspre et dure  
prison, et qu’il eut rassamblé son navire quy, par la fortune de la mer,  
s’estoit de luy eslongíé, il vint aborder au port de Baffe ou il cuida prendre  
port et terre. Mais le trés preu et vaillant roy de Cyppre, quy pour lors  
regnoit, luy vint au devant pour deffendre ses havres de mer. Et tant fist,  
a í’ayde de Nostre Seigneur et de sa bonne chevallerie, que oncques le  
souldan n’eut pouoir de descendre ne mettre pié a terre. Ainchois fu  
contraint de s’en partir a son trés grant deshonneur et perte de ses gens,  
dont il cuida foursener d’aỳr.

Atant le noble roy de Cyppre retourna a trés grant gloire et victoire en  
sa cité de Nycossie et fist veu que le plus tost qu’il luy seroit possible, il  
menroit son armee si puissante vers Babylonne que de son navire il occu-  
pera la grosse riviere du Nyl. D’aultre part, le souldan en moult grant  
desplaisir arriva au Caire ou il fut receu en trés grant leesse de sa trés amec  
fille, la belle Gracienne, quy tant estoit courtoise, discrete et sage quc sa  
pareille I’on n’eust sceu trouver. (folio I7v)

Quant le souldan vey sa fille, il encommença de lermoyer et luy dist:

« Ma fille, depuis que mais ne vous veys, ay receu la plus grant perte que  
jamais eusse. Mais je fay veu a Dieu et a nostre saint prophete Mahommet  
que jamais n’auray joye au cuer jusques a ce que le trés desloyaì Crestíen  
quy se dist roy de Cyppre auray entre mes mains, et que a .1111. chevaulz luy  
auray fait tyrer les quatre membres hors du corps l’un aprés I’autre. Et avec  
ce, se jamaiz treuve Crestien venant en mon paýs, je le feray destruire.

— Chier sire, respondy Gracienne, Mahommet vous en voeulle donnet  
le pouoir de ce faire. Voeulliés îaissier vostre courrouz et en faittes comme  
de chose non advenue, si en serez tenu pour saige. » Le souldan, oyant sa  
fille ainsi parler, la prist fort a regarder, si la baisa tout en plourant. Puis  
monta les degrez du palais ou les tables furent mises. Si se seirent au disner  
et la fut accompaignié de plusìeurs roys et admiraulx quy avec luy estoient  
venuz, et d’autres en y avoit a plenté. Moult richement furent sei ./ I ■  
belle Gracienne estoit assise au prez du souldan son pere, quy souvci  
disoit nouvelles pour le resjoyr et faire oublyer ses douleurs.

Ainsí comme la estoient a table, entra en la salle ung Sarrazin qi'i l!>-

F.t auant il fut devant le sould

tira ses lettres et au souidan ies presenta en (folio 18) disant: « Le Dieu  
tout puissant et Mahommet son messagier voeulle saulver et garder ie trés  
hault et trés puissant souldan de Babilonne, d’Egypte, seigneur de deux  
temples de Jherusalem et de la Mecque, et sa trés nobie fiile, la beiie Gra-  
eienne. Sire, par devers vous m’envoye le trés puissant roy Ysoré de Damas  
' ous faire sçavoir par iettres et par botiche que pour ie jour d’huy estes le  
prince du monde auquel plus il vouldroit complaire pour la trés ardant  
amour dont ieaiment il ayme vostre trés chiere fille que illec je voy assise  
au prés de vous, laquelle il desire de tout son coeur avoir par mariage, a  
celle fin que a vous ait aliance et amour perpetuelle. »

Adont le souldan, ayant entendu ie proposement du messagier Sarrazin,  
receu la lettre qu’il luy presenta. Le souldan meismes cassa la cire et ieut  
le contenu. Et quant ii eut leu le contenu en icelies, il print moult fort a  
regarder sa fille puis encommença une espace de penser. Aprés ce, dist au  
Sarrazin que il alast mengier et puis ii luy feroit response. Le Payen fut  
content ; l’on le fist seoir a table. Mais tousjours avoit son regard vers la  
belle Gracienne, pensant que moult seroit eureuz se son seigneur le roy de  
D i'nas l’avoit a femme, jassoit ce que bien luy sembloit que trop mal y  
seroit employee pour la trés grant laideur quy en luy estoit. Car tant estoit  
noir et deffiguré (folio 18v) que grant horreur estoit a le veoir.

'.insi commeje vous racompte, aloit le Sarrazin moult pensant comme  
depuis il le recita et dist. Et aprés ce qu’il eut beu et mengié a sa voulenté,  
il retourna vers le souldan pour oýr sa response. Lors vint devers luy et  
trouva qu’il parloit a son conseil, lequei fut tout d’oppinion que nullement  
au roy Ysoré de Damas la pucelle Gracienne ne seroit donnee ne ottroyee  
par mariage ne autrement. Adont le souldan fist appeller le message et iuy  
fìst dire de bouche et aussi rescripvy au roy de Damas. Mais au message  
propre, dist que il s’en retournast a Damas et deist a son seigneur que pour  
le present sa fille n’estoit point a marier, a luy ne a autre.

Vlors le Sarrazin, ayant entendu la response du souldan, dist tout en  
hault puis que ainsì estoit que Gracienne sa fille ne vouloit donner par  
mariaìge a son seigneur, que il avoit charge et commandement de le def-  
fter. Et dist tant hault que chascun le poeult bíen oỳr : « Souldan, saches  
pour verité que, avant que soit demy an passé, tu te verras assegié par le  
roy de Damas, accompagnié de huyt roys Sarrasins, quy tous sont appa-  
reilliés de servir le roy Ysoré de Damas pour toy du tout mettre a des-  
hoction. — Sarrasin, dist le souldan, se a honte et vergongne ne m’estoit  
reprochié, saches que, en despit de ton maistre, te feroye trenchier et  
er les (folio 19) deux bras, et va, si luy declaire de par moy que en  
ne le crains ne ne doubte, et luy dys que, quant il partira pour entrer  
eoma terre a main armee, je luy feray tel honneur comme d’aier au devant

de luy pour moustrer se la force de Babílonne et d’Egypte le pourra  
recepvoir et furnir. »

Le Sarrazin, ayant la response du souldan, sans plus mot dire s’en  
departy le plus tost qu’il poeult, et tant exploitta que a ung jeudy au soir il  
arriva a Damas ou il racompta au roy Ysoré la response que par le souldan  
de Babilone Iuy avoit esté faitte, et comment il avoit esté menacé et la grant  
paour qu’il avoit eue.

Quant le roy Ysoré de Damas eut entendu son messagier quy guaires ne  
se louoit du souldan et leu le contenu des lettres quy par le souldan lu;  
avoient esté envoyees, il fist serement sur le grant Dieu du ciel et sur son  
saint prohette Mahommet que au souldan de Babilonne ne lairoit a son  
pouoir pié de terre et que sa fiîle la belle Gracienne auroit pour en ordo.ì-  
ner et faíre a sa voulenté, voulsist ou non. Et que mai avoit esté conseillié  
de refuser le grant honneur que a iuy et a sa fille avoit voulu faire. Et,  
gardast sì bien qu’il vouloit que telle guerre luy livreroit a i’ayde de ses art. ■  
que oncques es royaulmes d’Egypte et de Babilonne n’avoit esté la pareille.  
se le Dieu de fortune ne luy estoit du tout contraire, ouquel il avoit gi'ant  
fiance. (folío J9v)

Chapitre XI. Comment messire Gillyon de Trasignies, - m  
en la prison du souldan ou il faisoit ses prieres et piî ■■>,es  
lamentations envers nostre Seigneur, fut envoyé querii -r le  
souldan pour le faire morir, et comment II eut la vie r ■ -itee  
pour celle fois.

Quant le roy Ysoré de Damas eut oỳ son messagier ainsí parler, hastive-  
ment fist rescripre ses lettres et les envoya aux roys et admiraulx, ses amis  
et alyés. Le roy d’Anthioche et son fìíz le vindrent servir, le roy de Tarse. le  
roy d’Olîiferne et plusieurs autres roys et admiraulx, tant qu’ilz furent  
jusques a dix, chascun ayant o luy son pouoir. Orreur estoit a les -  
oýr pour le son de leurs tabours, cors et buisines. Toute la plaine de ; ■  
meismement les jardins, en furent couvers. Par le roy de Danias i • 1

moult grandement festoyés et receuz. Puis se complaint a euíx du refi i - í

luy avoit fait le souldan de Babilonne de sa fille, qu’il luy avoit fait o í

d’avoir par mariaige, et requist aux roys et princes qui estoient illec ■  
blez que servir le voulsissent et luy aydìer a l’encontre du souldan. j

Tous, d’un accord et consentement, respondirent que moult v< ■ ■  
le feroient. Ung petit vous lairay le parler du roy de Damas et des - í

o^^r,mnaignié. et traitterons ung ( I

pou du trés desconforté messire Gìllyon de Trasignies, lequel estoit en îa  
ville du Caire en Babílonne prisonnier ou forts d’une obscure chartre ou il  
faisoìt ses dolloureuses lamentations a Nostre Seigneur, lequel du peril et  
dangier ou il estoit, le voulsist delivrer. Car bien luy estoit advis se Díeu ne  
le secouroit de sa benigne grace, jamais d’íllec ne partiroit.

Souvent regrettoit dame Marie sa femme, son enfant, puis regrettoit ie  
noble conte de Haynnau, ses parens et amis en disant: « O vray Dieu, se  
je gentil conte de Haynnau et mes parens et bons amis sçavoient la misere  
et ie dangier en quoy je suis, ilz trouveroìent moyen et maniere de m’en  
deiívrer. Mais or voyje piaínement que en ceste fosse me couvìent misera-  
blement finer mesjours.» Adont ie preu chevallier, ies maìns joíntes et trés  
tendrement plourant, se mist a deux genoulz et dìst:

« O mon vray Dieu, je te requíers, en l’honneur et ramembrance de ia  
passion que pour nous rachetter vouisis souffrir aujour du bon vendredy,  
par ta douleur et debonnaíre clemence me voeulles conforter et aydier a  
supporter mon dueil, et a ma trés amee compaigne îe trés grant desplaisir  
que pour l’amour de moy luy couvient endurer. »

Ainsi comme entendre pouez, le gentii seigneur de Trasignies fist son  
oroíson a Nostre Seigneur devottement et de bon cuer, a laqueile pryere le  
debonnaire Jhesus ne le (folio 20v) voult pas oublier. Car mcontinent luy  
envo) a son angle de paradis, lequei au venír qu’il fist en ia prison, sourvint  
unc clareté tant grande que toute fut enlumìnee. Messire Gíllyon, voyant  
ceste clarté, fut moult esbahy. Adont la voix angeiicque parla et  
dist : « Gillyon, ne t’esbahys. Díeu te mande par moy qu’ii te aydera et  
confortera avant ta mort et de fait te restituera en ta terre, mais aínchois  
te couvendra souffrir mouit de paynes et de travaulz. »

Atant party l’angle d’iliec et iaissa le vaíllant chevaiiier en la chartre  
moult resjoy. II esieva les mains vers le cieì en disant: « Mon vray Dieu,  
bien vous doy loer et rendre graces quant, par vostre debonnaire clemence,  
vous a pleu avoir pitìé de moy, et me faire visitter par vostre benoit angle.  
(C.iv / soit vostre nom quant ung tant povre pecheur avez daigníé confor-  
'c: e. ses tribuiations. »

ìsì comme le gentil chevaliier faisoit ses humbles prieres et oroisons,  
le souidan estoit en son palais ou il se aioit pourmenant et tenant par la  
tnain la belie Gracienne sa fille, qu’il aymoit moult chierement. Et se devi-  
soìt a elle des guerres et des grans affaires que en son temps avoít euz, et  
t du roy Ysoré de Damas quy guerre luy vouloit mener pour et a cause  
■ avoir a mariage, comme du trés grant dommaige que nouvellement  
receu en Chyppre, comme dit (folio 21) est. Aiors eut souvenance de  
des Crestiens qu’il avoit conquise sur ìes peierins en son retour, et du  
anier Crestien qu’il avoit envoyé au Cayre en sa chartre, et fist sere-

Adont le souldan fist appeller le joyelier quy estoit garde de ses prisons

Nostre Seigneur que de mal et d’encombrier le voulsist preserver. Puis luy  
souvint de l’angele, a luy envoyé de par Dieu, quy luy avoit dit que ancoires  
se retrouveroit en son paýs avant sa mort. Jassoit ce touteffois eut il moult  
grant paour quant l’uys de la chartre eut ouỳ tant rudement ouvrir, dont  
pas l’on ne se doit esmerveillíer.

I’"" Jps deux Sarrazins.

146 EDJTION DU ROMAN DE GILLION DE TRAZEGNIES

ment moult grant que, en son palais et devant ses barons, le feroit escor-  
chíer tout vif ou despit du roy de Chyppre.

et luy commanda que incontinent amenast devant luy le Crestìen prison-  
nier, qu’ìl luy avoit envoyé a son retour de Chyppre. Le joyelíer, ayant  
entendu le commandement du souldan son seigneur, s’en ala vers la chartre.  
II ouvry les huys et entra dedens. Et quant le bon chevallier ouŷ tant fiere-  
ment desverroullier les huys de la prison, il reclama moult devottement

Chapitre XII. Comment messire Gillyon de Trasignies occisl  
le tourrier, quy ie gardoit, et trois autres Sarrazins, comment  
il fut Jugié a mort et comment la vie luy fut respitee.

Quant le tourrier fut entré dedens la chartre, il se prist a cryer moult  
(folio 21v) hault et dist : « Sus faulx Crestien, jamais plus beau jour ne  
verrez. Par devers le souldan vous couvient venir, si orrez vostre mort  
jugier. » Adont le preu messire Gíllyon, ayant entendu le ceppier quy venu;  
l’estoit querir pour le mener vers le souldan, lequel l’avoit jugié a morir de;si cruelle mort, comme dit est, se leva en piés, plain de courrouz et d'aŷtyí  
et marcha moult fierement vers îuy en le prenant par la poitrine. Et hauice  
le poing, qu’il avoit groz et quarré, et le fery sur la temple, de tel randon  
que du coup le porta par terre. Lequel fut si pesant que les deux yeulx qu’il  
avoit en la teste luy fist saillir dehors, en telle maniere que oncques puis ne  
tira ne pìet ne jambe. Et dist : « Puis qu’ainsi est que morir me couvícnî,  
ceulx quy venuz me sont querre le comparront chier.» Adont il advise que  
deux autres Sarrazins estoient leans entrez avec le tourrier. 11 s’approcha i  
de l’un quy avoit ung groz levier en ses mains. II luy esracha en le levant  
contremont, si l’en assena sur la teste ung si grant coup que la chervelle luv  
en fist saillir dehors, et lors cheut mort devant luy. Adont il couru aprés le  
tiers, lequel tout cryant s’en fuy, luy troisiesme vers le souldan racompter  
leur adventure quy tantost les ouý. Mais tantost y accoururent Sarrazins  
de toutes pars et vindrent vers le preu chevallier, lequel ilz trouverenî  
appuyé contre le mur de la tour, tenant le levier en sa main (folio 22j ■

Quant le vaiilant chevallier vey les Payens venìr vers la chartre, il vint a  
l’entree del huys, si advisa ung Sarrazin quy devant les autres s’estoit  
avancé. li haulcha lors le levier contremont et le assist sur la teste du Payen,  
auquel si grant coup donna qu’il le deffroissa tout et chey mort devant luy.  
Alors le cry et le bruyt leva moult grant ou palaiz, chascun y acouroit de  
tous costez. Pour quoy le preu baceler, voyant ie poeuple illec assambler,  
se prist a devotement reclamer Nostre Seigneur, en luy requerant que de  
son ame voulsist avoir pitié. Car bien Iuy sembloit qu’en son fait n’avoit nul  
remede et que sans recepvoir mort ne pouoit eschapper. L’un lanchoit aprez  
luv ung banc, ì’autre une selle ou ung baston, a celle fm que vif le peussent  
prcndre, pour ce que par le souldan leur avoit esté deffendu que point ne  
fu.4 par eulz occis, pour quoy avoir le vouloient tout vif.

Messire Gillion, comme hardy et preu, se deffendoit au mieulx qu’il  
pouoit. Quatre Sarrazins occist et a plusieurs, rompy bras etjambes. Mais  
en !a fin il se retrouva tant las et traveillié que son levier luy chey. Si fut lors  
prins et, de tous lez, saisy et fort loyé. Puis fut amené en ce point devant le  
souldan par ceulx quy l’avoient prins, lesquelz luy racompterent comment  
il avoit occis le tourrier quy l’avoit en garde et trois autres Sarrazins sans  
plusíeurs autres (folio 22v) qu’il avoit affolez et mehaìgniés.

)uant le souldan eut entendu iceulx Sarrazins, il cuida enragier de ce  
quc ainsi avoit ses gens occis et affolez. II fist assambler son conseil et leur  
charga que jugement en feissent selon le meffait qu’il avoit commís. Alors  
culz tous ensemble jugerent qu’il estoit digne de mort et qu’il fust prins et  
attachié tout nud a une estache. Puis que les plus rades archiers du souldan  
íirassent sur luy, tant que son ame luy fust partie du corps.

i antost que le preu chevallier se oý jugier a mort, les lermes luy encom-  
mencerent a cheoir des yeulx. Moult devotement reclama Nostre Seigneur,  
en luy requerant que de son ame eust merchy et qu’il le voulsist secourir et  
conseillier, aìnsi qu’il sçavoit que mestier Iuy estoit. Moult dolant estoit le  
bon chevallier quant ainsi se veoit a si cruelle mortjugié. Adont il fut saisy  
a tous costez et mené sur la place, ou a une estache par les tirans enchaynné  
et loyé moult estroit. Le souldan et sa fille la belle Gracienne estoient assis  
aux fenestres pour veoir tyrer les archiers sur la personne du preu cheval-  
lier, quy moult devottement reclamoit son createur et redempteur Jhesu  
Crist. Atant la belle Gracienne, voyant le Crestien nud et que l’on le lyoit  
a l’estache, et d’aultre part elle veoit les archiers prestz pour tyrer, moult  
piteusement prist a regarder messire Gillyon, car advis luy estoit que  
oncques (folio 23) plus beau corps d’homme ne mieulx fourmé, elle ne avoit  
Veu- Et comme il pleut a Dieu quy ainsi l’inspira, elle vey sa belíe face  
coulouree, les beaulx yeulx qu’il avoit ou chief pour regarder, la bouche  
v’erm,eille pour baisier ; en son coeur le prist a amer et eut trés grant desir

de croire en Jhesu Crist, a celle fin que de luy peust estre amee du bon du  
coeur.

Adont la noble pucelle, considerant en elle ìe grant dommaige que estre  
pouoit de la mort d’un si vaiìlant chevallier et le grant bien que elle feroit  
a luy saulver la vye, vint au souldan son pere et luy dist en telle maniere :  
« Mon trés chier seigneur et pere, advis m’est que pas n’estes bien conseillié  
de si hastivement faire morir cest homme. Certes a sa mort vous ne pouez  
guaires gaignier. Si vous diray la raison pour quoy vous devez le respiter,  
Assez sçavez la grant guerre et mortelle que dés long temps avez eue a  
l’encontre du roy de Chyppre. Et se ainsi advenoít qu’il venist a main  
armee sur vous comme naguaires avez fait sur luy, teì roy ou tel amiral  
ou tel vostre prochain parent pourroit estre prins, que pour cestuy Cres-  
tien vous seroít rendu en eschange. Se croire me voulez, sur toutes choses  
gardez que ne le faittes morír. Combien que pas ne vous voeul conseillier  
de le ìaissier aîer, mais en voz prìsons le tenez, et luy faittes donner pain  
a mengier et eaue a boire autant qu’il en vouldra. Et par ainsi (folìo 23v)  
guaires ne pourra vivre car Crestiens font de grant past: vin ont accous-  
tumé de boire. Plus grant pugnition n’en pouez prendre que de le faire  
ainsi languir.

Comme vous pouez avoir oỳ, la noble pucelle Gracienne incitoit le soul-  
dan son pere, a celle fin que le preu messire Gillyon de Trasígnies, qu’elle  
avoit de nouvel enamouré, eust la vie saulve et fust preservé du dangier ou  
il estoit.

Chapitre XIII. Comment messire Gillyon de Trasignies < :;i la  
vie respitee et remené en chartre a la requeste de la .-'clle  
Gracienne.

Quant le souldan eut entendu le propoz et les raisons que sa fiJíe luy  
mettoit en termes, il congneu trés bien qu’elle ne luy disoit que verih  
íl ne pensoit mie a quelle fin elle contendoit. Si luy dist : « Ma trés : ..

fille, vostre conseil et advis vouldray croíre. » Atant le souîdan fist  
que l’en ne feist nul mal au Crestien et commanda que en la chartre i!  
ramené. La eut ung nouvel tourrier, auquel le souldan commanda que le  
Crestìen remenast en la chartre et que, sur paìne de mort, il ne luy do  
a mengier que pain et eaue a boire. Le tourrier respondy au souldan que  
son commandement vouldroit accomplir jusques a la mort. Adont il des-  
loya de l’estache le gentil chevallier et le prist par la main, et d’illec le

1 ~ í fnïin 24)

Quant le chevallier se retrouva en ia chartre, il regarda vers le ciel et dist  
en telle maníere : « O mon vray Díeu, mon createur et mon redempteur,  
voeulliés moy sauver mon corps et jetter hors de peril, aussi que j5en puís  
congnoistre et veoir l’apparence. Car naguaires cuidoie estre mis a fin et  
morir de cruelle mort, mais la pucelle, par vostre grace et bonté, m’a la vye  
respitee. Trés debonnaire seìgneur, ma femme vous recommande et mon  
enfant, et tous mes bons amis. » On dist en ung proverbe : A quy Dieu  
voeult aidier, nul ne poeult nuíre. Car Gillyon aloit naguaires îa mort  
attendant, et orendroit il voit que grace luy a esté faitte par l’enort et conseil  
d’une pucelle. D’aultre part avoit ung chartrier quy en Jhesu Crist estoit  
couvertement creant, mais quelque samblant n’en osoit moustrer pour la  
grant crainte que il avoit du souldan. Ce non obstant, il paissoit et reconfor-  
toit son prisonnier de tout ce qu’il pouoit finer, ne ja n’avoit si tost aucune  
doulceur que ia plus part ne luy fust presentee. Assez luy donnoit a boire  
et a mengier. Hertram estoit appellé, mais depuis eut nom Henry. Moult  
lealment servy le gentil chevaîlier ; grant et puissant fut a merveilles. Son  
v ur et sa pensee mist du tout a Dieu servir. De eulx lairay ung pou ester  
jusques temps en soit, pour racompter de la pucelle Gracienne. (folio 24v)

**<** i apitre XIV. Comment la noble pucelle Gracienne ala visit-  
er messire Gillyon en la chartre ou il estoit prisonnier, et  
vomment elle et Hertran le ceppier furent par luy admonnes-  
tez de croire en la foy crestienne.

Vous pouez assez avoir entendu la maniere et comment la pucelle Gra-  
cienne preserva le preu chevallier de mort. Et quant ce vint vers la my nuit,  
la pucelle pensa moult comment elle pourroit parler au chevallier. Pour  
quoy, tantost qu’elle pensa qu’il estoit heure, elle se leva de son lit ou elle  
oit couchié ie plus secretement qu’elle poeult, a ceile fin que par homme  
ne femme elle ne fust veue. Et, comme celle quy bien sçavoit les estres du  
paiais, party de sa chambre et vint en ung jardin, et de la jusques ou le  
tourrier se tenoit, quy ancoires n’estoit endormy, pour ce que en la chartre  
avoit tout le jour et la nuit esté aveuc le chevallier, auquel il avoit declairé  
son courage, a celle fin qu’il luy moustrast et deist la maniere et comment  
ii devoit croire en Jhesu Crist.

Quant la pucelle fut venuejusque a la chambre du chartrier, eile luy dist  
assez basset: « Hertran, oeuvre ton huys. » Adont ie chartrier, oyant illec  
^ Pucelle parler, car il la recongneu a sa parole, se donna grant merveille  
Pour quelle raison a telle heure la fille du souldan venoit devers îuy. II sailly

sus et ouvry son huys, puis dist en (folio 25) telle maniere : « Trés noble  
damoiselle, quel besoing vous chasse a ceste heure de vous ainsi esseu-  
ler ? — Hertran, dist la pucelle, voulenté m’est prinse de parler au Crestien,  
quy est la bas en celle chartre, pour veoir se jamais le pourroye tourner et  
convertir en îa loy de Mahommet. Moult grant dommaige [seroit9], se ung  
tant vaillant homme moroit, sans en estre adverty de point en point. »

Quant Hertan eut veu et entendu la pucelle, il la prist a regarder, si Ia  
vey changier, l’une fois blanchir, l’autre fois prendre couleur comme la rose  
vermeille. Par plusieurs foiz et en petit espace la veoit changier couleur.  
Adont Hertan, quy moult soubtil estoit, congneu incontinent a sa maniere  
que ferue estoit de l’amour du chevallier Crestien. Si luy dist : « Noble  
damoiselie, selon ce que de vous puis perchevoir, bien estes taillie de adre-  
cher et remettre ung homme en la bonne voye et de le faire croire en voz  
gracieulx parlers pour le attraire et mener jusques a vostre voulenté faire.  
Du gentil Crestien estes ferue par ung dart dont amours vous a navree  
jusques au cuer. Le medecin est en la chartre, par lequel de ce mal ne pouez  
eschapper sinon par luy. Mais se tenir secret voulez ce que je vous diray,  
de tous poins je vous vouldray aídier a furnir et conduire vostre emprise,  
a laquelle venir a chief ne pourriez (folio 25v) se destourner la vouloye. »  
Adont la damoiselle, oyant le tourrier ainsi parler, entendy et congneu  
assez que verité luy disoit et qu’iî congnoissoit son affaire. « Ha mon bon  
amy Hertan, ja ne plaise a Mahom que chose que me voeulliés dire, je  
revele a homme ne a femme quy soit vivant. » Lors Hertan, quy moult fut  
joyeulx de ceste adventure, luy dist:« Damoiselle, sachiés pour verité que  
ja piecha ay eu ferme foy et bonne creance en la loy de Jhesu Crist, car 1a  
loy des Sarrazins et de Mahommet est faulse, dampnable et detestable. et  
ne le voeulliez autrement croire. »

Si tost que la pucelle entendy Hertan, de la grantjoye qu’elle eut au coeur  
a le ainsi oýr parler, ne poeult plus attendre que son courage ne luy declai-  
rast et luy dist en telle maniere : « Mon trés feal et loyal amy, a la verité et  
sans quelque mençongne controuver ou faintise, de tout mon coeur entie-  
rement je me suis rendue et mise a croyre en la sainte et vraye loy de Jhesu  
Crist, en laquelie foy et creance je voeul vivre et morir, pour la trés servante  
et vraye amour que j’ay mise ou Crestien quy îa dessoubz est en celle citartre  
parfonde, auquel dés maintenant je ottroye de tous poins mon amour,  
combien que oncques a luy ne parlay. Si vous prie, mon trés feal et bon  
amy, que vers luy voeulliez aler et le amener icy, en ceste chambre, a celle  
fìn que a luy puisse parler pour luy racompter les douleurs que (foUo26;  
nuìt et jour je seuffre pour I’amour de luy. — Noble damoiselle, res]'>i>n|-1>

le chartrier, puìs que vostre plaisir est de ce faire, du bon du coeur voeul a  
vous obeyr. » Alors sans plus arrester, Hertan party d’iliec et ala vers la  
chartre, si ouvry l’huys et entra dedens.

Quant le bon chevallier ouŷ desverroullier les huys de la chartre, il s’en  
donna grant merveille pour ce que pas n’avoit accoustumé que a teiie heure  
l’on venist devers iuy. Si eut trés grant paour que aucune male besongne  
ne fust survenue quy tournast a son prejudice. Adont Hertan commença  
de parler en saluant le chevallier, qui fut moult joyeulx de sa venue. Lors  
Hertan, mot aprés autre, luy racompta la charge qu’il avoit de par la  
pucelle, et comment, pour l’amour de luy, elle estoit convertie en la loy de  
Jhesu Crist en renoyant de tous poins celle de Mahom.

Si tost que messire Gillyon eut entendu le chartrier, moult humbiement  
print a loer et rendre graces au nom de Nostre Seigneur. Et lors congneu  
parfaittement que les paroles par le saint angle a luy dittes estoient averees.  
La joye quy en son coeur surhabondoit fut tant grande que plus ne pouoit  
estre. Adont le tourrier le print par la main, si l’amena en hault, jusques en  
la chambre ou ia pucelle estoit. Et quant il la perceu, il marcha jusques  
devant elle et la salua moult humblement en faisant plusieurs inclìnations  
ce que bien (folio 26v) sceut faire. Mais elle, en soubzriant, le prist par Ia  
main et luy dist: « Vassal, bien devez Dieu ioer, quy de tel peril vous jetta  
naguaires. — Damoiselle, dist Gillyon le gentil baceler, la merchy Nostre  
Seigneur et la vostre, a tousjours mais suis vostre serviteur et seray tant  
que ou corps auray la vie. »

Alors eulz deux se seirent sur une couche ou ilz deviserent de leurs  
amours. Et Hertran se tenoit au prés de l’uys, pour oýr et escouter se  
d’aventure y venist aucun quy de leur fait se peust apperchevoir quy trop  
leur eust esté contraire.

Ainsi que le chevallier et la pucelle estoient ensamble faisans leurs  
devises, le chevallier luy racomptoit de la passion de Jhesu Crist, de son  
resuscitement et comment il monta es cyeulx. Tout mot aprés autre luy va  
racompter le mistere de nostre foy et creance, de la dampnation des mau-  
vais et de ceulx quy n’ont receu baptesme. Puis luy racompta des joyes et  
consolations que les bons rechoivent en paradis, ou ilz sont en gloire sans  
Tin. Tant Fadmonnesta le gentil chevallier par belles et gracieuses paroles  
fque tout entierement la pucelle tourna son amour a Nostre Seigneur, de  
;?quoy Hertan fut moult joyeulx, car trés voulentiers les ascoutoit.

Tellement et si longuement se deviserent eulx trois ensamble que I’aube  
dujour fut apparant. Adont ie tourrier dist a la pucelle : « Certes (folio 27)  
noble damoiselle, il est plus que vous partez d’icy et retournez en vostre  
chambre pour doubte que n’en ayons quelque dangier, et nostre prisonnier  
retournera en la chartre. Et au regard de luy, ne faittes quelque doubte, il

10 «. Aiorv

n’aura quelque deffaulte puis qu’il vous vient a plaisir. — Hertran, dist la  
pucelle, comme mon propre corps, le vous recommande. »

Adont la noble pucelle, en prenant le chevallier par la main, luy dist:  
« Cher amy, a Dieu vous commans. » Et il luy dist : « Noble damoiselle,  
Dieu parface en vous ce qu’il y fault, car a beauté et bonté n’avez vous pas  
failly. » Atant ie tourrier remena le prisonnier en la chartre ou il eut moult  
bonne prison. Car de tout ce que corps d’homme poeult desirer pour !a  
consolation et aise de son corps Hertan en fournissoit le chevallier. Car  
deux fois la sepmaine, il avoit beaulx draps, linges et blans ; et au demou-  
rant s’il avoit voulenté d’avoir aucune chose, pour tant qu’on en peust finer,  
il en estoit servy. Ainsi comme vous pouez oýr fut messire Gillyon ung  
espace de temps, jassoit ce touteffois quelque aise ne bien qu’il eut, tous-  
jours avoit ses regretz vers sa noble femrne et a son enfant. Atant lairons  
le parler de iuy jusques son lieu soít venu, pour racompter des fais du roy  
[Ysoré10] de Damas quy avoit faít ses preparations pour aler a grosse puis-  
sance mener bonne guerre au souldan de Babilonne. (folìo 27v)

Chapitre XV. Comment11 le roy Ysoré de Damas assiega m  
cité de Babilonne, et de la grant bataille quy y fut faitte ou  
le souldan fut contraint de perdre terre.

Bien avez peu entendre cy dessus comment le roy de Damas envoya son  
messagier en la cité de Babilone par devers le souldan luy faire requerir  
d’avoir sa fille par mariage, et du reffus que par ie souidan luy en fut fait,  
dont il eut si grant aýr au coeur qu’il assambla tous ses amis et alyés, quy  
furent jusques a dix, que rois que admirauix a tout leur pouoir, et vindrent  
tous logier au prés de Damas, dont les gardins estoíent plains et le paýs  
d’entour. (folio 28) PIus estoient de deux cens mil combattans quy tous  
menachoient le souldan a destruire.

Le roy Ysoré de Damas, voyant son exercite estre prest, fist partir ;  
ost et mettre a chemin. Moult orrible chose estoit de les veoir et oŷr pour  
ia grant friente que ilz menoient. Ilz traverserent toute Surye, Palestine et  
Gasere, quy est a l’entree des desers. Leurs vivres, tentes, pavillons et  
autres habìllemens de guerre faisoient mener par mer. Puis ent  
dedens le Nyl. Au regard de leurs journees, ne vous voeul faire long conìpte,  
mais ilz errerent tant ceulx quy aloient par terre comme ceulx quy es; i 'e'ti

•< i>n troìs compartíments, précède cette rubrique et

aloii menachant ie roy Ysoré de Damas. II fist

cryer a son de trompe par

sur la mer, qu’ìlz arriverent devant ia noble cité de Babiionne Et illec  
pourprmdrent toute la plame et firent tirer des bateaulx leurs tentes et  
pavíllons et autres engíens.

Le souldan, quy de leur venue estoit adverty, avofi mandé ses amis et  
alyés autant que pour lors d en poeuìt avoir. Et quant ,1 eut veu le pouoir  
du roy de Damas quy estoit moult grant, il fauit entendre qu’íi fut fort  
esbahy et non sans cause, car toute sa cité en estoit advironneeet la riviere  
du Nyl couverte. Sitost que le roy Ysoré vey son armee preste et appareiilie,  
trefz, tentes et pavillons dreches, iì assambla ses roys et admiraulx devant  
iuy et leur dist : « Seigneurs tous devons loer Mahom quant iusques icy  
sommes arnvez sans avoir (joho 28v) quelque encombrier Assez avez sceu  
iacausepour quoy encestecontree vousay amenez. LesouldandeBabi-  
lonne, comme autreffois vous ay dit, a une mouit beile fille laquelle j’ay  
envoyee yers iuy requerre pour i’avoir par mariage, Mais par sonlés grant  
orgueii, la m a vouiu refuser, dont j ay au coeur si grant dueiì que oubiier  
ne puis l’mjure qu’il a la moy reffuser m’a faitte, Pour quoy je faiz veu et  
promets a nostre samt prophette Mahommet quejamais ne departiray  
d’icy jusques a ce que j’auray le souldan prms et sa fille a mon command  
pour en ordonner a ma voulenté, ou cas que tous en ce cas me voeuiíiés  
aidier. » Adont tous les roys et admiraulx quy ia estoient s’escrierent tous  
d’une voix que jusques au monr ne luy fauidront ne jamais ne l’abondon-  
neront jusques a ce que le souldan ayent de tous poins destruit sa cité  
abatue et son paijs mis a totale ruyne et destruction

isi comme vous pouez entendre, les princes Payens se devisoient  
entr eulz. D’aultre part,Je souldan estoit dedens Babilonne, ou moult fort

toutc !.a cité que tout homme s’appareillast pour saillir dehors sur ses enne-  
ims. Adont, de toutes pars, ceulx quy armes peurent porter se mirent en  
pomt pour yssir aux champs. Lors le souldan, voyant ses hommes estre  
prestz, sailly dehors a la champaigne. Et quant il fuyssu, fi ordonna quatre  
batailíes et (folio 29) les bailla pour conduire a ceulx qu’il sentoít estre  
hommes propices a les gouverner. D’aultre part le roy de Damas quant il  
apperceu que íe souldan estoit sailly aux champs, Ì1 encomníença de  
marchier car tous estoient apprestez pour combatre. Lors a l’aborder qu’ilz  
firent et que les banìeres et enseignes s’entrepercheurent les criz et ie bruit  
ieva si grant des deux costez que terrible ctiose estoit de les oýr D’une part  
f d autre encommencerent archiers a tirer et a darder en |a foule ou maint  
homme furent mors et affolez, et maint chevaulz occis et navrez Puis a la  
roideur des iances eut mamt homme porté par terre, dont les chevaulx  
a oient estrayers par la champaigne. Ce fait, ,iz vmdrent aux haches et aux  
dont llz s entredonnerent de si grans coups et tantque horreur estoit

de les veoir. Car le roy Ysoré de Damas chevauchoit par la bataille, l’espee  
ou poing, en admonnestant ses gens du bien faire, comnie courageuz et  
vaillant qu’il estoit.

D’aultre part estoit le souldan moult habille et aspre aux armes ; si  
advint que, devant luy, il choisy ie roy de Damas et luy escria: « Ha a Ysoré,  
pour quelle raison m’es tu venu assaillir en ma terre ? Oncques a toy ne  
aux tiens ne fis ung seul dommaige. Mais saches car avant que le soleil soit  
esconsé, tu maudiras l’eure de ma naissance. » Atant le souldan, en regar-  
dant a costiere, choisy le roy d’Anthioche, quy moult estoit preu aux armes.  
Si s’entr’aprocherent (folio29v) eulz deux, chascun l’espee ou poing. dont  
ilz s’entredonnerent demoult pesans et terribles coups, et tant en fìrenî que  
ilz se adouberent et mehaignerent par telle fachon que du sang quy de leurs  
corps yssoit, l’erbe estoit tainte et vermeille.

Adont le souldan, quy moult preu estoit, comme tout foursené haulça  
son espee quy estoit fine et bien trenchant dont il fery îe roy d’Anthiochc  
sur le heaulme ung coup tant desmesuré qu’il luy pourfendy la teste jusques  
au menton, donî ce fut dommage car trés vaillant chevaîlier estoit en sa  
loy. Le roy Ysoré, quy guaires n’estoit loings d’illec, vey cheoir par terre !c  
roy d’Anthioche son frere, dont il eut au coeur une doleur tant grande que  
tout tressuoit d’angoisse. II choisy le souldan et vint vers luy, l’espee ou  
poing, en luy disant:

« O trés desloyal et pervers, sur toy sera la mort de mon chier frere \en-  
gie. — Va, desleal glouton, respondy le souldan, avant que de toy mc  
departe, je feray tant que a ton frere tendras compaignie. » Alors s’enlr'ap-  
procherent îes deux roys, si s’entreferirent en disant l’un a l’autre moult de  
reproches et d’injures. Le souldan luy dist : « Ha a Ysoré de Damas, de  
Dieu et de Mahom soyes tu mauldit, quant a moy, quy oncques ne t"a\oye  
en riens meffait ne mesdit, es venu essillier mes hommes et mon paýs. »  
Adont Ysoré luy respondy et dist:

« (folio 30) Saches car le reffus que par toy me fut mandé, touchant  
í’aîiance de ta fille, te sera chier vendu. Babilonne et le Cahaire mettray en  
tel ruyne que jamais par les hommes ne sera habitee, ou je auray ta fille  
Gracienne pour d’elle ordonner a mon plaisir, pour ce que sur toutes autres  
pucelles l’ay enamouree et desiree. Souldan, saches de vray que, avec moy,  
ay amené en ceste terre jusques a dix roiz Payens a tout leur pouoir,  
tous te ont la mort juree, excepté l’un auquel tu as osté la vie. Pour i  
vengier, me suis a toy prins, ne jamais ne m’eschapperas jusques a ce <  
a grant douleur te auray fait morir. Je te deffye de Mahom, a quy .  
recommande. — Et moy te deffye aussi, respondy le souldan, car en  
ne te crains ne ne doubte. »

Atant s’entr’approcherent les deux roiz, dont au trenchant des espees  
s’entredonnoient si pesans coups et tant ayreement se combatoient que  
merveilles estoit a veoir, car sans prendre quelque repoz, moult fierement  
se maintenoient et tiens que, quy ne leur eust destourné leur emprise, ilz  
estoient tous deux en grant peril de mort pour la haulte proesse quy en  
eulx estoit. Mais leurs gens, quy au prés d’eulx estoient, ne leur vouldrent  
laissier parfaire ; ains vindrent des deux parties, chascun au secours de  
leur seigneur. Si encommença illec la bataille moult aspre et (folio 30v)  
perilleuse pour chascune des parties.

Se de chascun vouloye reciter les prouesses et vaillances, trop pourroye  
ennuyer a ceuix quy escouter les vouldroient. Mais entendre vous fault que  
le souldan et les siens se deffendoyent moult fìerement a l’encontre du roy  
Ysoré de Damas. Moult est commnn le proverbe quy dist: Ou force regne,  
droit n’a lieu. Car le roy de Damas, avec ses aidans, estoit illec si puissant  
de gens que, voulsist ou non la puissance des Babilonnois, le souldan et les  
siens furent par armes contrains de recuier et perdre terre, a la grant perte  
et dommaige de leurs gens. Atant se taist ung petit l’istoire d’eulz tous pour  
racompter des fais de la noble pucelle Gracìenne.

Chapitre XVI. Comment Gracienne, la bonne damoiselle, fist  
mettre hors de la chartre messire Gillyon de Trasignies, et  
comment elle le fist armer et Hertan aussi pour aler au se-  
cours de son pere le souídan.

Quant la belle Gracienne, quy aux fenestres du palais de son pere estoit  
appuyee, vey la perte et desconfiture estre apparant sur le souldan et ses  
hommes, elle ne sceut que penser. Elie vint en l’ostel Hertan et luy fist  
commandement qu’en sa chambre il amenast le chevallier prisonnier. Her-  
tan, moult desisant de accomplír le commandement de la pucelle, marcha  
vers la chartre qu’il ouvry et amena dehors messire Gillyon. Si tost que la  
pucelie le vey, elîe luy dist: « (folio 31) Sire chevallier, la beaulté, la bonté  
et les vertus dont vostre personne est douee m’ont tellement constrains de  
v'ous aymer que une seule heure ne puis reposer, et tant que pour vostre  
amour je seray croyant en la loy de Jhesu Crist et en la Vierge Marie sa  
mere. — Damoiseiie, respondy le chevallier, je rens de tout mon coeur  
graces et loenges a Nostre Seigneur quant ainsi vous a inspiree. Et je vous  
promets que de cy en avant je seray prest de vous obeyr tant que ou corps  
auray la vie. » Alors le chevallier print a regarder la pucelle tellement que  
ie coeur luy en commença fort a frernir, et ne sceut plus que faire pour ung

dart d’amours qu’elle hiy lancha embrasé d’une estincelle ardant quy le  
percha jusques au coeur. Mais incontinent luy sourvint ung soubdain sou-  
venir quy tost luy fist changíer et muer sa pensee, quant il luy sourvint de  
l’estat et vertus de sa trés amee et desiree compaigne, laquelle comme dit  
est a son partement de Haynnau il avoit laissee enchainte. Alors en son  
coeur, la commença a regretter en pensant a elle tant que les lermes luy  
cheirent des yeulx.

La damoiselle, quy au prés de luy estoit, s’en donna garde et luy dist:  
« Sire chevallier, advis m’est que sentez aucune douieur car je voy foison  
larmes descendre de voz yeulx. Si vous prie que dire me voeulliés la cause  
de ceste vostre grant douleur. —Dame, respondy ie chevailier, je vous (folio  
31v) prye et requier que, pour ceste fois, vous vueilliés estre contente de  
plus en enquerir et sçavoir, car trés mal voulentìers ie dyroye a quelque  
personne. »

Lors, oyant la pucelle la voulenté du chevallier, elle se teut a tant et pensa  
en elle meismes que autre chose n’estoit fors pour ce que en estrange contree  
se retrouvoit prisonnier et es mains de ceulx quy n’estoient de sa ioy. Adont  
le bon chevaliier parla et dist: « Ma chiere damoiselle, se grant plaisír me  
voulez faire, pryer et requerir vous vouldroye que armeures et ung bon  
destrier pour mon corps me voulsissiés faire delivrer, et je yray en l’ost de  
voz ennemis secourir le souldan vostre pere. » Et quant Hertan eut entendu  
le courage et vouloir du preu baceler, il dist tout en hault que avec luy  
vouldroit aler et que sans luy iî ne yroit point, car servir le vouloít jusques  
a la mort sans queique doubte.

Quant le gentil chevallier entendy le parler de Hertan, ii le courut embra-  
chier en luy disant que bien ie devoit aymer quant avec luy vouloit venír  
pour luy servir. Et la belle Graciene, ayant entendu les devises que entr'eui.x  
faisoient, dist au chevaìiier : « Amis, a ce que j’apparchoy en vous, adviz  
m’est que mon pere le souldan voulez aler secourir. Maisje fay doubte que,  
quant vous serez aux champs, que plus ne vouidriés par decha retourner  
et que de moy ne tendriés compte. » (folio 32) Si tost que le chevallier eut  
entendu la pucelle, il luy respondy et dist tout hault : « Belle, par celluv  
Dieu ouje suis croyant, jamais tant queje vive ne querray partìr de cestuy  
paýs, se n’est par ie congié de vous et du souldan vostre pere. » Adont ia  
puceiie, ayant entendu le grant serement que le chevallier faisoit en sa  
presence, moult grant leesse en eut au coeur et iuy dist: « Sire chevt .  
dés maintenant vous habandonne soit de chevauchier en la bataille soit du  
demourer. Et puis qu’ainsi est que armes et destrier vouiez avoir, je  
en fourniray. » Au prés d’íllec, avoit une garde robe ou estoient les habilie-  
mens du corps du souldan. Elle mena messire Giîîyon leans et luy dist qu'!

en choisist et prenist a son plaisir pour luy et Hertran tant que assez en  
eussent.

Adont le gentil chevallier en prist a son choiz ; et Hertan I’arma au  
mieulx qu’il poeult, et des meilleurs que trouver et choisir y sceussent. Et  
quant eulz deux furent armez a leur voulenté et qu’ilz se trouverent moult  
bien au delivre, ilz choisirent chascun une espee, la meilleure qu’ilz sceu-  
ront trouver, laquelle chaindy l’un et l’autre. Et lors, ayans chascun l’escu  
ai; col, se partírent de la garde robe et vindrent en la chambre de la pucelle,  
qay moult voulentiers les vey en tel conroy. Atant se taist ung petit l’ìstoire  
dc la pucelle, du chevallier et de Hertan jusques heure soit d’y retourner  
pour parler de chascun en son lieu. (folio 32 v)

Chapitre XVII. Comment le souldan fut desconfy et emmené  
prisonnier en la tente du roy Ysoré de Damas.

ous avez peu cy dessus assez entendre rencommencement de la grant  
baLiiIle quy fut devant la cité de Babilonne, d’entre le souîdan et le roy de  
Dumas. Chascun a son pouoir s’efforchoit de destruire son adverse partie.

!. bataille fut moult grande et horrible a veoir : l’un ne avoit pitié de  
fautre, la estoit misericorde, merchy et toute charité oubliee, et en ce lieu  
: y regnoient toute cruauîté, toute tirannye et toute affliction. En cel estour

;; se maintenoít moult fierement le souldan, car nul ne rencontroit qu’il ne  
occist ou portast par terre. Tousjours admonnestoìt ses hommes du bìen  
faire. L’une fois faisoit ressortír ses ennemis, l’autre fois luy et les siens  
estoíent contrains de reculer et perdre terre.

mtre les autres, le roy de Tharse, accompaignié de trente mil hommes  
preuz et hardis aux armes, regarda que Babylonnois se efforchoient de  
í occir et detrenchier les Damasquìns, et vey que pour ce faire, le souldan,

5 quy faisoit merveilles d’armes, les admonnestoit a son pouoír d’eulx def-  
-! fentlre, se fery en la plus forte bataille l’espee ou poíng, tainte et ensan-  
; glentee du sang de ses ennemis. Certes grant horreur estoit a regarder le  
terrible dommaige que a I’aborder fist sur ceulx de Babilonne, car tout ce  
1 rencontroit estoit porté (folio 33) par terre. Rien ne luy pouoit resis-  
devant l’aspre trenchant de son espee.

Liuant le souldan apperceu que telle discipline faisoit de ses hommes, il  
ommença de redamer Mahommet car il veoit ses gens moult oppresser.  
'“'ont iî print a cryer tout hault en disant: « Babilonnoys, souviengne vous  
voz ancestres furent jadiz victoriens sur les Damasquins. Que sont voz  
es devenues ? Ou est la vraye memoire et souvenance que devez avoir

en voz coeurs des nobles et tryumphalles victoires que avez eues par vos  
sens et prouesse sur toutes nations ? »

Adont ìes Babylonnois, ayans entendu l’admonnestement que leur faisoit  
le souldan, prindrent a eulz esvertuer en telle maniere que, voulsissent  
Damasquins ou non, force les constraingny de recuier arriere et perdre place.  
D’autre part le roy Ysoré, voyant ses gens ressortir, print a s’escrier sur le roy  
de Tharse et ìuy dist: « Beau nepveu, se brief ne trouvez maniere de mettre  
le souldan a mort, nuilement ne puis veoir que la perte ne tourne sur nous.»

Le roy de Tharse, quy pour iors estoit le plus puissant de corps quy feust  
en ce temps en toutes les parties orientales, entendy bien son oncle, et  
congnoissant que il luy disoit verité, saisy une moult grosse lance a mer-  
veiiles. Si perceu le souldan, quy de nouvel leur avoit occis i’admìral d’Or-  
brie son nepveu et filz de sa suer, dont il eut telle douleur (folio 33v) au coeur  
que plus n’en pouoit. Ii coucha bonne iance et vint contre le souldan.  
D’aultre part le souldan, quy tost l’eut perceu, ne le refusa mie ains luy vint  
a l’encontre. Si s’entreferirent de tei randon que la lance du souldan tron-  
chonna en l’air. Mais celle du roy de Tharse, quy moult estoit forte et roide,  
ne rompy ne ne cassa, ainchois fery le preu souldan ou mylieu de son escu  
de telle puissance que l’escu s’esquartela en pieces. Le coup fut tant dur et  
pesant que, non obstant la grant force et proesse du souldan, si n’eut ii  
pouoir de Ie souffrir et soustenir, mais par vive force fut containt de haban-  
donner la selle et le destrier, et d’estre porté par terre a la roideur de la lance.

Le roy de Tharse, voyant le souldan estre porté jus de son destrier,  
habandonna sa lance et mist main a l’espee. Si vint au souldan, quy ja  
s’estoit relevé, et luy escria en disant: « O souldan de Babilonne, ta deffcnse  
ne te poeult guarantir que ta teste ne me laissespour gaige. Si te conseiíle-  
roye que a moy te rendes. » Adont le souldan, soy voyant a pié entrc ses  
ennemis, eut moult grant paour de mort. II encommença de escrier « Babi-  
lonne ! » a celle fin que de ses gens feust secouru. Mais trop estoient arrìere  
de luy, pour quoy nul secours ne luy vint pour de ce dangier le delivrer.  
Non obstant tout ce, comme preu chevallier et hardy, se mist a defiense.  
car a l’un coupoit ung poing, a l’autre, ung bras ou (folio 34) une jambe.  
I’autre il pourfendoit jusques en la charvelle. Mais quelque deffense qu’ii  
feíst, il fut prins par le roy de Tharse et presenté au roy Ysoré de Damas.  
quy prestement le fist mener a son tref et trés bien garder. Atant rei.  
mença la bataille grande, terrible et merveiîleuse. Maint destrier aloient  
courans par la champaigne dont les maistres gesoient mors en sang i  
boe, pourpassez des chevaulx quy les murdríssoient aux piés si tost que  
portez estoient par terre, et illec finoient miserablement leur vie.

Babilonnoys, voyans leur seigneur prins comme dit est et livré es ui.iiiu  
----- m lonr maístre estandart versé par terre, se mire

desaroy et prindrent a fuir vers la cité. Et le roy de Damas les poursieuvoit  
moult radement en les occiant a tous costez, tant que les mons, les vaulx  
et les chemins en estoient couvers. Et tant en y eut de mors que piteuse  
chose estoit a veoir.

Quant le roy Ysoré vey que au dessus estoit de ses ennemiz, il fist sonner  
la retraitte et retourna vers son tref, loant et rendant graces a Mahom de  
sa belle victoire. Atant vous lairons le parler du roy de Damas et des autres  
prinches de sa compaígnìe, quy a grant gloire sont retournez en leurs tentes  
ou ilz se desarment pour eulx ung petit rafreschir, pour racompter de la  
belle Gracìenne et du preu messire Gillyon, quy a ceste heure parloient  
ensamble en la chambre de la pucelle. (folio 34v)

nmpiíre XVIII. Comment messire Gillyon de Trasignies et  
Hertran le chartrier vindrent a main armee jusques aux tentes  
du roy Ysoré de Damas, et de leur adventure.

í Juant le preu chevallier messire Gillyon de Trasignies se vey armé des  
armes du souldan, tart luy estoit qu’il se retrouvast en la bataille. D’aultre  
part, il veoit Hertan prest pour avec luy aler, dont en son coeur avoit grant  
joye pour ce qu’il le veoit estre homme de merveilleuse deffense et de grant  
torce. Et ainsi comme leans estoient, faisans leurs devises et tout prest pour  
partir, oỳrent par la cité de grans pleurs, plaintes et criz que faisoient ceulx  
quy de la bataille s’estoient eschappez. Et aussi les lamentations et douleurs  
que faisoient dames, damoiselles et autres pour leur peres, freres, maríz et  
parens quy en la bataille avoient esté occis, et pour le souldan leur seigneur  
quy pris et emené estoit aux tentes du roy Ysoré de Damas son ennemy,  
v-'omme dit est. Pour quoy la noise fut tant grande par la cité que la belle  
(jracienne les entroý de sa chambre ou elle estoit. Hastivement ouvry une  
fenestre, si regarda en bas et vey ung chevallier passer devant elle, lequel  
-•stoit forment navré, si luy demanda pour quoy ne a quelle cause les criz  
'e faisoient par la cité. Adont le Sarrazin luy dist : « Certes, trés noble  
damoiselle, les douleurs et les plaintes (folio 35) que par la cité pouez oýr  
faire, procedent en partie par vostre cause. Pleust ores a Dieu que oncques  
n’eussiés esté nee au monde. La bataille avons a cejour perdue et le souldan  
vostre pere prìs et de ses ennemis mené aux tentes de Ysoré, roy de Damas.»

La damoiselle, ayant entendu le chevallier, eut a celle heure une si trés  
amere douleur au cuer que sur le pavement devant messire Gillyon chey  
pasmee. Et quant en ce point la vey, il la print entre ses bracs. Mais si tost  
^uaelle fut revenue, elle jetta ung moult hault cry. Le bon chevallier, quy  
moult estoit sage et attempré, la print a reconforter et luy dist : « Belle  
damoiselle, voz pleurs ne les lermes que de voz tant beaux yeulz voy des-  
cendre ne pevent faire au souldan vostre pere ayde ne confort. Mais faittes  
comme dame vertueuse doit faire, laissiés le dollouser, et nous faittes icy  
amener en la place deux des meilleurs destriers que ferez choisir en i’e.stabìe  
de vostre pere. Etje vous prometz, moyennant la grace de Nostre Seigneur.  
que Hertan et moy ferons tant d’armes que, avant l’esconsement du solcil,  
nous deux vous ramenrons le souldan vostre pere et porterons tel dorn-  
maige a Ysoré de Damas qu’il mauldira l’eure de ma naissance. - C'hier  
sire, dist Hertan, si longuement que le bras et î’espee me dureront. je \ous  
feray secours et ayde a mon pouoir; ne ja de vous ne me partiray se ia inort  
n’en (folio 35v) faít la departie, ce que Dieu scet qu’en advendra. >:

La pucelle Gracienne, oyant le chevallier et Hertan ainsi parler, ful touíe  
reconfortee. Si commanda a Hertan que tost et hastivement il alasi choisir  
et prendre les deux meilleurs destriers de l’estable de son pere, iaqucile  
chose il fist. Puís, sur le destrier que le chevallier devoit chevauchier, íìst  
mettre une moult riche couverture des parures du souldan. Puis tous dcux  
monterent sur les destriers, aprés ce qu’ilz eurent prins congié de la pueeile.  
si vindrent chevauchant par la cité, de quoy les Babilonnois furení nioult  
esbahis et fort esmerveilliés, pensans comment ne par quelle manicre leur  
seigneur peust eschapper et si tost des mains de Ysoré de Damas, Adont  
Hertran leur escria et dist que petis et grans courussent aux arme: '■ Li--  
mement les fuyans quy de ia bataille estoient eschappez se reconforterent  
moult et prindrent hardement en eulx, si retournerent aux champs avec le  
preu chevallier et Hertran, cuidans que ce fust le roy leur seigneur du che-  
vallier en ce point habillié comme dit est. Et disoient les ungs auj  
que bien estoit de malle heure né l’omme quy ne croit en Mahom quant  
et evidents miracles a voulu faire pour leur seigneur, lequel n’avoit pu  
d’une heure que devant la tente du roy Ysoré de Damas estoit enchavnné  
a grant doleur et a trop grant misere. (folío 36)

Ainsi comme vous pouez entendre, ìes Babilonnoys s’aloyent entrcul\  
resjouyssans pour le bon courage qu’ilz veoient ou preu chevallier rm  
Gillyon de Trasignies, cuidans que ce fust le souldan leur seigneur. » -  
Gracienne, veant le vaillant chevallier estre party, au plus tost  
poeult, monta sur l’une des tours du palais pour veoir et regarder ia  
en requerant a Nostre Seigneur que telle force et pouoír voulsist ■  
au chevallier que le souldan son pere et luy peussent retourner i  
« Pour ce que je suis certaine, car se le bon chevallier estoit mort,  
je vive le souldan mon pere je ne verroye, pour quoy la mort m’  
trop prochaine. »

Ainsi qiie dit est, la noble pucelle ailo.t pensant en elie metsmes. Et  
fi’autre oart le gentil chevaUiet, Hertan et Babylonnots saiilttent effotcee-  
rnent hors d'e la cité. **Ila** vindrent aux chatnps. ou tlz rencontrerent grattt  
? 1 wrazìns auy de la bataille s’en venment fuyans vers la cite. Adont  
lechevatlier leur’escna enjurant Mahom qtte se avec luy ne tetournotent,  
„us les feroit vtllainement morir l « Puts que Mahom ma fart telie graee  
contme d’estre eschappé de la main de mes ennemts, 1 ett poet ftanchement  
rnaintenir que cest par miracie et qu'il voet.lt que le pechte de mes ennentts  
“t pugny S> prie a tons quìlz deffendent leu, setgneur, lenrs avotrs et leur

**hT„“tVìeSnitas** de Babylomte enteudirent lecheyallter ainsi parier,  
,„us cuidetent queeeftist ie souldan quy a eu s patlast. Sten remetehtetent  
**1 hTw** car pas ne congnoissoient le bon chevallter pour le destner qu .1  
VVauchott pour i'esctfqu’il pottoit et pour le hab.llement, cat e„ tel estat  
a Vênt autreffois veu ie souldan. Lors s’escnerent tons a une votx que  
íVrîement il chevauchast snr ses ennemts et qnejusqnes a la mort t z ne  
íV donnetotent. Adont Hertan leur dist que btett avotent oause de ce  
r t ‘f nuaut pour culx Mahom avoit s, grattt mtraeie fatt que satn et saulf  
e”r-endoít ïeur setgneur, eome veotr pouotent. Atant tncommeut Baby-  
to Vls en grant ardeur et courage de mettre leurs ennetms a 1 espee, steu-  
K vaillant cheyallier en moult gran. nombre, Car en la ette de  
Bab lonne n’estott demouré honrtne vieil ne jenne qny peust atmes pot.er  
„ ,o”s n’eussent l’espee ott poing a la chaopatgne pout le gtan, mtmcie  
Tìiz cuidotent que Mahom eust moustrc sur e souldan ieut setgnettt.Tan  
V oitterent quhlz vtndreut sut le champ ou ta tres dolloureuse batatlh e  
' eîenfiture avoít ce jout esté. et ia, ttouvereut leut utatstte estandart  
gesaVpar terte, llz le relevetent et le baillerent a porter a ung ro, Sartazm  
ci\i\ c'i leur conipaigivie estoìt.

Aumt se taist ung petù Listoire d’eulx tous f joho 37) pour tacompter  
des íais du roy Ysoré de Damas.

Chapitre XIX. Comment messire Gillyon de Trasignies et  
Mertan se combatirent es tentes du roy Ysoré de Damas, le-  
quel fut par messíre Gillyon occis et sauva le souldan, quy  
prisonnier estoit et illec enchaynné.

Apvés ce que le roy Ysoré de Damas eut gaingnié la baîaille, et le souldan  
Pns et aniené en son ost, comme dìt est, ìl descendy devant sa tente accom-  
lié de plusieurs roys et admiraulz. Si rendy graces et loenges a Mahom

du trés grant tryuraphe de victoire qu’il avoit eu sur ses ennemis. Puis se  
fist desarmer pour soy rafreschir et pareiiiement firent maint baron et  
autres de son ost car bien asseurez de ìeurs ennemiz cuidoíent estre. Adont  
le roy Ysoré se sey sur ung faudestreuf et illec avoit fait assambler les roys  
et les princes de son ost et tout son grant conseil. Quant tous furent venus  
et assamblez en son tref aprés piusieurs devises qu’iiz firent iilec, il demanda  
conseil et comment par droit jugement iì pourroit ouvrer du souídan de  
Babilonne quí estoit son prisonnier de bonne guerre. Adont les ungs le  
jugerent digne d’estre escorchié tout vif, ies autres le jugoient a estre des-  
membré par pieces et les autres a estre pendu et estranglé. Lors le roy  
Ysoré, ayant entendu l’advis de son conseii, respondy et dist tout hault:  
« Seigneurs, advis m’est que (folio 37v) autrement se doye faire et que par  
telie voye ne devroit estre traittié, pour ce que tout son temps a esté moult  
noble prince, et a eu plenté de belies et tryumphantes victoires sur ceuix  
quy ont esté ses ennemis, et aussi pour ce que tous princes doivent esíre  
misericors Ìes ungs aux autres. Je conseilleroye que illec devant mon îref  
fust enchainné a une estache, Puis par saulfconduit ferons sçavoir a sa íìlle  
ia belle Gracienne que eiie viengne vets nous, et je luy vouldray declairer  
le grant amour que tousjours ay eu en elle. Pour laquelie chose est asscz a  
penser que se elle est bonne et bien conseiliie, elle se devra inclìner a oỳr  
mes raisons a ceiíe fin que ie souldan son pere soit hors du dangier ou pour  
ie present se retrouve. Et se chose est que avoir ne me veulle a mary, dc telle  
mort et sy crueuse feray morir son pere que, les regardans, en auroct grant  
horreur et frayeur. Alors tous d’une voix respondii'ent que son advis cstoit  
moult bon et que ainsy seroit fait. Le souldan, quy devant eulz avoit esté  
amené, eut mouit grant paour de mort. Car il congnoissoit tant sa fille que.  
jusques au morir, elle ne prendroit ne accorderoit estre femme au ro\ Ysoré  
de Damas, et que pius tost se lairoit toute vive escorchier. Atant le souidiin  
fut par ses ennemys prins et a une grosse estache en(foìio JSJchaynnc par  
le faulz du corps et ioyé par piés et par mains de cordes moult ruíicment  
en luy disant et faísant plusieurs injures. Et aprés ce, trompeítes et n .  
trelz encommencerent a sonner devant îe roy Ysoré : le disner fui  
Adont ie roy Ysoré, accompaignié de sept roys et huìt amiraux, sc ->c\  
tabie ou du premier entremés fut moult richement servy. Mais se piei  
avoit de joyeulx, en ia personne du souldan n’avoìt que dueil et trist  
Droit a celle heure que ie roy Ysoré estoit assis au mengier et que p  
son ost s’esjoïssoyent de la víctoire qu’ilz avoient eue, le preu nv  
Giliyon et Hertan accompaigniés des Babiionnoys venoyent ceiic |V-'  
radement chevauchans. Et quant assez prés des tentes furent í  
gentil chevailìer admonnesta tout homme du bien faire eí leur dist: ■

—ni1P desirez le bien de vostre prince, de vous, <■ \*

femmes et enfans, de voz parens et amiz et de voz terres et possessions,  
meubles et heritaiges et aussi de femmes et enfans et de vengìer le sang de  
voz amis que en vostre presence avez veu espandre, Feure est venue que  
vengement en devez prendre, Car maintenant trouverez ce domage vous  
ont fait et de rechief apprestez pour vous faìre de mal en pis se possible leur  
est; lesqueíz nous trouverons assis a tabîe ou ilz boivent et mengùent en  
eulx gloriffiant de la victoire que (folio 38v) de nouvel ont eue sur aultres.

Alors les Sarrazins cuidant le preu chevallier estre leur seigneur dirent  
tous d’une voix que sur ses ermemis chevauchast franchement et que tous  
estoient trés desirans de vengier le sanc de leurs amis. Si tost que le bon  
chevallier entendy îa voulenté en quoy ilz estoient, ii picqua bon destrier  
de l’esperon, et Hertan tousjours au prés de luy. Si ne finerent de courir  
jusques a ce que tous a ung coup se ferirent tout dedens les tentes des  
Psmasquins qu’iîz trouverent la plus parí desarmez et seans au disner.  
Adont les criz et le bruit s’esieva taní grant parmy l’ost qu’il estoit advìs  
que tout le monde fust íilec assambìé. Les Babilonnois se espandoient par  
■ teníes ou ílz detrenchoient ieurs ennemis sans pitié et mísericorde. Iíz  
boutoient par terre tentes et pavillons, par couper ies cordes si que tref ne  
lcnte ne restoient sur bout.

O’aultre part le vaillant baceler de Trasignies quy de tout son cuer estoít  
desirant mettre a l’espee ses ennemís en regardant choísy que devant la  
tente du roy Ysoré de Damas le souldan estoit enchaynné par 3e mylieu du  
corps a une estache, si chevaucha incontinent ceile part l’espee ou poing  
íoute sangiente des Sarrazins qu’ii avoit occis et tant fist par sa prouesse  
que le souldan mist a delivre, Puis a toute haste le fist armer et monter sur  
ung bon destrier quy ìuy fut amené. (folio 39)

Combien que le souldan ne congneust celluy quy ce grant plaisir 3uy  
avoit fait, touteffoiz l’en remerchia ii moult. Ce fait, le preu chevallier se  
iery en la bataille trés asprement et en faísant tant d’armes au trenchant  
de fespee que merveilles frappoit a destre et a senestre aussi bien sur Babi-  
ionnoys que sur Damasquins, tant que Hertan voyant ce iuy dist: « Sire  
cbevalîíer, gardez que vous faittes, car vous vous mettez a mort voz aidans  
comme vos ennemiz. — Certes Hertan, respondy le chevaliier, gaìres ne  
poet chaiioir. » Alors en combatant se fery tout a cheval en la tente du roy  
Vsorè de Damas, qui encores estoit seant a table, acompaignié de sept roys  
ct plusìeurs admirauiz quy se disnoyent. Et quant ií fu en la tente, ìi recon-  
gneu incontinent ie roy Ysoré d’entre les autres roys car au dessus de tous  
sstoìt assìs. D’auitre part Hertan, l’espee ou poing, sieuvoit le bon cheval-

tost que dedens la tente se trouverení, messire Gillion se prist a escrier  
■t: « Ha Ysoré de Damas, or est î’eure venue que vengance soít incon-

tinent prinse sur toy et sur ceuix de ta compaignie. Le fuyr ne t’y pourroit  
prouffiter c’est pour neant. » Oyant ces mots le roy et ceulx quy la estoient  
et quy de riens ne se doubtoyent se moult furent esbahis quelle merveille  
consideré la belle victoire que ce propre jour avoit receue sur ses ennemis  
et le chief de tous son prisonnier. Lors iuy dist le chevallier : (folio 39v)

« O trés desleal chyen, comment as tu esté tant ozé comme d’avoir  
enchaynné et durement loyé de cordes a une estache ung si noble prince  
comme est le souldan de Babyionne ? Combien que fortune luy ait estee  
tant contraìre qu’il ait esté conquis en bataille et livré a toy, et tu le traittes  
piz que se il fust ton villain serf.Touteffois ce qu’ii en a fait ca esté en soy  
deffendant contre toy quy a ton grant tort i’es venu assaillir en sa terre. »  
Atant le preu chevaiiier hauice l’espee nue contremont dont il fery le roy  
Ysoré ung si merveiileux coup sur le chief qu’ii luy pourfendy jusques au  
menton. Si tost que ies sept roys Payens et les admíraulz et autres barons  
quy en ia tente estoient se veyrent aínsi souspris, ilz saillirent sus, cuidans  
eschapper d’illec. Mais quant yssir en cuìdoient ilz trouvoient Hertan  
accompaignié des Babylonnois quy au devant d’eulx se mettoyent, les  
espees es poings toutes sanglentes. Entre les autres Hertan fery l’admiral  
d’Oloferne ung coup si grant que mort l’abaty devant luy. Et le preu messire  
Giiiioe mist a mort de sa propre rnain deux aultres roys et quatre admú  
raulz. Puis print a escryer moult hault: « Or avant Babiionois î En vous  
est de prendre vengance de ceuix qui voz parens et amiz ont occis et mis a  
mort sans aucune raison. — Hertan, dist lors ie chevaliier, pensez du bicn  
faire, car d’autant que pius mettrons de noz enne(folio 40)mís [a mortIJ],  
mains remaindra de gens quy en Dieu ne en sa loy ne voeuìent nullement  
croyre.

Ainsi, a tous costez, Babylonnois soubz la conduitte du preu chevallìer  
et de Hertan aloient detrenchant et mettant a mort leurs ennemíz, e: -i  
vaillamment si maintenoit le bon chevallier que a toute sa compaígnie  
baiiioit grant courage. Les Babilonnois, voyans que ia victoire estoit pour  
eulz, aloyent par ia champaigne rendans graces a leur Dieu Mahom pour  
ie beau miracie que sur euiz a leur entendement moustroit. Cuida • c  
messire Gillyon veoir ieur seigneur avecques eulz armé et monté et en si  
petit d’espace delivré des mains de ses ennemis. Mais en ìa fin, quant iiz  
veirent le baceler ia face descouverte, iiz furent moult esbahis et ne sce ■  
que penser fors tant qu’ilz cuiderent certainement que de luy cefust M;  
quy visibiement a ce grant besoing les fust venu secourir.

Ainsi que dit est, ces folles gens se devisoient îes ungs aux autr.-.  
d’autre part ie vaiilant chevaliier accompaignìé de Hertan faisoit

d’armes au trenchaní de l’espee que trop Ie redoubtoient Sarrazìns. Car il  
les decoupoit et en abbatoit autant que attaindre en pouoit et estoit mer-  
veilles a le veoir aler par la batailie, faisant d’armes comme a voulenté en  
admonnestant Babilonnois du bien faire puis reboutoit parmy ses ennemìs  
comme fait le loup en (folio 40v) ung troppeau de brebis. Tous le doub-  
toient et tant cremoyent que sy hardy Payen n’y avoit quy attendre i’ozast,  
ains le fuyoient de toutes pars. Car tant fist par sa haulte proece que luy et  
Hertan quy de prés le sieuvoit misdrent leurs ennemis a desconfìture et leur  
firent perdre leur conroy et mettre en fuitte vers la riviere du Nyl ou leurs  
bateaulz estoient ancrez. Ceulz quy tindrent le chemin des desers furent  
tous perilz et mors par glave ou autrement.

Quant l’admiral de l’ost vey la dolloureuse desconfìture et ia grant perte  
qu’il avoit faitte, son oncle le roy Ysoré mort, et la plus de ses gens. D’aultre  
part, il veoit les roys et admiraulx, prinches et nobles hommes gesir mors  
a la terre par la champaigne quy par les Babylonnois avoient esté occis. En  
oultre apperchevoit devant luy le vaillaní chevailier de Trasignies et Hertan  
quy a leur pouvoir s’efforchoient de destruire et mettre ses gens a mort, Pas  
n’est a esmerveillier se ìl eut grant paour. Pourquoy ii prínt son chemin  
vers la riviere, mais Gillion et Hertan le sieuvirent en abatant et persecu-  
tant Sarrazins. Mais l’admiral quy venir les veoit s’efforcha de fuir et tant  
íìst par !a bonté du destrier sur quoy il estoit monté vint a la riviere auquel  
destrier il habandonna tellement le frain que de plain vol iì sailly en une  
nefavant ce que le preu messire Gillyon et Hertan parvenissent (folio 41)  
jusques a luy. Si furent mouit dolans de ce que ainsi leur estoit eschappé.

Quant l’admiral de l’ost se vey en la nef asseuré de ses ennemis et qu’il  
luy souvint de la perte, de la honte et du dommaige aprés si noble victoire  
ieur estoit ce jour advenu il encommença de faire ses iamentations et  
regretz quy moult estoient piteuz. Puis díst que trop mal avoit fait Mahom  
de ainsi avoir souffert la mort de son poeupie, duquel tousjours avoit esté  
servy et honnouré plus que jamais ne fut de Babilonnois ne de ceulx de  
Chyppre. Moult l’en blasma et dist en promettant sur sa loy que jamais  
joye n’aroìt au coeur jusques a ce que devant Babilonne auroit eust mis et  
posé son siege pose et mis son siege duquel jamais ne partiroit tant que sur  
le souldan et ses complices auroit prìs vengance. Ne jamais jour de sa vie  
paix ne accord au souldan ne aux Babilomioys n’auroit quy ung tel inesti-  
mable dommaige avoient fait a luy et au roy Ysoré de Damas son oncle.

Chapitre XX. Comment le trés preu chevallier messire Gyllion  
de Trasignies et Hertan tout quoyement s’en retournerent en  
Babyïonne dedens la chartre sans le sceu du souldan.

Ainsi comme l’admiral d’Orbie et du grant ost se complaingnoit et non  
sans cause, car la ou ii estoit en son batel, trés bien pouoit veoir et choisìr  
a i’oeui le preu messire Gyiiyon et Hertan, quy devant luy occyoient ses  
gens (folio 41v) dont il cuidoit enragier. II fist faire voille pour d’illec partir  
et tant naga tout au long de la riviere du Nyl qu’il arriva au port de Damiette  
la cité, et d’illec se bouta en la mer Orientale. De luy me depporte a tant,  
pour parler du preu messire Gyllyon de Trasignies, ieque! quant il vey  
l’admiral estre ainsi party et de ses mains eschappé, appella Hertan et luy  
dist: « Amis, rendons graces a Nostre Seìgneur quy teile puissance nous  
a donné comme d’avoir delivré le souldan de tei dangier comme de la main  
de ses ennemys, auquel vous sçavez assez comment je suis prisonnier. Et  
sa belle fille, dame Gracienne, m’a baillie cestuy destrier par telle condiiion  
que je luy promis ma foy que aprés la bataille gaingnye par nous G son  
pere reconquis sur ses ennemis, je retourneroye vers elle, laquelle promesse  
pour morir je ne vouldroye faulser, combien que moult grant desir ay de  
retourner en mon paỳs. Et pour ce, nous couvient adviser comment pour-  
rons estre retournez en la cité ainchois que le souldan si retreuve. Síre  
respondy Hertan, puis que vostre plaisir est tel de retourner en la cité ct  
sans estre congneu, tel chemin vous menray et si couvert que de personnc  
ne serez veu ne choisy. »

Adont Hertan se mist a la voye devant et ie preu chevallier aprés. et  
tindrent ung chemin quy guaires n’estoit hanté, seant entre la (folio 42}  
riviere et la cité. Et tellement exploitterent que, sans estre veuz ne perceuz.  
ilz entrerent par une posterne dedens les jardins, et tout a pié vindrent ou  
palais par une moult estroitte montee quy es jardins du palais desccndoíi.  
Et tantost que leans furent venuz, comme ceulx quy bien sçavoient les  
adresces de l’ostel, se retrouverent incontinent en la chambre de la pucelie  
quy a grant joye les recheu. Car elle vint a l’encontre du preu cher allier  
qu’elle baisa et embracha plus de dix fois, ainchoiz que aler le lais  
Adont tous deux se seirent sur une couche ou ilz se deviserent et raci  
terent comment ilz avoient expioittié, Hertan et luy. Ung pou vous i  
a parler d’eulx pour racompter du souldan quy fut moult joyeulx de  
venture quy advenue luy estoit. Car entour veoit les mors gesír par ccii' c:  
par miliiers et ceulx propres quy naguaires le tenoient en tel dai ■  
comme dit est. Ung petit se retray en la tente du roy Ysoré pour ;■

J~ orans richesses. Puis quant la iut' eiU'

il.demanda a ses barons qu’estoit devenu celluy quy ainsi le avoit deiivré  
de la rnain de ses ennemis et par la prouesse duquei ilz avoient tous esté  
mis a i’espee. « Certes, dist il, bien le doy amer et chier tenir quant, pour  
i’amour de moy, a ainsi sa vie aventuree, comme d’avoir occis le roy Ysoré  
ou (folio 42v) mylíeu de ses prinches et barons. »Illec n’eut celluy quy dire  
sceust quy il estoit ne qu’il fut devenu. Ce de quoy le souldan eut grant  
merveille. Mais la eut ung admiral quy luy dist: « Sire, trop ne me puis  
esmerveillier, car vous pensez que celluy quy des mains de voz ennemiz  
Vous a deiivré soit homme mortel. Bien pouez croire et estre certain que  
ç’a esíé le saint prophette Mahom, quy pour vous s est au jour d’uy com-  
batu et a fait si evident míracle. Et quant au dessus de voz adversaires vous  
a miz, il est retourné en son saint paradìs dont il estoìt venu, comme vous  
l’avez peu veoir. » Adont le souìdan respondy que c’estoit chose digne de  
croire, et que luy retourné en sa cité de Babilonne, ìuy feroit faire ung tel  
sacrefice que bìen le prendroit en gré. « Car tout son corps feray forgíer de  
fin or d’Arrabe. Et aprés ce, ma voulenté si est de luy offrir ung Crestien  
que iong temps ay tenu en ma chartre pour ie saint prophette plus honnou-  
rcr. Grant solempnité et feste vouldray faire a ceile fìn que auîtreffoiz me  
seci ueure comme de present a fait, » Les Payens respondirent que plus  
hauítement ne pouoit parler et que raison avoit de ce faire.

’.insi comme entendre pouez, se devisoient les prinches Sarrazins au  
souJdan. Et incontinent que leurs ennemís eurent desconfis, occís et  
dechassez, ilz se mirení a la voye vers la cité de Babilonne, chargiés de tous  
biens et de grandes proyes (folio 43) et richesses, disans l un a ì’autre que  
bicn devoit morir de mort víliaine quy croire ne vouloit en la loy de Mahom,  
quant ainsi en personne les estoit venuz secourir et visitter son poeuple.

\insi devisans, sont entrez en la cité de Babylonne ou a grantjoye furent  
receuz. Le souidan ala descendre en son palaìs ou il trouva sa fìlle, ia beile  
Gracienne, quy luy vint a l’encontre. Alors elle baisa et accola le roy son  
pere en luy demandant comment il luy estoit et comment il estoit sì bieti  
esehappé des mains de son ennemy mortel, et aussi la maniere commentìl  
avoit gaingnié la bataille. Adont le souidan luy respondy et dist:« Ma trés  
chiere fille, sachiés pour verité que je fus prins et retenu et tantost mené au  
roy Ysoré, lequel d’une chaynne me fist ioyer a une estache devant son tref.  
\l.is sí bien m’en est prins que pour moy deiivrer des mains de mes enne-  
miz, le saìnt prophette Mahom m’est personnellement vetiu secourir et  
i deslyer de l’estache, puis me fist delivrer chevai et armes. Puis [entra13] en  
! la tente du roy Ysoré, si ie mist a mort, seant a table entre plusieurs grans  
'S et admiraulx. Et fìn de compte, tant fist par sa dígne puissance que

'tray [BFÍ entra].

tous mes ennemis mìst en fuite et desconfìture, tellenient que de noeuf roys  
qu’ilz estoient, il n’en eschappa ung seul que tous ne feussent mis a l’espee.  
Mais le grant admiral d’Orbrie, quy par la mer s’en va fuyant, nous t -.  
eschappé, dont trop me dueil. (folìo 43v)

Oncques depuis je ne sceuz qu’estoit devenu le saint prophette Mahom.  
fors tant qu’il se esvanouy et fauit croire qu’il retourna en son saint para(-:dont íl estoit venu. Ainsi ma chiere fille, a il moustré ses miracles sur moy  
et sur les miens pour l’amour de moy, dont bien l’en doy remerchyer. C ■  
au jour d’huy m’a mis de servitude en franchise et, se Dieu et Mahom roe  
donnent vie jusques a la Saint Jehan, pour le honnourer et solempniser en  
la presence de mes barons et de mon poeupie, feray apporter son ymaige  
a celle fin que tout homme y face oblation. Et pour le plus honnourer, .  
luy feray offrande et sacrifice d’im Crestien, lequel long temps j’ay tenu en  
mes prisons. — Chier pere, respondy la puceìle, trop grans graces et obiíi-  
tions ne luy pourriés faire.» Puís díst a elle meismes queja ne plaise a. Dieu  
que celluy en quy eile a mis son amour moeure de mort viliaìne.

Ainsí comme enîendre pouez, le souldan et Gracienne sa íìlle se de\ ise-  
rent et avec ce d’autres plusieurs choses. Atant le souídan se fist desar.ncr.  
Les tables furent mises, puis se asseirent au disner en grant leesse et conso-  
lation. Et depuis il fut une grant espace de temps sans avoir guerre peudam  
lequel ìl vesquy en grant paix. Maìs je tiens que aprés ce, il en eut autant  
qu’ii luy estoit possible d’en soustenir. Car l’admirai d’Orbrie, quy esc'iappé  
estoit de la bataiile a tout son (folio 44) ost, comme dit est, avoit faii sere-  
ment sur ses Dietix car avant ce que deux ans soyent passez, il yra mouit  
puissant devant Babilonne ia cìté, ne jamais n’en retournera que la mort  
de son chier oncle le roy Ysoré de Damas ne soit haultement vengie. ainsi  
comme cy aprés sera declairé. D’auître part le vaillant chevaliier et la beile  
Gracienne souventeffois s’entreveoient ensembie en la chambre cle ia  
puceíle, ou Hertan les servoit a leur plaisir. Puis Hertan remettoit G '  
en la prison a celle fin que le souîdan ne se perceust de rien et aussi quìl  
n’en eust aucune souspechon et pour cause.

Quant le bon chevallier se retrouvoit seul en la prison, non obstant ce  
que dit est, souvent regrettoit le paijs de Haynnau, sa femme et son eníant.  
Certes pas ne sçavoit qu’il eust deux fìlz, comme dit est, ne le devoe' <i<ie  
dame Marie faisoit a les nourrir. Laquelle souvent se complaingnoit a  
Dieu, dísant a ses enfans que moulí iuy devoit ennuyer quant une seu  
elle ne avoit ouỳ nouvelles de leur pere son loyal seigneur et mary. So"'.chï  
requeroit humblement a Jhesu Crist que sain et sauif iuy voulsist reff

Comme vous pouez entendre, la dame moult souvent faisoit d'  
resrets aprés son bon mary, puis regardoít ses deux beauiz fil  
- oírxji comme (foìio 44v) Jennece et b

les admonnestoit de ce faire, et souvent estoient avecques les enfans de  
leurs subgets. Maís souvent veoient plourer leur dame et mere, dont for-  
ment s’esbahíssoient.

Atant se taist l’istoire de la dame et des deux enfans, si retourne aux fais  
de messire Gillyon leur pere, lequel, comme dit est, estoit prisonnier, com-  
bien que souvent estoit secrettement mené en la chambre de la pucelle  
Gracienne par Hertan, quy de luy avoit la garde et rendoit toute diiligence  
de eulx servir et complaire. Ainsi furent iong temps ensambie en joye et  
grant soulas. Et le preu chevallier, autant qu’ii luy estoit possibie, mettoit  
payne a instruire et endoctriner la belle Gracienne a croire fermement en  
la loy de Jhesu Crist, laquelle rendoit toute diliígence pour la sçavoír et  
entendre. Atant se taist le propoz d’eulx jusques temps sera d’en parler,  
pour racompter des fais du noble roy de Chyppre.

Chapitre XXI. Comment le souldan de Babylonne commanda  
que devant luy fust amené messire GíIIyon de Trasignies, es-  
tant en sa chartre, et comment la belìe Gracienne le fist venir  
armé devant son pere comme I! estoit le propre Jour qu’il  
gaigna la bataille sur le roy Ysoré.

Jy dessus avez peu entendre assez au long comment le souldan fut a  
grosse puissance en Chyppre et comment, par le roy de Chyppre et ses  
aidans, avoit esté desconfy. (folio 45) Aprés laquelle victoire, honneur et  
gioire qu’ii avoit eue, fist serement a Nostre Seigneur que tout ainsi comme  
ie souldan l’estoit venu veoir en sa terre, pareiiiement ïe iroit ii visitter en  
son paýs, de quoy les barons et chevalliers de sa cour furent moult esbahis  
et resjoys quant si haulte promesse oýrent faire au roy leur seigneur, et fort  
ciesirerent que la chose adveníst.

Ung petit vous lairay ester d’eulz tous pour racompter des fais du grant  
admiral d’Orbrìe, lequel, par toutes ses terres et paýs, a ses amìz et alyés  
a'-oit envoyé lettres en euiz instamment requerant que armez et montez  
venissent vers luy a ung jour noramé, auquei jour ilz furent tous assambiez  
au port de ia cité d’Orbrie, et illec tous monterent sur la mer ens ou navire  
que pour eulx estoit appresté. Ilz firent voille et esquiperent en mer. Grant  
mcrveilie estoit de veoir le groz navire en tel nombre. Tous prindrent leur  
chem in vers Babílonne. D’aultre part le roy de Chyppre aveuc grant nombre  
'h .u- is se mist en mer pour venir vers Babilonne. Eí par ainsi est apparant  
au touldan grant guerre a l’encontre des Crestiens et Sarrazins sans ce que  
I une emprise sceust nouveiles de l’autre. Et quant ce vint a la Saìnt Jehan,

le souldan, quy pas ne avoit oublié la promesse par luy faitte a son Dieu  
Mahom, fist assambler ses princes et barons pour honnourablement cele-  
brer îa feste. (foìio 45v)

Quant le souldan eut fait assambier tous ses princes et barons et qu’iîz  
furent venuz a sa court, il les receu en grant leesse : les tables furent mises  
et l’eaue cornee. Si s’asseirent au disner ou de plusieurs mets furent hon-  
nourablement servíz. Moult grant feste fut demenee ou palais en Babi-  
lonne. Entre eulx se devisoient de la victoire qu’ilz avoient reçue par le  
moyen et ayde de Mahom, quy a ce trés grant besoing les avoit secouruz.  
Adont ìe souldan, pour plus augmenter la feste et honnourer ses barons,  
manda sa fille la belle Gracienne et la fist seoir emprés luy. En celle com-  
paígnie, avoit ung roy Sarrazin qui la pucelle avoìt long temps amee, mais  
oncques elle n’en tint compte. Car de tous poins elle avoit mis son amour  
sur ie preu chevallier messire Giilyon de Trasignyes, et aussi pour le grant  
desir qu’elle avoit d’estre crestiennee. Adont le souldan encommença la  
parole si hault que de la compaìgnie fut entendu et dist en telle maniere :  
« Seigneurs, roys et admiraulz quy cy estes assemblez, trop bien vous  
poeult souvenir de la haulte promesse que je feys a Mahom pour la belle  
victoire que il nous envoya a l’encontre du roy Ysoré, pour quoy il nous  
mist de servitude en franchise. Et pour ce, mon entention pour le plus  
honnourer si est de au jour d’huy luy faire present d’un Crestien. Et aprés  
ce, je commande que en cestuy palaiz, l’ymaige de Mahom y soit appor-  
tee. » (folio 46)

Adont l’ymaige de Mahom, quy tout estoit de fin or et enrichy de perles -  
et plenté de nobles píerres precieuses, fut reveramment apporté ou paiais.  
Car devant luy venoient plusieurs jouans de plusieurs ínstrumens trés  
melodieux a oýr, dont ou palais sourdy grant joye et grant bruit, et quant  
ilz eurent disné et les tabies furent ostees, ilz se leverent. Atant la belle  
Gracienne print congié du souldan son pere, en luy disant que tanlost  
revendroit pour veoir la feste et les esbattemens, et d’illec s’en ala en sa  
chambre, et requerant a son pere que le Crestien, que au sacrefice de  
Mahom l’on devoit faire morir, ne fust point mandé tant que devers iuy  
seroit retournee. Lors Je souldan en prenant la pucelle par le menton luy  
promist que autrement ne se feroit, de quoy humblement elle ie remerchia.  
Ainsi elle vint en sa chambre ou elle trouva messire Gillyon, auquei elle  
fist moult grant chiere. Alors eulx deux, en la presence de Hertan, se seirent  
sur une couche. « Sire chevallier, dist lors ia puceile, racompter vous voeui  
la grant folie en quoy le souldan mon pere est bouté a present. Car il cuide  
proprement que Mahom le ait delivré et mis hors de ia main de se.s enne-  
miz, et que a son ayde, il avoit ce jour esté victorien sur ses adversaires,  
tannelìe victoire il fait au jour d’huy une grant solempnité et festcen  
l’onneur de Mahora, et luy veult faire sacrefice de vostre corps (folio 46v)  
qu’il fera desmembrer pour son sacrefice accomplir, esperant que sa vic-  
loire procede de Mahom, Maìs sachiés que autrement en vouldray faire.  
Car je voeul que soyés armé et habiiiié en tel estat et des habillemens que  
\olis estiés le propre jour que de l’estache vous le delivrastes ou il estoit  
enchaynné et loyé de cordes a grant meschíef.

— Madame, respondy le chevallier, puis qu’il vous plaist que ainsi soit,  
je m’y accorde de bon coeur. » Adont Hertan apporta illec les armures et  
puremens que le preu baceler avoit portez lejour de la bataille. Si l’en arma  
cl habilla tout ainsi qu’il estoit ledit jour. Et quant il fut prest et de tous  
poins ordonné, ia nobie pucelle se party de sa chambre et vìnt en la salle  
du palaiz ou elle fut honnourablement assise au prés de son pere le souldan,  
en luy faisant la reverence qu’a luy appartenoit.

Quant le souldan vey sa fille illec estre venue, il appella ung Sarrazin  
nommé Salatré et luy dist que tost aiast devers Hertan le chartrìer luy dire  
que illec amenast le Crestien prisonnier, duquel ii vouloit faire sacrifice a  
Mahom. Salatré, quy moult desiroit d’accomplir le vouloir du souldan,  
party d’illec. Si n’eut alé guaires loíng quant il encontra Hertan quy ame-  
noit ie prisonníer par la main. Si tost que tous deux furent entrez ou palais,  
le souldan et tous ceulx quy la estoient eurent trés grand merveille et moult  
l’ort le prindrent a regarder. Adont le souldan (folìo 47) quy en tel arroy  
l’avoit veu plusieurs fois le jour de la bataille encommença de cryer tout  
hault et dist: « Seìgneurs, pour verité voyés icy Mahom en tei estat ne plus  
ne moins qu’il estoit au jour et a l’eure qu’il me delivra de l’estache et entra  
ou tref du roy Ysoré. » Tantost que les Sarrazins entendirent le souldan,  
tous ensambie s’enclinerent et se mirent a deux genoulz les mains jointes  
et meismement le souldan avec eulx. Et de la grantjoye qu’il avoit, il cuidoit  
c'tre ravy, car pour verité il cuidoit que ce feust Mahom quy la fusí venu  
pour veoir faire le sacrefice du Crestien prisonnier. Alors la noble pucelle  
(iracienne, voyant la grant folie d’entr’eulx, encommença a rire moult fort.

I t Hertan se tira a part pour rire plus a son aise et disoit a luy meismes  
que plus grant foîie il n’avoit jamais veue, et que le souldan et tous ses  
admiraulz estoient trop abusez quant iìz cuidoient que pour eulz Mahom  
eust moustré ses miracles.

Ainsi estoit le preu chevallier aouré des Sarrazins ou palais du souldan,  
lequel disoit que oncques plus beau miracle n’avoit esté veu. Adont la belle  
Cracienne, voyant la fole creance de son pere, luy dist : « Ha a chier sire  
et pere, voeulliés vous oster de ceste folie et abuz en croyant que ce soit ycy  
Mahom. La verité du fait vous racompteray voulontiers, se íl vous plaist  
demoy escouter. — Chiere filie, dittes et je vous baille audience. — Sire,  
dist la pucelle, sachiés (folìo 47v) car cestuy que devant vous veez ainsi  
estre armé est le trés fort Crestien que avez tenu en voz prisons, lequel,  
quant je fus advertie de vostre prise et du grant dommaige eí occision de  
vostre poeuple, par mon commandement fut osté de la chartre et le feys  
venir en ma chambre, et la me promist que, se iuy vouloye faire avoir  
armeures pour ung chevallier comme il est et ung bon cheval et aler pouoit  
jusques aux tentes de voz ennemis, que ii morroit en la paine ou il vous  
ramenroit sain et sauif en la cité. Et ce fait, ii retourneroit en la prison,  
comme dessus laquelle chose vous pouez sçavoir qu’il a franchement tenue.  
Adontje le fis armer et habiilier de voz armes comme a present vous pouez  
veoir et a I’ayde de Hertan ; pour sauver vostre personne, voz terres et voz  
homtnes et pour ce faire comme preu chevallier, y a adventuré son corps  
et sa vie puis est retourné tenir prison, ainsi que promis l’avoit sans en faire  
diffìculté. »

Quant le souldan eut entendu la noble pucelle, oncques jour de sa vie n<  
fut tant esbahy. II prinî sa fille entre ses bracs et ia baisa plus de cent fois.  
Mais a messire Giilyon pour iors [ne fist14] quelque chíere ne beau semblant  
pour ce qu’il estoit Crestien, ainchois luy fist creanter et promettre sur la  
loy que jour de sa vie, de son hostel ne partiroit sans son congié et licence.  
laquelle chose le gentil chevailier luy promist de ainsi en faire sans faillir  
(foìio 48) , dont trop fut deceu, car vingt quatre ans fu a la court du soul-  
dan depuis îa promesse faitte, ainchoiz que ou paijs de Haynnau peust  
retourner. Moult fut prisié et recommandé du souldan et de ses admii  
et par plusìeurs fois requys que sa loy voulsist deguerpir et croíre en ia 'oy  
de Mahom, ce que pour morir jamais n’eusí fait. Touteffois le souldan ìuy  
en parla par plusieurs fois et requist, et quant il congneu que c’estoit pour  
neant, il s’en deporta. Neantmains ce si l’ayma il moult et commanda que  
tout ce qu’il vouldroit avoir luy feust delìvré. Et a ceste heure, ainsi q  
se devisoient, entra leans ung Sarrazin, iequel a veoir sembloit avoir mouh  
grant effroy en luy. Et sì tost qu’il perceu le souldan, íl parla hault et disl:  
« Chier sire, temps est que laissiez les festes et esbattemens et que pensez  
a deffendre voz terres et seignouries. Car vostre grant ennemy et adversaire  
le roy de Chyppre est ancoires en Egypte et vient par terre, costoyant ia  
rìviere du Nil, sur laquelle son navire est, et mayne aprés luy grant io;son  
de vaillans Crestiens mouit desirans de abatre et aneantir la loy que nous  
tenons. »

Tantost que le souldan eut entendu le Sarrazín, de ia grant ire ettc  
quy ati coeur luy monta, devint plus alumé que feu ardant, mais l’on  
communement que mal sur mal n’est mye santé. Car en dedens, une. ■  
aprés ceste (folio 48v) nouvelie, survint leans ung autre messagier, m.n

moult fort estoit navré en plusieurs lieux dont íl estoit comme tout four-  
sené. Si tost que devant le souldan fut venu, Ì1 parla moult hault et dist en  
teìle maniere:« Ha a noble empereur, que tardez vous que tout incontinent  
ne alez secourir voz hommes et vostre povre poeuple que íe grand admiral  
d’Orbrie emmaine prísonniers. Sachiés, chier síre, que se brief n’y mettez  
remede, tous voz paijs seront ars et destruitz. » Adont le souidan, fort  
esmeu et tourblé, regarda ie Payen puis appella le preu messire Giliyon et  
luy díst:« Chevallier crestíen, aujour d’huy, vous m’avez promis et creanté  
en la presence de mes barons que a vostre pouoir vous me servirez bien et  
loyaulment jusques a la mort, et que de mon service ne partirez sans ma  
licence et congié. Car desja vous estes par devers moy tant bien acquittié  
que a tousjours vous tendray pour mon leal amy; en vous, ay mis toute ma  
fiance et mon confort. Maintenant ay besoing moult grant que de vous soye  
servy pour ce que de deux costez m’est survenu grant guerre, dont les ungs  
sont Crestiens et les autres Sarrazins. Sì voeuiliés eslire et adviser iesquelz  
vouldrez aler combatre pour ia deffense et garde de mon paŷs. — Sire,  
respondv le chevallier, puis que a choisir me mettez de chevauchier sur  
ceulx que bon me sembiera, je esiis de aler combatre (folio 49) les Sarra-  
zins. Et la cause si est car, seje aloye sur ceulx quy sont croyans en ma loy,  
et mal m’en prenoit, l’en pourroit dìre que par moy et par mon fait la chose  
seroit mai venue. Jassoit ce que pour riens vers vous ne vouldroye faulser  
ma foy.»

Quant ìe souldan eut entendu ía response du preu chevallier, il luy dist  
que pour sage et preudomme le tenoit quant ainsi avoit respondu, et conclut  
estoit que il yroit a l’encontre de Fadmiral d’Orbrie, et qu’il porteroìí ses  
armes aìnsi comme autreffois ii avoít faìt, a celle fin qu’il en feust plus  
cremeu et doubté. « Sire, respondy Giìlion ie vaiîlant baceler, du grant  
honneur que me faites vous remerchye. En droit moy, au plaisir de Dieu en  
quy je croy me acquitteray teliement que a tousjours aurez cause de m’en  
Navoir gré. »

Chapitre XXII. Comment plusieurs roys sarrazíns vindrent  
assegier la cité de Babiíonne, et de la grant bataiìle quy y fu  
que messire Gìiiyon de Trasìgnìes gaigna par sa proesse et  
hanlte conduitte.

Tantost que le vaillant chevallier eut fait sa response au souidan, il  
regarda les prínces et admiraulx quy ia estoient et leur dist: « Seigneurs,  
oryparra comment vous rendrez payne eí dilligence a deffendre voz corps,

voz terres, voz femmes et enfans a l’encontre de ceulx quy tollir les vous  
voeullent. » Oyant, le souldan, comment messíre Gillyon admonnestoit  
ses hommes du bien faire, il (folio 49v) en fut moult joyeulx et, en appert,  
dist a ses barons qu’il convenoit que celluy Crestien feust descendu de noble  
extration. La estoit Hertan quy tout ce avoit bien entendu et fait a croire  
que il print trés grant plaisir a oýr iceulx mots, car de tout son coeur chiere-  
ment il amoit le preu chevallier.

Adont messire Gillyon et Hertan partirent de la presence du souldan et  
se vindrent armer en 1 a chambre de la pucelle, quy fut tant joyeuse de leur  
venue que plus ne pouoit. La damoiselle les ayda dilligament a armer, el  
quant tous furent apprestez, le chevallier dist a la belle Gracienne: « Belle  
damoiselle, sachiés pour verité que se fermement perseverez en la foy el  
creance de Jhesu Crist et luy humblement requerir qu’il nous soit en ayde,  
certes voz pryeres seront exaulcees et serons victoriens sur noz ennemis.  
— Sire chevallier, dist la pucelle, croyés certainement qu’en Jhesu Crist et  
îa Vierge Marie sa mere je ay parfaitte fìance, ne jamais de les aymer et  
servír je ne quiers faire departie. —Noble pucelle, dist lors le chevallier, en  
ceste foy et creance vous voeulle maintenir celluy quy, pour nous rachatter  
de mort eternelle, receupt mort en croix, auquel nous recommandons noz  
besongnes et affaires de tous poins. Atant il baisa la pucelle en la comman-  
dant a Dieu. Mais elle n’eut pour lors pouoir de respondre, tant avoií ic  
coeur serré et tant tendrement plouroit que merveiîles. (foìio 50)

Adont messire Gillion, armé et bien en point, luy et Hertan partirent de  
la chambre de la pucelle et víndrent en la salle du palaiz ou ilz trouverent  
le souldan quy joyeusement les receupt. Et quant ilz eurent prins congié a  
tous, les chevaulz furent apprestez devant les degrets du palaiz. Lors ie  
preu chevallier, ayant prins congié du souldan, descendy les degrez du  
palais puis monta sur son destrier quy l’attendoit. Si tost que les Sarrazins  
veirent le preu chevallier armé et monté sur le destrier, il fault croire que  
le bruit et le cry fu grant des buisines, des cors et des tabours qu’ilz  
noyent, pour la grant joye qu’ilz eurent quant ilz veirent le vaillant baceler  
armé des armes du souldan ainsi que autreffois I’avoient veu. Alors le che-  
vallier appeila Hertan et luy dist: « Mon amy, pour ce que vostre parfaitte  
fiance est en Jhesu Crist et que desirez estre crestienné, je vous baiile a  
porter le maistre estandart pour la grant confidence que j’ay en vous. —  
Sire chevalîier, respondy Hertan, puis qu’ainsi est que tel honneur me vou-  
lez faire, moyennant la grace de Nostre Seigneur, je le porteray sy .  
sur mes ennemis que cent ans aprés ma mort en sera parlé. »

Quant le gentil cappitaine messire Gillyon de Trasignies fut aux ch  
venu et qu’il vey les gens d’armes estre venuz et appareilliés, il or  
batailles, esquelles avoit de compte fait soixante mil hommes, et aut:

retínt le souldan (folio 50v) pour son armee et pour aler combatre le roy  
de Chyppre.

Ung pou vous lairay a parlé de leurs fais pour racompter comment l’ad-  
miral d’Orbrie venoit destruisant par feu et par glave les terres du souldan,  
telement que l’on veoit de Babilonne les feuz a tous costez. Et de l’autre  
part, par la terre d’Egypte, en costoyant la riviere du Nyl, le roy de Chippre  
venoit destruisant tout devant luy, de quoy le souldan avoit le coeur moult  
dolant et non sans cause. Si tost qu’il sceut la venue du roy de Chyppre et  
ou il le pourroit trouver, il party de Babylonne a grosse armee pour le aler  
combatre. Et le preu messire Gillyon de Trasignies chevauchoit, moult  
puissant, vers ou il sçavoit l’admiral d’Orbrie a grant ost. Car tant avoit  
amené de gens de sa terre et des parties voisines que les plains de Babilonne  
en estoient a l’un costé de la cité tous couvers. Et tant faisoient de cruaul-  
tez au povre poeuple en boutant feuz, en occiant hommes, femmes et  
enfans, en vyolant les vierges et en degastant les biens dont l’en devoit vivre  
que c’estoit la plus grant cruaulté dont homme peust parler. Et ainsi se  
maintenoit l’admiral d’Orbrie et les siens pour vengier la mort du roy Ysoré  
de Damas son oncle, quy avoit esté, comme dit est, occis devant Babilonne  
a la rescouse du souldan par le trés vaillant chevallier messíre Gillyon de  
Trasignyes. (folio 51)

La noble pucelle Gracienne, voyant íes deux ostz estre partis de Babi-  
fonne, monta en la maistre tour du palais, quy mouít estoit haulte, pour  
ïConvoyer de l’oeul le vaillant chevallier messire Gillyon, son bon et leal  
pny qu’elle avoit veu partir de la cité a tout ses batailles armé et habillié  
des armes du souldan son pere, pour chevauchier sur le trés puissant admi-  
ral d’Orbrie, quy ainsi destruisoit la contree. Si requist moult humblement  
et devottement a Nostre Seigneur que de sa benigne grace le voulsist rame-  
ner en la cité, a la loenge et victoire de luy et des siens. Car elle, sachant la  
puissance que ilîec avoit l’admiral d’Orbrie, doubta moult que son bon amy  
n’eust trop a souffrir, mais ce le reconfortoit qu’elle le sentoit sage cheval-  
lier, duit a la guerre et preu aux armes. Atant elle leva la main, si le begney  
enfaisant le signe de la croix et dist: « Or va, franc chevallier, Jhesu Crist  
etla Vìerge Marie en quyje croy fermement te voeullent conduire et rame-  
a ton honneur, sain et saulf. »

uant le preu chevallier et sa compaignie fut eslongié environ demie  
- de la cité, il choisy en une grande et large vallee le puissant admiral,  
ordonnoit ses batailles, ce que bien sçavoít faire comme celluy quy  
■t fait a la guerre. Guaires ne chevaucherent depuis ce les deux ost  
tt ilz s’entreveirent pour quoy ilz prioient a tous du bien faireffolio

■Ni'  
i

■

L’admiral d’Orbrie admonnestoit ses gens du bien faire, en leur disant  
que souvenance eussent de vengier la mort de son oncie Ysoré, roy de  
Damas, et de ìeurs parens et amis quy naguaires avoyent estez occis par  
les Babylonnois, leurs ennemis.

Chapitre XXIII. Comment15 l’admiral d’Orbrie fut combatu  
devant Babilonne et occis de la main du preu chevallier mes-  
sire Gillion de Trasignies, et tout son ost mis a l’espee.

Atant les deux ostz se commencerent a entr’approchier, et quant a plain  
se veirent, archiers emprindrent a tirer des deux parties si trés asprement  
qu’il estoit advis que ce fust une nuee quy des cieulx fust descendue (folio  
52). Mais si tost que le trait fut failly, ilz coucherent leurs lances, et tele-  
ment s’entrehurtoyent que maint en eut portez par terre eí maint cheval  
estrayer aloient courans par les champs, dont les maistres, par í'auîte  
d’ayde, moroient dolloureusement soubz les piés des chevauîx. Et des  
lances víndrent aux espees et aux darts, aux haches et aux guisarmes, dont  
ilz faisoient ung tel martelis les ungs sur les autres que trop terrible chose  
estoit a veoir. Et d’autre part, le bruit estoit moult grant des buisines, des  
cors et tabours quy par illec sonnoyent.

Messire Giilion, voyant ses ennemys moult puìssans, admonnestoit les  
Babylonnoys du bien faire en leur priant que toute diliigence meissent a Ia  
destruction de leurs ennemiz, a celle fin que louer s’en peust au souldan.  
Atant il coucha une grosse lance quy luy fut baillie, si se fery ou mylieu des  
ennemis ou ii emprint a faire d’armes comme a voulenté. En ce faisanî,  
l’admiral d’Orbrie le choysi et chevaucha vers luy, lance baissee, en iuy  
escriant : « Souldan de Babyionne, m jourd’huy sera sur toy la mort du  
roy Ysoré mon oncle vengie. » Ilz s’entreferirent des lances si trés pesants  
coups que toutes deux tronchonnerent en I’air. Puis mirent main aux e.spees  
dont ilz s’entredonnerent de trés merveilleux torchons. Ádont ì’admirai,;  
cuidant que du preu chevaliier ce fust le souldan, luy dist que ainchois qu’il;  
luy eschappast, il luy osteroit la vye du corps. (folìo 52v)

Le preu chevalîìer, quy de ses parlers ne tenoìt guaires de compte, fery  
l’admiral d’Orbrye sur le heaulme ung coup tant pesant que tout le íist  
chancelier. Adont l’admiral rescria « Orbrie ! » et dist a ses gens que bien  
se gardassent que le souldan n’eschappast de leurs mains. Lors messire  
Gillyon, qui bien entendy son langaige, luy respondy et dìst tout bault:

- rnmnartiments *horizontaux,* représentant ìa bataille entre *l'amiral,*

Admiral d’Orbrie, saches pour certain queje suys celluy quy mist a mort  
ton oncle Ysoré et que toy quy es son nepveu te mettray a mort avant que  
. :cyme parte. »

Quant l’admiral eut entendu le preu chevallíer quy son oncle avoit occis,  
; grant courrouz et aýr encommença tout a tressuer desirant de tout son  
coeur prendre vengance sur le vaillant baceler. Atant, pour ce que l’un et  
l'autre estoit moult preu aux armes, se prindrent tous deux a ferir l’un sur  
:utre de tel randon que ce sembioit le lyon et le tigre quy voulsissent  
:vorer î’un l’autre, tant estoit chascun desirant de destruire son homme.  
■» 'ais en la tln, mal en fut prins a l’admiral d’Orbrie, n’eust esté le roy Ector  
de Salernes quy a grosse puissance se vint ferir dedens la bataìlle des Baby-  
lonnoys et y fist ung tel effort que a i’aborder fist ressortir ia bataille de  
cculx de Babilonne plus d’un grant arpent, de quoy messire Gillyon, voyant

* batailîe recuilee, eut ie coeur moult aŷré. Alors il se rescria en hault et  
  dist: « Comment Babilonnoys, ou sont les grans forces de voz predeces-
* urs (folio 53) que au jour d’huy voulez aneantir, quant vous souffrez que  
  de voz heritages voz ennemis vous voeuîient debouter et dechasser. »

Alors Babilonnois, ayans entendu l’admonnestement que leur faisoit le  
preu chevallier, se prindrent a eulz moult fort encouragier et tant firent  
d'armes que en pou d’espace ilz reconquirent la place que par leurs ennemis  
avoit esté conquise sur euîx. Quy la eust veu Hertan et ies merveilles  
d’armes qu’il faisoit, portant le maistre estandart pour recouvrer et recon-  
querir piace sur les ennemis, l’on y eust prins grant plaisir. Souvent s’es-  
crioit: « Avant vaillans Babylonnois ! Moustrez voz forces et vertus, a celie  
fin que de loenge et gloire soyés remunerez. » Adont la bataille emprint a  
renforchier des deux costez.

Ainsi que la bataille estoit au plus criminel point, ie preu chevallier  
messire Giilion de Trasignies tenant ou poing l’espee tainte ou sang des  
^ trrazíns qu’il avoit occis, regarda le roy Ector de Salernes, quy grant  
persecution faisoit sur les Babilonnois. Adont il s’approcha d’un de ses  
c.tnemis tenant une moult grosse lance, il ia luy arracha des poings puis la  
coucha et en fery le roy Ector ung coup si trés pesant que son escu ne ses  
armeures ne le peurent guarantir que le fer et le fust ne luy passast oultre  
ie corps. Et au retirer la lance que ie preu chevallier fist, le roy Ector chey  
mort par terre entre les piés des (folio 53v) chevaulx, dont l’admiral, quy  
assez prés d’iliec estoit, fut moult dolant, disant en soy meìsmes que pou  
devoìt estre prisié, se de la niort du roy Ector ne prenoit incontinent ven-  
gance, consideré que devant luy veoit celluy quy ung tel dommaige luy avoit  
iait. Lors rescria ses gens et leur dist tout hault: « Certes beaus seigneurs,  
pou devez estre prisiés se celluy vous eschappe, par quy si grant dommaige  
avons receu. »

Adont le preu messire Gillion, voyant l’admiral et ses gens eulx renfor-  
chier, escria sur Hertan et luy dist : « Mon chier amy, je vous prie que  
entretenez la bataille et que voeulliez conduire et porter l’enseigne ainsi  
que sçavez que mestier est de faire, et soyez tout asseur que au prés de vous  
me tendray, car tant les fault haster et de si prés sieuvir que loisir n’ayent  
de nous ravir la victoire. — Sire, respondy Hertan, au plaisir de Dìeu, je  
m’y conduiray en telle maniere que grant honneur y aurez et noz ennemis,  
honte et dommage.» Adont Hertan se bouta ou plus parfond de la bataille  
et le vaillant chevallier, departant les plus grans presses, ou il faisoit tant  
d’armes que le plus hardy de ses ennemís ne Í’ozoií attendre, ainchois tous  
]e fuyoient comme tempeste et orage. Car il les occioit et decouppoit au  
trenchant de l’espee, tellement que les plus asseurez le regardoient a mer-  
veiJles ; meísmes les Babilonnois estoient tous esbahis comment ung seul  
corps d’homme pouoit tant faire d’armes. (folio 54)

L’admiral d’Orbrie, voyant les merveilleuses armes que messire Gillion  
faisoit, fuí trés dolant etpensa en soy meismes que s’il avoit longue duree,  
qu’il le mettroit a plaine desconfiture. Adont, tout a cheval, marcha avant  
et dist au preu chevallier Crestien : « Toy Sarrazin quy tant de dommaige  
et d’ennuy m’as au jour d’huy fait comme d’avoir occis le roy Ector mon  
cousin et ja piecha le roy Ysoré de Damas mon oncle, se en toy a si grant  
hardement comme de me vouloir combatre corps pour corps, je leray  
retraire mes gens et toy, les tiens. » Adont le chevallier luy respondy et dist:  
« Admiral d’Orbrie, par celluy Dieu quy pour nous moru en croix, oncques  
si grant joye ne me advint que quant je t’auray occis, et suis mouit content  
de toy combatre ainsi que tu l’as devisé. Mais ja Dieu ne plaise que pour  
tant je face cesser la bataille, car mon intention est que, autant de gens que  
tu as amené en ceste contree, je les verray en cestuy jour detrenchiés et  
occis. Mais une chose te voeul dire : se tu voeulz, toy et moy eslongerons  
loing de la bataiile le trait d’un arc et illec combaterons tant que fun ou  
l’autre sera conquis. » L’admirai fut content de ce faire. Atant nioMiv  
Gillyon appella Hertan et luy dist l’emprise qu’il avoit faitte, en luy priant  
que la bataille vouisist entretenir en Fonneur de Dìeu et de la Vierge M.ivie  
sa mere, sur lesquelz il vouisist mettre toute sa confidence. « Sire chevallier,  
respondy Hertan (folio 54v) , aiez franchement et achevez vostre emprìse.  
Car j’ay telle fiance en Dieu que, moyennant son ayde et ainchois < ■ -  
soleil soit esconsé, je renderay nos ennemis tournez en toute descoi  
et aneantiz. »

Chapitre XXIV. Comment16 le grant admiral d’Orbrie fut oc-  
cis en bataille par Ie preu chevallier messire Gillion de  
Trasignies, et comment les gens dudit admiral furent descon-  
fis par la vaillance **et** haulte conduitte du trés preu chevallier,  
a I’ayde des Babilonnois.

Aprés les paroles dittes d’eníre messire Gillyon et l’admiral, tous deux  
tirerent hors de la batailie plus d’ung trait d’arc îoings, chascun d’eulx  
trcs desirans de mettre son adversaire a mort. Si admonnesta chascun  
< iolio 55) les siens du bien faire. Le preu chevallier et le vaillant admiral,  
eulx eslongiez de leurs bataiiles comme dit est, coucherent bonnes lances  
puís, a course de ciievauíx, vindrent ferír í’un í’autre de tel randon que a  
l'aborder ce sembioit fourdre du ciel, si saconsieuvyrent par tel aỳr et fierté  
que leurs lances, quy estoyent mouit grosses et roides, tronchonnerent en  
l'ayr. Ce fait, ilz tirerent ieurs espees, dont ilz emprindrent trés asprement  
a íerir l’un sur l’autre, et teilement se y maintenoient que l’on n’eust sceu  
auquel jugier ne ottroyer la victoíre.

\dont messire Gìllyon, voyant le Sarrazín estre tant puissant et preu de  
soncorps, ieplaindymoult pour ce qu’il n’estoìt bon crestien. D’aultre part,  
eut en luy grant vergongne que ung homme non croyant en Nostre Seigneur  
pouoit contre iuy avoir tant longue duree. Se racompter vous pouoye l’un  
aprés l’autre les grans coups d’espee qu’ilz s’entredonnoient, trop y pour-  
ro> e mettre. Mais le preu chevallier crestien, que pour lors l’en tenoit pour  
vaiiiant et asseuré en armes, garny de sens et de haulte proesse, advisa son  
ennemy pour le ferir a descouvert, sí haulça sa bonne espee, quy bien  
trenchoít contremont, ou il employa toute sa force et l’attaint entre col et  
ear>el de tel randon que la teste a tout le heaulme luy fìst voler jus des  
espaules. Et quant il vey le Sarrazin en deux meces, il fut de luy plus asseuré  
íjo/ìo 55v). Atant il se baissa et print la teste du Sarrazin, laquelle il attacha  
n l’archon de sa sellepour la presenter au souldan. Puis en retournant, se  
fery en la bataille quy estoit grande et terrible a veoir, ouja si tost ne sceut  
eAre venu que par sa grant fierté le trenchant de son espee ne feust congneu  
des ennemis.

I iertan, quy eutperceu lepreu chevallier, fut moult joyeulx de sa venue.  
Adont le vaillant baceler se print a escryer tout hault: « Or sus Babilon-  
nois, voz ennemis sontdesconfis. Veoir pouez a l’archon de ma selle ia teste  
i’admiral d’Orbrie.» Alors Babylonnoys, oyans messìre Gillion en quy

, \*Mf»iature à quatre comparrìments : duel entre l'émir d'Orbrie et Gillìon de Trazegnies, ce  
1 Onier /uí coupe la tête, lesgrns de *l'émir* mis en fuite et Giliion offre ìa tête à Gratienne.

ilz avoient parfaitte fìance, se prindrent tellement a eulx esvertuer que a  
l’ayde du gentil chevaîlier, ilz abatirent par terre l’estandart de I’admiral  
d’Orbrie, dont les Sarrazins furent moult esbahis. Et pour ce, eulx voyans  
Fadmiral mort et le roy Ector de Salernes, prindrent a eulz mettre en desar-  
roy et en fuitte au plus tost qu’ilz peurent, dont leurs ennemis furent joyeulx  
a merveilles. Car a la chasse en occirent tant que jusques a la riviere du  
Nil, la terre estoit couverte de gens mors. Eureuz fut celluy quy dedens les  
bateaulx se poeuît bouter. Aprés laquelle bataille faitte et que Babylonnoìz  
eurent eu la victoire par la haulte prouesse du trés vaillant chevallier cres-  
tien, le gaing et le butin, les bagues et richesses, quy es tentes furent trou-  
vees, (folio 56) departirent egallement a chascun selon son estat. Adont  
messire Gillyon et ceulx de Babilonne retournerent en la cité ou de la noble  
pucelle Gracienne furent receuz a grantjoye et leesse. Lors le preu cheval-  
lier ala vers la belle dame et luy dist: « Certes madame, jamais ne vous est  
mestier d’avoir doubte que l’admíral d’Orbrie viengne en cestuy paijs faire  
guerre au souldan vostre pere car voyés icy sa teste dont je vous fay pre-  
sent. » La pucelle le remerchia plusieurs fois puis le fist mener en ses  
chambres et la, le fist desarmer. Si ie festoya et Hertan pareillement accom-  
paignié de plusieurs nobles dames et pucelles. Atant se taist I’istoire d’eulx  
tous pour racompter du souldan, lequel estoit alé a grosse puissance pour  
combatre le roy de Chyppre.

Chapitre XXV. Comment le roy de Chippre fut desconfy ' -ar  
le souldan de Babilonne.

Quant le roy de Chyppre a tout son armee et le souldan a grosse puis-  
sance furent si prés l’un de l’autre comme a encommencier l’estour, ícs cris  
et le bruit fut moult grant et, tantost que la bataille fut meslee, le souidan,  
quy estoit fier et bon chevallier, choisy le roy de Chyppre quy de nouvel Iuy  
avoit occis l’un de ses admiraulx. Alors iì coucha bonne lance dont il i'at-  
taint ou mylieu de l’escu de tel randon qu’il le porta par terre, non obstant  
qu’il fust l’un des bons chevalliers du monde. Mais par ses hommes fut tost  
remonté sur son destrier (folio 56v). Alors s’enforcha la bataille :  
grande et fiere. Chascun admonnestoit ses hommes du bien faire, mais  
dist communement que le plus fort l’emporte, et la ou force regne, droit na  
lieu, comme l’en poeult ce jour veoir. Car le souldan avoit ung moult  
poeuple et tousjours luy venoient gens, pour quoy le roy de Chyppre et ses  
hommes furent constrains de habandonner la place. Ainsi fut au souldan  
^ttmvee la victoire et les Cyppryens retournerent hastivement a ■■

bateaulx quy dedens la riviere du Nil reposoient. Pou de dommaige y  
xeceurent, fors des tentes et pavillons quy demourerent sur le cliatnp.

Ainsi comme vous oyez, le roy de Chyppre trés dolant s’en retourna en  
sa terre. Et quant il fut a Nycossíe la cité, il fist sa compiainte devant ses  
barons, quy a leur pouoir le reconforterent en luy disant que i’usance de la  
guerre estoit telle que I’une fois estoít prouffitable et l’autre dommagable.  
Le roy de Chyppre, quy estoit moult preu aux armes, se print a complaindre,  
dísant en telle maniere : « O mon vray Dieu, pas ne puis penser pour quoy  
ne a quelíe cause il vous a pieu souffrír ainsi vostre saincte loy estre anean-  
tie. Mais je vous promets, comme bon et loyal Crestien, que tant m’efforce-  
ray en requerant mes bons seigneurs et amis, parens et alyés tant en France  
comme en Bourgoingne que, ainchois qu’il soit an et demy passé.je assam-  
bleray si grant nombre (folio 57) de gens que les champs, montaignes et  
vallees d’entour Babilonne seront couvertes de Crestiens. » Atant vous lai-  
ray a parler d’eulx pour vous racompter comment le souldan fut moult  
joyeulx de la belle victoire qu’il, a l’encontre du roy de Chyppre, avoìt eue,  
trés desirant sçavoir comment le preu messìre Gìllion et les Babylonnoìs  
s’estoient conduitz a l’encontre de I’admiral d’Orbrìe qu’il redoubtoit moult.

Quant le souldan eut ordonné de ses besongnes aprés sa victoire, il party  
du champ et print son chemin vers Babylonne, ou il entra et fut receu a  
grant joye. II vint en son palais et illec fut de Gracienne sa fille moult hon-  
nourablement receu.

Tantost aprés, messire Gillion vint vers luy et luy racompta la maniere  
comment la bataille ot esté gaingnee puis luy moustra la teste de Fadmiral  
d’Orbrie. Se dire et racompter vous vouloye les trés grans honneurs quy  
ou palais de Babilonne furent fais celluy jour au seigneur de Trasígnìes,  
vìrtes trop y pourroye mettre, car le souldan ne sçavoìt lors que penset  
pour faire chose quy luy feust agreable, tant I’aymoit et tenoit chier et non  
- ms cause. Moult fort print a reverender Mahom, pensant que ses deux  
. ictoires feussent par luy ottroyees, et d’autre part remercia plusieurs fois  
messire GiIIyon pour les grans services que fais luy avoit. II appella sa fìile  
!a belle Gracienne et iuy dist en telle maniere (folio 57v) :« Ma trés chiere  
fille, ce Crestien icy vous donne et voeul que le faittes servir et commandez  
par mon paîaìs que tout ce qu’il vouldra soit fait, car il m’a promis sa foy  
que sans inon congié et licence jamais de icy ne paríira. Je congnois qu’il  
estpreudomme et digne d’estre creu, pour quoyj’ay en luy mis ma parfaiíte  
ftance. » Adont íl appella messire Gillyon et luy dìst: « Amis, pour vostre  
ìoyaulté et bonté, je vous ay donné a ma fille, a laquelle j’ay commandé que  
touiee que sçaurez ne pourrez desirer que l’ayés, soit or, argent, chevaulz,  
i'obcs, joyaulx et toutes choses a vous necessaires. —Sire, respondy le preu  
chevallier, des grandes courtoisies et bontez que me faíttes vous remerchie.

1

*m*

■

**I**

I

Et au regard de moy, je vous serviray si loyaulment a mon pouoir que de  
mon corps ne de mon servíce n’aurez quelque reproche. »

Ainsi comme entendre pouez, fut le vaillant baceier aymé et chier tenu  
du souldan et de sa fìlle, laquelle par especial l’aymoit de si parfaitte amour  
que le jour qu’elle ne le voyoit, jamais n’eust fait bonne chiere. Long temps  
furent menans ceste vie, sans ce que de leurs amours nulz se feust apper-  
cheu. Et aussi leurs amours furent justes et leales, sans y proceder en nulle  
villaine pensee, car jamais messire Gillyon ne s’i feust consenty pour ce  
que ancoires elle n’avoit receu le saint baptesme, laquelle chose mouìt desi-  
roit la noble pucelle, et pareillement le (folio 58) vaillant Hertan, quy loyal-  
ment servoit l’amant et i’amye, desiroit fort d’estre crestien baptisié. Atant  
vous lairay a parler d’eulx, et retourneray a Marie, dame de Trasígnies,  
pour racompter d’elle et de ses deux filz, Jehan et Gerard.

**Chapitre XXVI. Comment le conte de Haynnau ala ou ■ ■; ci  
de Trasignies visiter dame Marie, sa cousine, et co.1 -,’nt  
messire Amaury d’Ormais se mist en queste pour 1 -u: - cr  
messire Gillion de Trasignies.**

Comme dessus est dit et declairé, la dame Marie de Trasignics avoit  
d’une portee eu deux moult beaulx filz, dont elle estoit demouree enchainte  
au partement de messire Gillion son mary, lesquelz elle nourry et endoe-  
trina si noblement que de vertuz et de euvres ensievyrent leur pere. Souvent  
le regrettoyent en faisant mainte devotte priere a Nostre Seigneur que  
ancoires elle peust veoír qu’iî fust retourné en son paŷs, a celle fin que il  
veist ses deux beaulz filz que apportez luy avoit.

Advint ung jour que le bon conte de Haynnau, ayant souvena i .  
gentil chevallier messire Gillion de Trasignies que tant avoít a\mé, se  
appensa en luy meismes que, pour le grant amour que en luy avoit eue, qu’il  
yroít jusques a Trasignies pour reconforter et veoir la dame et ses deux  
enfans. Si se party de sa ville de Mons a tout son estat, et avoit avec luy  
ung vaillant chevallier nomé Amaury, seigneur (folio 58v) des Muires.  
lequel estoit aucunement descendu de la lignie du desleal Guenneion. Et  
tant cheminerent qu’ilz arríverent au chastel de Trasignies.

Quant la dame fut advertie de la venue du noble conte de Haynnuu. elle  
manda chevaliiers, dames et damoiselles pour plus honnourablemen . ■  
accompaignee et recepvoir le conte. Si tost que le conte fut illec  
descendy aux degrez de la salle, ou il trouva la dame quy reveramm  
receu. Les tables furent mises, puis se seirent au disner ou de plus>eui - ine-

servir. La furem plísie^s

aur

ZT)Ly(:fzeToi<a

T e„ Iuy^SS,Ato" IT,COnte “

sott depu,s qr d wï ïr n”01' °îes \* meSTb

oncques puis aii’il //;,/■ est01t Party. « Sire, resnrmn , 1 !0li

queiques nouvejìes Dief ^ P‘rtï cl“ pa,Js de Hayunau de ]’ ’ da®'.  
perilzetlerame er„ardfTSSg‘'aCele(Tf Je

mença moult fon a Z,t T ■dit, ia nobSZ \*

**«%dist i« Ma crstnrl C°"le** h **rec0nforta •m-etSx**

**ouý aucunes nouvelles Mais** se **11 est01t ett vie.ja pj^ poe“It,**

devantlenobleconteLvS /tlnS regardoit se« deiix beajfx qUy

de ven'r a l’honneur et faire ch kSqmlz desiroient moult en Ieur L’ qU}’  
Uquei a ies fíT “ !=“> se%"eot

J Jues a Pfesent

'

184

j’ay nourriz et endoctrinez au mieulx que j’ay peu, et feray ancoires Dieu  
devant jusques ilz soient parcreuz. Adont, sire, ilz vous serviront comme  
a fait leur pere. » « Dame », dist le conte, « quant la vendra, pour la grant  
amour que j’ay eue au pere, je demoustreray que leur venue et service me  
sera moult agreable. Et tant que ou corps auray la vie, vous et eulx vouldray  
aydier et secourir en voz affaires. » Adont la noble dame adestree de ses  
seigneurs, parens et amis, comme le seigneur d’Anthoing, (folio 60) de  
Havrech, d’Enghyen, de Ligne et de Bossut, lesquelz remerchierent le gen-  
til conte de sa courtoisìe.

Aprés ce que le conte de Haynnau eut leans esté festoyé par deux jours  
entiers et que ie lendemain au disner il estoit assis a table ou chastel de  
Trasignies, arriva leans le conte de la Marche, quy pour lors avoit en Hayn-  
nau de grans terres et revenues. Si tost que leans fut entré, il salua le conte  
et les barons et ia dame de Trasignies, l’eaue luy fut apportee puis se sey  
au prés du conte. Et quant ilz eurent disné et que les tables furent ostees,  
tous demenerent grant joye et leesse, dont la noble dame se tenoit moult  
eureuse en rendant graces a Nostre Seigneur de l’honneur qu’ilz luy fai-  
soient, ayant souvenance de messire Gillion son mary, pour quoy les larmes  
luy devaloyent des yeulx au long de la face, qu’elle avoit tendre, blance et  
bien coulouree.

Le conte, quy au prés d’elle estoit, la vey plourer, si luy demanda dont  
ce dueil luy procedoit. « Sire, respondy la dame, pas n’en devez avoir mer-  
veille, car quant il me souvient de messire Gillyon mon mary et que en cesîe  
assamblee ne le voy, sachiés, sire, que pou s’en fault que le cuer ne me fend.  
Or pleust a Dieu qu’en ceste compaignie le peusse veoir. Non obstant ce,  
si ay je espoir que avant rna mort, je le verray par decha, et lors de mes  
douleurs seray reconfortee. » Adont le gentil conte, ayant entendu les  
piteuses lamentations de (folio 60v) la dame, luy respondy et dist : « M-:  
chiere cousine, le doeul que vous voy mener me contraint a vous demander  
se bon vous sembleroit que j’envoyasse aucun bon chevallier ou escuyer  
notable oultre la mer. Et que, a grant diliigence, ii enquerust et serchast se  
nulles nouvelles pourroìt sçavoir de messire Gillion vostre mary, pour a la  
verité sçavoir se il est vif ou mort. » « Sire, respondy la dame, se poiir  
l’amour de luy et de moy vouliés ceste courtoisie faire, a tousjours mais  
moy et mes enfans serons a vous obligiez, combien que de piecha y soyons  
fort tenuz. » Adont le conte, quy moult desiroit complaire a la dame,  
regarda parmy la salle et choisy messire Amaurry d’Ormais quy pour lors  
estoit chevaliier moult abiile. Le conte le fist appeller puis luy demanda se  
point vouldroit entreprendre ung voyage et aler oultre mer pour demander  
et serchier se sçavoir pourroit aucunes nouvelles de messire Gilhon de  
Trasignies, s’il estoit ou vif ou mort.

185

Si tost que ie chevallier eut entendu le conte son seigneur, il fu trés  
joyeulx et luy dist: « Sire, puis qu’il vous plaist ainsi et pour plaisir faire a  
la dame de Trasignies, je suis prest du voyaige entreprendre et de non  
jamais retourner par decha jusques a ce que la verité en sçauray, soit vif  
ou mort. » De ceste offre luy sceurent bon gré le conte et la dame, et moult  
i‘cn remerchierent (folio 61). Atant le bon chevallier ordonna de sesbeson-  
gnes pour soy mettre a la voye puis print congié du noble conte et de la  
dame de Trasignies et de tous les barons quy la furent, et s’en vint en son  
chastel d’Ormais dont il estoit seigneur. Puis le lendemain, s’en party pour  
laire et accomplir son voyage, esperant que brief retourneroit en sa terre.  
îvlais on dist en ung commun langaige que mieulx vauldroit sçavoir que  
cuidier, car oncques puis le chevallier ne retourna en son paijs, ainsi que  
aprés pourrez entendre.

Chapitre XXVII. Comment messire Amaury d’Ormais se mist  
. t queste pour trouver messire Gillion de Trasignies, puis  
I irle de ses deux fiìz, Jehan et Gerard de Trasignies.

Quant messire Amaury se fut eslongié du paijs de Haynnau, il prist son  
chemin vers Venise ou il monta en mer. Mais de iuy et de son voyage ces-  
j serav de parler jusques heure soit d’y retourner.

< Le conte de Haynnau, a la requeste de la dame de Trasignies pour hon-  
! nourer et festoier le conte de la Marche, sejourna leans par huit jours. L’un  
our aioient chasser, l’autre jour voller, en eulx devisans et faisant tous les  
îsbattemens que pour lors l’on eust sceu querre. Souvent parloyent entr’eulz  
ie la grant chiere que la noble dame leur avoit faitte, dont elle fut bien loee  
. recommandee. Et quant les huit jours furent (folio 61 v) passez, le conte  
ie Haynnau et celluy de la Marche ensamble les barons quy la estoient,  
prindrent congié de la dame en la remerchiant de la grant chiere que par  
; elle leur avoit esté faitte. Et la noble dame, quy estoit discrete et sage, les  
s remerchia du grant honneur que pour l’avoir visittee et reconfortee luy  
1 avoìent fait et moustré ung si cordial sìgne d’amour. Atant partirent d’illec  
deux contes et les barons. Et la dame, quy estoit moult courtoise, fist  
rnter a cheval ses deux beaulx filz quy reconvoyerent le conte, leur sei-  
r, puis retournerent a Trasignies ou ilz se tindrent avec la dame leur  
:. Et les contes de Haynnau et de la Marche vindrent a Mons, et quant  
. eurent sejourné par trois jours, chascun retourna en sa terre. Le conte  
• Marche vint a Condé dont pour lors estoit seigneur. Lors que les deux  
1 ns de Trasignies, Jehan et Gerard, furent retournez en Trasignies avec

Ieur dame et mere, ilz y sejournerent ung espace de temps. Mais ainsi quc  
Nature semont tousjours les nobles courages a penser comment ilz puisseni  
eulx employer a faire oeuvres pour attaindre a valeur et prouesse, les jours  
des festes et souvent en la sepmaine, les deux jennenceaulx faisoicm cie  
grans assamblees des enfans de leurs voisins de leur eage et faisoient joustes  
et tournois ou trés souvent se hurtoient tellement qu’ilz se portoiení par  
terre estans a cheval, si que eulxne leurs chevaulx ne s’en (folio 62) louoient.  
Leur mere, quy estoit sage dame, s’appensa en elle meismes que se sou\ent  
telz esbattemens leur souffroit faire, que a la longue leitr en pounoit  
prendre mal et que a ceste cause s’en pourroient eslever plus que mestier  
ne Ieur seroit. Si les appella ung jour et leur dist: « Mes chiers enfans. ja  
sçavez vous que long temps a que vostre pere se party d’icy pour aîer en  
Jherusalem. Dieu doinst que son retour soit bien brief. Au mieulx que j'av  
peu, vous deux ay eslevez et endoctrinez jusques a present. Je le dy pour  
ce que se celle vye que avez encommencee voulez maìntenir, a granl payne  
le pourroye porter. Car se maintenant faittes grans despens, vous quy  
ancoires estes de jenne eage, faillir pourrez a estre fourniz de ce que mes-  
tier vous seroit quant en eage vendriés ydoines a poursievir les arme.s. ainsi  
que par cy devant a fait messìre Gillion vostre pere. Et pour ce. vous  
conseille que me voeullìés croire, a celle fìn que en temps advenir vous en  
soit de mieulx. » Adont Jehan, quy estoit l’aisné, dist: « Madame, a ce que  
j’entens de vous et comme il m’est advis, vous ne tendez sinon de amasser  
et bouter l’argent en voz coffres, et Gerard mon frere et moy ne visons que  
a despendre et nous donner du bon temps. Et a present, tandis que sommes  
en nostre venir, se du bon temps neprenons, jamais n’y parvendrons. Mais  
quant nous serons anchiens, nous ne tendrons que a l’argent, comme a  
present vous faittes. Et pour ce, (folio 62v) durant nostre jennesse. nous  
couvient jouer et esbatre et prendre îe temps tel que le pourrons avoir. » Se  
Jehan parloit gracieusement a sa dame mere, le jenne Gerard l’ensieuvoit  
car tant voulentrieu estoit et de grant courage que riens ne luy estoit impos-  
sible. Adont la noble dame, ayant ouý la voulenté de ses deux enfans et a  
quoy ilz tendoient, fut moult joyeuse et se teult a tant pour ce que tous leurs  
meurs tyroient a honneur. Et advint que par img jour de may, Jehan de  
Trasignies appella son frere Gerard et luy dist: « Mon frere, a ce qi  
entendu, nous sommes de haulte extration et de bon sang. Le pere quv nous  
engendra fut preu et hardy aux armes et nostre mere mouît noble ó.  
et de lignage, pour quoy mal seant nous seroit de faire chose quy nc íu>>'  
digne de loenge. Et pour ce que en nous n’est de pouoir sejouruei '>ui'  
quelque chose faìre pour nous esbatre et soulagier, et a celle fin que i  
'iatne et mere ne se plainde ancoires de nous pour la grant paour qu

—aussi pour îuy faire aucun esb

faisons par la contree ícy alentour cryer unes joustes sur tonneaulx. Si  
donnerons ung quelque pris au mieulx faisant. Mais je voeul que les petis  
enfans viengnent aprés moy, crians «Trasignies!», et aprés vous, ilz criront  
Berlenmont! », quy est ung bel et anchien nom. (folio 63)

Quant Gerard entendy les parlers de son fere ainsné, moult courtoíse-  
inent luy respondy et dist : « Mon frere, sachiés puis que j’ay bon cheval  
bien courant et hardy, ja n’advendra que en ceste place sur tonneaulx, je  
voye jouster pour donné a rire aux regardans quy nous verroient tumber.

iais sachiés car de cy en avant je ne [seray17] joustes ne tournoy tant soit  
long ou prés sur mon bon chevalje ne voise, neja n’y espargneray ne grant  
ne petit a quy ma lance ne soit presentee en teîle maniere que celluy que je  
pourray attaindre, je le porteray par terre ou ii, moy. Et pour ce, mon chier  
frere, autrement je ne voeul jouster, a celle fìn qu’en armes je puisse mon  
loz exaulchier. — Mon chier frere, respondy Jehan, en vous est de faire  
vostre plaisir, mais plusieurs fois ay entendu dire qu’en forgant, l’on devient  
fevre, et pour ce que l’excercite fait l’homme. Comment seroit il possibie  
que aucun homme peust sçavoir ung mestier se petit a petit íl ne l’appren-  
doit ? Et pour ce, je feray cryer unes joustes quy se feront sur ceste praerie  
cy devant, ou vous jousterez se voulenté vous en prent. — Mon frere, dist  
Gerard, ja n’y jousteray cop, mais vous serviray de vostre lance. — Frere,  
respondy Jeb.an, puis qu’ainsi ie voulez, bien me plaist. » Alors Jehan fist  
publier les joustes par tous ies viilages d’entour Trasignies, sur les prez  
dcvant ie chastel et que l’en donroit ung fremail d’or au mieulx joustant.  
íjolìo 63 v)

iỳuant le jour fut venu, grant foison de jennes geníiiz hommes y vin-  
drcnt. De la ville du Roes y vínt ungjenne escuier et ung autre de Boussut.  
Aussi y vindrent les enfans de Morlanwez et Morand de Carmieres. Ilz  
furent douze escuiers quy, pour l’amour de Jehan et Gerard, vindrent a  
Trasignies, ou la noble dame les receu joyeusement. L’eure du dìsner f'ut  
preste et furent assis a table. Et quant ilz eurent disné, ilz alerent esbatre  
aux prez et jardins du chastel. Lors ceuìx quy jouster devoient, se mirent  
en point et vindrent au lieu ou ilz trouverent Jehan de Trasignies prest et  
monté sur le tonnel. Richart, un escuier de Boussut, demanda la premiere  
pointe, laqueile Jehan de Trasignies liberallement luy ottroya. Les cordes  
furent attachíes et ordonnees aux esclans sur quoy les tonneaulz estoient,  
puis a force de gens, furent menez Tun contre l’autre. La y avoit grant foi-  
son poeuple ou les ungs crioient «Trasignies ! », les autres « Bossut! » A  
îassambler qu’ilz firent, ilz rompirent leurs lances, puis recouvrerent de ìa  
seconde course. Jehan de Trasìgnìes donna a Richart ung coup en la

jsray [B saray].

lumiere tant grant que le heaulme luy emporta hors du chief, et demoura  
a teste nue, pour quoy la rìsee fut iilec taní grande que merveilles. Lors  
Richart fu reheaulmé, si vindrent a la tierce course l’un contre l'autre.  
Jehan, quy moult fort estoit, attaindy Richart ou mylìeu de í’escu ung t íoììo  
64) sy grant coup que voulsíst ou non Richart, il couvint que du tonnel  
tumbast par terre. Aprés les trois courses faittes, revint en place Morant  
de Carnieres, lequel demanda la jouste de Jehan de Trasignies qu\_\ la lu\  
ottroya, et vindrent l’un contre l’autre par telle force que Jehan chc\ jus du  
tonnel en estant sur ses piés. Au second coup qu’ilz coururent, il -  
îerent tous deux par terre, dont ía risee fut moult grande. Et quam \'inì aa  
tiers cop, Morant attaint Jehan ou plain de I’escu en telle manierc que jus  
du tonnel le porta par terre, dont chascun print a escrier « Charnicrc:,. Ic  
meilleur!» Adont Jehan, soy voyant relevé, appella son frere Gerard et !uy  
demanda moult doulcement se point vouloit juster. Gerard luy respoudy  
tout hault que jour de sa vie ne jousteroit se n’estoít sur ung couram des-  
trier, et a tous les plus grans quy contre luy vouldroient jouster. Atani cculx  
quy jouster vouldrent, se prindrent a essaier, dont les ungs furent portez  
par terre et les autres, non, comme souvent advient.

Quant ícelles joustes furent accomplies, ilz encommencerem a eulz  
esbatre, a saillír, ajetter la pierre et la barre18 et faire plusieurs essai/, ainsi  
comme nobles hommes ont. accoustumé de faire en tel cas. Puis tous  
ensamble et d’un accord se soupperent trés amoureusement. Aprés le sou-  
per, fut presenté le pris a Morant de Carnieres quy en fut joyeulx a mer-  
veilles. Ainsi se passa celle nuit en toutes joyes et (folio 64v) esbattu’U'iìs.  
jusques ce vìnt le lendemain que chascun se party et alerent vi:rs ieurs  
manoirs. Les enfans de Trasignies demourerent en leur hostei a\ec íeur  
dame mere, quy moult chierement les aymoit. A eulx trés souvent p  
son esbat et sa plaisance. Mais quant il luy souvenoit de son chier seìgneur  
et mary, tenir ne se pouoit de plourer ne de faire ses regrets vers Nostre  
Seigneur, en luy priant que ancoires îe peust reveoir. De la dame de 'ì i.-si-  
gnies et de ses deux filz vous lairay le parler, et racompterons de messíre  
Amaurry quy sur la haulte mer s’en aloit nagant.

‘ '•nn/iiste à lancer des pìerres et des barres le ph

Chapitre XXVIII. Comment le desleal chevallier Amaury  
passa la mer et vint en Babilonne ou il trouva messire GiIIyon,  
et de ce qu’il luy donna entendre comme maíconseillié.

Bien avez peu oýr cy dessus la maniere et comment le chevallier Amaury  
fut par le conte de Haynnau envoyé oultre la mer pour serchier et querir  
niessire Gillyon de Trasígnies. Combien que son desir estoit de non ie  
trouver, et plus desiroit sa mort que sa vie, a ceiîe fin que a son retour iî  
peusî par marìage avoir a femme la dame de Trasignìes. Quant Amaury  
fut arrivé en Venise, ìl monta sur la mer avec plusieurs marchans, en grant  
desir de sçavoir nouvelles de messire Gillíon. Si s’apensa en luy meismes  
úe s’jl aloit en Surie, il en sçauroit quelque chose pour ce que, au partir  
qu’i! íìst de son chastel de Trasígnies (folio 65} , il estoít nottoire qu’ii vou-  
loit aler en Jherusalem faire son pellerinaige au Saint Sepulchre. Si luy  
sembla que bien estoit eureux d’avoir trouvé les marchans, pour ce que tous  
tiroient en Acre et de !a, vers Damas. Ainsì s’en aloient nagant par mer.  
I >e leurs journees, ne vous vueil faire long compte pour ce que en pou de  
jours, ilz arriverent, sans queique fortune avoír, dedens le port d’Acre, ou  
iîz descendirent tous. Puìs le lendemain matin, Amaury prist guide par  
qáy ceìle nuit fut mené en Nazareth. Puis passerent Samarìe, et ies mon-  
taîgnes de Liban tant qu’ilz vindrent a [Napelouse'9], et le lendemaín au  
soir arriverent en ia saínte cité de Jherusaìem. Et quant en la cité fut venu,  
il fen ala logier ou lieu ou les pellerins ont accoustumé de îogìer, et le  
matin, ii aía oýr ia messe, puis baisa le Saint Sepulchre et fist son offrande.  
\p,. revint en son iogis, sí demanda a son oste et a plusieurs ou ii pourroit  
trouver aucun quy de messire Giilion luy sceusî a parler. Mais son hoste  
ne autres a quy il en demanda ne luy en sceurent a parler. Piuseurs jours  
i'ut m ia cité, demandant et enquerant ce que moult desiroìt sçavoir. Et  
n'estoit jour qu’ii ne pensast comment il pourroit parvenir d’avoir a femme  
ìâ dame de Trasignies, et ne pensoit a autre chose se pou non. Et tant que  
tingjour, aìnsì que par la rue aloít pensant, ii regarda devant iuy sur destre  
et choisv ung pellerin (folio 65v) vestu d’une esclavine, le bourdon en ìa  
"u'n, quy aioit demandant l’aumosne. Et quant il vey Amaury, il tourna  
5art et vínt vers iuy, sí luy demanda l’aumosne. Adont Amaury, voyant  
I estoit pellerin et que de loingtaines terres iuy sembloit estre pour ce  
1 le veoit harlé et maigre, mist la main a sa bourse et iuy donna ung  
■n d’or, puis díst au peilerin : v Amy, je te prie que dire me voeuiles dont  
tn es et dont tu viens en si povre estat. » Le pellerin moult humblement iuy

'fipSes.

respondy que tout droit venoit de Babilonne et de plusíeurs autres contrees  
et que bien sçavoit parler langaige arrabesch et plusieurs autres, «jassoil  
ce que natif soye de la duchié de Normendie mais il a long temps que je n  
fus en mon paýs, et se vívre ay voulu, j’ay esté constraint de parler plusieur  
langues par grant necessité, ce que j’ay apris a grant misere. »

Quant Amaury entendy le pellerin quy se disoit estre de ia duchié dc  
Normendie, il en fut moult grant joye et luy dist: « Amis, je te prie que la  
verité me voeulles dire, se du paijs dont tu viens, y a paix ou guerre ? —  
Sire, respondy le pellerin, ou paijs de Babiíonne dont a present je viens, a  
eu une moult grant guerre. Car n’a pas long temps le roy Ysoré de Damas  
y tint son siege. Mais pour lors, ie souldan tenoit ung Crestien en ses pri-  
sons, lequel il fist mettre dehors, si fist tant par sa (folio 66) vaillance que  
le roy Ysoré et plusieurs autres roys et admiraulx il occist de sa main et les  
desconfy en bataille tellement qu’il rescoust le souldan quy estoit prison-  
nier. La renommee de luy et de ses fais est tant grande que en celle contree  
l’en ne parle que de luy.

Quant Amaury entendy le pellerin, il pensa en luy meismes que ce pour-  
roit estre messire GiIIion. « Amis, dist Amaury, voeulliez moy dire se cel-  
luy as veu dont tu me parles. — Sire, dist le pellerin, sa personnc n’ay je  
pas veue, mais trop bien m’a esté dit qu’il est beaulz homs, grant et corsu  
et bien taillié de tous membres. - Amis, ce dist Amaury, pour le bien que  
de luy je t’ay ouŷ dire, tu disneras avec moy, puis t’en yras ou bon tc scm-  
blera. » Ilz entrerent en I’ostel et disnerent ensemble. Puis, quant il/ eurent  
disné, le pellerin print congié et s’en ala. Et Amaury, quy moult desiroit  
sçavoír la verité, se c’estoit celluy qu’il aloit querant quy estoit cn Babi-  
lonne, s’appresta et fist ses provisions pour passer les desers, si prist ung  
truseman pour le conduire. íiz partirent de Jherusalem et tant exploitterent  
qu’ilz vindrent a Gazere quy siet a l’entree des desers, lesquelz ilz p •  
et en les passant, trouverent plusieurs marchans quy s’en aloient cn li.'hi-  
lonne, dont Amaury fut trés joyeulx. Et au plus tost qu’il poeult, s’ncc  
des marchans pour sçavoir quel chemin ilz tendroient. (folio 66v) Pu  
díst qu’en Jherusalem avoit trouvé ung pellerin quy luy avoit dit ■  
souldan, quant il trouvoit gens quy en guerre le vouloient senir.  
retenoit a ses souldees. Illec avoit ung marchant quy luy dist qu’il'  
ainsi, et que se avec eulz et en leur compaignie il se vouloit mett  
autelles souldees ou gaiges qu’ilz auroient, certes il y auroit sa .  
Amaury, de ce bien joyeulx, leur respondy que autre chose ne queroit. Tant  
chevaucherent par les desers qu’ìlz yssirent hors de leur chemin ei.  
en voye d’estre perdus si leur fut force de tenir la costiere de la  
vindrent arriver au port de Liseberte quy est au prés de Damiette. N  
1 „„ mip ,se. si orés ne se feussent retrouvez de la mer 1

yssus de la forest, ilz feussent mors de faim. Si tost que la furent venuz, ilz  
trouverent une petite nef, sur quoy ilz monterent et nagerent jusques a  
Damiette. Et quant ilz furent descenduz, ilz alerent en l’ostel ou par l’ad-  
mìral de Damiette furent ordonnez d’estre logiés. Deux jours se tindrent  
en la ville pour eulx reposer et refaire.

Amaury, sachant que le souldan retenoit tous souldoyers de quelque loy  
qu’ilz feussent, achatta du harnois pour son corps armer tout le plus bel et  
le meilleur qu’il poeult choisir. Puis quant vint le lendemain, luy et les  
marchans entrerent dedens une nef. Si se bouterent en la riviere (folio 67)  
du Nyl, en eulx tellement exploittant que en chincq jours, ilz arriverent au  
port de Babilonne. Le souldan pour lors s’estoit alé deporter et esbatre sur  
la riviere pour veoir les bateaulx des marchans quy celle part estoient  
arrivez, ou plenté de grosses marchandises estoient. Et ainsi que par illec  
estoit regardant, il vey la nef arriver sur laquelle estoit le chevallier Amaury  
ct le percheu dedens le batel trés richement armé et habillié, si desìra moult  
sçavoir quy il estoit. II se approcha de la nef et quant il l’eut bien regardé  
a son plaisir, il luy demanda quy il estoit ne dont il venoit ainsi armé. « Sire,  
respondy le baceler, puís que sçavoir le vous plaist, je le vous diray. Verité  
est que je suis du paijs franchois, duquel me suis absenté pour ce que de  
nouvel j’ay occis ung chevallier de ìa court du roy de France pour aucun  
desplaisir qu’il m’avoit fait, pour quoy le roy m’a fait bannyr et deschasser  
de son royaulme, si me suys retrait par decha vers vous, pour ce que j’ay  
entendu que souvent avez de grans guerres. S’ainsi est que en vostre service  
me voeuliiez retenir comme l’un de voz souldoiers, bíen et loyaulment vous  
serviray. — En verité, beau sire, de vostre venue suis moult joyeulx, pour  
l’amour d’un chevallier crestien nommé Gillion quej’ay trouvé preudomme  
et leal. Je vous retiens a mes souldees, si vous mettray aveuc ung chevailier  
crestien quy moult joyeulx sera de vostre venue. (folio 67v) — Sire, dist  
Amaury, je suis prest d’en faire a vostre bon plaisir. » Atant partirent d’il-  
iec et vint le souldan en son palais. Et quant la fut venu, messire Gillion,  
sachant la venue du souldan, tenant la belle Gracienne par la main, entra  
dedcns le palais et Hertan avec eulx. Lors le souldan, quy fort i’aymoit, le  
appeíla a part et luy dist : « Gillyon, veez icy ung Crestien que je vous  
amayne, lequel a esté banny et dechassé du royaulme de France pour cer-  
tame occision, laquelle il vous pourra dire. 11 m’est venu servir pour faire  
t°ut ee que luy commanderay, si l’ay retenu pour Famour de vous et je le  
'■'"i'' baille en garde. — Sire, respondy le chevallier, de sa venue suis bien  
I'bci'lx.»

Vlont, il vint devers Amaury et le print par la main en luy priant que  
áesnouvelles du paijs franchois luy voulsist dire. Amaury se enclina moult  
as'en disant que assez luy en diroit. Le disner fut prest et le souldan se

sey a table, eí sa fille au prés de luy, puis messire GíIIion emprés elle. Et le  
souldan commanda seoir Amaury a la table des admiraulx ou tous furent  
noblement serviz. Et quant vint aprez le disner et que les nappes furent  
ostees, le souldan se leva de table. Messíre Gillion print Gracienne par la  
main qu’il remena en sa chambre, puis retourna ou palais ou il trouva  
Amaury. Si s’entresaluerent courtoisement comme bien le sceurent faire.  
Adont messire Gillion le (folio 68) prist par la main en luy priant que  
racompter luy voulsist comment l’en se gouvernoit en France et du paijs  
de Haynnau dont il s’estoìt party. « Sire, dist Amaury, puis que sçavoir le  
voulez, la verité vous en racompteray. Vray est que long temps ay demouré  
en France dont n’a pas deux ans que m’en suis party pour ung debat que  
j’euz en l’ostel du roy a l’encontre d’un chevallier, lequel j’ay occis par  
mesadventure. Si m’en party, aussi j’en fus banny. Si me retray devers le  
conte de Haynnau, lequel me retint de son hostel et me ayma moult. Mais  
quant le roy de France fut adverty que j’estoye demourant aveuc le conte,  
il luy rescripvy que sur autant qu’il l’amoit et doubtoit, que plus ne me deust  
retenir ou aultrement il le tendroit pour son ennemy, pour quoy il couvint  
que de la court du bon conte je me departisse. Car le roy fist serement que  
se en toute la crestienté y avoit prince quy avec luy me retenist, il luy feroit  
guerre. Et par aínsi ay esté constraint de fuir et eslongier le paijs dont je  
suis natif et passer la mer. Je viens icy a reffuge pour moy adventurer et  
mettre corps et biens pour avec vous servír le souldan. — Amis, ce dist  
messire Gillion, de cest offre vous remerchy. Mais je vous prie que direroe  
voeuîliés se oncques vous estant ou paỳs de Haynnau avez ouỳ parler de la :  
dame de Trasignies et se ancoires elle est vivant. — Certes, sire, (folio 68v)  
ouý, et la verité vous en diray. Sachiés, sire, que aprés le departement de  
messire Gillion de Trasignies son mary, elle et sa portee assez preste pouG  
gesir morut, dont ce fut moult grant dommaige, car moult grant plainteai  
eue des manans de tout le paijs. »

Chapitre XXIX. Comment messire Gillyon de Trasignie-; sc  
complaindoit pour les faulz donnez entendre que le chevaiìier  
Amaurry luy mettoit au devant.

Quant messire Gillion de Trasignies eut entendu Amaury quy faulx luy  
donnoit a entendre, du grant courrouz qu’il eut au coeur de aussi hault  
qu’il estoit, chey pasmé. Et quant il fut revenu a luy, moult piteusement se  
prìst a complaindre en disant: « Ha trés noble dame, par moy et par ma  
^ advenue ceste perte. Je prie trés humblement a Nostre Sei-  
gneur que de vostre ame voeulle avoir misericorde. Je sens en moy que  
aprés vostre mort, au coeur n’auray joye. Ha trés noble conte de Haynnau,  
q uel perte et quei dommaige m’est advenu depuis que ne vous vey. »  
Àdont le desleal Amaury, voyant le preu chevallier demener tel dueil,  
luy dist: « Ha a sire, jamais n’eusse creu que feussiés son mary ne seigneur  
de Trasignies, car par aultre maniere le vous eusse dìt. » A celle heure que  
;iiiisi se devisoient ensemble les deux bacelers haynnuyers, Hertan entra  
(folio 69) palaìs, ou il vey tantost plourer Gillyon. Quant il le vey ainsi  
dollouser, il eut grant paour que aucun encombrier ne luy feust advenu. Si  
• it tost vers luy et iuy demanda la cause pour quoy il plouroit. « Amis,  
. -pondy Gillion, la cause y est moult grande. Veez icy ung chevallier  
crestien quy tout droit vient du paijs de Haynnau dont je suis natif et dont  
. sja a long temps que j’en partis, et ay sceu par luy que ceile qu’oncques  
ís j’amay est trespassee de ce siecle, de quoyj’ay au coeur si grant douleur  
que, se Dieu ne me reconforte de sa grace, en voye suís de morir. Car tant  
esioit bonne et leale dame que son pareil n’estoit ou monde. — Sire, res-  
pondy Hertan, cessez vostre douîeur, car pour piourer ne gemir jamais ne  
la pouez recouvrer, ne ja son ame n’en sera avancee de plus tost venir a  
sauvement. Et pour ce, vous prie que de vostre dueil vous deportez et priés  
' ui pour elle, car autre bien ne luy pouez faire, auquel je prie qu’en sa  
sainte gloire la voeulle herbergier. — Hertan, respondy le chevaliier, assez  
puis sçavoir et congnoistre que voz parlers sont veritables. Mais la grant  
amour quej’avoye en elle me contraint de ce faire, car elie estoit mon total  
dcport et ma vie. Pour l’amour d’elle, avoye esperance que en brief temps  
feusse par dela retourné cest ou bon paijs de Haynnau, ouquel j’ay mes  
terres et belie seignourie. A ceste fois, je puìs bien (folio 69v) perchevoir  
que jamais je n’y retourneray, car ma joye est perdue puis que celle est  
morte que tant souloye amer. Bien voy que c’est par mon pechié, pour ce  
que si long temps ay demouré en terre sarrazine et conversé avec ceuix quy  
en Dieu ne en sa loy ne sont croyans. Mais Dieu scet assez que autre remede  
y ay peu mettre pour ma foy vouloir acquitter. Et pour ce, je veu et pro-  
mets a Dieu que se jamais me puis trouver en bataille contre les Sarrazins,  
lesquelz je ne puis aymer, que ia grant douleur et courrouz quy est en mon  
eoeur leur feray comparer. O paýs de Haynnau ou j’ay laissié mes bons  
amis, a ceste fois congnois que jamais ne vous verray. Ha trés noble sei-  
gneur de Havrec, de Ligne, d’Anthoing, d’Enghien, la Hamede, Bossut et  
vous sire de Floyon, que tant rn’avez aymé, trés bien rne deistes a mon  
partement que de mon emprise et voyaige me vouisisse deporter et que  
attendre voulsisse jusques au jour que ma trés chiere amíe et compaìgne  
ieust relevee d’enfant. Pas ne vous ay voulu croire pour ce que j’avoie a Dieu  
fait serement de non plus sejourner jusques a ce que le Saint Sepulchre de

Jherusalem eusse veu et visitté, dont Fortune m’a si au bas mis que a la  
verité, je tiens sçavoir que ou monde n’a plus povre homme de moy, car  
sans quelque confort d’amys ou de parens, je me voy demourant (folio 70)  
entre les Sarrazins. Car ung seul homme je n’y congnois en quy je puisse  
avoir fiance, se n’est en Hertan, lequel me ayme de bon amour, et en la belle  
Gracíenne, que moult suis tenu de l’aymer. »

Ainsi que entendre pouez, le preu chevallier faisoit ses piteuses lamen-  
tations. Mais Hertan le reconfortoit au mieulx qu’il pouoit et estoit dolant  
du grant desplaisir que ou chevallier Crestien voioit estre. Et pour ce, dist  
l’en aucuneffoiz que ung amy acquis vault míeulx que ung prochain parent.

En ce point que le preu baceler faisoit ses complaintes et que Hertan le  
reconfortoit, la belle Gracienne entra ou palais et regarda vers ung coing  
ou messire Gillion s’estoit retrait pour faire ses regrets et lamentalions. Si  
le choisy plourer en telle maniere que les lermes luy devalloient au long de  
sa face. Assez tost elle perceu que son coeur estoit remply de trisiresse et  
d’amertume car il estoit pale et descoulouré. Alors elle se approcha dc luy  
hastivement et luy enquist la cause de sa douleur, en luy demandam bien  
doulcement se personne luy avoit meffait chose que l’en peust amender.

« Gardez sur tant que m’amez que incontinent le me voeulliés dire. !£í a\euc  
ce, vous prie que je puisse sçavoir quy est cestuy Crestien que j \n\  
emprés vous, ne quelle chose il est venu querir en ceste terre, car ncu en y  
vient par coustume. » (folio 70v)

— Ma chiere dame, respondy messire Gillyon, a vous ne vouldroye ricns  
celler. Verité est que, quant je partis du paijs de Haynnau, j’estoie rnarié a  
une moult noble dame, la meilleure du paỳs, la plus belle et la plus leallc  
que par renommee l’on sceust trouver. Laquelle je laissay enchaintc d‘cn-  
fant sentant, dont je feys grant pechié. Mais par cestuy Crestien, qu.y tout  
droit vient du paijs dont je suis natif, m’a esté dit que tost aprés mon  
tement, elle fina ses jours, meismement l’enfant dont elle estoit ench;

Si prie a Jhesu Crist que a I’ame luy soit misericors. »

Adont la noble dame, ayant entendu la cause de la douleur du chcvallie  
luy dist: « Sire chevallier, vous estes homme et sçavez bien que tous - •  
mortelz, et que nul n’est qu’il ne couviengne morir, ne pour pleurs ne  
cris que pour eulx l’on sache faire, possible est de les ravoir, et que le  
pour leurs ames est Ie meilleur que î’on puist faire, ainsi comme autr  
le m’avez dit et plusieurs foiz admonnestee de vostre creance en laqu>  
croy fermement. Assez sçavez que par moy estes chierement amé po  
vertus eí bontez que en vous j’ay trouvees. Et tousjours m’avez di  
toutes les adversitez quy a la creature adviennent au monde, l’on le;  
recepvoir en gré en rendant graces a Dieu. Vostre bonne renomr  
vertus ont tant fait que mon pere le souldan (folio 71) vous ayme pa

flilBBM

tement, et tant qu’il n’est chose ou monde a iuy possíble que pour vous íl  
ne feisb et de par moy en soyés asseuré. — Dame, respondy le chevallier,  
tout ce que me dittes, sçay et croy certainement que ainsi soit qu’il couvient  
a chascun passer son dueil et a moy le mien, mais se a Dieu eust pleu que  
j’enfant qu’elle m’avoit porté feust demouré en vie, plus legierement en  
oasseroye mon dueil. Moult grant mai me poeult faire quant par dela n’ay  
laissié hoir pour ma terre avoir relevee et le nom de Trasignies, dont par  
iela estoye le chief. Or voy je et perchoy maintenant que le nom et les armes  
ih' Trasignies sont estains et anichillez par l’enfant quy est perdu et tres-  
passé. Et par ainsi, je voy que par dela j’ay tout perdu sans jamais y avoir  
R'cours. — Sire chevallier, respondy la dame, a ce que de vousje voy, mal  
^•auriez reconforter ung amy se vous l’avíez, quant vous meismes ne vous  
scavez reconforter. ~ Sire, dist Hertan, madame vous dit verìté.» Adont  
D chevallier, regardant Gracienne et Hertan quy ainsì le reconfortoient,  
ne moustra pas toute sa voulenté et reframdy son courage pour l’amour  
cfeulx. Si leur monstra samblant de soy estre rappaisié. La pucelle le print  
la majn et eiie et Hertan le menerent en sa chambre, ou ii coucha  
malade plus d’un mois entier, dont la pucelle et Hertan furent en moult  
(folio 71v) grant desplaisance. Atant se taist l’istoire d’eulz tous jusques  
ìieure soit d’y retourner, pour parler du chevallier Amaurry.

Chapitre XXX. Cy parle de la grant bataìlle quy fut devant la  
cité de Babilonne, et comment le desleaí Amaurry fut occis  
en bataille.

Assez avez peu entendre cy dessus comment le roy Ysoré de Damas fut  
occis devant Babilonne et depuis l’admirai d’Orbrie son nepveu, dont la  
nouvelle en couru par Auffrique et Barbarie, tant que le roy Fabur de  
Morienne ie sceut et aussi de l’admiral d’Orbrie, ausquelz il se disoit pro-  
chain parent. Lequel roy Fabur par toute sa terre fist mander et rescripre  
ìous ses subgets, parens, amis et aliez pour venir devers iuy. II manda  
aissi querre son cousin ìe roy de Fez et autres plusíeurs roys et admiraulx  
ses parens.

Quant tous furent venuz et amvez devant la cite d Auffrique, ii fist liiec  
ses complaintes de ia mort du toy Ysore et de son cousm 1 admn al d Orbrie,  
comment par le fait et pourchas du souldan de Babilonne avoient esté  
oiteusement occis. Pour laquelle cause, a tous supplyoit qu ilz le voulsissent  
servir et accompaignier, jusques a ce que de la mort de ses parens eust  
rnce prinse, et que le souldan, quy ce leur avoit pourchassp n-\*

a mort et son paýs ars, destruit et mis en totaîle ruyne. Adont tous d’une  
voix respondirent que (folìo 72) trop )eur tardoit la demeure et que piecha  
en deust avoir la vengance prinse. Le roy Fabur, ayant oý leur response,  
les en remerchia tous. Si s’appresterent et entrerent ou navire quy au port  
d’Auffrique estoit ancree, eulz et leurs vaisseaulz garniz de tout ce que  
mestier leur fut pour guerre emprendre. Si tost que tous furent rnontez sur  
la mer, ilz desployerent leurs voilles au vent et esquiperent en mer, ou tant  
nagerent a vent et a voille qu’ilz arriverent devant Damiette. Et d’illeç  
entrerent en la riviere du Nyl, ou ilz nagerent tellement, en destruisant  
villes et manoirs quy au long du Nyl estoient, que sains et saulz arri\erent  
a ung port assez prés de Babilonne. Et quant la furent arrívez, il/ tirerent  
hors de leurs navires chevaulz, armures, tentes, pavillons et toui ce que  
mestier leur estoit pour mener guerre.

Tantost que a terre furent descendus, ilz monterent a cheval jusques au  
nombre de dix mil hommes quy prindrent leur chemin vers Babilo'ir.e ia  
cité, en mettant en feu et a l’espee tout ce qu’ilz encontroient ne poiioicnt  
trouver, en telle maniere que la clameur du poeuple en vint jusques au  
souldan, quy moult fut esbahy quant leurs complaintes euí oýes. eí ne  
sçavoit penser dont ce dommaige luy venoit. Mais la y eut ung Snnazin  
quy tout îuy nomma par nom et par sournom ceulx quy ceste guerre luy  
faisoient. Alors )e souldan, plain (folìo 72v) d’ire et de courouz, uemanda  
ou estoit messire Gillion, quy si grant espace avoit esté sans le veoir ne que  
aveuc luy ne s’estoit venu festoier. Alors ung Sarrazin, ayant oỳ le souldan,  
party d’illec et vint en une salle ou messire Gillyon se pourmenoit. Si luy  
escria hault et dist: « Sire, par moy vous mande le souldan que a iuy  
parler », ce que le chevallier fist tantost. Et quant le souldan le choysy. il  
J’appeDa et dist: « Certes Gillion, sachiés que grant guerre nous cst appa-  
rant comme rapporté m’a esté par ceulx quy l’experience en ont \cue. car  
ilz sont trois roys quy mon paijs vont destruìsant. C’est assavoir !e roy  
Fabur de Morienne, comme chief et conduiseur d’eutx tous, le r ■ ■' >>

et le roy Corsabrin de Vanclore, lesquelz se dient estre parens du roy '  
de Damas et de l’admiral d’Orbrie. Si ont promis et creanté l’ur  
que jamais de devant ma cité ne partíront jusques ad ce qu’ib  
conquise pour en faire a leur voulenté et tous mes paijs mis a tot  
— Sire, respondy messire Gillyon, ja Dieu ne plaise que telle  
leur soit donnee. De leurs menaches ne vous esbahissiés en rien, i  
faíttes comme prince preu, discret et sage, et leur moustrez que . ’pi ne  
qu’ilz ont sur vous faitte leur tourne a grant dommage et vitu e I “  
vostre cité avez grant chevallerie : yssons dehors aux champs et les  
batons francement. Se au jourd’huy Nostre Seigneur me voeult /foh

aidìer, et bras garniz d’espee ne me faillent, a leur pute estrine fus je pour  
eulx engendré. »

Le souldan, ayant entendu la voulenté et conseil du chevallier crestien,  
luy en sceut trés bon gré et luy dist : « O tu, trés vaillant baceler, pere,  
refuge, estache, pillier, vray et confondeur de mes ennemis, je requiers a  
Mahom que ta voulenté et force voeulle exaulchier. A bonne heure te retins  
devers moy. » Adont messire Gillyon, trés desirant de soy retrouver en la  
bataille, pour ce que plus desiroit la mort que la vie, pour le grant courrouz  
et desplaisir qu’il avoit au coeur pour l’amour de sa rtobie femme qu’ii  
cuidoit estre morte, choisy Hertan et le desleal Amaury en la salle ou ilz  
se pourmenoient. Si appella Hertan et luy dist: « Amis, au jourd’huy vous  
porterez l’enseigne, ainsi comme autreffoiz avez fait, car pour lejourd’huy  
a plus vaillant de vous ne le sçauroye recommander, ne ou elle peust estre  
en plus sceure main. — Certes sire, dist Hertan, pas n’ay desservy que ung  
tel honneur me soit fait, mais puis que c’est vostre plaisir, moyennant la  
grace de Dieu, je feray tant que y aurons honneur et gloire, et noz ennemis  
faulz et desloyaulx y acquerront dommaige et vitupere. — Et vous, sire  
Amaurry, serez au prés de moy. — Sire, respondy le traittre, vostre plaisir  
voeul faire en telle maniere que de moy serez content. » Combien que ses  
pensecs estoient toutes autres, comme (folio 73v) cy aprez pourrez entendre  
ct comme desleal traittre qu’il estoit bien le demoustra, dont de sa desserte  
fut depuis payé. Messire Gillyon, voyant que le souldan mettoit sur luy  
íoule 'a charge et conduitte de son ost pour en ordonner a son pìaisir, fist  
pubiicr par la cité que tout homme s’armast et venist en une place devant  
le palais quy moult estoit grande et large, laquelle chose fu faitte et estoit  
orretu a oỳr pour le terrible bruit que ilz menoient par le son des tabours,  
cors ei buisines. Le souldan et messire Gillion furent armez et monterent  
sur leurs destriers aux degrez de la saile. Et la belle Gracienne, quy a ceste  
heure estoit ou palais, voyant ie baceler son chier amy estre armé, party  
d’illec hastivement et monta sur la plus haulte tour du palais pour veoir  
leur partement. Elle ne sçavoit pour lequel plourer, ou pour son pere ou  
pour son amy, que tous deux elle voyoit aler en peril de leurs vies perdre.  
Si pria trés humblement a Dieu que tous deux les voulsist ramener et  
ottroyer victoire sur leurs ennemis.

h'.ui iit le souldan et le chevallier furent sur les champs et leurs batailles  
■ • et serrees, ilz marcherent contre leurs ennemis qu’ilz veoient devant  
">restz pour les recepvoir. Et si tost que les deux ostz s’entreveirent, ilz  
mcherent fierement les ungs sur les autres. Et lors qu’ilz se furent  
>chiés, le trait des deux costez encomença de voler par (folio 74) l’air,  
tant serreement que par le nombre et foulle du trait et des dars qu’ilz jet-  
toyent. advis estoit que ce feust une nuee, et avec ce la pouldriere enleva  
tant grande qu’elle aombry la clarté du soleil. Puis vindrent aux lances et  
aux espees dont ilz portoient l’un l’autre par terre et s’entroccioient a tous  
costez, tant que le sang des mors et navrez aloit courant. Lors messire  
Gillyon se fery parmi la bataille et aussi Hertan et Amaury, lequel eust  
voulu estre autrepart car mieulx eust amé soy retrouver en Haynnau que  
d’atendre l’adventure du peril ou il se retrouvoit. Souvent advient que  
plenté remaint de ce que fol pense. Je le dy pour Amaury, lequel par sa folie  
avoit empris de serchier et trouver messire Gillyon de Trasignies a celle iìn  
de parvenir a l’amour de dame Marie pour i’avoir a mariage. A laquellc  
avoir il failly, comme cy aprés pourrez oỳr. Messire Gillion, quy sur ung  
trés puissant destrier estoit monté, se fery en la bataille ou a l’entree ren-  
contra l’admiral de Trypoly, lequel il attaint de sa lance quy estoit grossc  
et royde de tel randon qu’il iuy percha l’escu et la brigandine et le corps  
tout ouitre teilement qu’il l’abaty mort par terre. Puis en fery ung autre si  
qu’ii le porta jus du destrier par terre entre les piés des chevaulx ou il fina  
sa vie a grant misere. Certes il fist tel effort a l’entrer dedens ses ennemis  
que ainchois qu’il eust sa lance rompue, il en occist six que oncques puis  
n’en (folio 74v) releverent. Puis mist main a l’espee dont il fist si grant  
occision de Sarrazins que jusques aux coutes estoit ensanglenté. Ses enne-  
mis le aloient fuyant si que ung seul n’en avoit quy attendre l’ozast. Lors  
remforcha la bataille grosse et cruelle des deux parties. Le souldan crioit  
« Babilonne!» et le roy Fabur crioit« Morienne !». Le roy Corsabrin crioit  
« Vanclore ! » et les autres, chascun leur cry. La estoit Hertan quy de moult  
prés sieuvoit ie chevallier Crestien. De l’une main conduisoit l’enseigne et  
de l’autre combatoit ses ennemis. Amaury, doubant que illec pourroit estre  
occis, s’appensa en luy meismes que, se longuement aloit sieuvant messire  
Gillyon, que de sa vie n’estoit riens. Et pour ce, le plus secretement qu'il  
poeuit, se destourna a part en chevauchant vers la riviere du Nyl. ou il  
cuidoit trouver nef ou batel pour son argent, quy le menast et conduisit  
jusques a Damiette. Illec eut ung Sarrazin quy l’avoit appercheu. i 1 se tira  
hors de la bataille et chevaucha aprés, la lance couchie, en luy escriain . be'  
desleal homme, se envers moy ne retournes, je te trespercheray le corps du  
fer de ma lance.» Amaury, quy tout tressuoit de paour, fut moult souspris  
et tellement que en soy n’eut hardement ne deffense. Celluy Sarrazin vint  
de randon sur Amaury et le fery de sa lance ung coup tant merveiiiei • • -  
plus de pié et demy luy coula la lance oultre le corps, tant que de soi  
val tumba mort a la terre. (fò/io 75)

Aìnsi comme ouý avez, fut le desleal chevallier payé de sa (

D’auitre part, messire Giiiyon, estant en la bataille, departoit les gicun  
presses en abatant et confondant Sarrazins de tous costez, car  
contoit a la mort pour les nouvelles de sa femme comme dit est.

quy l’enseìgne portoit, choisy ung Sarrazin de sa partie que bien sçavoit  
fort et hardy aux armes, si luy dist: « Amis, je vous prye que ceste enseigne  
voeulliés porter, trop me destourbe et empesche de ce que a tout ne me puis  
aidier comme bien voulsisse. Le Sarrazin, a quy bien sembla que plus grant  
honneur ne luy pouoit estre fait, receu de Hertan l’enseigne moult joyeu-  
sement. Et lors Hertan couru aprés messire Gillyon, doubtant qu’il ne fust  
en dangier comme il estoit, car a meschief se deffendoit a pié des Mores  
quy a tous costez l’assailloient, et tant les avoit combatuz que les poings  
eut tous emíìez. Se a ce point n’eust esté secouru, impossible luy estoit  
d’eschapper sans estre mort ou pris. Mais a l’ayde de Hertan quy le secouru  
et aussi par sa haulte prouesse, il fu delivré de ce grant dangier. Adont  
Hertan, voyant son cappitaine estre a pié, regarda ung Sarrazin quy sur  
ung moult puissant destrier estoit monté, auquel il bailla ung revers d’espee  
si grant que la teste et le heaulme luy porta jus des espaules. Puis saisy le  
destrier et le delivra a messire Gillyon, quy tantost sailly dessus. Lors  
remerchia moult Hertan (folio 75v) de la grant courtoisie que faitte luy  
avoit. Puis eulx deux se ferirent dedens leurs ennemiz, desquelz ilz firent  
telle discipline que orreur estoit de les veoir. Par plusieurs fois, le souldan  
le regardoit en cessant le combatre pour les grans merveilles d’armes qu’il  
voyoit faire a messire Gillyon. Si disoit en luy meismes qu’il convenoit que  
ce feust ung homme faé, et que impossible estoit a homme mortel avoir si  
grant force comme d’avoir soustenu les grans coups qu’il avoit donnez et  
receuz. La bataille fut moult grande et fìere, et dura longuement. Le roy  
de Morienne aloit criant par la bataille: « Ou es tu foi et desloyal souldan,  
quy par ung Crestien as fait occir et mettre a mort le plus noble roy que  
bncques chaindist espee, ce fut Ysoré, roy de Damas, et le bon admiral  
d’Orbrie ? Saches que leur mort te sera chier vendue. » Atant il choisy le  
souldan, lequel il fery d’une grosse lance que pou s’en failly que par terre  
ne le portast, et eust esté en grant dangier se Babylonnois ne l’eussent  
secouru. Mais tant y vint de Sarrazins des deux parties que les deux chiefz  
furent departis, car illec arriva ie roy Corsabrin a tout une moult forte  
bataille quy aux Babilonnois, meismement au souldan, eussent donné a  
souffrir, se par messire Gillion n’eussent esté secourus.

Ouant le souldan vey que le roy Corsabrin, quy sur les Babilonnois  
portoit tel dommaige, il se approcha de luy, bruyant comme tempeste, si  
iuy donna (folìo 76) ung coup tant grant dessus le heaulme que les cercles  
d'ooiele peurent garantir que jusques ou cervel ne feust pourfendy. Si chey  
uiort jus destrier, dont le roy Fabur fut trés dolant car, quant il en sceut la  
nourelle, moult le regretta. Aussi en fut moult dolant le roy de Fés car  
f '■abrin estoit son nepveu. Assez en maugrea Mahom, puis se bouta par  
ba bataìlle, tousjours admonnestant ses gens du bien faire. Hertan aloît

aprés messire Gillion en abatant et detrenchant Sarrazins, par quoy force  
ieur fut de sonner ia retraitte. Les Babilonnoys rentrerent en la cité et les  
autres a leurs tentes. Chascune partie faìsoit grant dueil pour leurs amiz  
qu’en la bataille perdus avoient. Car il n’y eut celle des deux parties quy  
guaires se vantast d’avoir reçu moins de perte que I’autre.

Quant le souldan fut rentré en sa cité, sa fille la belle Gracienne luy vint  
au devant, trés joyeuse de ce que son pere et son amy veoit en bon point.  
Le souldan se fist desarmer, et la pucelle prist messire Gillion par la main.  
Sí íe mena luy et Hertan en sa chambre, ou elle les fist desarmer. Puis se  
mirent a parler de plusieurs choses. Entre les autres, messire Gillion se  
complaingny fort de la mort du chevallier Amaury. Alors Hertan luy dist:  
« Sire, ja ne vous est besoing de le plaíndre ne regretter, car si tost qu’il  
vous perceu estre entré en la bataille, il se fuy tout muchant jusques a ce  
que dehors l’estour se vey. Et quant il se senty au large, il picqua bon des-  
trier, tìrant le costé de la riviere. (folio 76v) Maìs guaires ne fut eslongìé,  
quant d’un Sarrazin fut apperceu, lequel a force d’esperon, la lance ou  
poing, le poursiewy et occist Amaury, lequeî ne fist quelque semblant de  
soy deffendre. Et pour tant deportez vous de vostre dueil, car trop  
vaut mort que vif; oncques en luy ne peuz avoir fiance, quelque semnlant  
que luy veisse faire a vous ne a moy. — Certes Hertan, respondy le ehcval-  
lier, de ce que me dittes, vous sçay bon gré, et a vous accorde que u.ng íel  
homme comme il estoit ne fut oncques dìgne de converser ne habiter en  
queíque lieu ou les bons feussent. Et pour tant de sa mort guaires de eompte  
n’en doìt estre tenu. »

Chapitre XXXI. Cy parle dPtine autre grant bataille qi î'uí  
devant Babilonne la cité, ou le roy Fabur de Morien;'. í'nl  
desconfy, et comment messìre Gillion de Trasignies í'ul  
príns et mené prisonnier par les Mores a Trypoly en Baruurie.

Ainsi que dit est, messire Gillion et Hertan avecques îa pucellc en sa  
chambre faísoient leurs devises, et le roy Fabur de Morienne et le rov de  
Fés avec luy s’estoient rettrais en leurs tentes ou ilz faisoient leurs'  
plaintes pour la mort du roy Corsabrin de Vanclore. Alors, eulx deux  
ensamble leurs admiraulz íìrent serement solempnel sur l’ymage de  
que jamais du siege ne partiroient jusques a ce que a leur voulenté <  
le souldan et le Crestien, quy tant de dommage (folio 77) leur avoit i  
cité de Babilonne arse et destruite, les murs, les tours et les palais  
' nlusíeurs fois ay oŷ dire que beaucoup remaint de

fol pense, et que celluy quy sans son hoste fait son compte, aucuneffois  
advient que compter luy couvient deux fois. Je le dy pour îes deux roys  
payens quy ainsí aloyent menachant le souldan et messíre Gíllyon de Tra-  
signies, iesquelz estoient ou palais ou de leurs grans affaires se devisoient  
pour trouver moyen et maniere de garder la cité et de obvier aux emprises  
de leurs ennemis, lesquelz journellement faisoient de grans assaulz a la  
cité, mais ce fut pour neant, car oncques riens n’y peurent fourfaíre.  
Maintes courses, maintes saillies et maintes escarmuches y furent faittes  
par ceulx de dedens et ceulx de dehors. Grant espace fut ìa cité assegie et  
tant que a messire Gìllìon et a Hertan sembla la chose estre longue, meis-  
mement au souldan et a tous ses admiraulx ennuyoit moult fort. Et conclu-  
rent tous ensambie que mieulx vauldroit estre occis en bataille et prendre  
ielle adventure que Dieu plaisoit ieur donner que ainsi estre en tel dangier.  
Messire Gillíon quy par le souldan fut esleu a conduire et garder ses ostz  
et batailles prist jour de sailiir hors de la cite sur les ennemis. Et quant le  
jour fut venu, il fist crier par toute ia cité que vieuix et jennes ensemble  
ceulx quy avoient (folio 77v) accoustumé de porter armes feussent appres-  
tez de sailiir dehors aux champs pour deffendre leurs corps et ieur vies,  
leurs femmes et enfans et pour destruire et dechasser leurs ennemis hors  
de leur contree. Adont le poeupie ayant ouý le commandement de son  
seigneur fut appresté et yssy hors de ia cité ou estoit ìe souldan et messire  
Gillion quy desja avoit encommencié de ordonner ses batailles. Et d’autre  
part le roy des Moryens et le roy de Fés, voians les Babiionnois estre issus  
tíe ieur cité, encommencerent de marchier a l’encontre d’eulx tant que si  
prés furent l’un de l’autre que par deux costez encommencerent a tirer de  
dam et de flesches si espessement que ce sembloient nuees courans parmy  
l'air. Si obscur et noir y faisoit, tant pour la pouldriere comme pour l’alayne  
des chevauix et des gens, que a trés grant payne s’entrecongnoissoient ilz  
i'un l’autre. Messire Gillyon de Trasignies, comme trés preu chevaiiier qu’il  
estoit voyant que les deux ostz se joindoient ensamble, a tous lez se fery de  
grant randon ou mylíeu de ses ennemís, et a l’aborder qu’íl y fist, íl choisy  
ung Sarrazin auquel il donna de sa iance ung coup tant pesant que le fer a  
tout le fust iuy coula au travers des entrailles tellement qu’il la fist passer  
plus de pié et demy a l’autre iez sans empirier son boys et au retirer qu’il  
fist sa lance, le Payen chey mort par terre si que oncques puis n’en releva.  
Ifolio 78)

Ouant le preu chevallier eut sa lance au delivre, il fery ie second, le tiers  
£t le quart si les porta hors de ïeurs selles par terre si fìetement que oncques  
puis n’eurent pouoir d’eulx relever. Ains leur couvint finer miserablement  
ieurs jours entre les piés des chevaulx. Puis mist main a l’espee dont il  
faisoit merveilles d’armes. Hertan le aloit sieuvant de prés, ou il faisoit tant

grande occision de Payens que tenu seroit increable a le oỳr racompter.  
D’aultre part le roy de Morienne et le roy de Fés en admonnestant leurs  
gens du bien faire, mettoient Babilonnois a l’espee a tous costez.

Le souldan, voyant ses ennemis efforchier de occir et detrenchier ses  
hommes, haulça l’espee en advisant ung puissant admiral, nepveu au roy  
des Morres, auquel il bailla ung coup tant dur et tant pesant que la teste  
luy pourfendy jusques dedens le cervel. Puis pour resjoyr ses gens prist a  
crier « Babilonne ! ». Le roy Fabur, ayant veu le souldan quy son nepveu  
luy avoit occis, fery le souldan sur le heaulme ung coup d’espee sy grant  
qu’il le fist verser par terre tout estourdy. Mais le souldan, quy moult puis-  
sant de corps et habille estoit, se leva en piés, l’espee ou poing, en escriunt  
« Babilonne! » pour sa vie callengier et deffendre. Mais sa force et sa vertu  
luy eussent esté de petite valeur se par messire Gillion et Hertan n’eust si  
tost esté secouru. Et quant ilz entendirent le cry, (folio 78v) tantosl ie  
recongneurent et sceurent que de secours il avoit mestier. Eulx deu.x  
ensamble ferirent les destriers des esperons en fourdroiant et abatant tous  
ceulx que devant eulx rencontroient. Ilz desrompoient les grans presses et  
les esparpilloient en telle maniere que la n’y avoit tant hardy quy attendre  
les ozast.

Messire Gillion choisy en son venir l’admiral de Tripoly en Barbarie,  
auquel il donna ung cop d’espee si grant et pesant sur l’espaule que le bras  
et l’escu luy porta par terre puis le hurta par telle vertu qu’il le fist tnmber  
hors des archons de sa selle par terre entre les mors et affolez. Adont mes-  
sire Gillíon saisy son destrier par la regne et le presenta au souldan quy  
tantost monta dessus en remerchiant le chevallier du grant service que fait  
luy avoit. Adont le souldan, le preu chevallier Crestien et Hertan se ferirenl  
en la bataille en escriant « Babilonne ! ». Le cry et le bruit commencha de  
remforchier des deux parties tant horrible que cruelle chose estoit de l’oyr.  
Se racompter vouioie toutes les hauites proesses que ce jour fist le  
chevallier messire Gillion de Trasignies et Hertan ancoires sarrazin avcc  
luy, trop longue narration en seroit. Tellement se esprouverent que \wm»-  
sent Mores ou non, force leur fu non obstant leur deffense de ressortir et  
perdre terre, de quoy le roy Fabur et le roy de Fés furent moult dolai  
ilz veoient leur bataiile estre reboutee et ieurs gens occir, (folio 79) di  
chier et affoler a doleur, et tout ce procedoit par la proesse et vaillai - -  
deux chevalliers. Et quant ilz veirent que nul remede n’y pooyení Mi.'itrc.  
ilz prindrent a eulx hastivement rettraíre vers leurs nefz quy <  
riviere du Nyl les attendoient. Adont messire Gillion et Hertan aci  
gniés des Babilonnoys ies sieuvirent en les detrenchant et metta  
a tous costez, en telle multitude que les chemins et la champaigne  
rnuvers de gens mors et affolez en trés grant nombre. Voyant, mcssne .

Giilion, que le roy Fabur et le roy de Fés se retraioient vers la riviere du  
v i. et que Hertan maintenoit ia bataiile contre les Mores, combien que  
tosi l’eussent encìoz et mys a fin, se par le soudan n’eust esté secouru,  
e\nloitta tellement qu’il vint jusques a 3a nef du roy Fabur, Jequel desja  
c^toit entré dedens. Et le trés preu baceler, cuidant estre sieuvy des Babi-  
lonnoís, sailly en la nef, l’espee ou poing, en criant « Babilonne ! » Alors  
!cs Payens, voyans le chevallìer tout seuì, sailly en leur nef affin qu’il n’es-  
chappast, pour 3a grant haste qu’iìz eurent couperent les cordes de leurs  
ancres, et en faisant voílle, partirent du port et nagerent aval la riviere, de  
quoy messire Gillion, quant il vey en quel dangier il s’estoit bouté, fut  
mou.lt esbahy. D’aultre part, le soudan et Hertan accompaignié des Babi-  
lonnois mettoient a mort les fuyans tant que (folio 79v) pou en eschappa  
quc mors ne feussent. Moult grant gaaing y firent les Babilonnoìs, lequel  
fuí departy a ceulx quy mieulx desservy l’avoient. Adont le souldan appella  
11. .;ant et luy demanda quel part messire Gillion estoit tourné. « Sire, dist  
II.. :an, ainsi comme a plusieurs Mores me combatoie le vey passer chas-  
sant le roy Fabur de Morienne. » Adont le souldan le fist serchier a tous  
costez, mais ce fut pour neant car il fut moult quis. Touteffoís la n’eut  
personne qui dire luy en sceust nouvelles, de quoy iî fut tant doiant que  
plus ne pouoit. Combien que son doeul ne pouoit guaires aidier au preu  
messire Gillion, quy dedens la nef du roy Fabur se combatoit a meschief.  
M \s quant il vey la nef eslongier de la terre il fut trés courroucé et esbahy,  
lors perceu bien que sa force ne sa prouesse ne luy pouoit illec guaires  
prouffiter.

\insi que la nef eslongoit la terre, le souldan et plusieurs autres regar-  
dans sur la riviere du Nyl, ouirent les cris et le bruit que faisoient les Sar-  
razins a l’entour de messire Gillion quy a eulx se combatoit et si ne luy  
pouoient faire queSque secours ne ayde. Les pleurs, les regrets et les cris  
que firent le souldan et ses princes et admiraulz furent tant piteuz et si  
grans que jusques en la cité en estoient oỳs les clameurs pour ce que bien  
ieur estoit advis que la force, l’espee et le piller de Babilonne estoit perdu,  
voyans emmener, comme dit est, messire (folio 80) Gillyon prisonnier et  
q.u aucun secours ne luy pouoient faire. Alors le souldan, moult tristre et  
pensif et menant grant dueil, rentra en sa cité de Babilonne ou de sa fille  
Gracienne fut joyeusement receu. Mais quant elle perceu le souldan son  
pere. Hertan et plusieurs autres plourer et que aveuc eulx ne vey son chier  
messire Gillion le cuer luy juga de ce que advenu en estoit. Moult le  
st a regretter en son cuer sans moustrer samblant de trop grant cour-  
a celle fin que de leurs amours I’on ne se peust en riens apperchevoir.  
Ádont elle demanda a son pere pourquoy elle le voioit mener tel doeul. 11  
tuyrespondy que vive raison le mouvoit de ce faire pour la trés grant perte

qu’íl avoit recheue en ia prinse du chevaîiier crestien lequel il amoit plus  
que tous les autres hommes du monde. La belle Gracienne sachant a ia  
verité la prise et inconvenient de son amy, au mieulx qu’elle poeult cela son  
courage, et reconforta son pere puìs party d’illec et vínt en sa chambre ou  
elie print a faire ses regrets et lamentations pour son chier et vray amy que  
jamais plus ne cuidoit veoir. Atant se taist l’ístoire d’elie et du souldan pour  
racompter de l’estat du preu chevailier messire Gillion de Trasignies.

Chapitre XXXII. Comment messire Gillion de Trasignies fut  
prisonnier a Trypoiy en Barbarie, comment la vie luy fut  
respitee par ie coiiseil do roy de Fés et des três doiioureuses  
lamentations qu’il faisoit, Iny estant en une chartre. (faiio 8P-ì

Aprés ce que messire Gillyon fut entré en la nef du roy Fabur, cuidant  
que le souldan et les siens le deussent incontinent sieuvir, puis se vey encloz  
et prins dedens la nef et que nul remede ny pouoit mettre que mort ou  
prins ne feust, mouît devottement emprint a reciamer Nostre Seigneur en  
regrettant sa femme et son paijs oujamais ne pensoií a retourner. Cornme  
chevallier trés preu et hardy sans nulie crainte de mort, l’espee ou poing.  
encommença de ferir sur ceulx quy dedens la nef estoient. A l’un coupoii  
ung bras, a i’autre pourfendoit la teste jusques ens la chervelle. Ceìhiy quy  
du trenchant de son espee estoit attaint, n’avoit mestier de requerir !e mire.  
Car ainsi comme le sengier quy est aux abaiz se tenoit le preu chcvaliier  
dedens le chastel en poupe dont chassé avoit les Sarrazins. Et qnan! vers  
iuy les veoit approchier, ieur couroit sus comme celluy quy dc sa \ ie ne  
tenoit plus cure. 11 Ìeur decoupoit a I’un la main, a l’autre îe bras. a i'autre  
l’espaule et a i’autre Je col, si que du sang des mors et des navrez la nefestoit  
tainte et jonchie des affolez. Touteffoiz ce non obstant sa grant force et  
prouesse ne luy prouffìta guaires, car tant las et traveillié de comba  
retrouva qtie sa force luy failly, en telle maniere qu’il n’avoit bra.'. doi  
peust aidier, tout ce luy procedoit des playes qu’il avoìt receues doi  
sangluy estoit (folio 81) escoulé, pour quoy il devint tant foible quc i! i eu!  
pouoir de soy plus soustenir et fondy sur le plancher.

Les Sarrazins, voyans le preu chevallier en tel estat, saíllìrent <  
et de faít eust tantost esté occis n’eust esté le roy Fabur quy leur ■ ■  
vifluy rendissent. Adont ii fu tenu et loyé piés et mains, et ainsí it  
en la soute de la nef ou depuis físt dolloureusement ses lamei  
Dieu, tousjours regrettant sa femme, son enfant et le noble cont. ■I hn  
- amis. D’autre part, le roy Fabur, moult i ..'Sin’tK

sa ncríe et joyeulx de la prinse du preu chevaliier, naga tant sur la mer a  
■s ent et a voille qu’il arriva au port de Trypoly en Barbarie, ou il fut joyeu-  
sement receu comme seigneur du paijs qu’ii estoit. Et quant le roy Fabur  
ct ïc roy de Fés eurent mis píé a terre, ílz firent tirer messire Gíllion hors  
de h; nef puis ie firent mettre en une chartre moult parfonde et obscure ou  
ii se retrouva en grant misere.

Si tost que le roy Fabur se vey en son palais, il encommença de soy moult  
ph'.indre et lamenter a fortune pour la grant perte et dommaige qu’il avoit  
recuc devant Babilonne la cité. Mais fort se reconforta de ce que celluy  
avoì! en ses prisons par lequel tel dommaige luy estoit survenu, et sur iequel  
ii vouldra vengier son courrouz. Iì demanda au roy de Fés et aux admíraulx  
qu\ ia estoient de quel tourment et de quelle (folio 81 v) mort ilz pourroient  
faírc morir au Crestíen qu’en sa chartre tenoit. « Car c’est celluy propre  
qu> occist íe roy Ysoré de Damas, l’admiral d’Orbrie et depuis a fait finer  
au trenchant de son espee maint vaillant Sarrazins, aussi a il occis ie roy  
Corsabrin de Vanclore. — Sire, respondy le roy de Fés, se croire me voulez,  
vou.s ne le ferez si tost morir, mais le tenez en voz prisons a pain et eaue  
- iV' autre chose luy donner, et ia le faittes garder jusques au jour de la  
Sainí Jehan que voz pers et barons seront tous assamblez par devers vous.  
Alors, pour honnourer ie jour et faire le sacrefice a Mahom, le pourrez  
fairc jugier et mettre a mort par devant tous ceulx quy a la noble feste  
t venuz. »

í.v roy Fabur, ayant eníendu l’oppinion du roy de Fés, fut content d’en  
\* faìre ainsi et dist qu’il croiroit son conseil. Et vela comment pour celle fois  
taviefut respítee a messire Gillion deTrasignies, iequei en fut adverty par  
}e îoarrier, îequel luy racompta comment íí avoít esté prés de la fìn de ses  
jours, et que a ia Saint Jehan prochainement venant il devoit estre livré a  
v ire. Adont le preu chevallier se reconforta au mieulx qu’ii poeult et  
en îuy meismes que ung jour de respit, cent mars vault. Lors moult  
. îlement prist a dire : « O mon vray Dieu, je te supplie eí requier que  
r et conforter me voeulles, aínsi qu’ii en est bien en toy, et me delivrer  
1S2) du grant dangier ou a present je me retreuve. O trés noble paijs  
Haynnau, plus ne voeul penser a vous quant celle est morte que en ce  
î plus desiroie a veoir, et la creature que en elîe avoie engendré. Je  
ú Nostre Seigneur que de son ame voeulle avoir pitié et merchy, et  
: d’encombrier le noble conte de Haynnau ensemble tous mes bons  
quy pas ne scevent le peril et le meschief ou a present je me retreuve.  
' je recommande mon ame. O trés gentille dame Gracienne, or cou-  
que la grant amour qu’en vous ay trouvé soit a tousjoursinais d’entre  
■ tnoy separee. O Hertan mon trés chier amy, je suis tout certain que  
>ir pouez a ia veríté ou a present et comment je suis traìttié, je vous

congnois estre tel que me aideriez tant que dehors me rerouveroie, mais  
impossible vous est d’en rien sçavoir, dont il me poise. Ung pou vous lairay  
le parler des regrets et îamentations de messire Giîlion de Trasignyes  
jusques a ce que son lieu soit pour y retourner, pour racompter de i’estat  
de la noble puceiie Gracienne et de Hertan, le vaillant Sarrazìn.

Chapitre XXXIII. Comment la noble pucelle Gracienne et le  
preu Hertan estoient dolans de la prîse de messire Gillion, et  
eomment Hertan conclud de le aler querir.

Bien avez entendu comment madame Gracienne demenoit grant doeul  
pour la prise de messire Gillion son chier amy, (folio 82v) d’auître part  
Hertan quy nuyt et jour ne faisoit que penser par quel tour et maniere il i  
pourroit sçavoir ou estoit messire Gillyon, affin que aucun secours et ayde j  
luy peust faire pour le jetter hors de prison. Ung jour advínt quc îa beiie  
Gracienne manda a Hertan que vers elle voulsist venir en sa chambre  
parier. Hertan, moult desirant luy complaire, vint a eile et ia sahui mouit  
humbiement. « Hertan, dist ia pucelle, vous soyés le bien venu «'i ^icMés  
pour verìté qu’en moy ne heberge plaisir nejoye et aussi n’ay quelquc pouoir  
de dormir ne reposer jour ne nuyt, pensant tousjours a la trés grande for-  
tune du chevallier Crestien quy m’aymoit de trés bon coeur e( rnoy, my.  
Bien sçay qu’en la fin pour son amour me couvendra morir. Ceries se pos-  
sible m’estoit de moy transmuer en homme, jamais jour n’arresteroye de ie  
querir et serchier, jusques a ce que aucunes vrayes nouvelles en peusse -  
avoir. Ha Hertan mon amy, vous sçavez qu’ii vous aymoit loyaulment, bien '  
vous en doit souvenir. J’ay piusieurs fois oỳ reciter que : quy lo\ aulment;  
ayme, tard doìt oublier, Certes Hertan, jamais ne le pourroye mettre cn  
oubly et si m’est advis que pareiilement devez faire. — Madame :1 I lei-  
tan, ne pensez point que jamais le peusse oubiier. Car nuit et jour ne fay  
que penser la maniere et la voye par laquelle je le peusse secourir et ie

jetter hors du dangier en quoyje le sens. (folio 83)

Or vous diray en brtef, ainsi qu’il m’est advis, que i’on s’y pou  
conduire a celle fin que de luy vrayes nouveiles puissons avoir. J'av ai  
foís esté ou paijs de Morienne et si sçay parler le iangaige, pour quo.  
l’intention de aler descongneu par dela. Je congnois telle herbe dont ie íeray  
ma face noire et aussi mes mains, en telle fachon que de nul homme ae  
seray recongneu. Lors je passeray ia mer et iray en Barbarie a la court du .  
roy Fabur de Morienne. Et quant je y seray venu, je trouveray lachon et  
maniere de avoir aucun office a sa court. Et tant y sejourneray que,

messire Gillion est vivant, je trouveray maniere et moyen que je sçauray la  
verité de son fait et ou il est. Et s’ainsi estoit qu’il pieust a Dieu que le peusse

trouver, je ne fais quelque doubte que par decha, ne le vous doye ramener  
ct en brief terme. »

Quant la noble pucelle entendy Hertan, de la grant joie qu’elle eut le  
couru embrachier en disant: « O mon bon et leal amy, je prie a Dieu que  
ceìle grace vous voeulie ottroyer que en bonne santé puissiés tous deux  
i ctourner par decha et en brief terme. » Atant, sans plus tarder, madame  
Gracienne luy delivra foison or et argent. II s’appresta pour fournir son  
emprise. II trouva ung batel prest sur la riviere sur lequel il monta et naga  
jusques au port de Damiette, ou il eut une nef de marchans [toute20] preste,  
«ur quoy (folio 83v) il monta, et tant naga qu’il arriva a Trypoly ou le roy  
î’abur de Morienne estoit. Or pour îe present vous lairay a parler de Her-  
tan jusques heure soit d’y retourner, pour racompter du paijs de Haynnau

et de dame Marie de Trasignies avec Jehan et Gerard de Trasignies, ses  
deux filz.

(iiupitre XXXIV. Comment Jehan et Gerard de Trasignies  
Bjarnoierent a Condé sur FEscault, et comment iïz gaignerent  
le pris et l’onneur du tournoy.

\i' .is avez trés bien peu entendre par ceste histoire comment dame  
Marie de Trasignies nourry et endoctrina ses deux filz, c’est assçavoir  
Jt'Iian et Gerard, freres, enfans de messìre Gillion de Trasignies, desquelz  
au partement qu’il fist du paijs de Haynnau avoit íaíssee dame Marie, sa  
femme, enchainte, et lesquelz, comme dessus est dit, madame leur mere  
ies avoit nourriz et eslevez si grans que prestz estoienî a porter armes et  
que pour ce temps ne leur eschappoit jouste ne íournoy assamblees de  
ps i«wes ne esbatemens ou ilz ne se voulsissent moustrer.

in celluy temps, le conte de la Marche prist a femme la íìlle au duc de  
ihvl-.mt et furent les nopces faittes a Condé sur l’Escault, ouquel lieu en  
is nrayerie au prés de la ville, ledit conte fist pubiier et mander par tout que  
ung tournoy se feroit illec, tant que en moult de contrees fu sceu et que trés  
.nohle et grande assamblee se y fist, car la voix et la renommee en ala moult  
s. Tellement que en tout (folio 84) Haynnau, en Brabant ne en Pic-  
e ne demoura nobîe homme quy ia ne venist en point pour moustrer  
irtus. Les deux enfans Jehan et Gerard de Trasìgnies, eulx estans  
'«iwrtjs de ceste noble assamblee, parierent et conclurent ensemble qu’ilz

:re.

208

!\_■ DITION DU ROMAN DE GILLION DE TRAZEGNIES

nehien, iesquelz se rencontrerent de  
,, v vui cciiuv quy ne rompist sa lance. iVlais ie semneur  
d Lngiucn -’sscm' ìe con<e dc >a Mmchc m gcocp Si gram mu sov escu uue

yroíem. Car Jehan, quy estoit l’ainsné, appella Gerard son frere et luy dist:  
« Moti ch ier frere, moult grant voulenté et desir m’est prìs que vous et moy  
aiissiom jusques a Condé sur l’Escault pour veoir l’assamblee quy se y fera.  
Grant desir ay que faire y puissons chose dont de nous soit renommee.

í-"rere, respondy Gerard, je me donne grant merveille de ce que me dittes.  
ITesja sé'ac/ vous assez que n’avons or ne argent pour furnir a ce que mes-  
tier nous est. Trop mieulx nous vault demourer ceans que de y aler commc  
clieíif/. Touteffoiz vous sçavez que madame nostre mere a or et argent a  
nlenté. car elle ne fine jour et nuit de amasser et mettre en ses coffres, se  
tant pouons vers elle faire que aidier nous voeulle. Se croire me voulez.  
nous > rons a:u tournoy en point de chevaulx et d’armes, ainsi que en tel cas  
appaiticnt. si tournoirons et y jousterons aux plus grans et plus fors que  
irom er > pourrons, car Fon dist communement que celluy quy s’abaisse de  
!u> meismc'' treuve souvent quy l’aide a verser. Et pour ce, mon chier frere,  
ordonnons nostre fait en telle maniere que n’ayons quelque reprinse. Prc-  
uons no/ arnies (folio 84v) et noz chevauìx et alons vers Condé ! — Frere.  
respontiy Jehan, vostre plaìsir soit le mien. » Adont les deux freres ensamble  
se prindrcnl par les mains puis vindrent vers leur dame mere et, en euix  
mcttant a genoulx, la requirent humblement que aidier leur voulsist et  
baíliier or ci argent pour furnir a leur despense et avoir ce qu’il leur seroit  
tìecessaire.

La nobie dame, voyant ses deux filz humilier devant elle, print a lermoíer  
cn a\ ant souvenance de leur pere que tant bien ressembloient. A ceste heure  
jamuis ne leur eust riens refusé, mais moult leur dist et remoustra de trés  
bcaulx enseignemens et doctrines, puis leur fist avoir armeures, chevaulx.  
or es argenl et gens a plenté pour les servir. Aprés ce, tout en plourant, les  
bai.sa en ies recommandant a Dieu devotement.

|  |  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- | --- |
| Quant tout le | ur fait eurent appresté, | ilz prindrent | congié d' | eli |
| partirent. Et tan | t chevauchierent que a : | ung soir, ilz ar | riverent a | L C |
| ilz furent trés bie | n tog'cs ci. i'os',b oc mn. | moult notable | : homme. | Pc |
| ce vínt le matin. | , ilz se vestirent et pare | ;rent, et vindn | snt a la n | i es |
| grant eglise, drc | >it a l’eure que le conte | ae ia ìviarcne | devoit es |  |
| quoy ilz furent i | noult joyeulx quant sí £ | i point estoien | iî illec vei | iu; |
| tost ne sceurent | estre en ì eglise entrez. | que aevant en | ;lx ne veis | ;se |
| 85) passer l’espc | uisee et adestree de deu | x costez, c est | assavoir | !e < |
| Haynnau a l’un j | lez et le conte de Namut | ■ a l’autre : moi | ult belle c | fao |
| a veoir. Aprés c | e qu’ilz furent espouse; | z et le service | divin acc | 'OI |
| vindrent ou cfaas | ;tel ou le disner íust pre. | 9t. Des mets et | entremet | S Q |
| jour furent serv | ìz, ne vous voeul faire | long racompt | e pourc | e c |
| pourroie mettre | a les tous declairer. Mí | us quant vint | aprés le c | ti.Si |
| pousee accompL | lienié des dames et dar | noiselles alere | nt en la t | }F2 |

nt (fbmj§  
v'Ue de

;tc trop

elles trouverent les hours apprestez, garniz et couvers de riche tapísserie

sur lesquelz elles monterent. Adont les seìgneurs, voyans les dames estre

sur les hours, s’alerent apprester. Puis les heraulx encommencerent de cryer

que chascun venist au tournoy pour faire îe devoir tel que au cas apparte-

noit. Alors, aprés le cry fait, le duc de Brabant, le conte de Haynnau aveuc

luy, puís aprés le conte de Saint Pol et le conte de Namur, tous quatre

ensemble se vindrent mettre au dessoubz des hours pour attendre tous

venans. De l’autre part, pour eulx moustrer, vindrent grant foison chevai-

liers et barons, armez et habilliez moult richement pour accroistre leur los

et pris. Le seigneur d’Anthoing fut le premier; aprés le seigneur de Havrech,

le seigneur d’Enghien, le seigneur de la Hamede, le seigneur de Ligne, le

seigneur de Floyon, íe seigneur de Jeumont, ie seigneur (folio 85v) de Bos-

: sut et maint notable escuier du paìjs de Haynnau. Les deux enfans Jehan

; et Gerard de Trasignyes ne s’i oublierent pas, car en toutes les manieres

y que possible leur fut, ìlz se moustrerent bien en point et y rendirent payne,

T a celle fin d’estre congneus, et tindrent leur chemin par devant ies hours

T des dames en moult belle ordonnance, teilement que des dames furent

. moult loez, disans entr’elles que pour leur beau maintien faisoient fort a

T prisier, et prioient a Dieu que bonne fortune leur voulsìst envoyer.

Ainsi que entendre pouez, passoìent par devant les hours ceulx quy

I devoient jouster et tournoyer. Alors Ses herauiz encommencerent de cryer

que touí homme feist son heaulme lachier et disoient: « Maintenant sera

| veu celluy ou proeche et bonté est assise. Icy pourra estre veu celluy quy

sera digne d’estre amé. Icy sera pîainement veu le damoisei quy conquerra

chevaulx et armes pour son pris et loenge exaulchier. » Atant [buisines21],

trompettes et menestreiz emprindrent a sonner de toutes pars et heraulx a

cryerque chascun feist son devoir ainsi qu'ii en estoií ordonné. Les quaire

gians seigncu1’'' cv dessus nonune/ se liieicU v pan pou>- aucncirc tous

\en.ms !T ioi" ic noblc contc de Hu\nnnu ic\a !« nu.ín conucni'-nt en

fajsnu v-giH au scigncui de ìi,i\ iccii quejotisiei vouioit a fenconîiede iny  
i íolin ,'<ái

Aioi's :!z bcis.'.erent ies iances en picqiuaí ’oons cicstne.s u'cspcrons. m  
serenctm.ircrcnt sur ies cscus dc tc\* randon quo ieurs hmces tîonchonnerem  
en !Vi \dor.t ics heraulx s'csn icicnt \*cs uncs « Ha\ mv.u> 1 » ci >es rmtrt's  
«■ Ha\ru '■>' » Api és vindîem Ic eonte de Saini Pol U le sc'gu'M d'An'hoin'í,

ie eoiy'e dc Namur ct ic scigncur de L ter.c IVautre pa>-i vim Jt. /'oatc de la  
Marche a lcnconire dt1 scigneur d'F:■  
te! randoa qa'ii n’y eut

210

pou s’en failly qu’il ne le portast par terre. Quant l’espousee, quy aux hours  
estoit, vey son mary ainsi cliner en bas, de grant paour qu’elle eut, jetta  
ung moult hault cry, dont tous 3es seigneurs et dames prindrent a rire : l’un  
disoit a l’autre : « Ceste nouvelle dame a eu bien cause d’en faire ainsi  
doubtant le dangier de son mary, car se d’adventure il eust esté blechié, en  
ceste nuit n’eussent peu jouster ensemble.» Ainsi en parloient les plusieurs.  
Grant plaisir estoit de veoir la noble feste. Chascun s’efforchoit du bien  
faire pour los et pris acquerir. Maint chevallier et escuier y esprouverent  
leur vertu. Les deux freres de Trasignies se mirent en point pour faire leur  
devoir. Gerard, quy estoit maisné, fist serement que mieulx aymeroit de  
morir en bataille ou estour que pour ce jour il n’eust le loz (folio 86v) et  
pris du mieulx faisant. II regarda le conte de Namur et luy fist signe que  
contre luy vouloitjouster, et le conte, quy bien l’apperceu, se mist en poiní.  
Lors eulx deux baisserent les lances et vindrent l’un contre l’autre ; si fie-  
rement se attaindrent sur les escus que la lance du conte rompy en pieces.  
Mais Gerard, quy portoit une grosse lance, attaindy le conte ou mylíeu de  
l’escu ung coup si pesant que, voulsist le conte ou non, force luy fut de  
tumber par terre. Gerard saisi le destrier et le bailla a ung sien escuier, quy  
tout droit le mena a l’estache. Alors heraulx prindrent a crier de toutes pars  
« Trasígnies ! » puis aloient devant les hours crians : « Dames et damoi-  
selles, regardez le jenne amoureuz : pas n’est a mettre en oubly. » D’autre  
part le conte de Namur fut moult dolant et courrouchié de ce que ainsi  
avoit esté porté par terre par le coup d’un jenne enfant et son cheval perdu.  
Hastivement et tost luy fut amené ung nouvel cheval sur lequel il rnonta  
trés vistement, puis saisy une grosse lance et fist signe a Gerard que a  
l’encontre de luy venist. Et Gerard, quy autre chose ne demandoit, baissa  
bonne lance dont il assena le conte ung coup de tel randon sur le heaultne  
que les treches ne le peurent guarantir que le heaulme ne luy portast hors  
du chief et demoura devant les hours teste nue, de quoy il fut tant doiant  
que plus ne pouoit (folio 87) estre. Alors ie bruit et les recommandations  
se leverent par les heraulx : les ungs crioient « Trasignies ! », les autres«  
Au nouvel amoureux ! Lequel au jourd’huy conquerra l’honneur et ie pris  
quy tort ne luy fera ». Le tournoy et les joustes emprindrent a remforcbier:  
plusieurs chevalliers et escuiers eurent moult grant envie de ce que Gerard  
avoit le los des gens quy la estoient. Le seigneur de Jeumont, quy moult  
estoit fier, vintjouster a l’encontre de Gerard, sur lequel il rompy sa lance.  
Mais Gerard l’assena en l’escu par tel effort qu’il le porta hors de la selle.  
Lors saisy son destrier par la bride et l’envoia a l’estache par ung siefl  
escuier, dont le seigneur de Jeumont fut trop courroucíé. Alors hemul'  
encommencerent de nouvel a cryer « Trasignies ! », de quoy Jehan fut i  
ioveulx quant il veoit Gerard son frere ainsi besongnier et faire mervi -

Alors Jehan se fist haulmer et saisy une moult grosse lance. Si vint jouster  
i\ l'encontre du conte de Saint Pol, auquel il bailia ung coup si grant qu’il  
ic íist ployer et archonner sur la crupe du destrier, puìs passerent oultre a  
tant et revindrent la seconde fois. Le conte de Saint Pol failly a l’assener  
mais Jehan l’attaindy ou mylieu de l’escu tant rudement qu’il le porta jus  
du destrier ou mylieu de la prayerie, pour quoy Jehan saisy le bon destrier  
par la regne et l’envoya a l’estache. (fotio 87 v) Lots le conte de saínt Pol,  
so> voyant estre abbatu par ung si jenne escuyer fut moult dolant et prist  
tcl desplaisir en luy meismes que depuis tout le jour il ne voult jouster et  
reiourna en la viiie en son hostel. Le tournoy et la jouste durerent moult  
ionguement. Jehan et Gerard de Trasignies s’i esprouverent en telle maniere  
que de tous ceulx quy par illec estoient assamblez, avoient le loz, l’honneur  
eí ht renommee des mieulx faisans par leurs grans proesses et vaillances.

I v. gentil conte de Haynnau, voyant les deux freres de Trasignies eulx ainsi  
esnrouver, fut moult joyeulx et dist que es deux damoiseaulx, Nature  
s'amoustroit quy ne se poeult celer et quy bien ressembleront leur pere quy  
tout son temps fut preudomme, meismement toute la lignìe dont ilz sont  
descendus. Par ces deux freres, puet estre assez veu car par ieurs oeuvres  
moustrent que point ne fourlignent. Nostre Seigneur Dieu voeulle par  
grace avoir l’ame de leur pere. Alors le noble conte leva la main et fist signe  
a Jehan de Trasignies que a l’encontre de luy vouloit jouster. Mais Jehan,  
quv bien le recongneu, baíssa la chiere et desheaulma, puis vint vers le  
conte et luy dist : « Sire, ja Dieu ne plaise que tel oultraige soit trouvé en  
moy que ma lance soit a l’encontre de vous couchee. Je suis voz liges homs,  
pour quoyje vous doy foy et loyaulté, pareillement comme a fait mon chier  
pere que Dieu (folio 88) voeulle garder s’il est en vie, et s’il est mort Dieu  
luy pardoinst. Pour tout l’or du monde, ne vouldroie jouster a l’encontre  
de • ous, considéré le peril quy en pourroit ensieuvir, car se d’aventure vous  
blechoie ou faisoie chose quy ne vous feust agreable ou desplaisante, jamais  
au coeur n’auroye que despiaisìr. » Le conte, ayant entendu la raison du  
damoisel, luy en sceut grant gré et luy dist: « Certes Jehan, Nature vous a  
pourveu et demoustré trés clerement le lieu dont vous estes party. » Adont  
le conîe de la Marche escria a Jehan que a l’encontre de luy vouloit jouster,  
ei Jehan, quy bien l’avoit entendu par le signe que fait luy avoit, baissa  
bonne lance aprés qu’il fut reheaulmé, et le conte de la Marche luy vint  
encontre. Eulx deux picquans leurs destriers quy couroient de randon, le  
eonte de la Marche assena Jehan ou plain de l’escu ung coup si pesant que  
! tce tronchonna en l’air. Mais Jehan, quy toute sa force et estude avoit  
!-'isc a bien asseoír son coup, fery le conte de la Marche sur l’escu ung si  
torchon que, jambes levees, le porta hors de la selle par terre. Adont  
ì arresta le destrier par la regne puis l’envoia ou bon luy sembla. Alors

heraulx s’escrierent a haulte voix: « Fleur de chevailerie, proece et renommé  
est au jour d’huy donnee aux deux freres heritiers de la terre de Trasi-  
gnyes. » La nouvelle marìee, voyant son espeuz (folio 88v) estre porté par  
terre, demanda incontinent a ung herault se son seigneur et espouz estoit  
point navré ne blechié, ou s’il avoit chose dont il se deust douloir, et le  
herault luy respondy que non. Lors le tournoy remforcha moult grant.  
Maint vaillant homme y furent portez par terre, mais sur tous ceulx quy  
la furent, les deux freres Jehan et Gerard de Trasignyes emporterent ie  
bruit. Tous disoient îes ungs aux autres que moult bien ressembíoient leur  
pere. Heraulx aloient criant par la prayerie « Haynnau ! Saint Pol ! La  
Marche ! Anthoing ! Ligne ! Le Hamede ! Enghien ! Havrech ! Jeumont! t  
Bossut! Fioyon ! et Audregnies! », mais par dessus tous, avoyent le bruit j  
ceulx de Trasignyes, comme raison estoit. Gerard y gaingna sept destriers 1  
et Jehan son frere en y gaingna chincq.

Gerard, quy trés grant desir avoit de faire chose dont il en peust avoir  
renommee, dist aux heraulz que hardiement críaissent « Trasignyes ! » et  
que ilz en seroient bien payés. Illec avoit grant foison chevalliers ei escuiers.  
dolans et tourblez de ce qu’ilz veoient que par les deux freres dc Tra.signyes  
le bruit et l’honneur dn tournoy seroit emporté. Et Jehan, qu\ trés bien  
entendy ces complaintes, dist a Gerard : « Frere, plenté en a ou íournoy  
quy ont grant desir de nous veoir reculez et nostre renommcv aneantie.  
—Par ma foy beau frere, respondy Gerard, pas ne voeul que (foln> 89; nous  
partons jusques a ce que tous soíent yssus du champ. Vous et moy serons  
les derreniers se croire me voulez. — Frere, dist Jehan, le soir appi  
D’aultre part je apperchoy que a plusíeurs ennuye de ce que t  
icy demourez, car tout leur desir si est de nous veoir renverser eí norl'  
terre. Et pour ce, je conseilleroìe que durant nostre bonne fort  
d’icy. —Certes, chier frere, dist Gerard, je promets a Dieu que de  
place ne partiray tant qu’il y aura ung seul homme a quy je pc  
soit chevallier ou escuier ou homme d’auctorité. » Atant il pi'  
cheval d’esperons et, lance baissee, va ferir le seigneur d’Enghien <  
de I’escu ung coup tant pesant que a ia roideur de la lance il le por  
destrier par terre. Aprés ce, Jehan son frere en fist autant au se  
Jeumont. Alors se renforcha le tournoy. La eust l’on veu orguei i et  
regner: chascun desiroit de abatre son compaignon. Si advenoit aux dames. ■ ,  
quy es hours estoient, que les unes estoient joyeuses et les autres d^í.nitev .  
tant pour leurs mariz comme pour leurs freres ou aucuns amiz • ■

avoient. Telle y vey son mary, quy bien eust voulu que d’illec ne íeu -i .

party, a celle fin de renouveller, car Ven dist communement que  
mengier d’un pain ennuye aucuneffois. Se Ies coups de lance c L'- ■■

89v) grans fais d’armes quy en celluy jour furent faiz en la

■

I

I

**1**

C'ondc sur Ì’Escault vouloye icy racompter, trop pourroit ennuyer aux  
escoutans. Mais sur tous autres, ìes deux freres Jehan et Gerard de Trasí-  
gnies emporterent le ioz, le pris et la renomme de i’estour par leur hauite  
proesse, Lors vint la nuyt quy 3es departy et ainsí rentrerent tous dedens  
ía ijJu ou les herauix n’abandonnerent ie deux freres en criant « Trasi-  
gnies i »jusques ílz furent en leur hostel, de quoy les deux damoiseaulx  
a\oìent moult grant leesse. Si tost qu’iiz furent descenduz eí desarmez, ilz  
\ iïìd rcnt acourt ou estoient tous les barons et chevaiiiers assamblez. Lors  
ies lables furent mises, les coníes de Haynnau et celluy de ia Marche ades-  
trereni i’espousee, si ia firent seoir a table, ou toute l’assambiee fut moult  
richement servie de tout ce que en teì cas appartenoít.

deux freres de Trasignies servirent ce soir le conte de Haynnau au  
soupper, ou moult furent regardez des princes et barons, des chevalïiers,  
dcs dames et damoiselles, euix esmerveiilans de ieurs fais consideré ieur  
grar.t jennesse. Tous les loerent et priserení mouît en ramenaní a memoire  
ia graut proesse et bonne renommee quy regnoìt en messire Giliion ieur  
perc. disans que de ce bien iuy ressembloient. Moult fut illec regretté leur  
noblc pere, prians a Dieu qu’ii eust de luy pitié (folio 90) et merchy, et qu’en  
son paradis le vouisist Jogier.

Ainsi que dit est, fut iilec parlé du seigneur de Trasignies et de ses deux  
filz ensemble de plusieurs autres propoz. Le conte de Haynnau, estant assis  
au prés de 3’espousee, luy dist: « Ma cousine, bien devez Nostre Seigneur  
Dìeu ioer quant pour l’amour de vous s’est au jourd’huy faitte une tant  
noble assamblee de barons et de chevalliers. — Sire, respondy la dame,  
trés humblement ì’en rens graces et vous aussi et ceuix quy tei honneur  
tn’ont iait. »

ì c. dcux freres de Trasignies, estans devant leur seigneur comme dit  
esí, furent par luy fort regardez et iuy serabla que Jehan estoit plus attem-  
pré que Gerard n’estoit, iors dist: « Beau sìre Dieu, voz euvres sont esmer-  
veillabíes et inestimables. Je voy en ma presence deux freres tous d’un pere  
et d’une mere engendrez, voíre de une portee, que Nature a teiiement  
tnez que i’un est bien attempré en maniere et en parler, et l’autre est  
chault et bouìilant pour ses vouioirs accompiír. » Et vela ce qu’il en  
ioit au noble conte. Le souper fut moult notable et quant point fut,  
tables furent ostees, si se prindrent a deviser par la saile les ungs aux  
' Les jousteurs, tenans i’un i’autre par les mains, se tirerent a part,  
P'eu/ scepvoir ie prìs quant il sera presenté a celluy quy l’aura desservy.  
^•vv uunJes pucelies de bien haulte lìgnye le porterent, i’une l’espervier  
io 9Qv) poing et 3’autre damoiselie, le faulcon de deux mues, les  
" z devant elles, ainsi adestrees comme vous avez ouý et passerent  
P>-u dai.,:fois par devant les jousteurs. Puis au troisieme tour, l’une dei

damoiselles portant l’espervier sur le poing, le genoul a terre, se mìst  
devant Gerard en luy disant: « Noble escuíer, par vostre haulte proesse et  
vaillance avez au jourd’huy conquis le pris de l’estour, pour quoy par ies  
dames et chevalliers a estéjugié que devez avoir l’onneur et le pris, comme  
raison est. » Gerard, trés joieulx de l’honneur que fait luy estoit, en mer-  
ciant les dames et damoiselles receu l’esprevier, en baisant ceile quy luy  
presentoit.

La seconde damoiseîle, portant le faulcon sur ie poing, vint devant ie  
conte de Namur et le luy presenta, dont il eut moult grant joye. Alors de  
toutes pars, ia feste fut grande et pleniere, laquelle dura par trois jours et  
au .uif. jour, chascun retourna au lieu dont ìl estoit venu. Aprés ce qu’iiz  
eurent prins congié du conte et de la nouvelie mariee sa compaígne, les  
deux freres de Trasignies mouit joieuix retournerent devers leur dame mere:  
a Trasignies, quy les receu trés joyeusement. Gerard, i’espervier sur 1?  
poing, vint vers sa dame et mere, et en ia trés humblement saluant, iuy  
bailia J’esprevier en garde. Et la noble dame moult courtoisement le receu  
de son chier (folio 91) filz, mais en le prenant, les lermes luy cheirent des  
yeuix. Jehan, le filz ainsné, voyant sa dame et mere plourer, luy dist:

« Certes madame, trop ne me puis esmerveíliier de ce que ainsi vous voy  
piourer. Car sur toute rien devríés avoir joye, veu que l’honneur de la leste  
et le pris vous avons apporté. — Mes trés chiers filz, díst la nobie dame, ies  
pieurs ne les gemirs que me voyés faire ne sont pas a cause de vostre venue  
ne de vostre bien, mais quant j’ay veu l’esprevier apporter, souvenu m'est  
de monseigneur vostre pere.» Atant ilz prindrent a reconforter ieurchiere  
dame et mere en parlant de piusieurs autres choses. Le soupper ím prest,  
si se mirent a table ou ilz furent en grant ieesse en racomptam et íaisant  
leurs devises du tournoy ou ilz avoient esté comme dit est, dont la dame  
en les ascoutant print grant plaisir. Ainsi se passa le soupper en telles ou  
semblables devises. Et quant iiz eurent souppé et ung pou se furent arraí-  
sonnez, les chambres furent prestes, si s’en ala chascun reposer. Ceiie nuit,  
vint a Jehan en advision qu’il estoit oultre la mer et qu’il veoil son propre  
pere estre enfermé en une cage de fer, laquelie estoit en une gnmde e  
fonde fosse. Puis aprés, veoit a l’entour de la cage voleter une íourteielle -i  
iaqueíîe messire Giiîion prenoìt son deduit, dont a celle heure se print â  
esveillier en soy esmerveíllant de ce songe, penser (folìo 9Iv) n- r, n\*'iî en  
soy quelle signifiance ce pouoit estre. 11 esveilia son frere Gerard. auquíí  
bien au long racompía sa vision. Puis, quant ilz eurent ung i’ci ■  
Jehan disî a Gerard : « Mon frere, se telz estions que devrions cstre, t<  
deux ensemble, sans pius arrester, devrions aler querir et sercl  
gneur nostre pere, ne jamais ne devrions retourner jusques  
aurions certaines nouvelles, se il est vif ou mort. Nous sommes d('l'

215

assez pour porter armes et querir les adventures, ainsi que ja piecha fist  
: monseigîieuT nostre pere, car a icy tousjours demourer, trés pou d’honneur

\ pouons conquester. » Euix deux ensembie en celle nuit conclurent l’un  
a\ec l'autre de non jamais arrester jusques a ce que de leur pere sçauroient  
la \crué de son estat. Et quant le jour apparu, ilz se leverent et alerent oyr  
mcs\e. Et aprés la messe oýe, iiz vindrent vers ieur dame mere, a laqueile  
il/ racompterent leur voulenté et tout ce qu’ilz avoìent emprins a faive. La  
d-ime oyant ses deux filz en voulenté de aler querir ìeur pere, plourant  
tcnclrcment leur dist : « O mes trés chiers enfans, comment pourroit ce  
esírc que ayés les coeurs tant durs de moy ainsi habandonner et iaissier  
seuie. moy quy tant souef vous ay nourry ? Las desormais, quy sera ceiîuy  
ou cclle a quy de mes tribulations me pourray reconforter ? (folio 92) Pour  
\ v, i .oes três chiers enfans, pensez y três bien avant que telle charge  
- cníreprenez a faire, car ja piecha ay ouý dire que celluy ou ceulx quy îes  
! loingtains voyages emprendent, sont tenus pour foìz se premiers ilz n’ad-  
visem u quelle fin ilz en pourront venir. — Ma chiere dame et mere, dist  
j jehan. pour Dieu voeulliés cesser vostre dueil, et se il plaist a Nostre Sei-  
neur. nous passerons la mer et yrons querir monseigneur nostre pere. Bien  
ourra estre qu’en aucun lieu en guerre ou en estour le pourrons trouver,  
si porterons noz armes et blasons affin qu’il nous puist recongnoistre et  
ous. îuy. » Adont la noble dame, voyant que nullement ne leur pouoit  
estourner leur emprise, du grant dueil qu’elle eut a.u coeur chey pausmee  
evani eulx. Et quant elle se revint, elle jetta ung moult hault cry et dist:

- (> mon vray Dìeu, a quelle heure fus je oncques nee pour telle douleur  
ìr ? Or voy je bien que j’ay perdu le pere, aussi feray je les etifans.»  
i et Gerard la reconforterent au mieuîx qu’ilz peurent. Et la dame,  
estoit sage et dìscrete, doulcement leur requist que brief feissent retour,  
litrement possible luy seroít de guaires vivre. « Madame, dist Jehan,  
us n’ayés quelque doubte, car moyennant la grace debiostre Seigneur,  
s tant que de nostre pere eí de nous aurez brieí bonnes nouvelles, —  
Me- irés chiers enfans, dist la dame, de ce vous puist Dieu oŷr.»(foìio 92v)

11 ’s la bonne dame aîa a ses coffres, si donna et departy a ses deux filz  
- argent latgement pour leur despense faire. Ilz s’appresterent et mirent  
fint, puis príndrent congié de leur mere, laquelle tout en plourant ies  
Au departír, la noble dame appelia Jehan son filz ainsné et. en tyrant  
:ge de son doy, luy dist: « Mon chier filz, ceste verge vous presetvte,  
vostre pere me donna quant de ceans se party, si vous requierque  
" roeulIiés garder. » Atant s’en departirent, ayans les coeurs si serrez  
e et les enfans que ung seul mot ne peurent parler. Àvecques eulx  
rent deux jennes serviteurs pour eulx servir et penser de ieurs  
.. A celle heure se partirent de leur dame mere qu’ilz furent plus

de sept ans ainchois que vers elle retournassent. La noble dame assez et  
souvent les regrettoit. Ilz chevaucherent per Allemaigne tant qu’en Lom-  
bardie entrerent, laqueîle en briefz jours passerent et vindrent a Rome. Et  
quant la eurent sejourné deux jours, ilz monterent a cheval bien en point  
et habilliés. Et tant chevaucherent sans adventure trouver, dont mention  
doye estre faitte, qu’ilz arriverent au port de Napples, ou ilz trouverent une  
nef de marchans quy d’illec vouloient aler en Surie. Ilz marchanderent au  
pattron avecques lequeî ilz furent d’accord de leur passage. Uz monterent  
sur (folio 93) la mer, eulx garniz de ce que mestier leur estoit. Et quant le  
point dujour fut venu, le patron commanda a lever les ancres, et en faisant  
voille ilz partirent du port. Ilz eurent bon vent quy en peu d’heure leur fist  
eslongier les terres. Des deux jennes damoiseaulx vous lairons a parler,  
pour racompter des fais et adventures de messire Gillion leur pere.

Chapitre XXXV. Comment Hertan se party de Babilonne taint  
et noirchy, comment il vint a Tripoly en Barbarie ou messire  
Gillioiì de Trasignies estoit prisonnier et comment íl fut de-  
livré par le fait du Ieal Hertan.

Vous avez icy dessus assez peu entendre la maniere et comment le prcu  
chevallier messire Gillion de Trasignies fut emmené et prins dedens !a nef  
du roy Fabur de Morienne, lequel le vouloit faire morír, n’eust esté quc le  
roy de Fés, comme dit est, conseilla de le ancoires garder ; et commcnt !e  
roy Fabur le fist mettre en une chartre moult obscure et tenebreuse. cn  
laquelle il eut moult a souffrir. Car jour ne luy eschappoit que du chartrier  
ne feust villainement batu, et aveuc ce, estoit mis au pain et a l’eaue. Sou-  
vent reclamoit son leal amy Hertan en disant: « O mon parfait et bon am>.  
je tiens que la mere ne pourroit tant amer son enfant comme je vous ay  
aymé et vous, moy. Jamais plus ne vous verray. O trés noble pucelle Gra-  
cienne, mon espoir si estoit (folio 93v) de vous prendre a femme en vous  
espousant selon la loy crestienne, et aussi de non jamais retourner 011 paijs  
de Haynnau, puis que j’ay perdu celle que tant loyaulment avoie amei. I .'  
moy homme malfortuné, je suis certain que en ceste chartre obscurc me  
fault finer mes jours en grant misere et povreté. D’aultre part, puis je bien  
dire que se Hertan, quy tant est leal, sçavoit ou estoit ìnformé du lieu ou  
je suis et du martire que je y seuffre, il se mettroit en l’adventure de sa vie  
perdre pour moy sauver la mienne et moy delivrer hors du dangier ou a  
present je suis. Je prie a Dieu que saulver et garder le voeulle, non pour  
tant je parle folement, car il ne m’est parent ne cousin pour quoy il'  
telle chose emprendre et si dist on souvent que quy eslonge de l’ueil, ii  
eslonge du coeur, » Touteffoiz, quoy que le preu chevallier deist ou pensast,  
Hertan ne laissa mie qu’il ne exposast son corps et sa vie a l’adventure pour  
le serchier et trouver. Si prìnt congié de la pucelle Gracíenne, puis d’une  
herbe qu’il congnoissoit se frota la face et les mains, en telle maniere que  
nul, tant eust esté son privé, ne l’eust janoais sceu congnoistre, dont la belîe  
Gracienne eut moult grant joye. Et aprés ce, il monta sur une naisselle que  
sur la riviere du Nyl avoit fait appareillier, et tant exploitta qu’il arriva a  
Damiette ou il monta sur une nef de marchans, sur laquelie il ala en leur  
compaignie jusques a (folio 94) Tryppoly en Barbarie ou pour lors le roy  
Fabur de Morienne se tenoit. Hertan avoit celle part autrefois esté et  
congnoissoit assez bien la marche et les passages, aussi il sçavoit parler le  
langaige, quy luy estoit ung grant avantaige pour parfournir son emprise.  
Si a point vint en la cité de Tripoly qu’il y arriva le jour de la Saint Jehan,  
auquel jour le roy Fabur faisoit une solempnelle feste. Quant Hertan fuí  
saiily de ia nef, il vínt ou palais ou íl trouva le roy Fabur seant a table. Si  
tost que leans fut entré, en soy mettant a ung genoul salua le roy de son  
dieu Mahom, luy priant que accroistre luy voeulle honneur et joye, gloire  
eî reverence. Le roy Fabur le príst a regarder et luy demanda dont il venoit  
ne quelle chose il aloit querant. « Sire, dist Hertan, sachìés que de Damas  
suys natìf et nourry. Tout mon temps ay servy le roy Ysoré, duquel Mahom  
ait l’ame, íequel fut par ung faulz et desieal Crestien occis devant Babilonne  
la cité, ne sçay dont deable pouoit estre la venu. Verité est que a celle jour-  
nee je fus blechié perilleusement et en plusieurs lieux, mais depuis me suis  
tenu a sejour ung espace de temps en Aiexandrie, ou de mes playes ay esté  
sané et guary. Puis suys icy venu pour vous servir et tellement me y conduire  
et gouverner que mon service vous sera agreable. Pour quoyje vous supplie  
et requier trés humblement que en favenr de mon bon seigneur (folio 94v)  
le roy Ysoré, vous plaise de moy recepvoir en vostre service. — Beau sire,  
dist le roy Fabur, il couvient que de toy je sache en quel office tu me  
vouldroyes servir. — Sire, par Mahom, ce dist Hertan, tout mon temps ay  
servy le roy Ysoré a estre garde et goyelier de ses prisons. Autre stille je ne  
me meslay oncques jour de ma vie, et aussi a ung besoing je me aide de  
l'cscu et de la lance, de l’espee et du glave, a píé et a chevai. — Amiz, dist  
le roy Fabur, puis que de ce vous sçavez entremetre, de ma famille je vous  
retiens et vous fay de cy en avant goyelier et garde de mes chartres et prì-  
sons. Et vous vient tellement a propoz que en vostre garde aurez le Crestien  
quy devant Babilonne occist le roy Ysoré vostre maistre, duquel je vous  
baiile le gouvernement; dedens mes prisons le pourrez trouver. »

I antost que le leal Hertan eut entendu le roy Fabur, sans en faire quelque  
sembiant ii en fut tant joyeulx que plus ne pouoit. Mais pour parfournir

son entreprinse, il encommença de roullier moult fort les yeulx et res-  
traindre les dens si que mieulx sembloit ung ennemy d’enfer que ung  
homme mortel. Adont le roy Fabur le print trés fort a regarder et ne se  
pouoit assez esmerveillier de sa grant cruaulté dont tant en moustroit, si  
luy demanda comment il estoit appellé. « Sire, respondy Hertan, mon nom  
est Vivant. (folio 95)

* Vivant, beau sire, dist le roy Fabur, puis que ainsi estes appellé, oyés  
  ce que je vous voeul dire. Verité est que naguaires quant vous oýstes parler  
  du Crestien quy est dedens ma chartre, je vous vey taindre et paliir et sou-  
  vent muer couleur. Si me dittes la cause dont ce vient et gardez bien que ne  
  ie me celez. — Sire, dist Hertan, sachiés certainement que quant je vous  
  ay ouý parler du Crestien, lequel, comme dit vous ay, mist a mort mon bon  
  seigneur le roy Ysoré de Damas, je n’euz membre sur moy quy par grant  
  aỳr et courrouz ne me tressuast. Las moy, assez ne me puis esmerveillier  
  que tant l’avez laissié vivre, veu que tant de nobles hommes croyans en  
  nostre loy a occis et mis a mort; grant dommaige est que piecha n’est des-  
  truit. Puis que ainsi est et que en mon gouvernement l’avez mis, er tclle  
  manìere en ordonneray que a vous ne a autre ne fera jamais desplaisir ne  
  dommaige. Sire, ores pouez avoir entendu la cause et pourquoy vous m'a\ez  
  veu muer couleur, car c’est celluy proprement quy en la bataille me r.avra  
  et me eust occis se gaignié ne l’eusse a la fuitte.
* Vivant, dist le roy, a celle fin que de luy soiés vengié, voeul que ayés  
  les clefz et la garde de la prison.» Atant le roy Fabur fist appeller le tourricr  
  quy estoit pervers et mauvais, et luy osta les clefz de la prison et les baílla  
  en la main de Hertan, et dist a ce pervers tourrier que (folio 95v) d’un autre  
  meilleur office le pourverroít. « Sire, respondy îe tourrier, bien me plaist  
  puis que vostre voulenté est telle. »

Alors Hertan, ayant les clefz de la prison, jura sur la loy de Mahom que  
au roy en renderoit bon compte. Et ainsi comme vous oyés, fu Hert  
le roy Fabur ordonné garde de ses prisons. Aprés ces choses faittes,

Fabur se retray en sa chambre, et Hertan, les clefz en sa main, tenant ung  
groz baston, s’en vínt tout droit vers la chartre. Plusieurs Sarrazins íe sicu-  
voient pour les manieres qu’il faisoit de vouloir batre messire Gillion. Entre  
eulx disoient que oncques plus criminel tourrier n’avoient veu et que le  
prisonnier crestien devoit avoir moult grant paour. Ainsí s’en aloient devi-  
sans puis retournerent arriere dedens le palais. Et Hertan vint a l’hi'..' ile  
la chartre si la defferma. Mais quant messire Gillyon l’entendy ouvrìr, de  
la grant paour qu’il eut a tous costez print a tressuer et dist: « Mon  
Dieu quy a ton ymage et samblance m’as fait et creé, je te supplie trés  
huinbîement que conforter et aydier me voeulles. » Quant Hertan eut les  
huys de la chartre ouvers, ainchois que dedens entrast, regarda a reuioui

de luy se par illec avoit personne quy oỳr ou escouter les peust. 11 vint a  
messire Gillyon, lequel il trouva moult effraé, et luy dist: « Par mon dieu  
.' hom, faulz et desloyal Crestien, mal vous est (folío 96) venu, car de par  
!e roy Fabur, suis de nouvel gardien de ceste prison pour l’amour de mon  
bon roy et seigneur le roy Ysoré de Damas que vous avez murdry devant  
, ■ álonne. De cestuy baston chascun jour desormais vous aurez tant de  
cops sur les os que tout serez defroissié. » Si tost qu’il eut ce dit, îe bon  
chevallier joindy les mains ensemble et luy requist que merchy et pitié  
\onlsist de luy avoir « ou je te prie que tout a une fois tu me voeulles incon-  
‘linont occir, Car trop mieulx ayme a morir tout a une fois que de plus vivre  
a tclle douleur. Desja tu poeulz veoir que je suis tant foible que je ne me  
puis plus aidier ne remuer, Dieu soit loé de tout. »

Quant Hertan eut veu et entendu le chevallier, de plourer ne sceust peu  
tenir et dist : « Comment doncques, messire Gillion trés preu chevallier,  
ne me recongnoissiés vous point ? Je suis Hertan quy pour l’amour de vous  
av souffert mainte payne et enduré le froit et le chault et moult de mesaises  
et perilz. Venez moy embrachier, je suis venu icy pour allegier voz maulx.  
Mna viaire et mes mains ay noirchy a celle fin de non estre recongneu. »  
\, ■ int il luy racompta toute la maniere et comment il estoit retenu par le  
rov Fabur pour estre gardien de ses chartres et prisons, « et par especial  
de vous, car il vous hait plus que tous les hommes du monde. Mais puis  
que ainsi est et que a ce faire m’a commis, de vous feray (folio 96v) si bonne  
garde que plus ne luy sera besoing d’en avoir soing. — Certes Hertan, dist  
le chevallier, j’en doy bien rendre graces a Dieu et a vous aussi, quant en  
tel peril et adventure vous estes mis pour moy faire secours et ayde.» Adont  
II ■ 'tan luy osta les fers dont il estoit enchaynné et luy donna a boire et a  
mengier, et luy dist que du surplus yroit penser. Atant il party de la chartre  
et refferma l’huys, les clefz en sa main et le baston en son poing, et s’en vint  
vers le palais soy pourmener avecques les autres Sarrazíns. Et quant l’eure  
tlu disner venoit, sa viande et son vin luy estoit apporté en sa tour, a quoy  
il ne attouchoit jusques a ce qu’il veoit l’eure que sans nul dangier peust  
aler vers le prisonnier. Et vers le soir, quant chascun estoit rettrait, il le  
visittoit. Adont desverroulloit les huis de la chartre et venoit devers messire  
Gillion et la, eulx deux ensemble des biens qu’ilz avoient, mengoient a leur  
pìaisir. Et aprés ce, Hertan menoit le chevallier couchier aveuc luy et au  
plus matin, il le ramenoit en la chartre. Nuit et jour ne faìsoit que penser  
comment pour le mieulx il pourroit messire Gillyon oster hors de ce dan-  
gier, si delibera en luy meismes qu’il y laira la vie avant que de ce dangier  
ne le delivre. Chascun jour s’aloit pourmener et amoustrer devant le palais  
du roy, les clefz des prisons en l’une main et ung groz baston en l’autre  
®am. 11 estoit trés bien en la grace (folio 97) du roy Fabur, lequel appella

ungjour Hertan et luy demanda se le Crestien estoit ancoires fort, veu que  
il ne mengoit que pain et beuvoit eaue. « Sire, ce dist Hertan, impossible  
luy seroit d’avoir quelque force, car avec ce qu’il est mal gouverné, jour ne  
luy eschappe que de groz baston n’ait jusques a douze cops sur ses costez.»  
Alors le roy, en sousrianí luy dist que moult bien faisoit et que ainsi conti-  
nuast chascun jour. « Sire, dist Hertan, si trés grant plaisir prens a le batre  
que de tous les maulz que en ma vie ay euz ne me souvient. » Atant le roy  
Fabur party d’illec fort joyeulx, mais s’il sceust la chose ainsì comme elle  
aloit, oncques a messire Gillion ne a Hertan n’advint plus grant meschief,  
car a doleur et grant martire les eust fait morir. Hertan, par son soubtil  
engien, fist tant que des grans et petis estoit moult aymé, tousjours pensant  
a quel fin il pourroit venir en seurement parfurnissant son emprise a son  
prouffit et honneur.

Ungjour advint que le roy Fabur avoit esté chasser ou il avoit esté moult  
traveillié, pour quoy toute la nuyt fut tant laz que force luy fut de se retraire  
plus tempre que autreffoiz n’avoit accoustumé. Hertan, advisant en luy  
meismes que se jamaís estoit heure d’entendre a la delivrance du chevallier  
et de luy, que l’heure estoit venue d’y penser, alors il fist garnison de haubers  
et d’espees, (folio 97v) puis vint en la chartre ou il trouva messire Gillioti  
et luy dist: « Sire, ce haubert vous couvient vestir eí ceste espee chaindre,  
car se jamais voulons partir d’icy, l’eure est venue pour ce faire. » Alors  
eulx deux se appresterent, puis saillirent dehors et vindrent en la chamhre  
de Hertan. Ilz prindrent chascun ung mantel que ilz affublerent et parti-:  
rent de la chambre le plus secretement qu’ilz peurent et passerent parmy  
le palais, et tant exploitterent qu’ilz vindrent a la porte. Hertan appella lc  
portier, lequel dormoit moult fort. Mais quant il oỳ Hertan quy huchoit,  
bien le recongneu, si luy demanda pourquoy si matin estoit levé. Hertan  
lui respondy que sur la praierie se vouloit aler ung petit esbatre. Lors le  
portier, quy moult estoit felon, luy dist : « alez si vous recouchiés. Que  
Mahom vous doinst male estrine ! » Gillion, quy au prés de Hertan estoit,  
tira ung coutel trenchant et bien afillé, vint devers le portier et luy bouta  
dedens le corps jusques au manche, en teile maniere qu’il luy trencha le  
coeur, dont illec chey tout mort sans noise et sans cry. II tenoit les clcfz en  
sa main, lesquelles Berîan luy osta puis ouvry le guichet de ia porte par  
lequel luy et le chevallier saíllirent dehors. Et lors qu’aux champs se veirent,  
a Dieu se recommanderent. Ilz traverserent îa champaigne et vindrent au  
port ung petit devant le jour. Si a point y vindrent qu’ilz trouverent plu-  
sieurs (folio 98) bateaulx prestz a partir pour aler en Alexandrie. Si vin-  
drent vers le patron en luy certiffiant qu’ilz estoient marchans et que aler  
vouloient en Alexandrie avec eulx. Le patron, cuidant que verité luy deis-  
sent, les mist dedens sa nef ou ilz rendirent graces et loenges a Nostre

Seigneur de leur bonne adventure, en luy requerant que a bon port et seur  
les voulsist conduire. Le vent fut bon, le patron fist lever ses ancres, et  
quant ìl eut fait voille, le vent s’i fery de tel randon qu’en pou d’heure ilz  
eurent eslongié les terres. Ung petit vous lairay a parler d’eulx, pour  
racompter de la femme du portier quy grant merveilles se donnoit de ce  
que son mary ne retournoit vers elle. Hastivement vesty son pelliçon et  
sailly hors du lit. L’uys de sa chambre trouva ouvert, et ainsi comme elle  
cuida marchier, elle çopa contre son mary quy gesoit mort estendu a la  
terre. Elle, voyant la chose ainsi estre advenue, jetta ung cry si hault que  
-ar leans n’eut homme quy ne s’en esveillast. Atant gens de toutes pars se  
lcverent et vindrent vers la porte, ou ilz trouverent le portier mort et  
stendu, de quoy chascun avoit grant merveilles. La nouvelle en fut incon-  
tinent portee au roy Fabur, lequel fut bien dolant et dist qu’il convenoit  
que par leans eust aucune personne ou aucun traittre quy ung si trés grant  
ultraige eust commis en son hostel. (foìio 98v)

liastìvement envoya vers la prison, laquelle fut trouvee toute ample  
ouverte, et n’y trouverent ne le prisonnier ne îe tourrier quy î’avoit en sa  
garde. Ceulx revindrent vers le palais, crians a haulte voix : « Ha a chier  
re roy Fabur, sachiés qu’en ceste nuyt le Crestien s’est eschappé par la  
conduitte et moyen du nouvel tourrier, et eulz deux s’en sont partiz et alez  
cnsemble. » Le roy Fabur, oyant ceste nouvelle, cuida enragier tout vif.

! ors a haulte voix s’escria que tout incontinent l’en courust aprés. Adont  
Sarrazins, de toutes pars, armez et desarmez, de cheval et de pié, se misrent  
e.ux champs le plus tost qu’ilz peurent: l’un couroit deça, l’autre dela. Les  
ungs vindrent vers le rivage ou ilz trouverent plusieurs maronniers, aus-  
quelz ilz demanderent se au rivaíge de la mer avoient point trouvé deux  
hommes quy passer voulsissent la haulte mer. Ilz respondirent que ouỳ et  
que deux marchans estoient illec venuz, lesquelz avoient monté sur une nef  
ung petit aprés mynuit. « Le vent ont eu moult bon et frés, quy.les a conduitz  
et menez moult loing d’icy en petit d’heure. Impossible seroit de les rat-  
taindre. »

Les Sarrazins, voyans qu’ilz avoient failly de trouver celluy qu’ilz que-  
roient, hastivement s’en retournerent devers le roy Fabur, auquel ilz  
racompterent ce qu’ilz avoient trouvé. Mais si (folio 99) tost que entendu  
les eut, il fut moult tristre et dolant, mais bien veoit que autre chose n’en  
l'ouoit avoir, pour quoy il jura et fist serement que se jamais pouoit avoir  
le Crestien en son pouoir, il le feroit incontinent morir. Pour ceste chose  
advenue, fist faire grans seremens a tous ses subgets que se le Crestien  
pouoit estre trouvé, ramené luy seroit. Puis fist faire grans chaynnes de fer,  
lesquelles il fist mettre entre deux tours quy gardoient la porte du havre, a  
celle fin que les bateaulx ou nefz ne peussent partir d’illec sans son congié.

222

II fist tout ainsi que fait celiuy quy ferme l’estable quant le cheval est perdu.  
Moult dollant et courrouchié estoit le roy Fabur de ce que ainsi son pri-  
sonnier luy fut eschappé et son portier occis, pour quoy plus de cent fois  
en maulgrea Mahom. Atant vous lairay a parler du roy Fabur, pour  
racompter du preu chevallier messire Gillion de Trasignies et de Hertan  
quy, comrne dit est, aioient par la mer nagant.

Chapitre XXXVI. Comment Hertan amena messire Gillion de  
Trasìgnies en Babilonne, et de la grant cfaiere que leur fìst la  
beile Gracienne et ìe souldan son pere, quy grandement les  
festoierent.

Bien avez peu entendre la maniere et comment Hertan se employa et  
traveilla pour la delivrance du vaillant chevallier messire Gillyon de T. -  
signies ou il estoit (folio 99v) en grant doubte et peril de perdre la \ie.  
Quant ilz se trouverent en mer eí qu’ilz eurent esiongié la terre, ilz emprin-  
drent moult devottement a rendre graces et loenges a Nostre Seigneur, mais  
c’estoit tout basset a celle fin que des Payens quy les menoient ne feusscnt  
entenduz. Hertan, bien parlant le langaige, parloit souvent a eulx la languc  
d’arrabe. Et messire Gillion se tenoií vers le bort de la nef, ou a par sov  
faisoit ses complaintes, priant a Nostre Seigneur que de dame Maric sa  
compaigne voulsist avoir l’ame en luy ottroyant pardon de ses pechiés. Car  
se elle ne feust trespassee, ancoires avoit intention de retourner en son  
paijs, et se jamais y retournoit, il se rendroit convers en l’abbaye de Cam-  
bron[[3]](#footnote-3), laquelle avoit esté fondee par ses ancestres, puis dist: « Mon vray  
Dieu, je voy et congnois assez que jamais n’est en moy de passer ìa mer  
pour aler par dela, mais puis qu’ainsi est, et que je puisse en Babilonne  
estre retourné et 3a belle Gracienne vueille, je la prendray a femme selon  
la loy de Jhesu Crist ou cas que par le souldan me soit ottroyé. »

Ainsi en luy meismes se devisoit le trés preu chevallier, ayant perdu toute  
esperance de jamais retourner en son paijs ne de veoir homme de son  
lignaige, ce que moult souvent regrettoit en soy dolloureusement com;  
dant, mais par Hertan estoit fort reconforté. En ce point aloient (folio 100)  
iceulx marchans nagant par la mer. Hertan demanda au patron ou il:  
intention de arriver, ou en Alexandrie ou a Damiette. Le patron luy res-  
pondy que moult voulentiers yroit au Cahaire en Babilonne, puis reven-  
droit en Babilonne et de la en Alexandrie. « Sire, dist Hertan, se ceste chose

xouliés faire, moult grant plaisir nous feriés. Car illec avons nostre mar-  
chandise et noz facteurs quy les gouvernent. Et se celle part aviez mestiex  
de chose a nous possible, elle seroit a vostre commandement. » « Seigneurs  
respondy le patron, bien est apparant en vous que estes gens de bon affaire.  
Ft pour l’amour de vous, tírrons celle part, si passerons Alexandrie et ia  
entrerons en celle noble riviere du Nyl quy vient de paradis terrestre. »  
t )uant le preu chevallier et Hertan eurent entendu le patron, moult ie  
rcnrerchierent. Et tant nagerent a vent et a voille qu’ilz entrerent en ia  
riviere du Nyl, sans prendre port a Damiette ne en Aìexandrie, ou tant  
singlerent que ilz perceurent les tours et les palaiz de la cité du Cahaire en  
."-..'ulonne. Si tost que messire Gillion et le preu Hertan les perceurent, ilz  
rendirent graces a Dieu. « En verité Hertan, dist messire Gillion, bien  
devons loer Nostre Seigneur veu le dangier ou tous deux avons esté et nous  
nous retrouvons icy sains et haitiés en ce point arrivez. Et se Gracienne  
(jolio lOOv) sçavoit a present nostre adventure, il est possible que assez tost  
vendroit devers nous au port sur le rivage. » Et Hertan luy respondy que  
il disoit verité. De ce, ne se devoient soussier, car oncques depuis le jouret  
fheure que Hertan s’estoit party comme dit est, il n’avoít esté jour qu’elle  
ne venist au port vers le navire et au long du rivaige pour regarder les  
bateaulx et marchans estrangiers quy la venoient.

vinsi comme entre eulx deux se devisoient, la belle Gracienne estoit  
montee sur l’une des tours du palaiz pour plus loing veoir au long de ia  
riviere, si choisy ung vaissel23 quy venoit a plain tref sur le rivaige. Adont  
elic dist: « O mon vray Dieu quy te laissas pener, traveillier et souffrir mort  
en croix pour nostre redemption, voeulles moy aydier et conforter et telles  
nouvelles envoyer dont mon coeur soit resjoy. Je regarde sur ceste riviere  
et voy venir une nef en laquelle pevent estre plusieurs marchans estrangiers.  
G::e ores pleust a Nostre Seigneur que illec feust le vassal que nous deman-  
dons ! » Souvent regrettoit messire Gillion et Hertan, quy pour l’amour  
d’elle et de luy s’estoit mis en adventure pour le serchier et querir. La belle  
G:\icienne, voyant le vassal radement venir au port, îe plus tost qu’elle  
poeult descendy de la tour. Lors la noble dame et ses pucelles s’en vint  
jusques au port (folio 101) ou de grant randon vey le damoisel arriver. Ja  
si tost n’y sceurent estre venuz que par messire Gillion ne feust regardee et  
a-congneue. Et quant le chevallier fut prés d’elle, il leva les mains celle part.  
iL-itan la recongneu tost, lors se leva en piés, et saillirent de la nef euìx  
deux ensemble. Lors le chevallier vint vers la belle Gracienne qu’il salua  
moult humblement. La pucelle le prìst par la main, puis il la baisa et embra-  
eha plus de vingt foìs ainchois que arriere de luy la laissast aler, en luy

disant : « O mes trés desirees et leales amours, pour vostre amour ay  
maintes doleurs souffertes. Bien en devons rendre graces a Nostre Seigneur  
et aymer de bon coeur celluy quy pour l’amour de nous deux s’est mis en  
adventure de son corps et de sa vie perdre. » Adont elle, plourant de la  
grant joye qu’elle avoit, vint a Hertan et luy dist: « Certes Hertan, je vous  
suis grandement tenue, quant pour l’amour de moy, vous estes mis en tel  
peril et adventure, et que sain et saulf m’avez ramené mon chier amy, lequel  
jamais n’eusse veu se par vous ne feust. — Par ma foy madame, tous en  
devons Dieu loer et rendre grans graces, car sans son ayde, il m’eust es .  
impossible de une telle emprise achiever et mettre a fìn. » Atant messi .  
Gillion paya et contenta son patron et luy dist que se jamais avoit afai .  
de luy et il le requeroit, qu’il le secourroit de bon coeur. Le patron l’en  
remerchia, moult esbahy de leurs adventures. (folio lOlv)

Messire Gillion et la belle Gracienne, en eulx entretenans par les mair •.  
partirent du port et se mirent a la voye vers le palaiz. Tost en fut ía nouveL.-  
ditte au souldan, quy en fut moult joyeulx. Pas ne voult attendre que vers  
luy feust venu, maís se leva de son propre siege et luy vint au devant jusques  
a l’huís de la salle de son palais ou il le trouva aveuc sa fìlle Gracienne quy  
par la main le tenoit. II vint vers le chevallier et l’embracha en luy disant  
que de sa venue estoit moult joyeulx, puis tout en parlant prist Hertan par  
la main et luy dist que grandement luy estoit tenu. Lors luy demanda la  
maniere et comment il avoit exploittié depuis que veu ne l’avoit. Adont  
Hertan racompta au souldan devant tous ses roys, barons et admiraulz  
comment il parvint a îa grace et bon amour du roy Fabur de Morienne,  
puis comment il le fist gardien de ses chartres et prisons, et commení il  
mist messire Gillyon hors de la chartre, dont le souldan et les y^sistens  
prindrent a rire, disans l’un a l’autre que hardiement avois emprins et bien  
executé, de quoy a tousjours en devoit estre honnouré. Leans encommença  
la feste moult grande pour ces nouvelles, et meismement par la cité, car  
advis estoìt a tous que moult devoient louer Mahom, veu que messire  
Gillion et Hertan estoient ainsi retournez. (folìo 102)

Le souldan, quy moult aymoit messire Gillion, pour luy comphúre luv  
donna ung trés bel chastel seant prés, pour iìlec faire sa residencc et <  
a sa plaisance, ouquel ilz se tindrent grant temps. II n’y avoit d’entre  
et le chastel que ung arpent de terre. Chascun jour venoient en la ciíe  
esbatre ou palaiz et veoir la belìe Gracienne en sa chambre ou elie e'mií  
avec ses pucelles, laquelle avoit moult grant joye de leur venue. Au <  
lier que sur tous hommes aymoit se devisoit et iuy a elle trés voulonli  
leurs amours. Mais toutes les foiz que a messire Gìllion souvenoit u-, l’ui’.  
paijs de Haynnau et de dame Marie sa trés amee femme, qu’il comr  
est avolt laissee enchainte au partir qu’ìl fist de son chastel de Tr,

trés pensif et esbahy se retrouvoit, et en toute douleur et trístresse estoient  
ses amours converties. Car en son courage sur toute rien regrettoit sa noble  
dame et femme et le paijs dont il estoit natif, oujamais ne cuidoit retourner,  
aussi avoit il trés grant regret au gentil conte Bauduyn de Haynnau et a  
tous les barons et nobles hommes du paijs. Atant vous lairons a parier du  
noble chevallier, pour racompter de ses deux filz Jehan et Gerard de Tra-  
signíes, quy par le monde le aloient en grant dilligence querant, en achie-  
vant mainte belle proesse et haultes vaillances. (folio 102v)

Chapitre XXXVII. Comment Jehan et Gerard de Trasignìes  
arriverent en Chyppre, et de la grant chiere que le roy leur

fist, et de leurs devises et adventures.

Vous avez trés bien peu entendre cy dessus comment les deux freres  
Jehan et Gerard de Trasignies partìrent du paỳs de Haynnau, ayans chas-  
cun ung serviteur pour penser de leurs chevaulx, et comment ílz vindrent  
a Nappies ou ilz trouverent une nef de marchans sur laquelle ilz monterent;  
si se misrent sur la mer en eulz recommandans en la grace et garde de  
Nostre Seigneur qu’il les voulsist conduire et mener a bon port. Car avant  
qu’ilz retournent celle part, certes iiz auront maint mal et mainte griefve  
fortune. Les marchans, aveuc lesquelz ilz s’estoient boutez, estoient telz  
que par le monde aloient achattant et vendant toutes manieres de mar-  
chandises. Adont Jehan de Trasignies appella le patron et luy dist: « Nostre  
maistre, je croy assez que point ne sçavez la cause princìpale pour quoy  
par decha sommes venuz. —Vassal, respondy le patron, se dire le me vou-  
iez. et ce soit chose ou aydier vous puisse ou aucun bon conseil donner,  
trés voulentiers le feray. — Sire, dist lors Jehan, a mon advis, vous estes  
preudhomme et pour ce, vous diray la cause quy nous a esmeu de icy estre  
venus. Sachiés que nous alons querant ung chevallier de grande renommee,  
lequel est nostre (folio 103) propre pere. De nous deux laissa a son partir  
qu il fist de sa terre nostre mere enchainte, ne nous ne l’avons ancoires veu  
jusques icy. Et par decha sommes venuz, car dit nous a esté que en ces  
marches, il a longue espace de temps fait sa residence, mais ne sçavons le  
iieu ou il se tient. II est appellé Gillion de Trasignyes. A vous le dy pour ce  
que de coustume marchans vont et viennent en plusieurs lieux, pour quoy  
raison donne que ílz oyent et scevent plus de nouvelles que guaires d’autres  
Pns, Si devez sçavoir se en nulle maniere jamais en avez ouỳ parler. —  
Ceries vassal, en ceste nef n’a ne moy ne autre quy riens vous en sceust a  
clire. — Sire, respondy Jehan, de ce me poise grandement. — En verité,

frere, dist lors Gerard, trop ne me puis esmerveillier de ce que vous cuidiés  
icy sçavoìr aucune chose de monseigneur nostre pere. Ne pensez point que  
marchans estrangiers, quy vont et viennent par le monde, aillent enquerant  
des chevalliers quy a leurs plaisances ou autrement vont errant par les  
royaulmes et contrees. Certes assez pouez croire que non, mais vont ser-  
chant et trafìgant de leurs marchandises. Et se sçavoir voulons de l’estat de  
monseigneur nostre pere aucunes nouvelles, besoing nous est d’aler servir  
roy ou prince ou aucun admiral quy demayne et, a demener les guerres, la  
ne fay quelque doubte que ne le trouvons ou oyons aucunes certaines nou-  
velles, (folio 103v) se il est ou mort ou vif. Bien devons croíre et penser que  
de marchandises ou pareilles besongnes demener, il ne se mesla oncques.  
— Chier frere, respondy Jehan, ce que vous me dittes puet trés bien estre  
verìté et ne doubte pas du contraìre. »

Ainsi qu’entendre pouez, les deux freres se devisoient ensamble. En ce  
point Gerard se apensa et dist a Jehan : « Frere, avez vous pas souvenance  
que plusieurs fois avons ouý dire a madame nostre mere comment monsei-  
gneur nostre pere, au partir qu’il fist de la conté de Haynnau, disoit qu’il  
yroit au Saint Sepulchre en Jherusalem et la, feroit ses devotions et  
offrandes ? Et pour ce, me semble bon que a noz maronniers disons nostre  
voulenté, en leur priant que vers le port de Jaffe nous voeullent mener. »

En telle maniere qu’ilz le deviserent firent tant aux maronniers que  
contens furent de y aler et dirent eulx meismes que celluy voyage avoient  
moult desiré de accomplir. Ilz eurent bon vent a souhait quy les conduist  
et mena tant que passé eurent l’ìsle de Rodes, puis entrerent au goulfe de  
Sathalie et passerent devant l’isle de Chyppre, ou a ce jour Ie roy et ses  
subgets estoient en trés grant effroy pour une grosse armee que le roy avoit  
emprise a conduìre et mener a l’encontre du souldan de Babilonne. Et pour  
ceste emprise accomplir, (folìo 104) le roy avoit fait publier par tout son  
royaulme que tous ceulx quy auroient accoustumé de porter armes feussent  
prestz pour, a la Saint Jehan prochainement venant, partir et aler assegier  
la cité de Babilonne. Le jour vint que ilz s’appresterent et garnìrent de ce  
que mestier leur fut pour leur voyage fournir.

D’eulx vous lairons a parler et retournerons a nostre matiere : comment  
le patron de la nef ou estoient Jehan et Gerard de Trasignies et plusieurs  
bons marchans exploitta de nagier a Fayde de Dieu et du bon vent tant  
qu’ilz arriverent au port de Jaffe.

Quant la furent arrivez, leur patron et eulx descendirent, puis monterent  
sur chevaulx et mulets quy la leur furent amenez ainsi que illec est la cous-  
tume. Celle nuit vindrent gesir a Raynes. Le lendemain partirent et tant  
exploitterent que le soir vindrent en sainte cité de Jherusalem. Et le matin.  
niip 'p ínur aooaru, ilz alerent oýr la messe au Saint Sepuîchre qu ilz

aourerent devotement et en grant reverence, puis y firent leurs offrandes.  
Ulec trouverent le paíriarche de Jherusalem, auquel Jehan et Gerard  
demanderent se nullement avoient ouŷ parîer de ung chevaliier natif du  
paijs de Haynnau nommé messire Gillion de Trasignies. « Seigneurs, res-  
pondy le patriarche, point ne suis recors que par decha (folio 104v) soit  
venu quelque chevallier fors ung seulement. Ja sont environ seze ans passez  
qu’il fut en ceste cité, mais de son nom ne de quel paijs ou lignie il estoit,  
je ne vous en sçauroye parler. — Certes sire, dist lors Jehan, c’est celluy  
pour lequel nous sommes en queste, pour quoy se aucune nouvelle en sça-  
vez, je vous supplye que dire le nous voeulliez. — En verité, mon frere, ce  
dist Gerard, de plus en demander ne enquerir faisons grant foiie. Car  
jamais n’en aurons certaines nouvelles se n’est en lieu ou il y aít eu guerre.  
Autrement nous est impossible de le trouver et pour tant pensons y. »  
Ainsi comme entendre pouez, parloient ies deux hoirs de Trasignies en  
la presence du patriarche de Jherusalem, duquel ilz prindrent congié. Puis  
au retourner qu’ilz firent vers leur hostel, ilz rencontrerent ung pellerín  
ayant i’escharpe et le bourdon au col, moult maigre et fort hallé, devers  
lequel Jehan s’adrecha, car premier l’avoit perceu, et en le saluant courtoi-  
sement luy demanda dont il venoit et ou il vouloit estre. « Sire, dist le  
pelierin, environ a huitjours que de I’iiie de Chyppre me suis party. — Mon  
amy, dist lors Gerard, je vous prie que dire nous voeulliés se la est aucune  
nouvelie de guerre. — Sire, respondy le pellerin, tout le royauime est en  
paìx et n’y a guerre quelconque. Mais bien est vray que le roy de Chyppre  
(folio 105) fait une moult grosse assamblee de gens d’armes et de souldoyers,  
et ies mande a tous costés la ou scet que recouvrer en poeult, et les paye  
trés bien de ses propres deniers. — Mon amy, dist Gerard, le roy de Chyppre  
et ses subgets sont ilz bons crestiens ? — Certes sire, respondy le pelierin,  
ilz sont croyans en la loy de Jhesu Crist et de fait i’assambiee que le roy met  
sus c’est pour aler faire guerre au souldan de Babilonne. — Par ma foy,  
dist Gerard, puisqu’il est ainsi que me dittes, mon frere et moy irons servir  
le roy de Chyppre en sa guerre. — En verité Gerard beau frere, dist lors  
Jehan, au piaisir de Nostre Seigneur, nous en ferons ainsí et y passerons  
nostre temps une espace. Espoir que illec trouverons aucunes nouvelies de  
ce que nous alons querant, Dieu le doínst. » Atant ilz alerent a leur aumos-  
niere et chascun d’eulx donna au pellerin ung florin d’or, de quoy moult  
les remerchia. Ce fait, les deux jennes damoiseaulx commanderent ie pel-  
ierin a Dieu et s’en alerent vers leur hostel ou tantost aprés souperent. Puis  
se coucherent et reposerent jusques a iendemaín qu’ilz se leverent bien  
matìn pour aler oỳr la messe devant le Saint Sepulchre de Jhesu Crist ou  
en grant devotion firent leur offrande et le baiserent. Aprés ces choses, ilz  
partirent de la cité et alerent ceiie nuit couchier a Napelouse. Et ie lende-

main vindrent au disner a Jennin et (folio 105v) au giste arriverent en la  
ville de Nazareth. Et si tost qu’ilz furent descendus en leur hostel, Jehan  
demanda moult doulcement a Gerard son frere se point avoit souvenance  
de leur noble dame et mere, laquelle tant discrettement les avoit nourriz,  
eslevez et en toutes vertus endoctrinez. « Certes mon chier et amé frere,  
respondy le vaillant Gerard, moult de fois m’en est souvenu et n’est jour  
que bien ne m’en souviengne. Je prie au benoit filz de Dieu que en bonne  
santé la puissons retrouver, et que garder la voeulle de tous maulx et de  
tous encombriers. »

Ainsi comme entendre pouez, se devìserent les deux freres Jehan et  
Gerard de Trasignies en ayant memoire des bienfais et vertus de leur dame  
et rnere, qu’ilz avoìent a leur partement du paijs de Haynnau laissee moult  
doiante et desolee. Et le matin, si tost que l’aube du jour apparu, ilz se  
leverent puis monterent a cheval, et tant exploìtterent en ce jour que le soir  
ilz arriverent en la cité d’Acre. Quant a I’ostellerie furent descendus, ilz  
quirent et tant demanderent a tous costez qu’ilz trouverent une moult  
grosse nef, sur laquelle ilz monterent pour aler en Chyppre. Tant singlerent  
par la haulte mer a l’ayde de Dieu quy leur presta bon vent, que par ung  
lundy au soir ilz arriverent au port de Baffe. Et le lendemain, ilz achatte-  
rent chevaulx et mulets sur quoy ilz monterent, et tant errerent qu’ilz vin-  
drent (folio 106) en la cité de Nycossie. Si tost que la furent arrivez, ilz ;  
alerent descendre a une moult bonne hostellerie ou ilz se herbergerent. :Mais trop ne se pouoient esmerveillier de la grant chevallerie et du groz  
poeuple quy en celle cíté estoit lors assamblé. Car bien leur estoit advis que  
oncques n’avoient veu ville ne cité tant poeuplee, pour quoy ilz enquirent  
et trés dilligamment demanderent a leur hoste se la cité estoit de coustume  
ainsi poeuplee ou se c’estoit aucune grant assamblee de nobles hommes  
quy se feist illec. Adont, voiant leur hoste que les deux vassaulz sembioient  
trés bien estre descendus de noble maison, leur respondy et dist : « Sei-  
gneurs, non obstant que de vous n’aye aucune congnoissance, toutcffoiz  
j’apparchois assez que devez estre yssus de bon hostel, et sur ee que  
demande m’avez touchant l’assamblee des nobles hommes et autres que en  
ceste cité pouez veoir, puis que le desirez sçavoir, la verité est telle qu1.  
sont passez quatre ans ou plus que nostre chier sire le roy de Chyppre se  
mist sus et mena une moult belle et puissante armee par mer jusques ■  
Babilonne la cité, ou par les Sarrazins ennemis de la loy de Jhesu ( n'’1receu une moult grant perte de trés vaillans hommes. Et pour le trés  
desir qu’il a de soy vengier sur le souldan et ses hommes, íl a fait img  
grant serement que ie plus tost que possible luy sera, il retoui  
Babílonne si puissant de gens que les contrees (folio 106v) d’I • -  
mÌQPs en feu et a l’espee. » Adont Gerard respondy que

cmprise ne seroit pas achievee sans luy et que trop grant blasme et reproche

' seroit se luy ne Jehan son fere y failloient, ce que faire ne vouldroíení  
r y laissier la vie.

Jnsi comme entendre pouez, les deux freres Jehan et Gerard de Trasi-  
;s se devisoient a leur bon hoste en la cité de Nycossie en Chyppre,  
duquel ilz furent celle nuit moult bien serviz, aussi ìl prenoit grant piaisir  
a !es regarder tant les voioit beaulx escuiers et bien tailliés de tous membres  
e'. s; discretz et courtois, bien eniangaigiers, meurs et attemprez et par  
■ ;ciaì Jehan quy estoit I’ainsné, que assez ne s’en pouoit esmerveillier.  
lh uuant a leur beau ioisir ilz eurent soupé et eulx devisé ung espace, ilz  
aierent couchier et reposer jusques a lendemain qu’iiz se ieverent et  
!u;bilìei\*ent. Et comme bons filz de sainte egiise, a la premiere [eure24], ilz  
ídcrent oỳr une ou deux messes. Mais en l’eglise et par 3a cité, ilz choisirent  
it plenté de belie chevailerie accompaigniés de gentilz hommes et  
es tant que sans nombre. D’aultre part, veoient fourbir heaulmes,  
hai'bers, dars, espees et autres bastons servans a la guerre, puis veoient  
paiiidre escus, ferrer chevaulz, rembourer selies et ordonner harnas pour  
ieurs destriers.

i.ors Gerard, voyant faire par la cité telles preparations, appella Jehan  
soii frere et iuy dist (folio 107) que bien estoient eureux de ceste adventure,  
laquelle Dieu par sa grace leur voulsist ottroyer sí bonne que mieulx en

sissent.

Ainsi eulz deux et leur bon hoste se venoient devisans jusques a ce qu’ilz  
furcnt en leur hostel ou iîz trouverent le disner prest et la table mise, si  
disnerent a leur plaisir. Et tantost aprés qu’ilz eurent disné, leur hoste les  
mena ou palais du roy quy estoiî bel a merveilles.

' Liant dedens le palaiz feurení venuz, ilz choisirent le roy a l’un des  
comgs de la salle ou illec regardoìt deux moult vaillans chevalliers de la  
duchié de Bretaigne quy jouoient aux eschés et prenoít son plaisir a les  
regarder. Si advint que, quant ieur jeu íut finé, le roy se prìnt a pourmener  
parmy la salle quy estoit belle, grande et ample. Adont les deux freres Jehan  
c’ (■ :rard de Trasignìes, voyans leur point, se advancerent et vindrent vers  
i«y et, en euîz mettant a genoulx, le saluerent moult humblement. Lors le  
noble roy les print a regarder et ies vey voulentiers pour ce que tant beaulx  
escuyers les veoit et de si belle presence et contenance, car mieulx sem-  
bloient estre íìlz d’aucun roy ou grant seigneur que autrement, tant estoient  
sages. discretz, attemprez et garniz de toutes vertus.

\_ tost que faitte eurent leur salutation au nobie roy, Jehan quy estoit  
aisne, parla le premier et dist en telle (folio 107v) maniere : « Chier sire,

’-'OTre.

230

Dieu vous ottroye par sa grace telle besongne entreprendre que de voz  
ennemis puissiés prendre vengance telle que vostre noble coeur le desire,  
et que vostre voulenté soit sur eulx accompiye. — Gentilz vassaulz, res-  
pondy le roy de Chyppre, en ma court vous soiés tous deux les bien venuz.

Or me voeulliés franchement dire quy vous estes et de quelle contree vous  
estes natifz et aussi quelle bonne adventure vous a icy amenez. — Chier  
sire, respondy Jehan, il est bonne verité que nous sommes deux freres et  
d’une seule portee, natifz de la conté de Haynnau, laqueile est assez pro-  
chaine du royaulme de France et confine a la duchié de Brabant et a la  
conté de Flandres et d’Artois. — En verité, gentiiz vassaulx, de vostre  
venue suis moult joyeulx, mais je vous prye bien adcertes que dire mc  
voeulliés la principale cause pour quoy vous estes venuz en ceste terre. »  
Adont Jehan de Trasignies, quy estoit moult debonnaire escuier ayant  
les yeulx plains de lermes, luy respondy et dist en telle maniere : « Chicr  
sire, puis que vostre plaisir est de le savoir, vray est que nous alons querant  
ung noble chevallier et rnoult preu aux armes, natif de la conté de I iavn-  
nau, lequel par son droit nom se fait appeller Gillion de Trasignies. auquel  
tous deux sommes ses propres (folio 108) enfans. Touteffois nous ne le  
veismes oncques, car quant nous estans ou ventre de nostremere. i! perceu  
qu’elle estoit enchainte de nous deux pour la trés grant joye qu'ii eut au  
coeur, il fist veu a Nostre Seigneur Dieu de nonjamais arrester en son paijs  
jusques a ce qu’il auroit visitté le Saint Sepulchre de Jhesu Crisl en la cité  
de Jherusalem, pour quoy il ordonna de ses besongnes et quant il bit prest  
et appareillié, il print congié de madame ma mere sa femme, du gentii conle  
de Haynnau et des chevalliers et nobles hommes du paijs, des noblcs dam  
et damoiselles, et tant erra qu’il passa la mer a telle heure que oncqu  
depuis nous n’en eusmes certaines nouvelles. Dieu par sa grace,  
voeulle ottroyer telle adventure que brief le puissons trouver. Chier  
dist Jehan, vela la cause principale pour quoy tous deux sommes pai  
bon paijs de Haynnau et venuz en vostre court, et aussi avons emcnc.  
par tout avez mandé souldoyers pour les employer en une guerre que,  
entreprise a l’encontre du souldan de Babilonne. Si vous prions qi  
vostre grace, de vostre hostel nous voeulliez tous deux retenir, car tei < :

avons que bien pourroit advenir durant vostre guerre que nous o1;o:i>  
aucunes bonnes nouvelles de monseigneur nostre pere. — Enfans,' ;

le roy, tous deux vous retieng en mon (folio 108v) hostel a mes souiiRv'

Avec moy vous menray sur les ennemis de Nostre Seigneur. — <  
respondy Jehan, del honneur que nous faittes, vous remercions mouit  
blement. Tel service vous puissons faire qu’il vous soit agreable et  
rable. »

Quant Gerard entendy le roy et qu’il avoit volenté de faire guerre aux  
Sarrazins, il eut au coeur moult grant joie. Lors appella Jehan son frere et  
luy dist que autrement ne pourroient sçavoir ne ouŷr certaines nouvelles  
de ce que tant longuement avoient alé querant.

Ainsi comme entendre pouez, les deux freres Jehan et Gerard de Trasi-  
gnies furent retenuz a la court du noble roy de Chyppre, lequel ilz servoient  
a sa table tant gentement et par si gracieuse maniere que a les regarder, le  
roy y prenoit souvent trés grant plaisir. Lequel disoit moult souvent aux  
deux damoiseaulx que en brief temps passeroient la mer et tant nageroient  
que a grosse puissance de gens occuperoient la terre du souldan de Babi-  
lonne croyant en la loy de Mahom. Et ainsi le gentil roy eut les deux damoi-  
seaulx tellement en sa grace que moult les avoit pour recommandez. Mais  
jl j'ault entendre que ja n’eust esté besoing au roy de Chyppre de si loings  
aicr querir la guerre, car si prés l’eut voisine que mieulx luy eust esté de  
l’avoir eue plus loingtaine, comme cy aprez pourrez entendre, ou il receu  
trés grant dommage et en la fin victoire. (folio 109)

( hapitre XXXVIII. Comment25 le roy Bruyant d’Esclavonnie  
vint assegier la ville de Nycossie en Cyppre, et des beïles  
vaillances que y fìrent les deux enfans de Trasignyes sur leurs  
ennemis.

Bien avez peu oýr cy dessus comment le roy de Chyppre arriva en Babi-  
lonne ou il receu moult grant perte de ses gens, pour quoy les nouvelles en  
furent espandues par les royaulmes Sarrasins, et tant que le roy d’Escla-  
vonnie nommé Bruyant en fut adverty, lequel hayoit le roy de Cyppre trop  
plus que nul autre Crestien vivant. Et pour ce qu’il luy sembla que heure  
estoit moult propice de luy venir courir sus, veu la grant perte que de nou-  
vei il avoit recue comme dit est, adont celluy (folio 109v) Bruyant fist sere-  
ment sur la loy de Mahommet que tant de gens mettroit en l’ille de Cyppre  
qu'il destruiroit le roy et son royaulme, ou cas que a la loy de Mahommet  
ne se voulsist tourner et convertir. Si assambla son pouoir, ses roys et  
admiraulz, et fist apprester son navire et le garnir de tout ce que mestier  
leur estoit en fait de guerre et tenir siege par mer et par terre, de vivres et  
erie. Et quant il eut preparé sa besongne, il monta en mer accompai-  
■ douze roys Sarrazins et foison admiraulx. Uz eurent vent a souhait  
rtirent du port de Duras en Albanye.

'1 re à quatre compartiments: le roi Bruyant d'Esclavonie attaque Nicosie, bataille entre

'-nypriotes et les Esclavons, les Esciavnnv + --?

Tant nagerent a vent et a voille qu’ilz pasí-erei  
entrerent ou goulf de Satbalie, et tellemen exarriverent a Baffe en Cyppre. Ilz jetterent learsdont ilz tirerent chevaulx, armes, tentes ;t j  
Bruyant vey que sans quelque fortune estoit a  
commanda que tout son navire fust ars e i c<quelconque chose quy peust advenìr a ceulx  
esperance de refuge ou de fuitte, car bien Juy .  
devoit par luy estre mise en subgection. :vfei  
retour prendroit la cité de Roddes et destruir  
vendroit a Romme soy faire couronner en; ,>e:  
(foìio 110)

Alors que ilz se veirent descendus a terre, Ih  
ou ilz ardoient et abbatoyent eglises et clocbier  
pryoré y furent ars et destruits, et mainte preel  
le bruit fut si grant par le royaulme que jus p  
Cyppre estoit, en vindrent îes nouvelles, de q: oj

et tourblé, et non sans cause.

Tost et hastivement fist publier par la cité ■ ju  
prest pour le accompaignier. Alors moult gross  
ou tendrement plouroient dames, damoisellt:. g  
freres et autres parens et amiz. D’autre part \en  
poeuple du paýs d’entour, faisans grans criz a 1î  
en eulz plaingnant des Sarrazins quy par cellu;  
sant par feu et par glave. Adont le roy, oyant tel  
fut tant dolant que plus ne pouoit, pour quo. i  
et buisines et monta sur son destrier.

Les deux enfans de Trasignies, ayans oỳ le ia:  
coururent armer, et tantost monterent sur Ie;ii  
champs ou ilz trouverent le roy quy ordonmxp  
eut baíllíé la conduitte de ses gens a ceulx quy  
(folio UOv) mirent a la voye. Et ainsi comme d  
choisirent dix mil fourageurs quy chassoieut  
proye, c’est assçavoir tout le bestail, hommef  
acueilly, si ies maimenoient de coups et de biei  
leur ost tant que c’estoit grant pitié de oŷr les î  
prisonniers. Si tost que le roy de Cyppre les êut  
qu’ilz fussent envahis et assailliz.

Adont encommençala bataillegrande,crueì!  
Mainte lance y eut rompue et tronchonnee en I

■ luoin. i,

■ ÍÏS’Ì"»

0,1 i"U!0 1‘Dtc

, ih,,lt£íueà^

- pvnd remparlc.,Lu íUl- uhhuyoet

Lecnn

“ NiC!,,'<iH'.ouk-roC<Sí  
ilfutmouheé^^ffi

v urrrunieîfss?  
'U'oe sc esleni parlacr.c,

* i'ueelle-ptHirltfuripctív  
  .eiu lcs hi\iinstf[íep,v,tï  
  .ìcnLiiioii' ini>uitpittfu«i  
  mii-> .lioicni tout dcstruî-

do son potfupk.  
vui’tiiicni iot yitmtfrtfof\*

llt tf' I.t llOlitf Jtf llicittf.rf  
c!ic\,iul\ ot undrcMam  
.’n l'.u.nilc' Xprtfsitifîiîi  
diitntf-. cn Citoictu. ívu’ vr

* i\;\.!kntfm ungterirc.ilf  
  uo\.n'i tful\ moufrgfaa:  
  oi itfnimtf’ qu’il/ ì\i>kb:

tfliìtf'i tfiì ltfs tfhjs'J'Bt ‘U'

■i/ d ’itfs UimtffflatioR-sfeï  
jpptflJltfU/.lhrtfflM»\*.

.■ tf! tf dtf'\* dtfU' psrtsí  
.iii. tft nltfiutfdtfbon'^

*fm aifiir*

-■ swuìtiongucmcn,..!ii.- ■

‘I jv^îìemciiicm \U"‘1

Iiispce tut poinc. sc R-i;  
bîrefaire. Y.l tanl lo t'11'  
juriesíidrra/in'. n'oiM t .  
i tBfmtie lusmios .ua io>.'-

?' Leûuoí J'ml LÍctihcrv»

íaímis pic a (orro on Li!!.■  
dchijerum iio i.un.ii' ro.>  
i'sindgotio Mdhonimo:

1i papf f.nî uil.unouioi!: n

dtflN’lt dtf ttfl/ piup.i/ i'

**ísurnduro itn.< IIIi**

itHnmedit ont. dis.ni' ì'ìi

1 rítnurner on lcttrs om:u. . .

Sitost quo i.ol!'.i\_\ i’u’. ■  
ffluitesiitx t.ini quo hii>  
ï csítcnde/ dc 'Ì.-UHII,, >, ..

IîsnáJatent nun p.p» tiop  
í5 tbnt giunr ilisi.!p‘  
^’usctfuixqu\_s Jo \iMio -  
\*trcnohic\ot mui' .m |, , -  
^fffttitfnsquv uxu, ].,,

jia\K.H«-\*houl\"' Pli: 1ts'jcsít ïambo' 1\*’''

**portá chini-í! P:I' u'riv'**

’ D'áUtrf part s'-Mt; G»

**áïfnií' vjUs\* lc-> S.i i;** 1'1 **v**

Cbic i:0K- -

233

)j; **gillion de trazegnies**

,-oydeur des lances, dont les chevaulz estoient

an de Trasignies appella Gerard son frere et  
, e est venue que il est mestier de icy sur les  
ioz forces et vertus, a celle fin que y acquerons  
nee, car mieulx nous vauldroit morir que en  
ons, tellement que honneur, proesse conque-  
c preu chevallier coucha la lance, dont il vint  
ìdon qu’il la luy fist traverser oultre et parmy  
; nt au second, au tiers et au quart; (folio 111)  
ie26 ne cassee, et a celle premiere venue, il en  
■ncques puis n’en leverent.

son frere assez prés de luy, quy faisoit tant  
i voient grant merveille car il n’acomptoit riens  
es ennemis, fendant les rens, decoppant testes,  
ï bataille se continua mortelle, fiere et grande  
ue l’on peust apperchevoir laquelle partie en  
de Cyppre, quy estoit preu aux armes tenant  
la bataille en admonnestant ses hommes du  
bien les Crestiens que la perte fust tournee  
mg Payen, lequel pour doubte de mort se mist  
t pavillons ou estoit arresté le roy Bruyant.  
uoir de destruire la crestienté car si tost qu’il  
Cyppre et qu’il eut fait ardoir tout son navire,  
■ier en Esclavonnie s’il n’avoit :mis reposer  
c grant autel de saint Pierre de Romme et le  
. conquis et destruit le paijs. Et ainsi qu’il se  
t ses barons, quy estoient moult esbahiz de  
î roy Bruyant avoit fait bruler et destruire  
'Utre que impossible leur estoit dejamais plus  
î que moult leur desplaisoit.  
it venu devant le roy Bruyant, il s’escria a  
oý et dist : « Roy Bruyant, gardez que plus  
ommes, lesquelz moult dolloureusement se  
gs d’icy aux Crestiens ennemis de vostre loy  
Et se plus tardez sans leur baillier secours,

* 'Dt au jourd’huy alez en fourraige, trouverez  
  npaigne par le roy de Cyppre et ung nombre

1 ■.»

* cassee" comme Frances Horgan le laisse supposerp. 165),  
  i-ie la réclame “ne cassee" en bas à clroite.

Quant le roy Bruyant eut entendu le Payen, il s’escria a haulte voix sur  
ses barons et leur dist et expressement commanda que, tantost et sans  
quelque delay, fussent armez et alassent secourir ses gens quy aux Crestiens  
se combatoient a meschief. Adont les barrons Sarrasins de toutes pars se  
alerent armer, en demenant grans cris et bruit tant merveilleux que bien  
pouoient estre oýs de deux lieues a la reonde. Hullans et glatissans cour-  
roient par les champs pour plus tost arriver a la bataille, et trés desirans  
d’avoir a besongnier a l’encontre de leurs ennemis. (folio 112)

Le roy de Cyppre, comme sage prince et duit a la guerre, voyant que la  
force n’estoit pas sienne, fist sonner la retraitte. Adont les Crestiens tout le  
petit pas encommencerent de retourner vers Nycossie pour la grosse puis-  
sance de Sarrazins quy sur eulx croissoit, de quoy les deux vaillans bacelers  
Jehan et Gerard de Trasignies furent moult dolants. Lors Gerard vint  
devers le roy de Cyppre et luy dist: « Sire, trop grant honte et vergongne  
est a nous tous, quant habandonner le champ et retourner nous couvient  
pour la force de ces Sarrazins et mescroyans.

— Taisiés vous, Gerard beau sire, dist le roy, et gardez que de ce, plus  
ne me parlez car nous sommes trop petit nombre de gens pour recepvoir  
et furnir une telle puissance comme est la leur, et pour ce de legier pour-  
rions encourir et recepvoir ung trop grant dommaige ; et veu que nostre  
fait se porte assez bien, la Dieu merchy, l’on le doit laissier a tant, ainchois  
que plus grant mal n’en adviengne et jusques a une autre fois que trouver  
les pourrons mieuix a nostre advantaige.

Gerard beau sire, dist ancoires le roy, vous pouez veoir les plains et les  
montaignes couvertes de noz ennemis. Impossible nous est de a î’encontre  
d’eulx resister, et pour ce retrayons nous et les nostres jusques a une autre  
fois. Et quant est a bataille assez, nous (folìo 112v) en livrerons. — Sire,:  
respondy Gerard, ce que vous dittes fait bien a croire. » Ainsi tous devisans ;  
se prindrent a retourner vers la ville. Mais gueres ne furent alez avant, ?;  
quant groz nombre de Sarrazins les sieuvoient de grant randon, moult fortî  
crians et huans. Ung Sarrazin eut entre les autres quy se print a cryer moult  
fort en disant: « O trés faulx Crestiens, ainsi n’eschapperez vous pas que  
tous ne soyés livrez a dolloureuz martire. »

Le preu Gerard, oyant le Sarrazin quy ainsi les aloit menassant, regardc  
derriere luy et percheu le Sarrazin ung petit eslongié de ses gens. Et quaní  
si prés de luy le vey, il tourna la teste du destrier vers ses ennemis, baissa  
sa lance, dont il fery le Sarrazin de tel radeur qu’ii la luy fìst couler au  
travers du corps et le porta jus du cheval mort par terre. Puis tira bonne  
espee dont il fery ung autre Sarrazin quy de prés le sieuvoit, tant vertueu- j  
sement qu’il luy fendy la testejusques au menton. Ce fait, le vaillant Gerard  
se print de crier a haulte voix « Trasignies ! »

LE ROMAN DE GILLION DE TRAZEGNIES

D’autre part estoit le preu Jehan son frere quy tant faisoit d’armes que  
merveilles, car au trenchant des espees tout estoit versé devant eulx, et  
tellement se maintenoient que les plus preuz Sarrazins de l’estour en avoient  
grant merveilles et ne ies ozoient plus approchier ne attendre, tant les  
doubtoyent. (folio 113)

Jehan de Trasigníes, quy moult soubtil et attempré estoit en fais d’armes,  
regarde et voit que entour luy, n’avoit de Crestiens sinon Gerard son frere  
et que les Cypryens avoient les doz tournez et chevauchoient vers la cité,  
le appella et luy dist: « Frere, il est plus que temps de nous retraire car icy  
ne sommes que deux Crestiens tant seulement, quy est pou de chose [a  
l’encontre[[4]](#footnote-4)] d’une telle puissance de Sarrazins quy sur nous vient. Impos-  
sible nous est de les recepvoir et furnir, la force ne puet estre nostre. Et se  
bien n’avons fait nostre devoir, nous l’amenderons une autre fois. Et pour  
ce, chier frere, je vous requier que ensamble retournons tout le pas vers la  
cité. — Frere, dist Gerard, puis qu’ainsi vous plaist, prest suis de ce faire.»  
Et ainsi partìrent d’illec les deux vaillans champions, et tant firent par leur  
haulte prouesse que avec le gentil roy de Cyppre entrerent en la cité de  
Nycossie.

Quant le roy de Cyppre et ses gens furent rentrez en Nycossie, chascun  
s’en ala vers son hostel soy desarmer et aysier. Atantje me tairay des Cres-  
tiens de Nycossie pour parler du roy Bruyant et de son ost, ou tant avoit  
de gens et bien en point que les montaignes et vallees en estoient couvertes.

Si tost que le roy Bruyant vint au lieu ou la bataille avoit esté trés dolou-  
reuse pour les siens et qu’il perceu la grant (folio 113v) occision quy sur ses  
gcns avoit esté faitte par les Crestiens, tout le corps et les membres luy  
encommencerent a tressuer du trés grant courrouz et ire en quoy il entra.  
Moult fort les plaindy et regretta. Et quant il les eut assez plains, il fist  
commandement que ses tentes et pavillons fussent assis et tendus devant  
la ville de Nycossye. « Car, dist il, mon intention si est de les si prés appro-  
chier que de leens ne puist partir ne saillir nulz, soit home ou femme. » Et  
jura en faisant serement sur son DieuMahommet que du siege ne partiroit  
jusques a ce qu’il auroit la cité, pour en ordonner a sa voulenté, et Je roy  
de Cyppre mis a destruction et tous ses aydans.

Ainsi comme dit est, fist le roy d’Esclavonye le serement devant ses  
princes et barons. Moult grant poeuple avoit aiiné et mis ensamble et iîlec  
amené. II avoit de son royaulme d’Esclavonnie amené cent mille Esclavons  
et autres cent mille, tant des marches de Turquie, de Barbarie comme de  
la terre des Mores, quy tous estoient venuz a ses souldees. Et si avoit en sa

compaignie douze roys portans couronne, tous prestz et appareilliez de  
obeyr a ses commandemens.

Trop grant gast et dommaige firent lors les Sarrazins ou royaulme de  
Cyppre. Mais ungjour entre les autres, advint que le roy de Cyppre, voyant  
(foììo 114) luy et sa cité assegie et son paijs pillié et destruit par feu et par  
glave, assambla ses barons et son conseil, ausquelz il remoustra par belles  
paroles le mal et le dommaige que par le roy Bruyant et ses gens avoit receu  
et que chascun jour s’efforceroit de faire. « Pour quoy, seigneurs, je vous  
requiers que tous ensamble advisons la maniere comment soyons delivrez  
a nostre honneur de leurs dangiers et cruaultez. A vous pareillement touche  
comme a moy pour la salvation de voz personnes, de voz femmes, de voz  
enfans et de voz biens. Si voeulle chascun de vous dire son advis et ce que  
bon luy en semble de faire. » Atant Gerard de Trasignìes, quy moult estoit  
hastif, se leva et dist: « Chier sire, se croire me voulez, sans faire iong sejour  
leur yrons courir sus. Car se entre eulx voyent que leur ayons moustré bon  
visaige, sachiés de verité que ilz auront la plus grant paour que oncques  
eurent en ieurs vìes, et verrez que a leur trés grant perte et dommaige ilz  
se mettront en desarroy et fuitte quy nous redondra a grant honneur. »

Le connestable de Cyppre, quy la estoit, ayant entendu parler Gerard  
de Trasignies, encommença a soubzrire et dist que trés bien avoit proposé  
et dont le roy luy devoit sçavoir moult bon gré car ce que dit en avoit luy  
procedoit d’un haultaín et vaillant courage. Mais (folio 114v) aprés ce que  
Gerard eut parlé, il n’y eut homme quy se advanchast de riens dire.

Ainsi que iilec estoient ensamble a conseil, ung alarme encommença par  
la cité, pour quoy chascun se couru armer et le haubert endosser, et alerent  
tous a Ieur garde pour la deffense de la cité. Car le roy Bruyant faisoit  
assaillir ia ville par trois costez. Ceulx de dedens se deffendoient mouit  
vìgoreusement: iîz jettoyent pierres, feu gregois, huille bouillant, chaul?  
vive et cendres sur les assaillans. Ilz en occirent et navrerent plenté. Dieu  
scet comment Jehan et Gerard de Trasignies deffendoient leur garde.  
Certes l’assault dura dés le matin jusques au soir sans nullement cesseret  
sans ce que le roy Bruiant ne ses gens leur peussent porter dommaige, pour  
quoy il cuida foursener tant fut dolant. II fist sonner la retraitte, si <  
l’assault et s’en retournerent ies assaìllans a leurs tentes et pavillons, mouit  
las et traveillíés, en delaissant plains les fossez de la cité de leurs gens \*  
et affolez que oncques ne les peurent secourir. Ains par ceulx de la 1 -  
furent tous occis, quy, voyans ia retraitte des Sarrazins, ies huoyeflí et  
escharnissoient. Et ainsi le roy Bruyant habandonna i’assauit a son íres  
grant deshonneur et domaige, et ceulx de la cité demourerent en leur grant  
gloire et louenge, rendans graces a Nostre Seigneur de la bonne constance  
qu’il leur avoit prestee. (folio 115)

Quant le roy Bruyant et les siens furent a leurs tentes venuz, ilz se desar-  
merent et ordonnerent leur guet et leurs escoutes ou ilz avoìent vingt mil  
hommes, dont la conduitte et garde avoient bailliee a ung prince Sarrazin  
nommé Ostrans, lequel estoit nepveu du roy Bruyant d’Esclavonnye. Atant  
cesserons ung petit ie parler des Payens pour raconter du roy de Cyppre  
qui estoit en sa cité de Nicossie, ou il se devisoit a ses barons du grant  
^ssault que ce jour avoient eu et par leurs ennemis soustenu.

■ "hapitre XXXIX. Comment aprés l’assault donné a la cité le  
roy de Cyppre sailly sur ses ennemis, et comment son connes-  
tble y fut prins.

; preu baceler Jehan de Trasignyes, oyant les parlers du roy de Cyppre  
ei des barons, se leva en piés et dist tout hault en la presence de tous au roy  
en 'iolle maniere: « Sire, qui croire me vouidra et faire ce queje vous diray ?  
II m’est advis que moult grant dommaige porterons a noz ennemis. —  
Jehan de Trasignìes, dist lors ie roy, je vous prye et commande que dire le  
vueilliés, a ceile fin que se vostre advis est possible et faisable, qu’il soit mís  
a oeuvre.

- Sire, respondy lors le preu chevallier, l’on dit communement que  
celiuy quy est en guerrre, doit nuit et jour soubtillier et adviser par quel  
mo\en et maniere il pourra surprendre et vaincre son ennemy. Je le dy pour  
Ijoììo 115v) vous, noble prince, quy en ceste cité estes assegié d’un puissant  
roy. et voz prinches et subgetz ; lequel roy a fort degasté vostre royaulme.  
Et que plus est, se efforce de destruire et aneantir la sainte foy de nostre  
sauíveur Jhesu Crist, dont tous devons estve mouit tourbiez. Vous sçavez  
comment hier tout au long du jour ilz ont assailly ceste vostre cité, mais  
par la grace de Nostre Seigneur pour lequel nous combatons de bon cuer,  
s’en sont retournez a leurs tentes a leur trés grant confusion et dommaige,  
et lant las et traveilliés que a paynes se ilz pouoient eulz soustenir. Et pour  
ce je conseille que demain a l’aube du jour apparant leur courons sus en  
ieurs tentes et pavilions le plus secretement que faire se pourra, sans cry,  
sans noise ne sans sonner cors ou buisines. Tous les trouverons endormis  
pour le grant traveil que ilz eurent hier tout le jour. Jamais, ne me croyés,  
t'Ê de eulz bon marchié n’avons. »

tdont le roy et tous les barons louerent moult celluy conseil, disans l’un  
tt l’autre que jamais meilleur advis a prince ne fut baíllié. Le preu Gerard  
de frasignies, ayant ouý ie conseil de Jehan son frere, fut trés joyeulx et  
dist tout en hault que moult luy plaísoit l entreprise, pourveu que l’execu-  
tion en fust faitte. Atant le connestable de Cyppre fist sçavoir par toute la  
cité sans son de trompe que le lendemain matin, chascun feust (folio 116)  
prest, armez et montez a cheval a la porte, sans faire noise ne bruit quel-  
conques. Et aínsi fut fait, car toute la nuit se mirent en point ceulx quy  
devoient envahir leur ennemis. Et les nobles dames et autres, les anchiens  
hommes et femmes alerent par les eglises deprier Nostre Seigneur que leurs  
parens, quy pour la foy se combatoient aux Infideles, voulsist ramener en  
la cité saulvement a leur grant honneur et louenge. Et si tost que le point  
du jour apparu, le connestable de Cyppre, Jehan et Gerard de Trasignies,  
avecques eulx dix mil bons combatans et vaillans aux armes, saillirent de  
la cité de Nicossie tout quoyement.

Quant ceulx Crestíens se trouverent a la champaigne, ilz prindrcnt Ie  
chemin vers les tentes de leurs ennemiz quy fort estoient endormis. meìs-  
mement le roy Ostrain, quy, comme dit est, avoit pour celle nuii la charge  
et conduitte du guet del ost, s’estoit retraít en sa tente pour soy dormir et  
reposer. Et a celle cause, ilz ne trouverent ne guet ne escoute que iou^ ne  
fussent endormiz pour le grant traveil que le jour devant avoient cu.

Alors bons Crestiens se ferirent es tentes et pavillons de leurs ennemiz,  
ou ilz copperent cordes et mastz, si que les faisoient tous tumbei par lerre.  
Ilz decouppoyent et detrenchoyent Sarrazins et les faisoient illec lìner leurs  
jours a grant doleur (folio 116v) et martire. Jehan et Gerard de Trasignies  
vindrent si bien a point qu’ilz entrerent en la tente du roy Estram, 'equel  
ilz trouverent endormy, si luy rescrierent qu’en sa malle santé si . \

cel acoup, il ouŷ clerement la noise et le cry et se leva moiilt hastivement.  
cuidant saillir de son tref. Mais le preu Jehan de Trasignies quy l'apperceu,  
vint vers luy l’espee ou poing et luy bailla ung coup si grant sur la teste que  
tout le pourfendy jusques a la poitrine, si chey mort devant luy sans  
bougier ne pié ne bras. « Frere, dist lors Gerard, celluy ne nous nu; ,ie  
portera plus quelque dommaige. Alons sur aux autres tandiì qu'il est  
heure.»

Adont les deux freres ensamble et le connestable de Cyppre enln  
se ferirent parmy leurs ennemis. Tout abatoyent et craventoyent qua  
ilz rencontroient. Merveilles estoit de veoir les grans prouesses et lc' U'i-  
ribles occisions des Sarrazins que les enfans de Trasignies faisoie  
leurs ennemis. Aussi faisoit le bon connestable, lequel se fery si  
dedens les mescroyans que d’eulx fut encloz. Touteffois non (  
grande deffense et haulte prouesse il fut par eulz prins et emmené  
nìer par devers le roy Bruyant, lequel jura sur son Dieu Mahoi ■ ■  
de cruelle et dure mort le feroit morir.

Le gentil connestable fut mené devant (folìo 117) la tente du roy !>■ m  
ou il fut loyé et enchaynné a une estache.

Jehan et Gerard freres et les Cyppríens ensamble detrenchoient leurs  
ennemis a destre et a senestre, mais ilz furent moult dolans de la prise du  
trés vaillant connestable. Touteffoiz pour encouragier Jeurs gens, Jehan et  
Gerard s’escrioient dísans : « Or avant, gentilz Cyppryens, ayez bon cou-  
raige ! Car oncques si grant meschief ne si grant biasme ne nous advint, se  
de tout nostre pouoir ne nous efforchons de recouvrer nostre preu et  
vaillant connestable.» Mais pour neant disoient ces mots, car les Esclavons  
estoient en si grant nombre que impossible estoit aux Crestiens de res-  
courre ne faire quelque ayde a leur connestable.

Illec estoit le roy de Cyppre, fier et terrible comme ung lyon et moult  
dolant pour la prise de son vaillant connestabie. Touteffois il se fery parmy  
les Payens, desquelz il faìsoit moult grant discipline de les occire et detren-  
chier. Mais comme dit est, le grant nombre et multitude de poeuple que  
estoient les Esclavons, et lesquelz se retrouvoient la plus part armez par les  
tentes et logis, contraingny les Cyppriens de reíourner en leur cité.

Adont le roy de Cyppre, voyant que la force n’estoit pas sienne et que  
plus illec demourer seroit folie, fist sonner sa retraitte, de quoy Jehan et  
Gerard de Trasignies furent moult dolans quant ainsi (folio 117v) leur  
couvìnt partir d’iliec. Moult fut par eulx plaint et regretté le vaíilant  
connestable. Tout le pas s’en retournerent vers Nicossie la cité, dolans et  
cuiirrouchiés pour la prise du connestable. Ilz rentrerent dedens la cité en  
grant gloire et loenge et au trés grant dommage de leurs ennemis.

Atant se taist l’istoire des Cyppriens et de Jehan et Gerard de Trasignies  
pour racompter du vaillant connestable quy comme dit est, estoit prison-  
nier aux tentes du souldan d’Egypte sarrazin estant en Cyppre.

Ouipitre XL. De la grant escarmuche quy fut devant la cité de  
Njcossie ou le connestable de Cyppre fut preservé de mort  
par la proesse de Jehan et Gerard de Trasignies freres ju-  
meaulx, et la mort du roy Sorbrac, nepveu du roy Bruyant

ci'Lsclavonye sarrasin28. (folio 118)

\,-rés ce que le roy Bruyant vey les Cyppriens estre retrais en ìeur cité  
. et que par les champs il pouoit veoir plus de vingt quatre mil hommes de  
ses gens mors et detrenchiés par les Cyppriens, oncques jour de sa víe ne  
-1 plus grant dueil au cuer. Moult les complaindy eí regretta. Doiant

Vinùtiure à trois compartìments au folìo H7v {prèsentant ìes chapitres suivants en rèaiité) :  
dètail, voir le chapitre sur les illustrations.

et courrouchié, s’en retourna en sa tente. Et le noble connestable, estant  
comme dit est loyé en son ost a une estache, reclamoit moult devotement  
et d’humble coeur Nostre Seigneur, en luy supplyant que par sa debonnaire  
clemence voulsist avoir pitié de son ame. Car tout estoit reconforté et  
asseuré de morir, pensant que de personne n’auroit jamais secours. Et ainsi  
estoit content de recepvoir la mort en gré. Mais l’on dist en ung commun  
parler que celluy a quy Dieu voeult aidier, nulz ne pourroit nuyre.

Le roy Bruiant, venu en sa tente, manda querir le connestable de Cyppre,  
et quant devant ìuy fut amené, moult fort le prist a regarder et luy dist :  
« Trés pervers Crestien, tu es celluy quy as eu la conduitte de mener la  
bataille du roy cyppryen. Par toy, ay au jourd’huy fait moult grant pertc  
de mes hommes. Saches que au jourd’huy le te feray comparer, car a unes  
fourches te feray pendre et estrangler. Et n’est chose en ce monde quy fcn  
peust preserver, se tu ne voeulx croire et aourer Mahommet et estre ferme  
en sa loy. Et par cestuy (folio 118v) moyen, pourras estre preservé de mori  
et non autrement ne t’en advendra. »

Quant le connestable de Cyppre eut entendu le roy Bruyant ainsi parUr  
quelle merveille s’il eut grant paour de morir, non obstant ce, touteffois i!  
respondy moult fierement au Sarrazin et luy dist que de luy, de sa loy nc  
de son Dieu Mahommet ne tenoit compte, mais pour l’amour de Jh<  
Crist son vray Dieu estoit content de accepter et recepvoir la mort en § •.

Si tost que le roy Bruyant l’eut entendu, il commanda a ses hommes qu’il  
fust remené et enchaynné a l’estache jusques au matin qu’il seroit grant  
jour et que alors il fust pendu. Alors fut le preu connestable pris et emmcné  
piés et mains loyés, tant estroittement que par les ongles luy saiiloyent ies  
gouttes de cler sang. Moult piteusement et devottement reclamoit Noslre  
Seigneur, luy pryant que de son ame voulsist avoìr merchy. Trés souvent  
regrettoit le roy de Cyppre son seigneur et les deux freres Jehan et Gerard  
de Trasignies, que moult amoit par leur haulte prouesse. Toute celle niût  
fut en grant misere et tourment. Et les Sarrazins quy le gardoyent luy firent  
et dirent plusieurs injures. L’un le frappoit, l’autre le pourpissoit ou cra-  
choit par le vyaire, car toutes les villonnies que possible leur fut de faii et  
de parole luy firent toute celle nuit (folio 119) jusques au cler jour qubn k  
devoit aler pendre.

Trés bien pouez croyre que dedens la cité de Nycossie estoit le connes-  
table moult plaint et regretté du roy de Cyppre, de Jehan et Gertuxi de  
Trasignies, des autres barons et du poeuple. Adont le noble roy encom-  
mença la parole devant ses nobles hommes et dist : « Seigneurs, s’il  
plaisoit oýr, je vous diray la maniere comment l’on pourroit aidier et íaire  
secours a mon connestable, lequel est a present en trés grant peril de sa  
vìe ; c’est ung preu et sage chevallier. » Alors le preu Gerard de Trasi

quy estoit mouit hastif de parler, dist au roy : « Sire, il n’est maniere ne  
moyen quelconques possibie de y trouver fors que demain bien matin  
íaillons hors de ceste cité et courons sus a noz ennemis. Car de nous ne se  
prendent garde, pensans en eulx meismes quejamais par deuxjours entiers  
et routiers l’un aprés l’autre ne yrions saillir sur eulx. Et je promets a Dieu  
que jamais ne pense de retourner ou je seray au dessus du bon connestable  
;t ie ramenray ou je y iairay la vie. — Frere, respondy Jehan, au plaisir de  
Dieu, nous y acquerrons los et pris car j’ay grant fiance qu’il nous aidere a  
;este foiz. »

Quant le roy de Cyppre eut entendu les deux enfans de Trasignies ainsi  
aarler, oncques jour de sa vie n’avoit esté plus joyeulx et dist tout bas que  
bien devoit rendre graces a Nostre Seigneur (folio 119v) quant deux telz  
preuz et vaillans damoiseaulx luy avoit envoyés, « car moyennant la grace  
du Tout Puissant, j’ay espoir que par eulx et leur trés hardy couraige seray  
delivré de mes ennemis a mon honneur. »

Atant se taist l’ystoire ung petit d’eulx tous, pour parler du roy Bruyant  
quy estoit en sa tente, desirant de soy vengier du roy de Cyppre par la mort  
de son connestable.

Chapitre XLI. Comment le roy d’Esclavonnie cuida faire  
pendre le connestable de Cyppre.

Quant ce vint le matin que les Sarrazins de l’ost du roy Bruyant furent  
ievez, charpentiers furent mandez ausquelz Bruyant commanda que, au  
prés de la ville de Nycossie sur une montaigne quy la estoit, dreschassent  
unes fourches a pendre et estrangier le connestable, pour plus faire de  
despit et d’injures au roy de Chyppre et aux Crestiens quy leans estoient.  
Les charpentiers, trés desirans de complaire a leur roy, luy respondirent  
queja si tost ne leur seroit amené le connestable que les fourches ne fussent  
dreschees et prestes pour le pendre.

Atant ilz partirent d’iliec et vindrent sur la montaigne ou tellement  
exploitterent que en peu d’heure, les fourches furent faittes et drechees. Et  
'à celle propre heure [le roy de Chyppre et29] ses gens estans en la cité,  
estoient prestz, armez et montez a cheval pour incontinent saillir  
de la ville quant par les guettes des tours et des murailles fut dit  
et nonchié au roy (folio 120) que au plus prés de la cité, les Sarrazins  
avoient fait dreschier unes haultes fourches.

Si tost que le roy de Chyppre et les barons entendirent ces nouvelles,  
tantost penserent que pour le connestable estoient faittes. « Pour le hault  
Dieu, beaus seígneurs, advisons comment nous puissons secourir nostre  
connestable. Car a la verité, se brief n’est secouru, honteusement et en la  
veue de noz yeulx le feront morír. » Adont Jehan et Gerard de Trasignies  
freres vindrent vers le roy et luy dirent: « Chier sire, ne soyés en soussy de  
vostre connestable recouvrer, car se la force des bras et le trenchant des  
espees ne nous faillent, ainchois que une heure soit passee, le vous rendrons  
sain et vif en ceste vostre cité. »

Atant ilz se appresterent et misdrent en point en attendant l’eure pour  
saillir. Les Sarrazins estans en leurs tentes, vindrent vers le connestable et  
le destacherent de l’estache ou il estoit loyé de chaynnes, et le mirent sur  
une vieille jument, les jambes loyees dessoubz la pance, et en ce point  
l’amenerent vers les fourches en luy disant moult d’injures et villonnies.  
Puis l’admonnestoyent de renoyer sa loy et sa creance et que croyre voulsist  
en Mahom. Puis luy disoient : « O trés malleureuz Crestien, regarde les  
fourches quy pour toy pendre et estrangler sont illec dreschees, lesquelies  
tu peuíz eschever se (folio 120v) croire veulz en nostre loy. » Aprés, iuy  
tyroient la barbe et les cheveulz, et le frappoient de groz bastons.

Le bon connestable reclamoit Nostre Seigneur moult piteusement,  
regardant vers la cité de Nycossie sur laquelle il fìst de trés piteux regrets.  
Et le bon roy de Cyppre et ses gens, estans aux murs et aux barbaquanes  
des portes de la cité, regarderent et veyrent de loing que les Sarrazins ame-  
noient le connestable vers les fourches. Adont le roy descendy de la muraille  
et appella les deux freres Jehan et Gerard de Trasignies, ausquelz il avoit  
mis toute sa confìdence et leur dist: « Mes trés chiers amis, je vous delivre  
et baille a conduire dix mil de mes hommes, lesquelz a vous obeiront et je  
les vous recommande. Et en vous sieuvant, j’en menray autres dix mille  
pour vous faíre secours et ayde se mestier en avez. Pour quoy vous chevau-  
cherez tout droit vers les fourches et je vous sieuvray entre l’ost et vostre  
route, a celle fin que ung seul homme n’eschappe de ceulx quy mon connes-  
table amaynent. — Chier sire, ce dist Jehan, de nous, ne faittes qnclque  
doubte. Car au plaisir de Dieu, telement y exploitterons que par i  
nous en devrez sçavoir gré. » D’aultre part le connestable, approchant les  
fourches ou il cuidoit rendre l’ame et voyant la cité, fist devottemei  
oroison a Nostre Seigneur en requerant que secours et ayde luy vr  
faire, ainsi comme il sçavoit que mestier luy (folio 121) estoit, en luy rtvoni-  
mandant humblement son ame, car de son corps ne faisoit plus estr

Quant les Sarrazins apperceurent les fourches et qu’ilz furent a c.-  
ilz n’eurent quelque doubte pour ce que avec eulx avoient ung roy ]  
quy les conduisoit en leur disant que paour ou cremeur n’eussent. n T1>-‘

bien estoit asseur de faire et accomplir la justice quy par leur roy estoit  
coinmandee.

Si tost que aux fourches furent venuz, ilz descendirent le connestable de  
sus ia jument ou ilz l’avoient mis, puis encommencerent d’eulx preparer  
pour le faire morir. Et le connestable, tristre et pensif comme celluy quy  
ìa mort attendoit, se mist a genoulx en regardant vers le ciel et moult devo-  
tcment fist ses prieres et oroisons vers Nostre Seigneur. Et a celle propre  
heure qu’en tel estat estoit, les deux damoiseaulx de Trasignies saillirent  
hors la porte de la cité en pourprenant une vallee pour enclore la mon-  
taigne ou les fourches furent levees, affin que par les Sarrazins ne feussent  
descouvers ne perceuz. Et d’autre part, le preu roy de Cyppre print son  
cherain le plus couvert qu’il poeult pour soy mettre en l’ost des Payens et  
ceulx quy a la justice eurent mené le connestable, a celle fin que nul n’en  
eschappast. Adont Jehan de Trasignies et Gerard son frere prindrent moult  
ibri a chevauchier en regardant vers les fourches, ou ilz perceurent trés  
grant (folio 121v) foison de Payens alans et venans. D’aultre part, en  
veoyent plusieurs approchier les fossez de la cité quy cryoient a haulte voix :

- (' trés faulz Crestiens, saillez dehors et venez secourir l’un de voz gens  
que l’en voelt pendre et estrangler a vostre grant vitupere. »

Adont Jehan de Trasignies, voyant le convive des Sarrazins, prist ung  
petit cor qu’il avoit et le mist a sa bouche, quy fut signiffiance que chascun  
alast courir sus a ses ennemis. Et incontinent Gerard son frere, quy venoit  
aprés luy, fery son destrier de l’esperon, la lance baissee, et se mist dedens  
les Sarrazins ; la n’eut Crestien quy sa force ne vertu ne moustrast. Jehan  
de Trasignies s’escria lors tout hault et dist : « Or avant beaus seigneurs !  
Maintenant seront veuz ceulx quy ont bonne voulenté de secourir a ce  
grant besoing le vaillant connestable. »

Aprés il regarde a main destre et choysy le roy Bruyant quy avoit la garde  
et conduitte de tous les Sarrazins, lesquelz estoient illec venuz pour faire  
et accomplir la justice du connestable. Adont il coucha bonne lanche et  
picqua bon destrier de l’esperon, si fery ung roy Sarrazin de tel randon que  
plus de deux piés luy passa le glave oultre le corps, et illec le porta mort  
par terre. Puis se fery i’espee ou poing parmy ses ennemis quy moult le  
redoubtoient. Et d’autre part le preu Gerard de Trasignies, trés desirant de  
faire chose dont de luy fust renommee, fery le destrier (folio 122) de l’es-  
peron en venant vers les fourches, si choisy ung Sarrazin quy tenoit le  
connestable par une corde qu’il luy avoit mise au col. 11 s’approcha de luy  
en haulçant i’espee contremont, de laquelle il donna a celìuy Sarrazin ung  
S1 tfés grant coup sur la teste que tout le pourfendy jusques au menton.

i es Sarrazins, voyans les Crestiens estre venuz sur eulz et le roy mort  
tle dit est, lequel avoit la conduitte d’eulx tous, furent moult esbahiz

et eurent grant paour et non sans cause, car bìen voyoient que tous estoient  
mors. La piuspart d’eulx encommencerent de fuir vers leurs tentes, mais  
quant a sauveté cuidoient venir, ilz rencontrerent le roy de Chyppre a tout  
sa bataille quy sans merchy les faisoit occir et detrenchier. Et tandis,  
Gerard delivra le connestable qu’il fist armer et monter sur ung destrier.

Illec fut faitte moult grande occision de Sarrazins et d’Esclavons, en telle  
maniere de dix mil hommes que ilz estoient pour faire morir le preu connes-  
tabie, n’en eschapperent cent en vie quy tous mors et detrenchiés ne feus-  
sent.

Gerard et le connestable chevauchoyent ensamble ou ilz decoupoient et  
abbatoient Sarrazins devant eulz ; tout ce qu’ilz encontroient versoit par  
terre. Le connestable ne se pouoit assez esmerveillier des haultes prouesses  
que ce jour avoit veu faire aux deux enfans Jehan et Gerard de Trasignies,  
disant que a son pouoir leur rendroit une foiz (folio 122v) la grant bonté  
et courtoisie que faitte luy avoient. Moult vaillamment se y portoit le gen-  
til roy de Chyppre. A la rescousse du bon connestable, fut la cryee et ic  
bruit moult grant. Maint Sarrasin y furent occis et detrenchiés, tant que  
jusques a ia tente du roy Bruyant la chose fut sceue par ung Sarrazin quy  
luy racompta la maniere comment ilz avoient esté sourprins, et que de dix  
mil hommes qu’ilz estoient, n’en estoit eschappé plus de quatre vings que  
le remanant ne fussent tous mis a l’espee et meismement le roy Sorbare,  
quy les conduisoit, y avoit esté occis et le connestable de Chyppre reseouz.

Le roy Bruyant d’Esclavonnie, oyant ces dures nouvelles, fut rnoult  
esbahy et dist: « Mahom, comment doncques le roy de Chyppre est il tant  
ozé et oultrecuidié d’avoir empeschié ma justice ne avoir occis ceulx que  
je y avoye commis ! » Atant le roy Bruyant commanda que chascun s’ar-  
mast et que tout homme montast a cheval et que bien gardassent que !e roy  
de Chyppre ne ieur eschappast. Alors les Payens et Esclavons se prir  
a armer, et monterent a cheval plus cie soixante mil hommes. Le i  
Chyppre print a regarder vers le siege et congneu que les Sarrazins se met-  
toient en armes, il pensa que au dessus estoit de son emprise et que temps  
et heure estoit de retourner, a celle fin que aucune fortune ne leur si  
nist. Si commanda de sonner (folio 123) la retraitte. Jehan et '. i.mu1venoient chevauchant derriere affin que de leurs gens ne perdissent. et  
chasserent devant eulx la proye et l’avoir qu’ilz avoyent gaignié. Si e>  
terent tellement que voulsissent Esclavons ou non, le roy et tous les < \ f  
priens rentrerent dedens Nycossie a grant gloire et loenge et au  
dommaige de leurs ennemis.

Ainsi comme vous avez peu entendre, le roy de Cyppre a l’ayde de hT..1"  
et Gerard de Trasignies avec les Cypriens rescourrent et ramenerent 1  
connestable de Cyppre dedens la cité de Nycossie, puis firent garnir

murs, tours et portes de bons combatans et arbalestriers, car bien veoient  
estre apparant que a grant assault ne pouoient faillir. Si ne demoura guaires  
quant ainsi en advint car le roy Bruyant accompaignié de cent mil hommes  
livra ung moult grant et aspre assault a la cité, ouquel furent occis et cra-  
\uue/ groz nombre de Sarrazins. Tout au long de la journee dura l’assault  
trés robuste sans ce que riens y peussent conquester, ains leur fut force de  
retourner vers leurs tentes a leur trés grant deshonneur et dommaíge a la  
iocngc et gloire des Crestiens quy moult vaillamment se y deffendirent, de  
quoy !e roy Bruyant fut si marry que plus ne pouoit, pour la perte de ses  
hommcs et pour le grant dommaige et deshonneur que de jour en jour il  
recc-p\ oit. Adont, pensant a la mort du roy Sorbare (folio 123v) son nepveu,  
jura en faisant serement devant tous ses barons que d’entour la cité de  
' ie ne se partiroit jusques a ce qu’il l’auroit pour en ordonner a sa  
voulemé. Du roy Bruyant iairay ung petit ester pour parler du gentil roy  
de C'hvppre.

Chapítre XLII. Comment le bon connestable de Cyppre ala en  
‘es vers le grant maistre pour avoir secours, et comment  
Jehan et Gerard de Trasignies esveillerent leurs enemiz.

0' . ìt le roy de Chyppre vey les Esclavons estre retournez a leurs tentes,  
il rend> graces a Nostre Seigneur et vint au palaiz soy desarmer, pareille-  
ment hrent tous ses barons et chevalliers. Si tost que ou palaiz furent  
retournez, le vaillant connestable vint devers le roy et le remercia moult de  
foiz, aussi fist il Jehan et Gerard de Trasignies de ce que tant vaillamment  
l’avoicnt guaranti et preservé de villaine mort. « Et pour ce, beaus sei-  
gneurs, dist il, jamais ne sera heure que a vous tous ne soye grandement  
tenu.

II. ;i sire, dist il au roy de Chyppre, vous devez bien Nostre Seigneur  
mouh ioer et rendre graces quant de si loingtain paijs ces deux nobles  
vassaulz vous sont venuz secourir et aydier a vostre grant besoing. »

Ainsi comme vous pouez entendre, le bon connestable faisoit ses devises  
au roy son seigneur en la presence de ses barons, en loant a merveilles et  
n°n sans cause les deux damoiseaulx (folio 124) de Trasignies. En ce point  
dura loague espace de temps le siege des Sarrazins par devant la cité de  
N'ycossie en Chyppre. Mainte saillie, mainte course et maìnte escarmuche  
'tiL faittes, car le siege durant, les Esclavons y donnerent maint grans  
ninelz assaulz. Mais ce fut toujours a leur trés grant perte et domaige  
- ■ írs gens, quy chascun jour amendrissoit, par la prouesse de la bonne

246

chevallerie quy en la cité estoit. Si advint ung jour que le roy de Chyppre  
assambla tous ceulx de son conseil, ausquelz il remoustra les grans affaires  
de son royaulme et le dangier ou de present estoient. Et d’autre part il  
sçavoit trés bien que le roy Bruyant avoit juré de non se partir du siege  
jusques il auroit la cité en ses maíns pour en faire sa voulenté, « laquelle  
choseja Dieu ne voeuîle consentir et aussi pour verité, dist il, je suis certain  
que ja ne s’en partira que ceans ne nous ait affamez. Et pour ce, beaus  
seigneurs quy ceans avec moy estes encloz, je vous requier a tous que de  
ceste besongne me voeulliés conseillier et adviser sur ce qu’il est de faire  
pour le meilleur. » Alors le bon connestable se leva sur piés et dist tout  
hault: « Sire, ne vous soussiés de riens, car vous avez plenté de bons amiz.  
Assez prez de vous est le grant maistre de Roddes vostre bon voisin, auquel  
pourrez rescripre bien a certes en luy requerant que secours et ayde vous  
veuille faire, ou aultrement vostre royaulme (folio 124v) est en voye d’estre  
perdu et la loy de Dieu aneantye. Et avec ce, vous face amener des vivres  
largement car, veu ses vertus et qu’il est vostre cousin germain, je sçay de  
vray et suis certain que a ce besoing ne vous vouldroit faillir. — Certes,  
beau sire, dist le roy, quant est a mon cousin le grant maistre de Roddes  
ne a ses Templíers, j’ay moult petite fiance et est l’omme trop fol quy a eulx  
se fye ou attent. Touteffois quant l’omme se retreuve en dangier, il doit  
requerir et esprouver ses amis. Mais puis que ainsi me conseilliés, je le  
feray. Combien que le plus fort est de trouver homme quy soit de hault  
affaire pour cestuy message furnir. — Sire, respondy le connestable, ne  
soyés esbahy de trouver homme pour ce parfaire, car quant vendra entour  
la my nuit, nous sauldrons dehors cincq cens hommes, dont Jehan et  
Gerard de Trasignies auront la conduitte, et chevaucheront vers les tentes s  
des Sarrazins pour effrayer leur ost. Et au regard de moy, je tendray le í  
chemin de Famagosce et quant la seray venu, je monteray sur ung batel et  
nageray vers l’ille de Rodes pour vostre messaige faire au grant maistre des  
Croisiés de Rodes. Vous avez icy plenté de vaillans et preuz chevaliiers aux  
armes, aussi vous avez les deux trés preuz damoiseaulx Jehan et Gerard  
de Trasignies, esquelz devez avoir fiance que a l’encontre de voz ennemiz  
deffendront ceste cité a leur pouoir. » (folio 125)

Tantost que le roy eut entendu son connestable, il luy ottroya de ce  
message furnir et luy en sceut moult bon gré en luy priant que au plus tost  
qu’il pourroit, il se meist au retour. Atant le vaillant connestable prepara  
son partement. Lors print congié du roy, et environ la mynuit, ceulx quy  
avec luy devoient saillir de la cité se appresterent. Si furent environ V.  
hommes des plus vaillans et duitz a la guerre de la cité.

Jehan et Gerard de Trasignies, voyans qu’il estoit heure de partir, sailh-  
rent hors des portes aux champs, et quant tous furent dehors, a chascup

firent prendre enseigne, a celle fin qu’ilz se recongneussent. Et quant le  
connestable, quy avec eulx sailly, fut aux champs, il les laissa et print son  
chemin vers Famagosce. Atant Jehan et Gerard ensemble leur compaignie  
se ferirent par les tentes et pavillons de leurs ennemís, ou ilz firent trés  
grant discipline de Sarrazins et Esclavons. Ilz coperent cordes et mastz en  
abatant tentes et pavillons par terre, puis mettoient a mort ceulx que  
dedens trouvoient.

Parmy l’ost, fut grant le cry et le bruit. Tout homme couru aux armes,  
pensans estre perduz. Atant Jehan fist sonner la retraitte, affin que aucun  
grant encombrier ne leur surveníst et rentrerent saulvement dedens la cité  
sans avoir perdu ung seul homme, dont le roy de Chyppre fut moult joieulx.  
Ht dhultre part le roy Bruyant, moult dolant des grans (folio 125v) pertes  
et dommaiges que chascun jour il recepvoit, menassoit fort ceulx de la cité  
quy estoient cause de tout son dueil. Atant se taist ung petit l’istoire de  
i’i' . nt, roy sarrazin, pour parler du connestable de Chyppre quy s’en  
aloit vers Famagoce, luy ,vie. de chevalliers.

(inpitre XLIII. Comment le grant maistre de Rodes et le  
- umestable de Cyppre vindrent au prés de Nycossie en  
( hyppre, et de la grant et criminelle bataille et desconfiture  
quy fut illec faitte, ou tous les Sarrazins furent mis a mort.

Tantost que le vaillant connestable de Chyppre vey qu’il avoit eslongié  
l'ost des Sarrazins, au plus tost qu’il poeult tant exploitta que a heure de  
prymc luy et sa compaignie arriverent en la cité de Famagosce. Et quant  
la furcnt venuz, a toute dilligence le connestable fist apprester ung brigan-  
tin sur lequel il monta. II eut moult bon vent, tant que en jour et demy les  
mena arriver au port de Roddes ou il trouva le grant maistre soy devisant  
aveuc ses freres chevalliers ou chastel. Le connestable entra leans, si prist  
inoult: humblement a saluer le grant maistre quy bien le congnoissoit, lequel  
luy fist grant honneur et reverence, puis luy demanda quelle bonne adven-  
ture iamenoit celle part et a si petite compaignie. Adont le connestable le  
saìua de par le roy de Chyppre et luy presenta ses (folio 126) lettres. Et  
aprés ce, il luy racompta bien au long la cause pour quoy il venoit devers  
luy. Adont le grant maistre, ayant leu le contenu des lettres, les bailla a ung  
sien secretaire quy les leut par devant tous ceulx quy la estoient.

Quant le grant maístre eut entendu le contenu es lettres et receu ia cre-  
dence du bon connestable, il dist hault et cler devant tous que au besoing,  
l°n voit l’amy, auquel pour riens Ì’on ne doit faillir veu que mestier en est,

et dist au gentil connestable que en briefz jours le roy de Chyppre son  
cousín seroit secouru de gens et de vivres. Aiors il demanda au eonnestable  
en quei temps le siege avoit par les Sarrazins esté mis devant Nycossie.

Atant le connestable luy dist le propre jour et luy racompta des assaulz,  
des courses et des saillyes quy durant le siege avoient esté faittes des deux  
partíes. Et comment il fut prins et depuis rescouz par la vaillance de deux  
jennes escuìers freres natifz de ia conté de Haynnau, dont le grant maistre  
prist grant plaisir a l’en oýr racoinpter. Les tables furent mises, si se disne-  
rent et quant ilz eurent mengíé et rendu graces, le grant maistre appella le  
connestable et luy dist que le plus tost que possible luy estoit s’en retournast  
devers son cousin le roy de Chyppre et que bien luy affermast qu’il ie  
secourroit et bien brief de gens et de vivres. « Sire, dist le connestable, pour  
le (folio 126v) roy, humblement vous en remerchye. Maisje promets a Dieu  
que par dela ne retourneray jusques a ce que je vous y maine. » Le grant  
maistre luy respondy que bien luy plaisoit. Atant il fist moult hastivement:  
escripre ses lettres et les envoya en Candie au seigneur de Sieu et d’Esca-j:  
lamyne ou Langho, et par toutes les ysles de la. marche Pelago, par Roddesí  
et par tout son paijs, qu’ilz se meissent en point et a main armee le venissenfì  
servir pour resister aux entreprises du souldan de Babilonne, ennerny de  
la foy crestienne, Iaquelle chose ilz firent voulentiers. Car ilz s’apprestcrení  
puis monterent en mer et tant nagerent qu’ilz arriverent au port de Roddes.  
ou du grant maistre furent honnourablement receuz.

Le bon connestable, voyant le secours estre venu, eut moult grant1 .  
au coeur et non sans cause car bien estoient vingt mil hommes har.az  
preuz aux armes et tous bonnes gens a la guerre.

Si tost que le grant maistre eut fait apprester son navire et qu’il fut garny  
de tout ce que mestier luy estoit, il se mìst en mer et fist lever ses voille'. I e  
vent fut bon, tant que en celle nuit les mena au Chastel Rouge. Et îe len-  
demain a. l’aube du jour, s’en partirent en eulz exploittant tellement que.  
sans quelque fortune avoir, ilz arriverent au port de Sermes en Chyppre.  
Et quant la furent arrivez et qu’ilz eurent prins port, ilz mirent (jolìo 127}  
pié a terre. Et lors chargerent vins et vivres sur chars, sur charretîes. >ui  
chameulz, sur dromadaires, sur mulets et sur autres bestes. Aprés, char-  
gerent tentes et pavillons, et prindrent ìe chemin vers la cìté de Nyc'o'Ot.-.  
Tel exploit et dilligence firent que par ung lundi au soir arriverent a trois  
lieues de Nycossie. Si tost que le bon connestable vey que l’ost ctu  
maistre estoit arresté et íogié, il vint vers luy et luy dist : « Sire, aier tne  
couvient vers le roy de Chyppre pour luy faire sçavoir vostre venue. I-i Pi,JIce, au plus matin, veuilliés estre prest, armez et montez a cheval pon{combatre voz ennemis, a celle fin que, quant vous verrez ung faÌhL .jcu’i  
sur l’une des tours de la cité, que a toute haste vous partez d’icj \*-i'

ibrir sur l’ost des Sarrazins et Esclavons. Et soiés certains que vousnousy  
írouvcrez, affin que de vostre venue n’ayent cause d’eulx loer. Et s’ainsi est  
frií comme je vous ay dit, je ne fay nulle doubte que ne les mettons en  
desarroy. — Mon bon amy, díst lors le grant maistre, saluez moy mon chier  
sire et cousin le roy de Chyppre et que a toute dilîigence la chose soit sage-  
ment conduitte et ainsi que l’avez devisee. » Atant ie gentii connestable et  
sc.s gcns partirent d’illec en faisant telle dilhgence que droit a l’eure de my  
nuii. ii arriva aux portes de Nycossie. Et tantost luy fut faitte ouverture,  
. ■ a ceiiuy duquel la venue estoit mouît desiree. (folio 127v)

Quant le connestable fut entré dedens la cíté de Nycossie, iì chevaucha  
vcrs le palais du roy, quy de leur venue estoít adverty. La estoient Jehan et  
Gerard de Trasignìes, trés desirans de veoír le connestabie et aussi pour  
sçav oir de ses nouvelles. Si tost que le connestable fut la venu, îl salua moult  
hurnblcment le roy, et illec racompta la maniere comment il avoit exploìt-  
tié. et fentreprinse que ilz avoient ordonnee et conclue ensamble par le  
signe du fallot comme dit est.

roy de Chyppre fut joyeulx et pareillement ses barons, pas ne le  
fault dcmander. Aprés ce, le connestable leur racompta quelles gens et  
qucííc puissance le grant maistre de Roddes avoit amené avec luy. Mais  
quaní ie roy et les barons l’eurent entendu, chascun s’en ala apprester et  
garnir de ses armes, a celîe fin d’estre en point a l’eure quy estoit ditte.  
Ataní îe vailìant connestable, Jehan et Gerard de Trasignies aíerent parla  
cité cn commandant que chascun fust en armes et, le plus secretement que  
faire '-•c porroit, montez et habillìés a i’eure quy fut ditte. Et quant feure  
fut venue, chascun se presenta au mieulx que faire se poeult. Si tost que  
l’eure fut venue, le roy fist mousírer le fallot alumé sur une haulte tour de  
ía cité. comme il estoit ordonné a celle fin que le grant maistre de Roddes  
et tout son ost le veissent, laquelle chose fut incontinent faitte. Si s’appres-  
terent tfolio 128) comme il leur avoit esté ordonné. Adont le roy de  
Chyppre, Jehan et Gerard de Trasignies a son costé, le vaìllaní connestable  
et les Chyppriens firent ouvrir la porte et saillirent hors de la cité.

Chapjfre XLIV. De la grant bataille quy fut devant Nycossie  
la cité30.

Quant le noble roy et ses gens se trouverent aux champs et qu’il eut  
v'J'.ìVïcses batailles, tous firent le signe de la croix. Puìs les grans galìots  
idrent ferìr jusques dedens les tentes des Sarrazins en faisant ung

Kwiiin/re à deux compartiments : bataille de Nicosie et denn r

moult grant cry pour esbahir leurs ennemis quy de ce, ne se donnoient  
garde, pour quoy a celle pre (folio 128v) miere poínte receurent une moult  
grant perte. Le roy Bruyant et ses Esclavons s’armerent, mais avant que a  
temps y peussent venir, y eut de leurs gens tant de occis et detrenchiés que  
les champs en estoient couvers. Adont le roy sarrazin, voyant sa perte et  
dommage, fut dolant et marry. Si vint fort de gens vers les Chyppriens ou  
la bataille encommença moult grande, laquelle eust mal finee pour ceulx  
de Chyppre se si tost par le grant maistre de Roddes n’eussent esté secou-  
rus. II se renga luy et son ost entre les Esclavons et leurs tentes, et par  
derriere fery sur euîx en jettant ung moult hault cry, de quoy Sarrazins  
furent trop esbahís car de ce tour ne se donnoient garde. Ilz oỳrent d’un  
costé cryer « Roddes ! » et d’autre part « Chyppre ! ». Jehan de Trasignies  
fery ung Esclavon de s’espee si puissant coup sur son heaulme que la choiffe  
ne les chercles ne le peurent guarantir que mort ne l’enversast a la terre.  
D’aultre part vint Gerard son frere, quy au devant de luy choisy ung roy  
payen moult richement habillié, nepveu du roy Bruyant, lequel il approcha  
de prés et haulça I’espee a deux mains ou il empîoya toute sa force, dont il  
l’assena entre Ie col et l’escu ung coup tant desmesuré que le bras a tout  
l’escu luy fist voler par terre. Et de la grant douleur que Se Payen senty, il  
chey de son destrier sur le champ ou il fina sa vie miserablement entre les  
piés des chevaulz. Voyant le roy Bruyant iìlec son nepveu mort, jura  
Mahom (folio 129) et tous ses dieux que la mort de son nepveu sera a  
Gerard chier vendue. II coucha sa lance pour en ferir Gerard mais il failly.  
pour ce que Gerard se tira ung petit arriere, lequel advisa le roy Bruyant  
au repasser qu’il fist devant luy pour parfurnir son poindre. Si luy bailla  
ung coup d’espee tant grant sur le heaulme qu’il le pourfendy jusques en  
la cervelle, tant qu’il chey mort par terre. Si tost qu’Esclavons veirent leur  
seigneur mort, tous príndrent a eulz desconforter. D’autre part, veyrcnt  
que par Jehan de Trasignies fut leur estandart porté par terre ou tous se  
devoyent ralyer et plusìeurs de îeurs roys et admiraulx occis, pour quoy ilz  
commencerent a fuir, l’un deça, l’autre dela, querans leur sauvement. M.i.-  
quant a leurs tentes cuidoient retourner pour estre a sauveté, ílz y îrou-  
voient les Rodiens quy les detrenchoient et mettoient a l’espee. Puis trou-  
voíent les Chypriens ou estoient Jehan et Gerard de Trasignies quy les  
detrenchoient sans remede. Les Sarrazins voyans que plus ne pon1resister ne eulz deffendre, la plus part d’eulz tournoit vers la mer, ci  
eulz mettre a sauveté sur aucuns bateaulx quy de nouvel le111\* .

venuz. Mais c’estoit pour neant car au devant d’eulx trouvoiení ies deux  
freres, les espees 011 poing toutes sanglentes du sang de leurs ennemis,  
le passage leur deveoient. Tant furent Esclavons sourpris, voyans qi

1«

Sm

toutes pars estoient occis, que courage n’avoient de eulx deffendre. (folio  
129v)

Finablement, oncques ung seul homme n’en eschappa que mort ne feust,  
ce que jamais n’avoit esté veu ne oncques puis ne fut, comme je tiens que  
aucun n’en eschappast. Si fut celle desconíìture non pareille a toutes autres,  
car par raenchon ne autrement n’en eut ung seul respité. Aprés la descon-  
fìture et l’occision faitte, le roy de Chyppre ensamble le grant maistre de  
Roddes, le connestable et les barons rendirent graces au debonnaire Jhesu  
Crist de la belle victoire qu’il leur avoit envoyee. Puis s’entrebracherent l’un  
l’autre. Et le roy de Chyppre remerchia moult de fois son chier cousin le  
grant maistre de Roddes et tous les chevallíers de sa compaignie. Alors le  
grant maistre demanda au roy quy estoient ces deux jennes vassaulz, les-  
quelz il avoit veuz en la bataille faire plenté de haultes proesses et grant  
occision de leurs ennemis. « Certes beau cousin, dist le roy, je ne sçay dont  
ilz sont, fors tant seulement que d’adventure me sont venus aidier et secou-  
rir a mon trés grant besoing, ou moult haultement se sont conduits. Ilz  
vont leur pere querant, lequel oncques jour de leur vie ne veirent. Dieu leur  
en voeulle envoyer bonnes nouvelles, car moult me tiens tenu a eulx que  
ores pleust a Dieu que par decha voulsissent demourer, a celle fin que le  
grant service qu’ilz m’ont fait leur peusse remunerer. (folio 130)

Ainsi comme vous avez peu entendre, les princes ensamble se deviserent.  
Le butin et le gaaing quy fut moult grant, fut departy a ceulx quy bien  
favoient desservy. Car tant de richesses et de biens furent trouvez es tentes  
etloges de leurs ennemiz que a tousjours la plus part d’eulz en furent riches.  
:Grant foison or et de beaulx joyaulx furent presentez aux deux enfans de  
jïfasignies, mais nullement n’en vouldrent riens prendre ne recepvoir, et  
leur souffissoit seulement d’avoir argent pour leur despense faire en leur  
spere querant.

- Aprés le butin departy, le noble roy et les prinches retournerent en la  
ssité ou ilz furent receuz du clergié quy au devant d’eulx alerent, tous reves-  
stus a croix et gonfanons en chantant: « Te Deum laudamus et cetera », en  
.iiendant graces a Nostre Seigneur de la haulte et noble victoire qu’il leur  
iiioit envoyee. Et quant ilz furent rentrez dedens la cité, ilz alerent en la  
nltaistresse eglìse rendre graces a Dieu. Puis partirent d’illec et s’en ala  
ullascun en son logeys desarmer et soy ung petit aisier. Et le roy avec les  
gfthtres prinches s’en alerent au palaiz ou ilz furent desarmez. Par quatre  
\*#Jtfs entiers, fut faitte par ìa cité moult grant feste. Et au cinquiesmejour,  
sEligrant maistre prist congié du roy de Chyppre en luy disant que se aucune  
íAhose luy survenoit, que sçavoir luy feist et que il le vendroit secourir, dont  
mtíktio 130v) le gentil roy luy sceut moult grant gré. Atant il se party de  
^Nv'ssie et vint au port de Baffe, ou il trouva son navire appresté. Luy et

252

sa compaignie monterent dessus et tant nagerent qu’ilz arriverent en  
Roddes. Atant cesserons le parler du grant maistre pour racompter de

l’adventure des deux freres jumeaulx Jehan et Gerard de Trasignies.

Chapitre XLV. Comment Jehan et Gerard de Trasignies se  
partirent de Chyppre, et comment ilz furent prins sur la mer  
et menez l’un en Esclavonnie et I’autre en Barbarie, et de  
leurs trés piteuses complaintes et adventures.

Aprés ce que le grant maistre de Roddes fut party du royaulme de  
Chyppre, les deux freres, filz du seigneur de Trasignies, ung mois apréi la  
bataille sejournerent a Nycossie. Puis eulz deux ensamble vindren; dc\ers  
le roy, auquel Jean, quy estoitl’ainsné, dist: « Chier sire, grant temps ;i\ons  
esté avec vous. Se aucune chose avons fait par decha quy vous soit aggreabíe,  
tous deux vous prions que recepvoir le voeulliés en gré. Temps est cl heure  
que de vous nous departons pour aler en la queste de nostre pere quc si  
long temps avons quis. Jamais ne voulons arrester jusques a ce que aucunes  
certaines nouvelles en aurons oyés. Pourquoy nous vous pryons que congié  
nous voeulliés donner. »

Quant le noble roy eut entendu la voulenté des deux freres, il leur rcs-  
pondy que mieulx aymast leur demouree que (folio 131) leur partemenl.  
Et que se avec luy vouloient faire leur residence, jamais n’auroient def-  
faulte, et tant riches et puissans les feroit que cause auroient d’eulz en ioer.  
« Certes, chier sire, dist Jehan, il n’est or ne argent ou monde ne aulres  
richesses quelzconques pour quy voulsissions demourer icy ou aullrepart  
et nous deporter de nostre queste. Ainchois est nostre intentìon dc partir  
demain au plus matin.

Quant le bon roy vey que autre chose n’en pouoit faire, il leur íìst  
moult riche don, de quoy nioult le remerchierent. Et ainsi prindrent congié  
de luy, du vaillant connestable et des barons quy furent moult dola.':' de  
leur partement. Atant ilz vindrent en letir hostel ou ilz se appresterent  
le lendemain partir. Puis alerent couchier et reposer jusques le lend;  
qu’ilz se leverent et alerent oýr la messe, et tandis iettrs chevaulz i iiviv.  
prestz sur quoy ilz monterent en prenant congié de leur bon hoste d  
tesse.

Tantost que les deux damoiseaulz furent montez et venus sur la  
trouverent le bon connestable et toute la baronnie de la court quy les .n L'ii-  
doit pour les convoyer. Jehan et Gerard leur requirent assez qu’ilz >1 - T''11'  
raissent, mais riens n’en vouldrent faire, ainchois convoíerent

freres jusques au port de Baffe en les deffreant par tout. Si leur fut trouvé  
ung batel de marchans qui aler vouloit vers Espaigne, ou ilz monterent sur  
la mer (folio 131v) en prenant congié du connestable et de tous les barons,  
lesquelz a Dieu les commanderent. Et quant les deux freres furent en mer  
entrez, ilz prindrent a deviser l’un a l’autre disans : « Or avons longuement  
routte enquis et demandé aprés nostre pere et si n’en trouvons quelque  
certaine nouvelle, nous devons doubter que nostre labeur ne soit en vain  
et que jamais ne le trouvons. Trop nous devons esmerveíllier de ce que  
aLieunes nouvelles n’en avons peu oýr. Espoir que c’est la voulenté de Nostre  
Seigneur. »

.insi comme vous pouez entendre, se devisoient les deux freres ensamble.

1 voient moult bon vent, quy en pou d’heure leur fist eslongier le royaulme

ihyppre. Et quant le bon connestable, quy au port de Baffe estoit, eut  
perdu la veue de la nef sur quoy les deux enfans estoient, tout en plourant  
les commanda a Dieu. Atant luy et les autres chevalliers retournerent par  
de\ers le roy a Nycossie la cité, ou l’en pryoit chascun jour que a bon port  
ilz peussent arriver et avoir nouvelles certaines et bonnes de leur chier pere  
qu'ilz aloient querant. Combien que fort doubte qu’ilz auront moult a  
endurer et souffrir ainchois que trouvé l’ayent, ainsi comme assez tost vous  
pourrez oỳr en ceste histoire.

v ‘uant les deux freres eurent nagié, comme dit est, environ deux jour-  
nees, ílz choisirent devant eulx deux groz bateaulz de larrons et escumeurs  
de Ifolio 132) mer creans en la loy de Mahommet, dont l’un estoit du  
royaulme d’Esclavonnie et l’autre de la terre de Morienne, si s’estoient  
ensamble accompaigniés. Si tosí qu’ilz choisirent la nef sur quoy estoient  
les deux damoiseaulx freres, ilz tournerent leurs voilles celle part. Et quant  
prés de la nef furent venuz, ilz escrierent tout hault, a ceulx quy dessus  
estoient, disans que, sans arrester, leur voille fust abbatue et que a eulx se  
rendissent pris et que eulz et leur avoir estoit a eulz confisquié. Alors les  
marchans de la nef, Jehan et Gerard de Trasignies ayans entendu ce que  
iceulx larrons disoient, furent moult esbahis, et tout incontinent se couru-  
rem armer pour eulz mettre a deffense. Et d’autre part, iceulz Sarrazins  
les vjndrent assaillir a deux costez en commençant a tirer, de lanchier et  
dejutter a tous lez pierres, si que c’estoit grant horreur a les veoir. Mais la  
chose n’estoit pas egale ains mal partie de une seule nef marchande se  
pouoir deffendre a l’encontre de deux grosses nefz armees et chargies de  
larrons et escumeurs de mer quy de leur fait estoient advisez et accoustu-  
mez dc ce faire, non pourtant trés vaillamment se deffendirent et mer-  
veiHeusement se combatirent les Crestiens autant qu’il leur fut possible.

Jehan et Gerard de Trasignies, eulx voyans en tel peril comme d’estre  
m°rs ou pris, reclamerent moult humblement Nostre Seigneur en luy

requerant que de mort et de servitude les voulsist preserver. Eulx (foìio  
132v) deux, l’espee ou poing, l’un a l’un des bors de la nef, et l’autre a l’autre  
bort et costé, se misrent a deffense en telle maniere que tant hardy Sarra-  
zin n’y avoit de les approchier. Car ilz n’attaignoient homme tant fust  
puissant ou bien armé quy de mort peust eschapper.

Iceulx larrons et escumeurs voyans que sur la nave marchande ne  
pouoient riens conquester se aucun engin ne trouvoient pour les sur-  
prendre, firent devaler en une barquette en bas six hommes en baillant a  
chascun une tarelle en sa main. Si s’accosterent au plus prés de la nef des  
marchans crestiens. Puis encommencerent a forer et faire de trés grans  
[pertuis[[5]](#footnote-5)] par ou l’eaue de la mer print radement a entrer en la neftant que  
se Nostre Seigneur n’en eust eu pitíé, tous eussent esté noyés. Mais les  
marchans s’en adviserent pour ce que par dessoubz veirent leur batel emplir  
de l’eaue de la mer. Voyans ce meschief advenir, prindrent moult piteuse-  
ment a reclamer leur Createur. Puis s’escrierent aux deux freres Jehan et  
Gerard que leur deffense estoit de petite valeur et que rnieulx vailloit a eulx  
rendre que a escient eulx laissier perir et noyer sans aucun remede.

Quant les deux freres eurent entendu les marchans, pas n’est a esmer-  
veillier se ilz eurent grant paour car ilz congneurent que leur nef moiilí fort  
s’emplissoit. Et d’autre part se veoient assailliz de larrons, par quov eulz  
deux conclurent (folio 133) ensamble d’eulz rendre, esperans qu1 I Uct  
estoit de tout puissant pour les aidier et delivrer de ce dangier. Ce nonobs-  
tant moult vertueusement se deffendoient. Mais la eut ung Sarrazin, lcquel  
ayant choisi Jehan de Trasignies, le fery d’un pesant aviron sur le bras dont  
il tenoit s’espee ung coup si pesant que l’espee luy chey en la mer. Si tost  
que Gerard eut ce cas apperceu, il dist: « Certes, chier frere, nostrc def-  
fense ne nous est plus propice. Trop mieulx nous vault rendre que ic\ finer  
nozjours miserablement. — Frere, respondy Jehan, vous dittes veritc. Car  
I’en dist moult souvent que ungjour de respit, cent mars vault; l’omrae quv  
est emprisonné n’est pas mort. Ancoires pourra venir l’eure que eschapper  
en pourrons. »

Atant les deux vaillans damoiseaulx et les marchans de la nef,1qu’en leur fait n’avoit aucun bon party se rendirent a iceulx escumeurs et  
larrons de mer. Mais ainchois qu’ilz se feussent rendus, ilz en avoient occis  
en eulx deffendant la plus saine partie. Et quant aux larrons se furent  
rendus, ilz furent par eulx pris et loyés et mis en soutte. En aprés, dcpar-  
tirent l’avoir et la marchandise que ilz trouverent en la nef des bons mar-  
chans.

î'iteuse chose estoit de veoir les deux gentilz escuiers quy regrettoient  
leur bonne dame et mere et le bon paijs de Haynnau dont ilz estoient natifz.  
Aussi estoit ce grant pitié de veoir les povres (folio 133v) marchans cres-  
tiens comment ilz regrettoient leurs femmes et leurs enfans, leurs parens  
e: amiz et la perte qu’ilz faisoient. Et d’autre part iceulx larrons estoient  
moult joyeulx du grant avoir qu’ilz avoient conquis, lequel ilz eurent tan-  
tost bouté dedens leurs nefz. Ilz eurent bon vent quy les conduist et guida  
jusuues a ce qu’ilz furent en la costiere de Barbarie en ung port assez loing  
de gens. Et quant la furent arrivez, ilz departirent leur avoir et leurs pri-  
sonníers. Jehan demoura en la part de ceulx de Morienne et Gerard son  
frcre fut delivré aux Esclavons.

■ i tost que les deux freres se veirent dessevrez et departis l’un de lautre,  
pitcuse chose estoit de les veoir et oỳr pour les piteuz regrets qu’ilz faisoient  
fun pour l’autre. Assez requirent aux larrons que tous deux ensamble feus-  
sent mis en une prison. Mais oncques pour priere qu’ilz en sceussent faire,  
ilz n’en peurent finer car accorder ne leur vouldrent. Adont Jehan de Tra-  
signies fut prins et loyé par ceulx de Morienne et bouté dedens leur nef. Et  
lors ceulx d’Esclavonnie saisirent le vaillant et dolant Gerard de Trasignies  
moult rudement et luy loierent piés et mains tant estroittement que le sang  
lui sailloit du bout des doiz, et n’est au jour d’huy tant dur cuer quy se des  
deux freres eust veu le departement, que trés grant pitié ne l’en eust pris.  
\lcislesperversetcruelzlarronsetescumeursn’entindrentcompte. (folio  
134)

(Juant iceulx escumeurs eurent departy leur butin et leurs prisonniers,  
ilz íìrent voìlle et naga chascun vers sa partie, c’est assavoir les Moriens  
vers Trypoly en Barbarie et les Esclavons vers Raguise quy pour lors estoit  
sarrazine. Voyant, Jehan de Trasignies, estre Gerard son frere departy et  
eslongié de luy, plenté de piteux regrets emprint a faire, comme celluy quy  
deporter ne s’en pouoit, disant: « Gerard, mon trés chier frere, il n’est point  
possible que jamais je vous voye, de vous et de moy est la departie faitte.  
Re moy ne sçaurez plus quelque nouvelle ne aussi ne sçauray je de vous.  
Oicu par sa grace nous vueille tous deux conforter et preserver de mort  
villaine, ainsi qu’il scet que mestier nous est. Ha las ma trés chiere dame  
et mere, se maintenant vous sçaviez la dolloureuse departie de nous deux  
freres, trop auriés au coeur grant douleur. Je croy certainement que jamais  
plus vous ne nous verrez. O trés gentil paijs de Haynnau, impossible nous  
est de vous jamais veoir ne nulz de noz bons amis, car a misere, a doleur  
et a grief martire nous couvendra user nostre jennesse. Ha a nostre trés  
chier seigneur et pere, jamais de vous n’aurons nouvelle, nostre esperance  
en avons perdue. »

Ainsi come vous pouez entendre, tout en plourant, moult tendrement  
faisoit Jehan de Trasignies ses lamentations et regrets. Tant avoit le coeur  
(folio 134v) serré et plain de douleur que en luy n’estoit de menger ne de  
boire. Souvent regrettoit Gerard son frere. Puis requeroit a Nostre Sei-  
gneur que la mort luy voulsist envoier, laquelle il aymoit mieulx que plus  
vivre en tel estat, quy a luy et a son frere trop desplaísoit.

Chapitre XLVI. Comment la pucelle Nathalye, fille du roy  
Bruyant d’Esclavonnye, s’enamoura de Gerard de Trasignies  
quy pour lors estoit prisonnier en ïa cité de Ragouse ou  
royaulme d’Esclavonnie.

Gerard de Trasignies, estant prisonnier sur la mer en la main des Sar-  
razins esclavons et soy voyant privé de la compaignie de Jehan son frere  
que tant aymoit, moult piteusement encommença de plourer disant :  
« Helas mon trés chier et amé frere, bien nous doit a tous deux le coeur  
dolloir pour nostre dolloureuse infortune. Quelle douleur est il ou monde  
plus grande que celle que vous et moy avons pour la separatìon l’un de  
l’autre ! Qu’est devenue la grant amour que tousjours avons eu ensamble ?  
Raison et Nature nous semonnoit de ce faire quant tous d’un pere et d’utie  
mere et d’une portee sommes venuz sur terre. Certes la trés grant douleur  
que je sens en mon coeur m’est totalement importable. Bien nous a changié  
Fortune le dé, depuis que a Condé sur l’Escault fusmes ensamble au tour-  
noy. Las, que dira nostre trés chiere dame et mere quant elle sçaura i .  
son seigneur (foìio 135) et mary, nostre trés honnouré pere, et no  
deux enfans aura perdus ? Certainement trop piteuses et dolloureuscs luv  
seront les nouvelles. Ha noble conte de Haynnau, prince trés puissant, :;:i.ii''  
descendu des nobles [Troyens32], jamais n’ay intention de vous veoir r : -■  
compaignons aussi que par dela avoye laissiez. Ha trés nobles armvs Je  
Trasignies, maintenant serez cheues et aneanties quant nulz des hoirs n'v  
aura demouré quy par raison votis puist porter. Moult m’en doit le coeur  
dolloir pour ce que jadis furent conquestees sur les Sarrazins. Jamais plus  
ne seront portees puis que les hoirs sont ainsi perdus. »

Aprés regrettoit son chier frere Jehan en plourant moult piteusement,  
Mais pou en chaìlloit aux Esclavons avec lesquelz il s’en aloit et entroit de  
desplaisir en plus grant doeul. Ainsi s’en aloient Sarrazins, nagant de ran-  
don leur chemin vers Ragouse, ou ceulx de la cité et du paijs d’entoui' furent

257

moult esmerveilliés de ce que du roy Bruyant leur seigneur ne de toute son  
artnee n’avoient quelque nouvelle.

'.Jng filz avoit, moult bel et jenne appellé Morgant, et une jenne fille  
pueelle quy estoit la plus belle, la plus sage et la plus gracieuse quy fust en  
tout le royaulme d’Esclavonnie. Nouvellement avoíent envoyé messages  
oultre mer et par la maryne pour sçavoir et enquerre se du roy leur pere  
pourroyent oýr quelques nouvelles. Si advint ungjour (folio 135v) que luy  
c-a suer eulz deux ensamble monterent sur le hault de i’une des tours du  
stel de Raguise [pour[[6]](#footnote-6)] veoir au loing en la mer se aucun vaissel estrange  
ehoísir pourroient, par lequel ilz sceussent aucunes nouvelles. Pas n’y  
eurent esté une heure que de loing choisirent venir le batel sur lequel les  
larrons estoient, ou Gerard se retrouvoit loyé prisonnier en grant douleur  
el misere. Adont Morgan dist a sa suer que brief auroient nouvelles par la  
quy vers le port venoit singlant de randon. « Frere, dist la damoiselle,  
descendons de ceste tour et alons en bas car ja si tost n’y sçaurons estre  
us que la nef n’y soit ancree. Si verrons quelle marchandise la nef porte,  
ou espoir pourrons oỳr aucunes nouvelles du roy nostre pere. » Alors eulz  
deux ensamble se prindrent par les mains et descendirent au bas de la tour  
piiis alerent au port, ou ilz trouverent la nef quy moult estoit grande et  
ample a merveiiles. Bien cuiderent que ce fussent marchans, mais, comme  
dit est, non estoyent. Ains estoit une nef playne de larrons et de coursaires.  
Adont Morgant et Natalie sa sereur approcherent la nef tant qu’ilz mon-  
terent dedens. Et quant leans furent entrez, la pucelle prist a regarder  
" my la nef et y choisy grant avoìr et rìchesses, or et argent et vaisselle a  
plenté. D’aultre part elle vey grant plenté de povres prisonniers loyés et  
euehaynnez, dont les (folio 136) ungs plouroient tendrement et les autres  
se complaindoient moult doiioureusement de leur grant infortune. Atant  
Ja damoiselle appella le maistre de la nef et luy demanda quy estoient ceulx  
quelle veoit leans prisonniers. « Dame, respondy le larron, ce sont robeurs  
eî pillars d’estrange contree, et si en y a quy croyent en la loy de Jhesu Crist,  
par lesquelz feusmes l’autre jour assaillys par telle maniere que se Mahom  
ne nous eust aidiés et secourus, a tousjours mais estions perduz et menez  
en servage. Maìs il nous est si bien advenu que en nostre contree, sommes  
a sauveté arrivez. Et pour ce, chiere dame, se ceans a chose quy a vous ou  
a vostre chier frere soit agreable ou plaisante ou que desirez de avoir,  
prendre la pouez franchement comme la vostre. »  
fiivant le jenne damoisel eut entendu le maistre de Ja nef, moult fort Jes  
Priirca remerchier et díst au maistre que domier luy voulsist les prisonniers  
pcuir en faire sa voulenté. Adont celluy larron fist tirer hors de la nef tous

les prisonniers et les presenta et donna a Morgant. La estoit le preu Gerard  
de Trasignies, quy en son coeur moult piteusement reciamoit Nostre Sei-  
gneur et la Vierge Marie en eulx humblement requerant que de iuy eussent  
pitié. La belle Nathalie, voyant le jennencel plourer et faire tant dollou-  
reuse chiere, moult grant pitié luy en print et le regarda moult (foììo 136v)  
ententivement. Bien luy sambla que jamais plus bel jenne homme n’avoit  
veu. Moult fort le prist en son coeur a aymer. Mais pour lors n’en fist aucun  
samblant.

Aprés ce que les larrons eurent presenté les prisonniers a Morgant et a  
sa suer, moult joyeulx s’en departirent car ilz n’en cuidoient mie aìnsi  
eschapper, pour ce que bien sçavoient se Morgant eust esté adverty quelz  
ilz estoient, tous les eust fait pendre ou noyer. Et pour ce au pius tost qu’ilz  
peurent, partirent d’illec et nagerent la ou bon îeur sambia. Alors Morgani  
et la pucelle partirent d’illec et firent mettre leurs prísonniers ou fons de  
l’une des tours du chastel de Ragouse ou le preu Gerard fist mainte dol-  
loureuse complainte. De luy vous lairons ung petit le parler pour racomp-  
ter des messages que Morgant avoit envoyés par mer pour sçavoir nouvelles  
du roy Bruyant son pere.

Chapitre XLVII. Comment Morgant, filz du roy Bruyant  
d’Esclavonnye, sceut la mort de son pere et la totale desnuc-  
tion de son armee.

Quant îes messages que Morgant avoit envoyés pour enquerir el sçavoir  
de l’estat du roy son pere et de son armee furent assez prés de i’iiìe de Can-  
dye, ilz trouverent une nef quy se conduísoit par Sarrazins venans .  
marches de Surie, ausquelz ilz demanderent se point sçavoient nou- . •  
du roy Bruyant d’Esclavonnye. Adont les marchans de la nef san  
respondirent (folio 137) aux messages que pour certain le roy  
d’Esclavonnye et toute son armee estoit mise a i’espee et que la renomraee  
couroit que de son armee n’en estoit eschappé homme vivant, que tc  
fussent mors par la proesse du roy de Chyppre et ses aidans.

Les messages de Morgant, entandans les trés dolloreuses nouvel  
la chose advenue, furent trés courrouchés et non sans cause, car il  
perdu la plus puissant et beile compaignie de Sarrazins quy oneque  
partie de celle marche. Et quant iceulx messages sceurent qu’ainsi en  
advenu, le plus tost qu’ilz peurent retournerent devers leur jenne:  
et tant exploitterent a l’ayde du bon vent que en briefz jours, arrivere:’»1port de Raguise. Si tost que au port furent ancrez, ilz mirent pié a

puis vindrent en la cité et oupalais, ou ilz trouverent Morgant et lapucelle  
Natalie sa suer, ausquelz ilz racompterent toutes ies nouvelles qu’ilz  
a\ cnent entendues, comme dit est.

Quant Morgant eut entendu ses messages quy tant doîloureuses nou-  
velles luy rapportoient de la mort du roy son pere et de toute son armee, il  
fu tant dolant au coeur que plus ne pouoit. Car de si hault qu’il estoit, fondy  
pasmé en terre, et aussi fist la pucelle Nathalie sa suer. Et tant avoient le  
coeu r dolant qu’ilz n’avoient si bon amy quy de ce dueil les peust appaisier  
nc consoler. (folio 137v)

Quant Morgant fut relevé en piés, il print a soy escryer tout hault et dist:  
« O trés desloyal Mahom, en ce monde n’est nul quy en toy doye avoir  
parfaitte fiance quant ainsi as souffert estre mort et destruit ung si puissant  
et vaillant prince comme le roy mon pere estoit. Lequel pour augmenter  
ton uom et exaulchier ta loy, luy et son pouoir as permis estre ainsi  
confondu par ta lasceté, voire par le glave et le trenchant de l’espee de tes  
enncmys et de ta loy. » D’aultre part, la belle Nathalie demenoit tant mer-  
veilleux dueil que d’illec la couvint porter en sa chambre ainsi comme  
demye morte. Par le palais et par la ville leverent moult grans criz et pleurs  
pour leur seigneur, leurs parens et leurs amis qu’ilz avoient perdus. Ilz  
debatoient leurs palmes ensamble, iiz tiroient leurs barbes et leurs cheveulz  
:t demenoient tel dueil que pitié estoit a veoir. Illec avoit ung Sarrazin  
noult sage et discret en sa loy, lequel vint vers Morgant et le reconforta au  
niculx qu’il poeult en luy remoustrant eomment tous sommes mortelz et  
:omment nulle chose ayant vie en ce monde ne poeult la mort eschapper.  
ì Et tant fist par son beau parler qu’il le appaisa aucunement en luy disant  
f que pour plourer ne gemir I’on ne poeult sa perte recouvrer. Et fin de  
compte luy dist: « Sire, nous vous ferons couronner du royaulme de vostre  
que Dieu pardoinst. Vous estes (folio 138) nostre droítturier seigneur;  
; tous vous devons et voulons obeyr et secourir et porter honneur et loyaulté.

IL’itortez vous de vostre dueil et requerez a Mahom qu’il voeulle l’ame du  
vostre pere mettre en son saint paradis. »

nsi qu’entendre pouez, le Sarvazin fist tant par son beau parler que  
Mo.gant se deporta de son dueil. Mais la belle Nathalie plouroít souvent  
>rt du roy son pere. Et quant elle se ramembroit du prisonnier crestien  
m sa parfaitte memoire estoìt escript, la grant amour que en luy avoit,  
aisoit appaisier son dueil et penser a autre chose. Et en ce tandis les  
'ins se appaiserent. Si advìnt ung jour ainsi que ilz faisoient la grant  
f solempnité de Mafiom, auquel jour ilz couronnei'ent Morgant et  
t une feste tant grande qu’en tout le royaulme d’Esclavonnye n’avoit  
I'ániais la pareille esté veue. Ainsi va des fais de ce monde, car puis que ung  
Itomme ou femme en est party, tantost aprés sont mis <>ti

veoir pouez par les Sarrazins, quy eurent moult tost oublyé leur roy Bruyant  
quí tant avoit esté cremeu et redoubté et tout son exerce. Et en besongnant  
au surplus, voyans que pour or ne argent, pour pleurs ne pour lamentatìons  
ne le pouoient recouvrer en vye, conclurent ensamble tous les haulz barons  
du royaulme que a grant feste et tryumphe couronneroient Morgant son  
filz roy d’Esclavonnye. (folio 138v)

Chapitre XLVIII. Comment Morgant, filz du roy Bruyant fut  
couronné roy d’Esclavonnye, et comment la belle Nathalye  
sauva la vie au preu Gerard de Trasignies.

Ainsi comme vous avez peu oýr fut couronné le gentil Morgant rov  
d’Esclavonnie, dont ses subgets sarrazins eurent moult grantjoye. Mais ìe  
preu Gerard de Trasignies, quy estoit prisonnier en la tour, nuit et jour ne  
faisoit que plourer, en regrettant son chier frere et madame sa mere qu’i!  
aymoit tendrement. En ce tandis advint ung jour que dame Nathalye s’es-  
toit appuyé aux fenestres de la tour, ou par avant fu quant elle vey arriver  
la nef sur laquelle le gentil Gerard estoit prisonnier comme dit est, duquel  
luy print a souvenir et moult longuement pensa sur le damoisel comment  
ne par quelle maniere elle le pourroit allegier. Et quant plenté y eut pensé.  
elle descendy en bas et vint en la salle ou elle trouva son frere le roy Mor-  
gant auquel elle dist:

« Mon trés chier frere, vous et moy avons grant foison prisoniers quv  
naguaires de temps nous furent donnez et presentez. Moult voulenti  
verroye se c’estoit vostre bon plaisir. — Ma trés chiere sereur, respori-Jy !e  
roy Morgant, trés bien me plaíst puis que ainsi le voulez. » Adont  
Morgant manda le tourrier auquel il fist commandement que sans ;ru«:  
luy amenast ou palais et devant luy tous les prisonníers dont il av<

(folio 139) garde. Lors le tourrier, par le commandement de son sei|  
s’en ala vers les prisons, si en tira dehors ceulx quy leans estoient .  
amena ou palais devant le roy et la belle Nathalie quy la les attené  
pour complaire a la noble pucelle.

Quant Gerard se vey la estre amené, croíre et sçavoir pouez que 010  
eut moult grant douleur, car jamaís d’illec ne cuidoit partir sans .11011  
recepvoir. Mais il en cheuy assez bien selon son adventure. Car  
femme emprend aucune chose, s’eile poeult par nul tour elle en  
son dessus, ainsi comme fist !a belle Nathalye, laquelle jusques  
estoit ferue d’un dart d’amours fort enflambé et espris pour la :  
beaulté que en la personne de Gerard veoit estre.

Si tost que les prisonniers furent devant le roy Morgant venuz, moult se  
irouverent esbahys, de quoy pas l’on ne se doit esmerveillier. Adont Mor-  
gant leur prìnt a demander dont ilz estoient. Mais Gerard ne l’entendoit  
point proprement pour ce qu’il parloit esclavon. Touteffois aucuns des  
autres quy l’entendirent, assez luy respondirent comment ilz estoient mar-  
chans alans par les paìjs et royaulmes, vendans et achattans toutes denrees  
uuc a bons loyaulx marchans appartenoit de faire. Puis racompterent au  
roy Morgant la maniere et comment leur nef avoit esté prinse par cour-  
saires de mer. (folio 139v) Le roy Morgant leur demanda et enquist dont  
ilz cstoient et dont ilz venoient. Eulx, quy riens ne sçavoient de la mort du  
ro\ Bruyant, luy dirent que de Roddes et de Chyppre venoient et de plu-  
sieurs autres lieux en faisant leur marchandise.

uant le roy Morgant leur ouỳ dire que marchans estoient, il leur dist  
quc leurs vyes estoient respìtees et que ja nul mal n’auroient de leurs per-  
sonaes, ains les delivreroit tous quittes. Et ainsi qu’il se devisoit aux mar-  
chaus, il jetta sa veue sur Gerard et moult fort le prist a regarder, pour ce  
quc advis luy estoit que plus bel damoisel jamais n’avoit veu ne mieulx  
íburmé de tous membres. Tost congneu a le veoir qu’il estoit crestien.  
Moult bien sçavoit parler langue françoise, car aprins l’avoit dés sa pre-  
miere jennesse a ung esclave que pour le temps tenoit le roy Bruyant d’Es-  
clavonnye son pere, et pareillement dame Nathalye le sçavoit trés bien  
parler. Adont le roy Morgant dist a Gerard que la verité luy voulsist díre  
et que se en nulle maniere le trouvoit en mensongne, de male mort le feroit  
morir. Quant le damoisel eut entendu le roy Morgant parler la iangue de  
France, il luy respondy que pour certain il ne fauldroit de luy dire verité.  
\' ' nt luy dist Morgant: « Vassal, de vous je vueil sçavoír dont vous estes  
natif, de quelle generatìon et de quel marche (folio 140) vous veniés et quoy  
faire quant vous fustes par les coursaires et livré en mes mains. — Sire,  
respondy Gerard, je suis natif du paijs de Haynnau quy aboute d’un costé  
aux terres du roy de France et d’autre costé a la terre de l’Empire. Deux  
ireres sommes d’une portee quy ensamble nous partismes de nostre terre  
et avons passé la mer, querans par tout et demandans aprés nostre pere  
nommé messire Gillyon de Trasignies, lequel aussi vint par decha long  
temps a. Par Chyppre avons passé ou n’a pas long temps eut une moult  
gïarst bataille. Et quant celle guerre eut prins fin, nous partismes du  
royanlme de Chyppre en montant sur la mer en une grosse nef, sur laquelle  
mon frere et moy avons esté prins par deux grans nefz chargies de cour-  
\*> dont l’une emraena mon frere et l’autre m’a icy apporté en vostre  
>u a present je suis en voz dangiers. »  
l.mtost que le roy Morgant eut entendu les parlers de Gerard, il hocha  
Lors delivra les marchans en leur donnant congié. Aprés adrecha

sa parole a Gerard et luy dist que sur la foy qu’il devoit a Mahom, il le feroit  
morir d’une villaine mort. Quant Gerard l’entendy, il devint moult símple  
et pensif, doubtant de perdre la vye. Adont Morgant remply d’aýr et de  
maltalent, devant plusieurs de ses barons quy la estoient, demanda a  
Gerard se du roy Bruyant d’Esclavonnye sçavoit quelque (folio 140v) nou-  
velle. « Sire, respondy Gerard, bien le doy sçavoir et mieulx que plenté  
d’autres. Ja pour paour de mort ne lairay que verité ne vous en dye, car le  
roy Bruyant fut occis par mes mains et non par autres en la bataille devant  
Nycossie la bonne cité. — Par Mahom, dist Morgant, celle mort vous sera  
chier vendue car tout vif escorchier vous feray.

— Ha a chier frere, dist lors dame Nathalye, je vous prye que souffrir  
vous voeulliés jusques a la feste de la nativité Mahom, auquel jour vous  
sçavez que les princes et admiraulz ont accoustumé de venir pour vous  
honnourer. Et aussi a celle fin que chascun voye la grantjustice et venganc-  
que pour le roy vostre pere aurez prinse. II n’y a que trois mois, advis m’est  
que bien pouez attendre. Alors voz gens, vous voyans estre couronné ct  
que a vostre premier advenement ferez telle justice, seront moult joyeulx.  
Et pour ce, je vous conseille qu’il soit remis en prison, et affin qu’il soit  
mieulx gardé et plus seurement, me faittes toutes les nuitz les clefz porter  
en ma chambre. — Ma chiere seur, dist Morgant, vostre bon advis et  
conseil je voeul croíre. Et ainsi que l’avez devisé, sera fait. » Atant Gerard  
fut prins et ramené en la prison. Et ja si tost n’y sceut estre que la pucelle  
n’envoiast querir les clefz par ung sien escuier, lesquelles luy furent appor-  
tees en sa chambre pour en user a son bon plaisir. (folio 141)

Ainsi comme pouez entendre, fut le trés preu Gerard remis en la prison  
ou il faisoit ses trés piteux regretz et complaintes vers Nostre Seigneur.  
cuidant que de leans ne deust jamais partir. Mais quant ce vint ia  
aprés soupper et que chascun fut endormy par le palais, la pucelîe Naiha-  
lye se leva de son lit, se vesty et chaussa le plus secrettement qu’elie poeult,  
et prist les clefz de la prison en sa main sans ce que par homme ne par  
femme feust oýe. Elle prist aussi de la char, du pain et du vin que la nuit  
devant avoit pourveu par le moyen d’un sien esclave croyant en Jhesu < ■

vers lequel elie avoit grant fiance. Si le trouva en ung lieu ou elle lu> avoit  
dit. Et eulz deux ensamble une chandelle muchee dessoubz sa robe  
vindrent a la prison ou estoit le preu Gerard, puys ouvry l’uys de 1 - -  
qu’en sa main [tenoit34].

Quant le damoisel ouỳ l’uys desverroullier et ouvrir, il cuida pn  
que pour le faire morir l’on le venist querir. Lors moult devottemeni pi ot  
a reclamer son Createur et Redempteur. Adont la pucelle tout 1

dist: « Crestien, n’ayes paour nulle. Saches que je suys la suer du roy Mor-  
ganí quy te viens veoyr et visitter en intention de bien faire pour le trés  
grant amour que j’ay en toy. » Atant elle descouvry la chandeille toute  
a rdant, pour quoy le preu Gerard vey la pucelle au vyaire quy moult belle  
lu> sembla et tant qu’il (folio 141 v) luy estoit advis que si estoit gente,  
coui'toise et garnye de toutes vertus que plus ne pouoit. Et en celle prison  
n'cstoient que eulz deux tant seulement, car l’esclave estoit demouré au  
dehors faisant le guet que leans ne feussent sousprins.

dont le gentil Gerard, voyant la pucelle estre seule avec luy, se appro-  
cha d’elle et luy dist : « Ma dame, bien vous doy rendre graces veu par  
\ostre humilité et courtoisie m’estes venue visiter et reconforter en mon  
ad\ersité. » Et luy de rechief, comme hardy et garny d’un bon courage, se  
approcha sans quelque doubte plus prés d’elle et luy dist en la baisant moult  
doulcement : « Ma chiere dame, Dieu vous doinst ce que vostre coeur  
dcsire. » Et la pucelle, garnye de toute courtoisie, oncques ne s’en des-  
tcnirna. Et au surplus je ne vous sçauroie racompter comment ilz se gou-  
vernerent. Mais celle nuyt furent ensamble beuvans, mengans et faisans  
leurs devises jusques au jour cler. Moult grant espace et loisir prindrent a  
de\ iser de leurs amours.

1 -’uant la noble damoiselle vey que heure estoit de illec departir, elle print  
congié de Gerard et en le baisant et embrachant luy dist:« Mon chier amy,  
,i I )'eu vous commans jusques a la nuit que vers vousje retourneray. — Ma  
cbiere dame, respondy Gerard, a vostre bon plaisir en soit. De vostre venue  
suis moult joyeulx. » Atant la pucelle se party de la prison, si refferma  
fhuys a la clef (folio 142) et demanda a son esclave se riens avoit veu.  
Lequel luy respondy que non. Adont il s’en ala d’une part et la pucelle par  
ungpetit huys quy sailloit sur le jardìn du palais entra en une allee quy la  
mena en sa chambre ou au plus coyement qu’elle poeult se coucha en son  
iit comme devant si que de personne ne fut oỳe. Et d’autre part, le gentil  
damoisel estant en la prison ne sceut que penser, si dist en telle maniere :

« O mon vray Dieu, trop ne me puis esmerveillier de ceste dame quy en  
mon adversité m’a ainsi visitee. Penser ne sçay a quelle intention elle l’a  
fait, oti s’il procede d’amours ou de tricherie. Mais comment qu’il en soit,  
je prye a Nostre Seigneur que a mes besoings aidier et secourir me voeulle  
et mon chier frere Jehan pareillement, et voeulle aussi garder de tous  
■ m ombriers la bonne dame quy nous porta et le pere quy nous engendra. »  
í1 '.".tme entendre pouez, faisoit le preu Gerard de Trasignyes ses regrets et  
prieres en la prison, aprés ce que dame Nathaïye s’estoit d’illec partie.  
Laquelle tant parfaittement aymoit le jenne damoisel que pour nulle rien,  
e^e n’eust enduré que aucun mal luy eust esté fait. Atant vous lairay a  
parler du gentil escuyer Gerard de Trasignies, lequel comme dit est

demoura en la prison et garde de la belle Nathalie, laquelle pour le grant  
amour qu’elle avoit a luy, toutes les nuyts une foiz le venoit visitter. (folio  
142v)

Chapitre XLIX. Comment Jehan de Trasignies fut mis en .■  
prison ou messire Gillyon son pere avoit par avant esté pii-  
sonnier, et de ses complaintes et adventures.

Vous avez peu cy dessus entendre comment les deux freres Jehar. et  
Gerard de Trasignies furent prins sur une nef par larrons de mer eí scparez  
l’un de l’autre. C’est assavoir Jehan son frere par les Sarrazins d’A uîTrique  
emmené vers le roy Fabur de Morienne quy pour lors estoit a Tr\ poiy en  
Barbarie, et Gerard son frere en Esclavonnye comme dessus est dedairé ;  
et en chascun de iceulx lieux prindrent port. Le roy Fabur, voyant ia nef  
arrivee a son port, cuidant que ce fussent bons marchans, descendy de son  
palais et vint devers la nef en laquelle il entra, pour quoy il parceu Jcs grans  
richesses quy par leans estoient puis vey les prisonniers. Adont ii denranda  
au patron quelz gens c’estoient. 11 luy respondy que les fungs33] cstoient  
Sarrazins et les autres Crestiens. Adont le roy Fabur s’escria aux pdson-  
niers et demanda lequel d’eulx estoit crestien. « Sire, respond> le preu  
Jehan de Trasignies, je suis ícy seul croyant en Jhesu Crist. — Vassal. dist  
lors Fabur, puis que estes crestien, croyre pouez pour certain que a mal  
port estes arrivé. Car sur vous sera vengie la grant perte que je feys main-  
tenant a ung an pour ting Crestien, lequel par tricherie et barrat eschappa  
de mes prisons ; oncques (folio 143) en mon temps ne perdy chose  
tant me despleust. Car tant de maulx et de occisions avoit fait sur vui\  
quy creoient en la loy de Mahom que tant comme la vie me sera au <\_■ r;'\.  
autant que de Crestiens croyans en Jhesu Crist porray avoir en mes r v::iv  
tous les feray morir a grief martire, et vous serez le premier quy le cc nipe-  
rez pour l’amour de celluy quy ainsi m’est eschappé, dont trop me dueil. »  
Quant Jehan de Trasignies eut entendu le roy Fabur, a luy meisr ies < '

« Beau sire Dieu, je pense et croy fermement que ce soit monseigneitr  
Gyllyon mon pere dont ce roy fait mention. — Sire, dist lors Jehan í  
Fabur, puis qu’ainsi est que morir me couvient pour le Crestien quc  
dittes, je vous prye que dire me vueilliés quy il est et comment iì  
voz mains. — Vassal, dist le roy, quy il est, je ne sçay, mais il se  
Gyllyon. Pleust a Mahom qu’il fust icy et au jour d’huy je vous  
delivrer franc et quitte. » [[7]](#footnote-7)

Sí tost que le preu damoisel eut entendu le roy Fabur, il sceut de verité  
quc c’estoit messire Gillion son pere quy leans avoit esté prisonníer, si dist:  
« O vray Dieu, quel meschief de mon infortune ! Jamais mon pere ne ver-  
ra> ne Gerard mon trés chier frere que Dieu voeulle garder et conforter.  
Ai1 regard de moy, il n’est rien de ma vie; je suis mort sans quelque respit. »  
Alors du grant dueii qu’il eut au coeur, se laissa cheoir pausmé aux piés du  
ro> Fabur. La y eut plenté (folìo 143v) Sarrazins quy le prindrent et empor-  
leront en la chartre ou son pere avoit par avant esté mis, et illec reclamoit  
souvent Nostre Seigneur moult piteusement. Souvent disoit: « Las chetif,  
jamais ton bon pere ne verras, ton frere ne madame ta mere car je voy bien  
qae cestuy roy payen me fera morir en ceste chartre ou brief me fera livrer  
a grief martire. »

bmme entendre pouez, le preu Jehan de Trasignies faisoit ses com-  
piaintes et lamentations vers son Createur. Mais assez fut heureuz du char-  
trier quy l’avoit en garde pour ce qu’il le veoìt de jenne eage.  
!’ 1 ■■ nnablement luy portoit a boire et a mengier. Plusieurs fois le admon-  
nesía de croyre en la loy de Mahom, mais pour y morir, Jehan ne s’i fust  
accordé. Duquel nous vous lairons le parler, et retournerons aux fais de  
son l’rere Gerard.

C i' » .4tre L. Comment la pucelle Nathalye fut accusee au roy  
V>rgant son frere par ung Sarrazin nommé Lucyon, et eom-  
r.ynt a la requeste de la pucelle, le preu Gerard de Trasignies  
combaty et desconfy le [Sarrazin36] quy fut pendu et estranglé  
a". gibet de Raguise.

Vous avez assez ouỳ cy dessus comment le gentil Gerard de Trasignyes  
estoit prisonnier du roy Morgant en son chastel de Raguise ou souvent  
estoit visitté de la belle Nathalie, laquelle l’avoit tant enamé que ung seul  
jour ne se fust passee que visitté ne l’eust et reconforté (folio 144) a son  
pouoir. Moult grant signe d’amour luy moustroit, car souvent l’amenoit en  
sa chambte ou trés priveement faisoient leurs devises. De luy elle pensoit  
moult bien tant qu’il estoit en bon point et bien disposé de sa personne. En  
ce tandis le preu Gerard l’admonnestoit souvent de vouloir croire en la loy  
de Jhesu Crist. Mais ainsi ne autrement elle n’en tenoit cornpte, car tant  
fort s estoit mise a croyre en la loy de Mahommet que nullement Gerard

’ »v"-ConfyJe.

2 66

ne l’en pouoit desmouvoir. Puis quant il veoit que autre chose n’en pouoit  
faire, il l’en laissoit paisible, doubtant qu’il ne la courrouchast.

En l’ostel du roy Morgant avoit ung puissant admiral, lequel de tout son  
coeur amoit la belle Nathalie et estoit appellé Lucyon. Si advint ung jour  
qu’il entra en la chambre de la pucelle pour soy esbatre en passant le temps  
et deviser a elle, et luy dist: « Certes dame, je suis tant de vous enamouré  
que par la loy que je tiens de Mahon, ne nuit nejour je ne puis avoir repoz  
et moult long temps a que parfaittement vous ay eue escripte en mon coeur.  
Or est lejour venu que hardement m’est prins de vous descouvrir mon fait,  
a celle fin que de vostre grace puisse aucun reconfort avoir. Car ung seul  
jour m’est impossìble de vivre se par vous ne m’est fait aucun allegement.»

Si tost que la belle Nathalye eut entendu Lucyon, elle luy respondy moult  
courtoisement et dist : (folio 144v) « Lucyon beau sire, pour le present je  
ne suis conseillie ne disposee d’amer vous ne autre, car d’amours me sçau-  
roye mal entremettre, si n’en voeul tenir nulles paroles, pour quoy vous  
doyés aucune esperance avoir de par moy. Si ne vous y attendez et plus n’y  
pensez, mais quant le roy Morgant mon frere prendra femme, lors par son i  
bon conseil vouldray user. »

Quant l’admiral Lucyon eut entendu le reffus de la pucelle, la grant  
amour que il avoit a la damoiselle le contraingny au coeur d’avoir tel har-  
dement qu’il se approcha d’elle pour la cuidier baisier. Mais la puceîle, quy  
de luy ne tenoit guaires de compte, haulcha le poing ainsi comme il s'estoit  
avanchié, si luy donna ung coup tant grant sur la bouche et sur les dens  
que le sang encommença d’en saillir et devaler en bas de tel randon que sa  
barbe et sa poittrine en fut ensanglentee.

Adont Lucien, quy le coup avoit receu, remply d’yre et de courrou2 s'en  
sailly hors de la chambre etjura Mahon que il s’en vengeroit en briefz jours.  
Au plus tost qu’il poeult s’en ala en sa chambre ou il se fist laver et restan-  
chier et n’en party dehors jusques a ce que tout sain fut guary. Si í-  
que ung mois aprés, il vint a la court ou il trouva le roy Morgant seant a  
table et Nathalie sa suer assise emprés luy. Lucien, quy estoit advisé de son  
fait, se print a servir et trenchier devant le roy. Mais dedens les ong  
ses doys, avoit mis (folio 145) du venin. Si vint vers la cuisine ou il p' '0'. .i  
porter ung plat de viande, ens ouquel il bouta ses ongles et fist cheoii íe  
venin en la viande, tellement le fist que de personne ne fut apperceu. I’ui'  
mist le plat devant le roy quy tantost en cuida aler mengier.

Quant le plat fut posé et mis devant le roy, il y cuida aler mettre la  
mais en son doit avoit une verge d’or en laquelle estoit une pierre assi'C il-  
telle propriété que, quant elle senty le venin, hors de la verge sa  
table devant le roy et tous ceulx quy la furent presens, dont moult:  
chascun a esmerveillier et non sans cause. Alors le roy Morgani.

esprouver la vertu de la pierre et sçavoir a la verité s’il y avoit poison, prist  
le plat de víande ainsi comme il estoit, si le jetta a ung levrier qu’il vey  
devant luy. Adont le levrier sentant le bon goust de la viande, la prist a  
mengier asprement. Mais ja si tost n’en eut avalé qu’il ne crevast parmy le  
vcnlre et moru 'mcontinent devant îa tabîe, pour quoy le roy Morgant fut  
nu'íilt esbahy et dist : « O Mahom, assez ne me puis esmerveillier quy  
poeult estre celluy quy ainsí va ma mort pourchassant. Certes se sçavoir  
le puís, oncques pire poison ne fut pour luy brassee. » Atant la n’eut celluy  
qu\_v de la table ne levast. Chascun regardoit son compaignon pour veoir  
ìC nulz muroit couleur. Et la belle Nathalie tout plourant party d’illec et  
s‘en ala en sa chambre. (folio 145v) Adont Lucyon voyant la belle estre  
paríie, vint vers le roy Morgant et luy dist : « Sire, ja sçavez vous que  
oncques en nuîjour ne trouvasíes en moy aucun mauvais conseil. Tousjours  
vouí. ay esté ìoyai et seray tant que ou corps auray la vie comme raison est.  
Par quoy je suis tenu que vers vous ne doy celer trayson ne mauvaistié nulle  
pour cousin ne parent tant vous soit prochain. L’eure est venue que la verité  
vous sera ditte de la trés desleale trayson que sur vous vostre suer Nathalie  
a cuidié faire. Laquelle n’a pas long temps me requist que ceste poison luy  
voulsisse faire avoir, a celle fin de vous faire morír pour ce que aprés vous,  
e!!e • cnist vostre royaulme. Et m’a promis sur la loy de Mahom que se ceste  
chose pouoie accomplír, elle me prendroit a mary et me feroit porter la  
couronne sur le chief, si seroye roy d’Esclavonnye. Si tost que j’entendy sa  
graní desleaulté, incontinent luy respondy que pour rnorir ne le feroye ne  
que jamais ne seroye consentant de nulles traysons ne empoisonnemens  
faire. Et a tant m’en passay pour celle fois.

Diiant elle considera que a moy s’estoit descouverte et que accomplir ne  
vouloye sa perverse voulenté, elle me donna ung coup de poing si grant sur  
la bouche que deux dens en fist dehors saillir, dont je senty moult grant  
douleur. Sire, ce que je vous dy, est en tiltre de bonne foy. En vous (folio  
146) est de la faire ardoir ou enfouyr toute vive. — Lucyon, respondy le  
roy, sachiés de verité combien qu’elle soit ma sereur, d’elle feray si grant  
justice que a tousjoursmais en sera memoire, se telle poeult estre trouvee. »

D'iant Lucion eut dit au roy sa voulenté, il party d’illec et le roy Morgant  
demoura seul et pensif, car il aymoit sa suer de si grant amour que a payne  
Pouoit il croire ne penser que telle voulenté de faire luy fust advenue. Moult  
avo‘t grant merveille de la cause pour quoy»elle luy pourchassoit sa mort.  
Si advint un jour aprés ceste adventure que 3e roy Morgant appella son  
c°nseil et le fist venir devant luy en la salle du palais. Tantost que illec fut  
5011 conseil assamblé, il encommença mot aprés autre a dyre et declairer  
tout Ce fiue par Lucion luy avoit esté racompté touchant la grant trahison  
et i e°ipoisonnement que par sa sereur Nathalye luy ot esté pourchassé.

Adont ies barons et le conseil, ayans entendu les parlers du roy, luy res-  
pondirent en telle maniere : « Sire, ceste chose est moult pesante et dange-  
reuse de jugier d’un tel cas sur si noble personne comme est madame  
Nathalie vostre suer sans l’avoir oýe en ses deffenses et excusations. Et pour  
ce, il nous semble a tous que pour soy conduire discretement en ce, devez  
mander Nathalie vostre suer et d’autre part l’admiral Lucion quy de tel  
criesme la puet avoir accusee. Et par ainsi vous pourrez oỳr ce que (folio  
146v) a Lucion elle respondra, touchant le cas dont il la charge. » Le roy  
leur respondy que celluy conseil luy esîoit agreable. Alors il manda querir  
la belle Nathalye, quy estoit couchie sur son lit moult desplaisante du venin  
quy estoit appareillié pour son frere faire incontinent morir comme il estoit  
apparant par le levrier. Le messagier du souldan vint vers la pucelle et luy  
dìst: « Madame, il couvient que venez par devant le roy vostre frere, lequel  
accompaignié de ses barons vous attent pour vous oỳr en voz excusations.  
Certes se bien ne vous sçavez excuser, je doubte que aujour d’huy vous ne  
soyés jugee a morir honteusement. »

Le Sarrazin, quy ces nouvelles porta a la noble pucelle, estoit parent a  
Lucion. Laquelle, quant le Sarrazin eut entendu, devint moult esbahyc et  
ne sceut que penser ne dont telz motz procedoient. Lors elle, accompaignie  
de ses pucelles, vint ou palaiz devant le roy son frere, lequel quant il la vey  
venir, il luy escria: « Or ça dame putain, dame ne damoiselle ne devez estre  
appellee quant ainsi me devez murdrir, car le venin en avez fait, et aprés  
vous cuidiez demourer dame et royne de mon royaulme. Combien que  
Mahom en quy j’ay parfaitte fiance ne l’ait nullement voulu consentir ! jì

Adont la noble pucelle, comme tristre et dollante et comme celle quy se  
sentoit monde et france de non avoir commis tel outraige que l’on luy inet-  
toit sus, luy respondy et dist qu’elle requeroit (folio 147) que devant elle  
feist celluy venir quy de tel oultrage le vouloit chargier. « Certes, trés des-  
loialle personne que tu es, respondy le roy Morgant a la pucelle, par fad-  
miral Lucion avons sceu tout ce que tu as naguaires de jours voulu braser.  
Et pour parvenir a ton intention, a luy en as voulu marchander. - ■ Si.v,  
dist lors Lucion, car la estoit present, ia verité est telle comme vous l'avez  
dit. Car pour ce que sa requeste luy refusay, ce que pour morir ne feroye.  
elle me fery du poing ung si grant coup sur les dens que deux m’en rompy  
en la bouche, et a celle cause et pour l’amour de vous sauver la vie, ay je  
perdu deux dens de ma bouche, lesquelz jamais ne puis recouvrer, si olfre  
a en moustrer bonnes enseignes. »

Quant la pucelle Nathalye eut entendu le desleal Lucion, moult fierement  
le regarda et luy dist: « Va trés desleal trayttre, de Mahom soyes tu mauí-  
dit ! Comment es tu tant hardy ne osé d’avoir pensé sur moy um ■  
trayson ? Certes pervers et desleal traittre, la cause pour quoy je te L'U M

LE ROMAN DE GILLION DE TRAZEGNIES 269

fut pour ce que tu me requeroies d’amours et me cuidas baisier, ce que pas  
ne mc pleut. Et pour ce je te fery, ce que faire devoye, si me poise moult  
que plus grant injure ne t’ay fait a mon pouoir. Le plus desleal ravisseur de  
la bonne renommee d’une pucelle, tu scez certainement que oncques mon  
coeur ne pensa une telle trayson, (folio 147v) laquelle de present tu m’as  
inisc sus a tort et sans raison. — Certes, respondy Lucion, de riens ne vous  
a> accusee que la verité n’en soit telle, car pour riens ne feusse mis en avant  
se amsi ne feust. Se chose estoit que par chevallier ou escuyer peussiés ou  
aucuncment sceussiés prouver le contraire, je suys celluy sans autre quy  
fcroye ia chose esclarchir que vous mettez en tourble et en doubte. Mais je  
sça\ t!c vray que pour la grant mauvaistié quy est en vous, ne trouverez  
hoinme quy ceste chose voulsist entreprendre ne soy combatre pour ceste  
querelie a l’encontre de moy.

) trés desloyal parjure et menteur, la chose que tu as mise en avant,  
je oíïro a prouver le contraire a I’encontre de toy par champion, tel que la  
trahvson quy par ta faulse bouche a esté proferee te fera gehir le contraire  
et mo) descoulper du grant deshonneur dont tu m’as chargíé et mis sus. »

Alors la noble dame regarda parmy la salle et dist tout hault: « Beaus  
seigneurs, a il ceans chevallier, barron ou autre noble homme quy pour  
l'amour de moy et le bon droít que je sens certainement avoir quy ozast  
emprcndre le champ a l’encontre de Lucion ? Lequel, comme faulz et des-  
loyai. íì tort et sans cause m’a mis sus la grant trayson et vilonnye que  
prescnlement a icy proferee. » Touteffois illec n’eut Sarrazin tant hardy  
quv a celle heure ozast lever la teste ne respondre a la requeste (foììo 148)  
de ia dame. Ainchois en faisant sillence oncques homme n’y respondy tant  
redoubtoient l’admiral Lucion.

Adout la pucelle, voyant qu’en l’ostel du roy son frere n’avoit homme quy  
pour i’umour d’elle ozast ne voulsist emprendre la bataille a l’encontre de  
Lucion, pour quoy elle fut moult doiante et non sans cause. Trop piteuse-  
ment prist a reclamer Mahom en luy priant que en son bon droit aidier la  
voulsist. Mais quant le roy Morgant vey que pour sa suer n’avoit leans nui  
homme quy la bataille ozast emprendre, dist a la pucelle que s’en dedens  
quarante jours elle n’avoit trouvé champion pour son droit deffendre, qu’il  
laferoii ardoir. Et avec ce, se chose estoit que se aucun champion trouvoit  
potir ce faire et ii estoit desconfy, incontinent le feroit traynner jusques au  
g'bet et illec pendre, et autre grace ne vous en feray. « Mais pour ce que  
• vous estes ma suer et que par cy devant vous ay moult amee, je suis contempt  
que en vostre chambre tenez prison par tel sy que me promettrez dejamais  
qon partir d’illec sans mon commandement. » Laquelle chose la belle  
'ie luy promist d’ainsi faire. Pareillement le roy Morgant fist pro-  
• a Lucien de tenir prison en sa chambre, ce que legierement íl

accorda. Car jamais n’eust pensé qu’elle eust trouvé homme quy pour la  
pucelle s’eust ozé combatre a l’encontre de luy, tant estoit oultrecuidié et  
mal advisé. (folio 148v)

Ainsi comme vous avez peu entendre, d’un costé et d’autre fut la chose  
accordee. Lors la pucelle party d’illec et s’en ala en sa chambre ou elle fut  
jusques ce vint a l’eure qu’elle pensa que par leans chascun estoit couchié.  
Elle print les clefz de la [chartre37] et vint a l’huys qu’elle ouvry, puis ala  
devers Gerard. Et quant elle eut ouvert la prison, elle l’appella et mena en  
sa chambre ou ilz firent plusieurs devises. Et quant elle eut oý plusieurs  
raisons de Gerard, elle luy racompta comment Lucion l’avoit accusee de  
trayson par devant le roy Morgant son frere en luy mettant sus que par  
empoisonnement elle le vouloit faire morir, a celle fin que aprés sa mort  
elle feust dame et royne du paijs. « Et a convenu pour moy deffendre et  
pour au menteur prouver le contraire, que en dedens quarante jours pro-  
chainement venans, je treuve ung champion pour deffendre mon bon droit  
et faire apparoir comment tout ce qu’il a mis en avant et dont il me charge,  
est desleale mençongne et faulse trayson. Et se ainsi est que je ne treuve  
ung champion pour accomplir ce que dit est, je seray condempnee a estre  
arse a une estache, quy me seroit ung trop grant dur a porter, consideré  
que en tout ce n’ay coulpe nes que vous. Mais se je luy furnys d’un cham-  
pion pour mon droit deffendre et il est desconfy, par le roy mon frerc le  
fera du (folio 149) champ jusques au gíbet traynner et illec pendre et  
estrangler sans quelque remede. »

Quant Gerard eut entendu la pucelle, tout en ryant luy dist: « Damoi-  
selle, ne soyés en soussy de trouver champion. Pour le grant bien et cour-  
toisie que tousjours m’avez fait, vous secourray et aideray a deff  
vostre querelle, laquelle je sçay certainement estre bonne et juste. »

Si tost que la pucelle eut entendu lejenne damoisel, trop plus qued  
le prist a amer, et de l’offre qu’il luy faisoit, le remercya moult.

Ainsi comme vous pouez entendre, se deviserent la pucelle et le damoiseî  
celle nuyt. Et quant ce vint vers le matin, Gerard retourna en la prison  
comme il avoit accoustumé de faire. Et se la pucelle avoit par a\ant  
pensé du prisonnier, elle en pensa ancoires mieulx, considerant que p.u hr.  
son honneur et sa vie devoient estre deffendus. En ces adevales le jot  
estoit prins pour la bataille approcha, pour quoy le roy Morgant vin  
sa sereur et luy dist comment lejour approchoit et qu’elle feust pour1ung champion pour sa querelle deffendre ou autrement elle sçavoit  
par droit jugement il convenoit qu’elle morust miserablement. «I>  
frere, respondy Nathalie, de trouver champion pour mon droit d'

l'enconlre de Luchyon, suys pourveue. — Certes ma suer, ce moult me plaist  
et non (folio 149v) sans cause, car oncques n’amay tant creature commej’ay  
fait vous, et seroye moult joyeulx que du fait ne fussìés encoulpee, dont  
j'admiral Lucion vous charge comme vous sçavez. — Sire, respondy la  
pucelle. je suis vostre suer et vous, mon frere. Par devant vous avez veu que  
pour quclque chose ne pour peril de mort a moy estre apparant n’ay trouvé  
liotume tant hardy en vostre court quy a l’encontre de Lucion le desleal  
homme pour mon droit deffendre se soit ozé offrir pour le combatre, pour  
quoy en grant dangier et merancolie me suis retrouvee. Touteffois Mahom,  
qu\ dc sa grace m’a reconfortee, m’a fait telle grace. Car je suys pourveue  
de tel champìon, lequel se mettra en champ pour mon droit deffendre a  
l'encontre du desleal Lucion. Mon chier frere, vous sçavez comment en voz  
prisons, a ung Crestien lequel m’avez baillíé en garde. C’est celluy par quy  
nostre chier sire et pere le roy Bruiant a esté occis, lequel jamais pour nulle  
ricn ne pouons recouvrer. Tant ay fait envers luy quant je luy ay racompté  
tout rnon faiî et la bonne et juste querelle que j’ay d’estre a ce besoing aidee,  
que sur sa loy il m’a promis et juré que pour l’honneur et amour de vous et  
de moy. il se mettra en champ a l’encontre de Lucyon pour mon honneur et  
ma querelle deffendre, ce que moult me touche. »

Quant le roy Morgant eut entendu sa suer, il luy souvint de la mort du  
rov Bruyant son pere, lequel comme dit est avoit par le preu Gerard de  
(folio 150) Trasignyes esté occis. Mais la fervente amour qu’il avoit a  
Nathaiie sa suer luy fìst changier sa voulenté et luy dist que congié et licence  
luy donnoit de amener son champyon, de quoy la pucelle moult humble-  
ment remerchya le roy son frere, puis s’en vint en sa chambre. Et quant la  
fut venue, par son esclave envoya querir Gerard, lequel quant devant elle  
fut venu. en soubzriant la prist a saluer. La pucelle luy dist que bien fust il  
venu, puis luy dist : « Sire Gerard, assez sçavez que en ma main et garde  
avez esté livré par mon frere. Vous estes mon prisonnier, pour quoy ìl est  
en ma puissance de vous grever ou nuire. J’ay moult grant besoing de  
trouvcr champion quy pour moy se voeulle combatre a l’encontre de î’ad-  
tniral Lucion. Et a celle cause vous ay je fait venir icy en ma chambre pour  
vous declairer comment mon frere le roy Morgant est content que pour  
mon droit soustenir vous entrez en champ a l’encontre du desleal Lucion,  
p°ur quoy je vous supplye sur tant que me amez et tenez chiere que a ce  
■ og ne me failliés. — Ma danie, respondy Gerard, comme l’autre jour  
sromis, suys prest de combatre Lucion et vousjure mon serement que  
unant l’ayde de Jhesu Crist en quy je croy, mieulx luy vaulsist estre  
î'autre bout du monde et que jamais sur vous n’eust pensé trahison,  
lh|" noble homme ne autre ne devroit faire sur dame ne sur damoiselle. »  
'5'ìv)

Alors la belle Nathalie, en la presence de toutes les dames et damoiseiles  
quy la estoient en sa chambre, l’en remerchia. Lesquelles, quant elles vei-  
rent Gerard, s’esmerveillerent fort, disans l’une a l’autre que oncques plus  
beljenne damoisel n’avoient veu mieulx fourmé et tailiié de tous membres;  
grant dommaige est de luy qu’il n’est croyant en Mahom. La eut l’une d’elles  
quy dist que se ung tel mary avoit, elle se tendroit pour bien eureuse et luy  
eust il occis son pere et son tayon.

Ainsi comme entendre pouez, se devisoient les dames entre elles du preu  
Gerard de Trasígnies, de quoy la pucelle Nathalie estoit moult joyeuse. Car  
moult estoit de la pucelle aymé, ja soit ce que l’un a l’autre n’en feìssent  
aucun semblant, a celle fin que de leurs amours l’on ne se donnast garde.

Atant vous laìrons le parler d’eulx pour racompter des fais de Lucion.  
lequel vint ou palaiz devant le roy Morgant ou il le trouva aveuc ses barons  
et chevalliers. Moult humblement le salua et luy dist: « Sire, au jourd’huy  
est venu lejour queje doy entrer en champ pour approuver ce que de\ostre  
suer vous ay dií. Mais je ne voy ung seul homme quy pour deffendre sa  
querelle se presente, pour ce que tous scevent que pour morir ne vous  
vouldroye dire chose quy ne fust bonne et verítable. Et pour ce, est raison  
que de Nathalie soit fait justice. » (folio 151)

Droit a ces paroles, la belle Nathalie entra en la salle, si desrornpy la  
presse et passa oultre tant qu’eîle vint devant le roy son frere et lu) dist:  
« Sire, devant vous voy Lucìon, lequel a tort et sans cause comme foí et  
desleal traittre m’a encoulpee et mis sus d’avoir ordonné la poison pour  
vous faire morir. Mais au jourd’huy avant que la nuit soit venue, li\ reray  
ung champion pour mon droit deffendre a i’encontre de luy. — Darne,  
respondy Lucion, l’omme n’est ancoires né quy pour vous se voulsist mettre  
ou champ. — Va desleal menteur, fay que tost soyes armé, dist la noble  
pucelle, car toy venu ou champ comme raison est, incontìnent verras ceiiuy  
quy te fera gehir et dire la trayson que toy meismes as brassee. »

Quant Lucion eut entendu la puceîle, mouit fut esbahy, carjamais  
cuidié qu’elie eust trouvé homme quy a l’encontre de luy se feust ozé com-  
batre. Si se party hastivement de la presence du roy, accompaignié de i  
de son sang et se ala armer et habillier comme pour entrer en cliamf  
tel. Puis se fist mener sur le champ ou a i’environ ies hours estoiei  
pour le roy Morgant, lequel y estoit desja venu, accompaignic "C 'C'  
barons. ílieceut ungesciave qui vint vers la pucelleNathalie et it. ■■ •  
a toute diilìgence feist armer son champion et que Lucion son ao  
partie estoit sur le champ ou il le attendoit, prest pour comb  
151 v)

Quant la puceile entendy l’esciave, des armes qu’elle avoit pi  
hplles et riches fist armer le preu Gerard de Trasignies ptns h

apporter ung escu sur lequel elle avoit fait paindre le chief d’une pucelle et  
c-n luy bailìant dist : « Amy, de cest escu vous fay present. Alentour est  
bordé de fin or quy signiffie force et vertu et que vers toutes gens soyés  
humble et courtois. Et le chief de la pucelle quy est ou mylieu signifie que  
pour l’amour de moy soyés remply de hardement et de proesse. Moult  
doulcement vous requier que pour l’amour de moy le voeulliés bien gar-  
dcr. v Atant Gerard le receu et le pendy a son col. Puis la belîe prist le  
heaulme et luy apporta, mais avant que sur son chief luy meist, le baisa en  
la bouche, de quoy les Esclavons quy la estoient presents, aussi dames et  
puedles commencerent a eulx escryer moult hault, disans que la pucelle  
avoìi mal fait d’avoir baisié ung Crestien et que Mahom s’en pourroìt cour-  
rouchier. « Taisiez vous tous! dist Nathalie, jamais plus n’en parlez. Bien  
suis ienue de le baisier et luy faire honneur quant pour l’amour de moy et  
pour mon corps et ma querelle deffendre, il met le sien en adventure de  
vi\ re ou morir, ce que nul de vous autres n’avez ozé entreprendre, quy esíes  
croyuns en Mahom. Certes moult suis tenue de le servir et honnourer. »  
\; fut au damoiseî lachié le heaulme et chaint l’espee. Puis d’une main  
saisy sa lance eí en ce point fut amené vers le champ ou (folio 152) Lucyon  
le hardy admiral l’attendoit. Lequei, quant ii vey que Gerard n’estoit  
ancoires venu, s’escria en hault vers le roy Morgant et luy dist: « Sire, vous  
pouez perchevoir que le jour se passe et si ne appert homme quy contre  
mov se soit presenté pour deffendre ie droit de dame Nathalie vostre suer,  
dont moult me desplaist. »

('lui .i tre LI. Comment Gerard de Trasignies desconfy en champ  
du I ataiïle ung admiral sarrazin nommé Lucion, pour garder  
**|cí;|** preserver de mort villaine la pucelle Nathalye qu’il sçavoit  
esfr-ì innocente du cas dont Lucyon l’accusoit[[8]](#footnote-8).

Ainsi que Lucion parloit au roy Morgant, le preu Gerard (folio 152v) de  
irasignies entra ou champ, armé et bien en point, la lance ou poing et l’escu  
au coi, accompaignié de dames et puceiles. Mais si tost que Ie roy Morgant  
1 eut perceu, il luy souvint du roy Bruyant son pere quy de la main de celluy  
champion avoit esté occis, tant que le sang luy print a muer et dist : « A  
Mahom, quelle chose avez vous souffert permettre quant devant moy et en  
presence, je suis contraint de veoir celluy quy a occis le roy mon pere  
t haulte proesse ? Et suis constraint de iuy faire honneur pour ce qu’il  
s’esî habandonné pour l’amour de Nathalie ma suer, que j’ay mouit amee,  
de soy combatre en champ mortel a l’encontre de ì’admiral Lucion, pour  
ia descoulper du grant criesme qu’elle de luy a receu, dont trop grandement  
seroit chargiee et durement pugnie, se a l’admiral n’estoit prouvé le  
contraire. »

Ainsi comme vous pouez comprendre, estoit le roy Morgant moult pen-  
sif; et d’autre part le preu Gerard fut moult regardé des Payens et Escla-  
vons. Lors entra dedens les lices et salua le roy Morgant. Tantost que  
Lucion le vey entrer ou champ, tout le sang luy mua car il veoit son adver-  
saire apparant d’estre puissant de membres, habille et preu aux armes.  
Adont le roy Morgant, voyant les deux champions prestz pour combatre,  
fìst saisir la belle Nathalie sa sereur et la mener vers l’estache ou le bois  
estoit prest pour alumer, et jura Mahom que se son champion estoit des-  
confy, qu’il la (folio 153) feroit ardoir en cendre sans aucun remede.

Quant la noble pucelle se vey estre menee vers le feu, les yeulx plains de  
lermes devalans sur sa belle face, requist devottement a Mahom que son  
champion voulsist garder et deffendre. Alors les deux champions, montez  
chascun sur ung moult puissant destrier, l’un a l’un bout des lices et l’autre;  
a l’autre bout, regarderent moult fierement l’un l’autre. Atant baiserent les  
lances et ferirent les destriers d’esperons quy couroient l’un vers l’autre dej  
tel randon que en approchant, sembloit que iiz se deussent confondre. ì  
Moult asprement se rencontrerent des lances sur les escus, et de tel radeuf j  
que leurs lances tronchonnerent en l’air. Aprés ies lances, tirerent les bransl  
acherez, et au trenchant des espees emprindrent ung tei estour qu’il sem-  
bloit que a chascun coup se deussent pourfendre jusques en faisant le feu  
saillir de leurs heauimes quy moult estoient fins. Car Lucion estoii  
chevallier et bien estoffé de tous membres et preu estoit aux armev I.i  
d’autre part Gerard estoit jenne, aspre et hardy, vaillant en fais de guerre,  
puissant de corps et moult asseuré. Illec estoit la belle Nathalie en  
grant pensement, priant pour Gerard son champion, et mauldissoì!  
vent Lucion le desìeai traittre. En combatant son ennemy, Gerard le .  
damoisel regarda vers le feu ou il vey la gente pucelie a deux genoulx f;  
ses prieres (folio 153\) pour luy. Adont luy ala souvenir que au depa;  
pucelle l’avoit baisee a la bouche, pour quoy la force et la vigueur luy crut  
a merveilles, et vint moult fierement vers son ennemy l’espee ou poing, de  
laquelle il donna a Lucien ung coup tant grant sur le heauime quejus du  
destrier l’abati par terre tout estourdy du coup, tant fut pesant.

Quant le preu Gerard le vey cheoir, il saiilyjus de son destríer i’espeeec  
la main et vint vers Lucion, lequel quant ii vey Gerard descendu, tost et  
vistement se releva sur piés et, comme hardy qu’ìl estoit, se print u det-  
fendre moult fierement. D’aultre part, le cheval de Gerard couru

celluy de Lucion et se combatirent de piés et de dens par telle fierté que le  
cheval de Gerard estrangla celluy de Lucion, dont les Sarrazins, meisme-  
nient le roy Morgant disoit que mauvais signe estoit pour Lucion. Lequel  
l'uí trop dolant quant son cheval vey mort ; plusieurs fois en maulgrea  
Mahom. Lors Gerard se prist a l’escrier et dist: « O trés desloyal menteur,  
reas toy sí seras pendu et estranglé au gibet endementiers qu’il est grant  
jour a celle fin que de chascun soyes veu. — Larron mauvais, dist Lucien,  
vous avez menty. Jamais ne mengeray ne ne buverayjusques a ce que a mes  
deux mains vous auray occis. » Atant le vaillant Crestien leva l’espee  
cont remont, dont il fery Lucien ung si trés grant coup que, se l’escu ne l’eust  
guaranty, (folio 154) il luy eust detrenchìé la teste jusques es dens. Non  
obstant ce, le coup luy descendy sur le bras de tel randon que le trenchant  
de fespee en fist saillir le sang.

Lucion, ayant ce coup receu, eut moult grant frayeur et dist en luy  
mcismes que se de ce ne se vengoit, digne n’estoit de porter espee. Adont  
en approchant Gerard, haulcha l’espee dont il le fery ung coup tant pesant  
ou niilieu de son escu que fort le dommaga. Alors il souvint a Gerard  
comment son escu luy avoit esté presenté par la belle Nathalie, et que  
dessiis estoit paint le chief d’une pucelle en signifiance que d’elle luy sou-  
vcnist. Pour quoy luy plain de courrouz et trés desirant soy vengíer du  
desleal traittre, haulça l’espee en l’air cuidant ferír Lucion vers le chíef,  
mais il ìeva l’escu contremont pour le recevoir. Ce non obstant, le preu  
I iv ird quy moult estoit soubtil en fais d’armes, advisa que de son escu par  
bas s’estoit descouvert, si devala l’espee et assena Lucion sur la cuisse ung  
coup envoyé tant radement que tout jus luy trencha la jambe, pour quoy  
!e hardy Lucion fut contraint de cheoir par terre enjettant ung moult hault  
cry. Adont Gerard luy dist:« Or va trés desleal menteur! Se tu m’as presté,  
je le t’ay rendu. »

Si tost que Lucion se vey par terre et sa jambe jus trenchié de la cuisse,  
il s'escria et dist tout hault: « Ha a Mahom, trop me poeult desplaire quant  
par la vaillance d’un Crestien me voy (folio 154v) en tel dangier. » Puis  
regarde vers Gerard moult fierement, il tenant ancoires l’espee ou poing,  
!a darda aprés luy pour le cuidier attaindre. Mais Gerard le vaillant cham-  
pyon fut legier et appert pour le coup eschever. Adont le preu Gerard luy  
rescvia et dist: « O trés desleal Sarrazin, l’eure est venue que trés misera-  
biement te couvendra finer tes jours. — Certes trés mauvais Crestien, dist  
bucion, je ne te doubte en riens, car se a mes mains te puis tenir, impossible  
le sera de moy eschapper que mort ou mehaignié ne soyes. — Tais toy !,  
dist Gerard, Ancoires me sens sain et haittié, et si te voy gesir par terre en  
"Ci grant dangier de ta vie. Et pour ce, je te conseille que pour plus eslon-  
gier ton temps que devant le roy Morgant tu voeulles gehir la trayson aue

tu as faitte et comment a tort et sans cause tu as encoulpee la noble pucelle  
Nathalie sa suer. Va si le gehis et il aura merchy de toy. » Alors Lucion luy  
respondy que ii disoit verité et que bien et loyaulment le conseiiloit. « Du  
mal, dist Lucion, que j’ay fait, me repens. Et pour ee, dist il, je te prie que  
vers moy tu voeulles venir, a celle fin que tu m’aydes a lever jusques a ce  
que devant le roy Morgant aye gehy mon pechié. Je te rendray mon espee  
comme celluy que par ta vaillance tu as vainquu. — O trés desleal traittre.  
respondy Gerard, en toy ne en tes bourdes ne me vouldroye nullement  
arrester. » (folio 155)

Quant Lucion vey que en nulle maniere son ennemy ne pouoit decepvoir,  
il luy dist: « Par Mahom, se a mes mains te pouoie tenir, jamais plus bel  
jour ne verroyes.» Adont le preu Gerard, a quy moult tardoit que du Payen  
feust delivré, luy donna ung coup sur l’espaule tant grant que le bras a tout  
l’escu luy abaty par terre. Et de la trés grant angoisse que Lucion senty lors  
avec ses autres douleurs, il jetta ung cry hault et merveilleux a oỳr. Lors  
ses parens quy tout ce voyoient et pouoient entendre, furent moult dolans  
et esbahis. Les ungs aux autres disoient que grant meschief et doulcur  
devoient avoir au coeur quant par ung Crestien il convenoit radmiral  
Lucion, quy si preu chevallier avoit tousjours esté, laidement et hor.teuse-  
ment finer sesjours. « Jamais en nostre vie n’aurons honneur. Alons dedcns  
le champ et mettons a mort le Crestien ! » Lors, le plus secretement qa’ih  
peurent, se coururent armer. Et le preu Gerard, quy de ce ne se donnoit  
garde, vìnt vers Lucion et luy donna ung coup sur l’oreille tant grant quil  
îa luy coupa toute jus [et la joe40], en telle maniere que les dens de la bouche  
avoit d’un costé tous descouvers. Atant Lucion auquel celle douleur accrut  
avec moult d’autres luy crya « merchy » et dist que a luy se rendoit. en  
promettant que au roy Morgant devant ses barons congnoistroit la  
qu’il luy avoit cuidié faire pour la grant hayne qu’il (folio I55v) . c '.'ii  
concheue a l’encontre de Nathalie, suer du roy.

Droit a celle heure, les parens et amis de Lucion se amoustrerent. cui-  
dans entrer dedens le champ ou les deux champions estoient. Mais le ■  
Morgant, quy les avoit perceuz, s’escria tout hault et dist que se ill . 'Oii  
tant hardy homme, combien grant qu’il fust, a quy il veist approci  
champ ne faire samblant de vouloir nuire au Crestien, que incontin  
feroit mettre a mort. Pour quoy iceulx Payens, doubtans le roy, ne nu  
rent plus avant, ainchois se retirerent a part.

Adont le roy Morgant descendy jus des hours et vint ou champ  
Lucion parler. Lequel, si tost que au prés de luy vey le roy, s’escri;  
hault et dist : « Sire, sachiés car autre que moy ne vous a cuidié 1

cmpoisonner. Et ce que je ay fait, a esté pour la cause que vostre suer  
Nathalie me fery du poing sur le visage ainsi que je la vouloye baisier, et  
par celle mauditte voulenté, cuiday trouver maniere de la faire destruire ;  
a íort et sans cause I’ay encoulpee. Je fis la mestion du propre venin, dont  
jc \ous ay cuidié avoir empoisonné et dont indeuement je accusay vostre  
stier, que nulle coulpe n’y avoit. »

' tost que le roy Morgant eut entendu ces mots, il dist tout hault au  
traittre : « Lucíon, Raison et Justice voeullent que tu soyes traynné et  
pendu par tes demerittes. » (folio 156)

dont le traittre fut attachié a la queue d’un cheval et en ce point traynné  
moult longuement, tant que Je cuir et la char luy demouroient sur la  
chaussee ou il malgreoit et despitoit Mahom, si que grant horreur estoit a  
]e oýr. Puis en Sa presence de tous ceulx quy la estoient, fut pendu et estran-  
glé a unes fourches.

■ uant justice fut sur le traittre accomplye comme dit est, le roy appella  
le preu Gerard et luy dist : « Crestien, saches pour certain que se tant ne  
m"a\royes meffait comrae d’avoir occis le roy mon pere, sauvement et libe-  
rallcment je t’eusse laissié retourner en ton paijs. Mais pour le bon plaisir,  
honneur et servíce que tu as fait a Nathalie ma suer, je te feray tenir en mes  
prisons jusques a mon vouloir, ou tu auras competamment a boire et a  
mengier et tes autres necessitez. »

La belle Nathalie, quy la estoit presente, remerchya le roy son frere et  
luy dist que bien et dilligamment garderoit le Crestien et que elle meismes  
porteroit les clefz, a celle fin que sans son congié ne alast quelque part.  
Aiors Morgant luy respondy que de ce estoit moult contempt. Atant se  
parly chascun d’illec et le preu damoiseí fut mené desarmer et puis rebouté  
en forrible prison, ou souvent faisoit ses dolloureuses complaintes et  
requestes envers Nostre Seigneur que pitié voulsíst avoir de luy. Puis pen-  
soit a Jehan son frere, disant: « Ha a Jehan mon trés chier frere, de moy  
ne sçavez quelques nouvelles (folio 156v) ne en quel point je suis, ne moy  
de vous. Dieu vous doinst ceste grace que sauvement puissiez retourner ou  
bon paijs de Haynnau vers nostre bonne dame et mere pour la reconforter,  
laquelle seroit trop dolante s’elle sçavoit le departement que avons fait l’un  
de Fautre. Las moy, se je sçavoie comment il vous est ne en quel prison, et  
se il vous est trés bien, j’en doy au coeur avoir grant joye. Dieu par sa grace  
voeulle mettre en vostre liberté et franchise ! Au regard de moy, je  
:ertain Dieu devant de non morir en ceste príson, veu que le roy Mor-  
m’a promis et asseuré de certain que de mon corps n’auray mal ne

' mbrier. D’aultre part, je sçay assez comme je suis en la bonne grace  
t suer la pucelle Nathalie, combien que je n’y ay pas grant fiance. Car  
Jist communement que femmes sont fort muables et que de soy trop

y fier, c’est grant folie. Tel Sarrazin pourroít venìr par decha, mais qu'i!  
feust beî et graeieulx et que aucun don voulsist faire aux dames et darnoi-  
seiles quy journellement sont avec la beiie Nathaiie, tellement la pourroient  
enhorter que tantost par eile seroye mis en oubly et donner son amouv a  
ce nouvel amoureux. C’est ung commun dít que aux femmes, nomelle  
chose plaíst et moult est. agreable car leurs amours sont muables. li appert  
assez par les anchiennes histoires que bien souvent en est advenu pareiHe-  
ment. » (foîio 157)

Ainsi comme entendre pouez, se lamentoit le preu Gerart de Trasignies  
a par soy en la príson du roy Morgant. Puis disoit que moult estoit fortuné  
et meschant veu que pas n’avoit trois jours s’il eust voulu, trés bien pouoit  
eschapper de cestuy dangier. « Mais quant j’ay pensé en moy ie piaisir et  
amour que ceste noble pucelie m’a fait comme de moy avoir sauvé ìa \ ie.  
certes pour nulle rien sans son sceu et congié ne la vouldroye esiongier. Se  
elie m’a fait du bien, je luy ay a mon pouoir fait courtoisie, ce que moult  
me plaist.»

Quant ce vint vers la nuyt, le roy Morgant manda sa suer et en soy devi-  
sant de plusieurs choses a elle dist : « Ma chiere suer, grant ìeesse a\ au  
cuer de ce que sur le desleal Lucion est evidamment prouvé sa trahison.  
dont il en a perdu son honneur eí sa vie. Toutesvoyes par son peivcrs  
maiice, avez esté en grant dangier de vostre honneur et personne, eí pour  
ce, consideré la grant bonté et courtoisìe que faitte vous a Ìe prisonnicr  
Crestien comme de vous avoir preservé de mort viliaine, je iuy ay en guer-  
redon de ce respité la vie. Pour quoyje suis trés content qu’ìi soit seuremenl  
gardé en mes prisons et que illec faittes bien penser de luy.» Adont la nobie  
pucelle respondy que ainsi elie en feroìt. Lors elle prist congié du roy son  
frere et retourna en sa chambre, ou eiìe attendy l’eure que secrettemení  
vers Ìe noble Gerard peust aler, a celie (folìo 157v) fin que de leur faií nulz  
ne se percheust. Et pour ce, elle demoura grant espace plus qu’eile n'avoít  
accoustumé de faire, dont Gerard fut moult esbahy. Car il sçavoit l’eure  
passee que de coustume elle venoit vers luy et que ja estoit tard, pour  
il devint moult pensif et tourblé. Lors dist que pour celle nuyt, estoit .  
taillié d’estre legierement souppé. « 11 pert bien que de la beiìe Nai  
suis mis en oubly pour ce qu’ii luy est bien advis que de moy n’a plv . \*  
faire. Guaíres ne iuy souvient du grant dangier dont je l’ay jettee et deli'v nv  
du grant criesme dont i’admiral Luchion le chargoit. »

Ainsi comme vous oyés, Gerard se complaindoit en ia prison et I.  
toit a par soy a luy meismes. Et a celle heure qu’ìi pensoit a son fait  
fortune, ia belle Nathalie vint a l’huys de la chartre qu’elle desvern  
Adont Gerard se print a saignier et vint au devant d’elle, si l’embrai  
baisa. Lors elle íe print par la rnain et d’illec le mena en sa chambre

furent toute la nuit en soulas et en joye. De plusieurs choses se deviserent  
ensemble, et quant vint ung petit devant lejour, elle le remena en la prison.

En telle maniere comme vous oyés, fut le preu Gerard ung an prisonnier.  
L’une fois estoit en joye et soulas, l’autre fois, moult pensif. Mais son dueil  
fort Iuy croissoit quant retourner luy couvenoit en la prison, (folio 158) ou  
l’une fois regrettoit son pere, sa mere, Jehan son frere, pour lequel il prioit  
souvent a Nostre Seigneur que aidier le voulsist, puis regrettoit moult son  
paijs. Or pouez entendre comment le preu Gerard de Trasignies estoit  
prisonníer ou chastel de Raguise en Esclavonnye, duquel pour le present  
vous lairons le parler jusques son lieu le requerra, pour racompter des fais  
de messire Gillion son pere.

Chapitre LII. Comment le preu Hertan combaty le roy Haldin  
et le desconfy, et de la grant bataille quy fut devant Babilonne  
ou messire Gillion de Trasignies desconfy les Sarrasins.

Cy dessus avez playnement oỳ racompter comment messire GiIIion de  
1 ,'asignies fut prisonnier en Babilonne ou il fist de moult grans prouesses,  
pour quoy il fut mis hors de prison par le moyen de la belle Gracienne ; et  
depuis comme il fut prisonnier a Tripoly en Barbarie en la prison du roy  
I abur ; et comment Hertan le delivra de ce dangier et le ramena en Babi-  
lonne ou il fut a grant joye receu du souldan et de sa fille, laquelle l’aymoit  
moult chierement. Quant devant le souldan fut venu, il le prist par la main  
et luy dist : « Gentil chevallíer, a vostre joieuse venue, je vous fay present  
et donne ung chastel quy siet au dehors de ceste cité environ deux lieues,  
on vous et Hertan pourrez demourer et y prendre voz plaisirs, car mieulx  
:■ serez a vostre aise. Combien que (folio 158v) ung autre place vous aye  
autreffois donnee. Mais pour ce que cestuy chastel est assis en lieu plus  
delitable pour aler et venir de la icy, voeul que l’ayés. » Pour quoy le preu  
chevallier remerchia le souldan du grant don qu’ií luy avoit fait.

Aprés ce que la eurent sejourné par huit jours entiers, luy et le leal  
líertan s’en alerent en leur chastel ou souvent estoient visittez de la belle  
I hacienne. Tant y ala et vint la pucelle que Envye, quy tousjours regne  
es cours des princes comme oýr pourrez, fut lors espandue. Car en la  
court du souldan, avoit ung roy Sarrazin, lequel conceu tant grant envìe  
et hayne a l’encontre de messire Gillion que nuit et jour ne faisoit que  
penser et soubtillier Ia maniere comment il pourroit grever le vaillant  
chevallier. Si advint ung jour qu’il perceu la belle Gracienne aler et reve-  
lîir chastel ou le preu baceler se tenoit, pour quoy il fut moult joyeulx.

Car bien luy sembla que par ce moyen il auroit eause de luy donner  
empeschement, comme il est a croire qu’il eust fait se Díeu de sa grace  
n’y eust pourveu. Mais i’en dist communement que celluy a quy Dieu  
voeult aydier, nulz ne poeult nuire.

Ce roy Sarrazin dont je vous parle, estoit trés rade et puissant de corps,  
moult aspre et vaillant en armes. Luy, ayant grant dueil et envye de ce qu’il  
veoit le chevallier crestíen estre ainsi auctorisié par devers le souldan,  
advisa ung jour que (folio 159) le souldan estoit appuyé aux fenestres de  
son palaìz tout seul. II s’approcha de luy et luy dist: « Sire, je suis vostre  
homme quy vous doy foy, hommaige et loyaulté, et suis tenu de vous dìre  
verité. Puis que c’est chose quy a vostre honneur touche, pour riens ne le  
vous vouldroye celer. Et pour ce je vous declaire que vostre fille Gracienne  
est tant amoureuse du chevallìer crestien que guaires ne sont de jours  
depuis que donné luy avez le chastel que sçavez qu’elle ne soit alant et  
venant devers luy. Vous sçavez qu’il est crestien et trés soubtil homme, par  
quoy il pourroit vostre fìlle seduire et attraire a sa loy, quy seroit le plus  
grant meschief que jamais advint par decha. Pour quoy, sire, soyés advisé  
que tel meschief ne adviengne, et sachiés car tout ce que dit vous ay, est  
chose veritable et sans menchongne. »

Quant ie souldan entendy le Sarrazin, il ne sceut que penser. Si assambla  
son conseil, devant Iequeí ií dist en telle maniere : « Seigneurs, je vous ay  
icy mandez pour avoir conseíl et advis sur ce que le roy Haldin m’a rap-  
porté, dont je suis moult desplaisant. Vous sçavez tous comment long  
temps j’ay retenu par decha le preu chevallier crestien comme prisonnier,  
pendant lequel en mes besongnes et affaires, il m’a haultement et lealle-  
ment servy. Mais autre chose y a : comme sçavoir pouez, quant ii fut  
ramené des prisons du roy (folio 159v) Fabur, je donnay ung chastel a luy  
et Hertan son compaignon ensambîe. Mais veez icy le roy Haldin quy nfa  
rapporté et certiffié que Gracienne ma fiîle va souvent et viení ou chastel  
devers le Crestien. Se ainsi est, il en euvre mal envers moy. Pour quoy a  
vous tous je demande conseil : quelle chose il en est de faire ? Moult me  
desplaíst que la chose soit ainsi advenue. » Adont le roy Haldin se leva en  
piés et dist au souldan devant tous que ce qu’il en avoit dit, estoit i  
veritable, et que nuít etjour le Crestien avoit a son plaisir sa fiîle Gracienne.

« Tout ce que j’ay icy dit, je l’offre a prouver de mon corps a I’encontcede  
celluy quy le contraire vouldra maintenir. » Adont les barons et consL'.ii.'r-  
du souldan regarderent I’un i’autre, en eulz esmerveillant de la charge -  
leroy Haldin bailloit a ia fiìle du souldan, et bonnement n’en sceurei" -tin’  
respondre, fors tant qu’ilz envoierent querir la belle Gracienne. Lai  
vint ou palais devant le souldan son pere, qu’elle salua moult humble -  
Maís 5e souldan ne la daigna regarder ne luy mot dire et fut grant <

ainchois que a elle pariast. De quoy la pucelle fut moult esmerveillie et ne  
que penser ne quelle contenance tenir.

■' 'uant le souldan vey que la n’avoit personne quy parlast, moult fiere-  
nicnt dist a sa fìlle que pou aloit prìsant, « se ainsì est et qu’il (folio 160)  
soit vray de ce que le roy Haldin vous a accusee par devers moy et en la  
;nce de mes barons, car il nous a dit que vous estes du tout adonnee  
au chevallier crestien pour de vous faire son plaisir. Et pour ce, il vous  
cou'. ient respondre sur ce fait. » Alors la pucelle Gracienne moult sage-  
rnent et tout hault respondy et dist : « Sire, tant de jours que je auray a  
vh rc, pour morir ne vous mentiray de mot. Sire, sachíés que moult souvent  
suis alee et venue vers le chevallíer crestien, mais, par la foy que je doy a  
om en quy je croy, le baceler ne me requist oncques jour de sa vie de  
deshonneur ne de blasme, neant plus que feroít mon propre frere se je  
!'a'-.oye. — Dame, respondy Haldin, le contraìre de ce que vous dittes est  
veraé. Je l’offre a prouver a i’encontre d’un Sarrazin croyant en la loy de  
Mahom. Maìs au chevaîlier crestien je ne vueil riens avoír a besongnier ;  
ii ifcst pas bon assez pour me combatre. »

:v tost que Gracienne eut entendu Haldin quy refusoit de soy combatre  
a fencontre de messire Gillion, il luy souvint de Hertan. Et ainsi comme  
e c :s propos et paroles estoient devant le souldan, le preu chevallier et  
IL an entrerent íeans, eulx esmerveíllans pourquoy tant grande assam-  
b!ee se faisoít illec. Uz desrompirení la presse et passerent oultre tant qu’ilz  
furent devant le souldan. De quoy la pucelle, voyant le chevallier, fut moult  
joyeuse (folio 160v) et luy dist: « Chevaliier crestien, veez icy le roy Haldin  
quy a dít et voeult maintenir que je voys et viens souvent en vostre chastel,  
cí uue de moy et de mon corps faittes vostre voulenté toutes et quantes fois  
qu'il vous vient a plaisir. Et dit oultre que ce qu’íl a mis en avant, voeult  
maintenir et le prouver par son corps a l’encontre d’un champíon, mais  
qu'ii ne soit crestien ; ains voeult que ce soit a l’encontre d’un Sarrazin.

ÍVame, dist le preu chevallier, je ne sçay au jour d’huy Persant ne Sar-  
razin tant soit grant ne fier a quy je ne me combate pour vostre droít et  
vosti'e corps garder de tout deshonneur. Verité est que vingt ans ay esté  
prisonníer du souldan vostre pere. Plenté de biens m’avez fait et de trés  
grans honneurs, ce que pas n’ay oublié, maìs oncques jour de ma vie ne  
altouchay a vostre corps, ne oncques ne vous requis de nul deshonneur,  
neant plus que j’ay fait a la mere quy me porta. Et pour ce, suis prest de  
m°y combatre devant le souldan, se tant hardy homme vivant a quy main-  
tenir voeulle la deslealle menterìe que sur vous a faulsement esté controu-  
'•'■T -- Crestien, dist Haldin, a toy, en rien ne voeul avoir a faire. Car  
nuilement a toy ne me vouldroye combatre pour ce que tu es croyant en la  
!°y «c Jhesu Crist et n’appartient point de faire pour ceste cause. Mais a

l’encontre d’un Sarrazín croyant en la loy de Mahom, pour riens ne reffu-  
seroye. » (foìio 161)

Alors Hertan, ayant entendu le roy Haldin quy s’escusoit de soy com-  
batre au chevallier crestien, passa avant en desrompant la presse tant que  
il vint devant le souldan. Et quant la fu venu, il print a parler si hault que  
ceulx quy pour lors estoient en la salle le peurent bíen oỳr, et dist au soul-  
dan : « Sìre, selon ce que je puis avoir entendu, le roy Haldin accuse a tort  
et sans cause Gracienne vostre fille quy est icy presente, et luy a mis sus  
chose que oncques elle n’eut voulenté de faire. Mais sur la loy et foy que je  
tiens de Mahom, pour l’onneur de Gracienne emprendray le champ a I'en-  
contre du roy Haldin, auquel je feray congnoistre par la pointe et au ircn-  
chant de mon espee que a tort et mauvaise cause, il luy a mis sus cl que ce  
qu’íl a dit, il l’a controuvé si en a menty et dy que le Crestien ne luy rcquist  
oncques de nul deshonneur. »

Quant le souldan entendy Hertan qu’il entreprendroit la bataillc a l’en-  
contre de Haldin pour l’honneur de sa fille Gracienne, il luy en sccut moult  
bon gré. Lors se tourna vers le roy Haldin et luy dist: « Avez vou- . ■ ’ \I.,  
fille a trouvé champion pour vous combatre. » Haldin luy respondy moult  
fierement que de Hertan ne d’autre tenoit pou de compte. Car tant se lìoit  
en sa force qu’il luy estoit advis que nulz ne le peust en ce cas nuy re, pour  
ce que en son temps avoit fait quatre champs de bataille. Moult granî eí  
fort (folio 161v) estoit, craint et redoubté par tout. Mais a Hertan nen  
chailloit pour la grant fiance qu’il avoit en Dieu et le bon droit ct justice  
qu’yl sentoit avoir 3a pucelle. Car il sçavoit certainement que oncques le  
Crestien en tel cas n’avoit pensé ne touchié a la pucelle pour la deshonnou-  
rer ne ne l’avoit requis de chose que frere ne deust requerir a sa sereur. \lois  
de tous les deux costez, le souldan voult avoir hostages, Messire Gillion  
demoura et fut plege pour Hertan, et íe roy Haldin fut par ses amys rap-  
plegié. Le jour fut pris pour le lendemain combatre. La belle Graeienne  
fut prìse et menee en sa chambre, ou elle fut par I’ordonnance du souldan  
gardee moult songneusement.

Adont le chevallier crestien mena Hertan dedens son chastel, ou i"UK’  
la nuit le admonnesta et endoctrina en la loy de Jhesu Crist, en îuy rei  
trant de moult beaulx poins que Hertan, ancoires sarrazin, trés v<  
ouý et retint tellement que tout son cuer et sa pensee mist a croir.-Nostre Seigneur. Ainsi passerent la nuit jusques ce vint le lendemai  
le preu messire Gillion arma Hertan de toutes armes, ainsi corr  
chevallier, puis luy donna une boursette en laquelle avoit de moui' prç-  
cieuses reîicques du corps monseigneur saint Benoit. Herían la ]’i !-■  
baisa. Lors le chevallier la luy (folìo 162) mist ou saìn en luy disani. •

tvés chier amy, saches que autant que sur toy la porteras, tu ne p,>u;i-o  
perir, pourtant que tu ayes ta totale fiance en Dieu. — Sire, respondy  
1 >„■. can, coeur et corps je mets en la garde de Jhesu Críst. » Atant monte-  
j cjit sur les destriers et chevaucherent vers la place ou le champ se devoit  
íìiirc, sur lequel avoit deux riches pavillons pourtendus, dont í’un fuí pour  
íe roy Haldin et Tautre pour Hertan.

Juant la furent venuz euìz deux, descendirent chascun devant son  
pavillon et entrerent dedens chascun ou sien. La se reposa Hertan ung  
espace, et d’autre part estoít le roy Haldin quy se faisoit armer. Si tost qu’il  
fut prest, ceulx quy entour luy estoient, luy dirent que pour fol et trés oul-  
trccuidié tenoient Hertan quy a i’encontre de luy se devoit combatre, et que  
míeulx luy vaulsist avoir tous íes jours de sa vie esté garde des prisons du  
souidan que d’avoir empris l’estat de chevallerie ne de soy combatre a  
feneontre du roy Haldin.

Ainsi que entendre pouez, se devisoient les Sarrazins a la tente du roy  
Haidin de Hertan. Combien que les plusieurs en estoient tourbiez pour  
l'amour de la belle Gracienne. Tantost que le roy Haldin fut armé a son  
plaisir, luy fut amené ung bon destrier en la place, tout eouvert et paré d’un  
moult riche drap d’or. Bien noblement fut accompaignié de ses amis, et  
quant dedens le champ fut entré, (folio 162v) ceulx quy l’accompaignerent  
vindrent dehors. Et lors messire Gillion, voyant le Sarrazin estre venu, fist  
monter Hertan sur le destrier et luy dist que tous son fait et creance meìst  
en Jhesu Crist. « Sire, respondy Hertan, moyennant la grace de Dieu en  
quy je croy fermement, ja ne fay doubte que au Sarrazin ne face la plus  
grant paour qu’il eut oncques jour de sa vie. »

Si tost que Hertan fut monté sur le destrier, le chevallier crestien luy bailla  
sa lance et s’en ala hors du champ. D’aultre part estoit ie souldan et ses  
barons sur l’eschaffault pour veoìr la bataille des deux champions. De l’autre  
costé, fut amenee sa fille la belle Gracienne, devant laquelle l’en fist ung auteî  
sur c[uoy estoit assis I’ymage de Mahom et posé. La pucelle se mist a genoulx  
et dist tout hault affin que chascun ì’oyst: « A Mahom mon Dieu, je te prie  
que aidìer et secourirme voeuiles par ta grace selon Ie droit queje sens avoir.  
Si vrayement que a tort et mauvaise cause suis encoulpee et ou cas que  
autrement soit trouvé au contraire, je te prie que point ne soye deportee de  
en ung feu estre arse et bruyé. » Puis dist en bas que nul ne Fentendy : « O  
itton vray Dieu Jhesu Crìst, je te supplie humblement que me voeulles secou-  
rir< ainsi qu’il est verité que oncques jour de ma vie messire Gillion n’eut  
attouchement a moy en nulle fachon ne ja n’aura, se n’est par droitte loy (folio  
[63j de mariage. Bien est verité que je l’ayme et tiens chier, et que oncques  
dneut villaine pensee envers moy ne je a luy. Sire, aussi vrayement que je  
VOus sers et serviray tous les temps de ma vie, je vous supplie que Hertan  
dtampion voeulle secourir, ainsi que sçavez que mestier luy est. »

Comme ouỳ avez, se contenoit la pucelle Gracienne. D’autre part  
estoient les deux champions, quy moult fierement aloient regardant l’un  
l’autre. Tantost que le souldan vey les deux champions prestz pour coi ■-  
batre l’un l’autre, il fist sonner sa trompette, quy fut signifiance que chas-  
cun feist son devoir. Adont. tous deux baisserent leurs lances et picquerent  
les destriers d’esperons, si se ferirent sur leurs escus de tel randon et fier  
que la lance de Hertan tronchonna en l’air. Mais celle du roy Haldin, quv  
estoit moult roide et massive, ne cassa point, ains rencontra Hertan de tcl  
force sur son escu que jambes levees le porta jus du coursier par terre.

Quant Haldin vey que ainsi avoit traittié son ennemy, iljettajus sa lance  
et mist main a l’espee, cuidant venir occir et detrenchier Hertan. Leauel.  
se voyant ainsi abatu, eut moult grant vergongne, print courage et harde-  
ment, et vey la lance de son adversaire gesir par terre. Si la releva et vint a  
l’encontre de Haldin en advisant le destrier qu’il chevauchoit, auquel il  
coula la lance tout (folio 163v) au travers du corps, tant que le destrier chev  
mort par terre. Dont trop mal en print au roy Haldin, car l’une de ses  
jambes demoura soubz le destrier mort. Pour quoy Hertan, voyant le Sar-  
razin estre en ce dangier, accouru hastivement vers luy et haulça bonne  
espee, dont il fery Haldin sur l’espaule ung si merveilleux coup que le bras  
dont il tenoit l’espee, luy fist bondir hors des poings. De quoy les parens ct  
amis de Haldin eurent grant douleur au coeur et messire Gillion granljoye  
de ce que advenu estoit; aussi avoit la belle Gracienne a quy la chose tou-  
choit plus que a nul autre.

Quant Haldin se vey ainsi estre affolé, il eut moult grant paour et  
mieulx qu’il luy fut possible, osta sa jambe de dessoubz le destrier  
Mais Hertan le garda de luy donner espace de soy relever, car de  
fery le Sarrazin de tel randon vers le col que les laz du heaulme lu  
et le navra moult parfond, tant que le sang luy couroit a grant forcc. I i !■ T'  
Haldin, soy voyant en tel dangier, prist ung coutel qu’il avoit pcndant a  
son costé et le jetta aprés Hertan pour le cuidier ferir. Mais il íail -  
quant Hertan vey le coup venir, il l’eschieva. Ce fait, Hertan retvjrn.i  
l’espee ou poing sur Haldin, dont il le fery de tel randon sur le heaulnv que  
l’une des pieces en abaty, tant que du roy Haldin l’on vey la tes .

164) moittié descouverte. Adont Haldin, comme homme desesperé. dM  
Hertan : « O mauvais larron, oncques jour de ma vie ne trouvay Sai  
quy a l’encontre de moy deust avoir duree, fors toy, par quy il me i  
morir. » Alors Hertan, l’espee en la main, fist signe au Sarrazin <  
sur la teste, mais quant Haldin vey ce coup venir, il haulça son escu  
mont pour soy couvrir. Lors Hertan l’advisa que par bas estoít ciHne:1d’un costé et l’autre, non. II devala l’espee pour le ferir destot. Alors le  
Sarrazin, quy estoit moult soubtil, rabaissa son escu. Mais Hc. ..m '■lu-'

estoit assez legier, advisant la teste du Sarrazin estre descouverte, rehaul-  
cha l’espee contremont dont íl fery le Sarrazin au travers du col de tel  
randon que la teste a tout le heaulme luy abaty jus des espaules, si que le  
corps cheut d’un costé et la teste de l’autre. Adont Hertan regarda îe soul-  
dan et luy demanda se son devoir avoit fait. « Ouỳ, dist le souldan, tant que  
bien doit souffire. » Si manda sa fille Gracienne que vers luy venist, puis  
luy dist: « Ma fille, je voeul et vous commande que doresenavant tous ies  
plaísirs et courtoisies que par honneur pourrez faire au chevallìer crestien  
et a Hertan, vous le faittes. Car grandement y estes tenue, et bien me plaist  
que ainsi en faittes. — Sire, respondy la pucelle, vostre vouloir me soit  
coinniandement, auquei a mon pouoir je voeul obeyr. » (folio 164v)

Aprés ce que le champ fut oultré devant le souldan, la pucelle Gracienne  
vini embrachier Hertan et aussi fist eile messire Gillyon. Et le corps du roy  
Hahiin fut prins et traynné aux fourches ou ii fut pendu par les espaules.  
Ainsi comme vous avez oỳ, fut ie roy Haldin payé de sa desserte. Et lors le  
chcMillier et Hertan prindrent congié du souldan et de Gracienne, si  
rctournerent en leur chastel eulx desarmer eí rafreschir. Gracienne  
dcmoura aveuc le souldan son pere ou la feste fut grande et pleniere.

i .c roy Haldin, dont cy dessus avons fait mention, estoit homme de grant  
lìgnie, prochain parent au roy Mombrant de Yvorie, lequel avoit de nouvel  
esíé couronné car son pere avoit esté occis devant Babilonne par les mains  
du preu messire Gillion; pour ce, les parens et amis du roy Haldin le prin-  
drent en grant hayne. Le roy Mombrant, sachant les nouvelles du roy Hai-  
din mort en champ, fut trop plus dolant que devant. Si jura et fist serement  
sur son Dieu Mahom que jamaìs n’arresteroít jusques a ce que devant  
Babilonne auroit fait tendre son tref. Puis fist grant mandement de gens  
d’armes par tout son royaulme, en leur baiiiant jour prefix d’estre par  
devcrs luy en sa cité de Mombrant. Et quant les lettres furent receues,  
chascun s’appresta et au proprejour qu’ilz estoient mandez, se retrouverent  
tous sur le propre lieu. Les nefz (folio 165) furent prestes et plusieurs gal-  
iees, sur quoy ilz monterent, garnies et pourveues de vivres et de ce qu’il  
appartenoit en fait de siege et bataiile.

le roy Mombrant, accompaignié de cent mil hommes, monta sur  
son navire. Les ancres furent levez et les voilles estendus ou le vent se fery  
randon que en pou d’heure leur fist eslongier les terres et costieres  
dc lîorbarìe ; et singlerent a vent et a voille tant qu’ilz entrerent ou port de  
iLumette et se bouterent au long de la riviere du Nyl. Et quant ilz se veirent  
irrivez a une lieue de Babylonne, ilz descendirent de leur navire, dont  
tirer armes, chevauix, tentes, pavillons et engiens de guerre.

“t: tous furent a terre descendus, par le paỳs se príndrent a esoandre

iant et destrnisíirit -

286

et enfans, tant que nouvelles en vindrent au souldan estant en Babilonne.  
Lequel pour lors gesoit ou lit fort malade. Si tost que de ce fut adverty, il  
fut moult dolant et fort esbahy de celle nouvelle guerre. Si fist assambler  
son conseil devers luy et leur demanda se au chevallier crestien il bailleroit  
la conduitte de son ost pour resister a l’encontre de ses ennemis. Lequel  
conseil accorda que a luy sans autre en fust baillié la charge et avec ce, du  
consentement du souldan et des barons, affin que a tousjours sans depar-  
tir peussent illec retenir le preu chevallier, (folìo 165v) auquel ilz accordc-  
rent et de fait donnerent a femme et espeuse la belle Gracienne, fille du  
souldan.

Quant la furent tous venuz en la presence du souldan, il appella lc preu  
chevallier et luy dist: « Gillyon, moult loyaulment m’avez servy. Et pour  
ce que nulz services par raison ne doivent estre fais sans avoir guerrcdon,  
je vous donne Gracienne ma fille par mariaige. Laquelle je voeul que pre-  
sentement vous fiancés par tel si que aprés mon trespas, tiendrez toutcs  
mes terres et seignouries, pourveu que vous menrez mes gens dont vous  
aurez la conduitte et charge pour aler a l’encontre de ung roy Payen quy a  
present a main armee est entré en ma terre. »

Si tost que le preu baceler eut entendu le souldan, moult longuement  
prist a penser, ayant souvenance du bon paijs de Haynnau dont il estoit  
natif et de sa noble femme, laquelle il cuidoit estre morte, dont fort prist a  
souspirer. Puis reprist courage en luy et dist que bien estoit meschant de  
penser quejamais deust retourner en Haynnau. « Mon ame puis aussi bien  
saulver a occir et detrenchier Sarrazins comme se j’estoye en mon paijs  
pryant Dieu comme maint autre font. » Adont il respondy au souldan et  
luy dist : « Chier sire, trop devroye estre tenu pour meschant se u  
honneur refusoie comme celluy que faire me voulez. Plus grant ne  
pouez faire comme (folio 166) de moy donner vostre fille par mariage.  
Laquelle je retiens en vous remerchiant trés humblement, pourveu ti  
voyes que jamais ne me contraindrez de renonchier ma loy, a laquelle.  
qu’ainsi est a mon pouoir, je convertiray du tout vostre fille Gracienne se  
par doulce voye il m’est possible et que ce soit son plaisir. »

Le souldan, cuidant que sa fille ne renoyast jamais sa loy, luy ottroya.  
Adont la belle Gracienne fut mandee devant son pere, laquelle estoit i  
advertie du cas pour quoy elle estoit mandee. Moult richement fut ai  
de vestemens et noblement accompaignié de chevalliers, de dames  
pucelles sans nombre.

Quant la noble dame en la salle du pallaìs entra, a la veoir venir  
chose faee. Car tant estoit belle a regarder que de sa trés grant beau .  
salle en fut enluminee. Tous disoient l’un a l’autre que jamais pius ' -  
n’avoit esté veue. D’aultre part estoit le chevallier crestien devant

qin regardoit venir celle que tant avoit desiree. Assez pouez croire et sça-  
\oir que tous deux avoient grant leesse au coeur. La estoit le chaliphe quy  
les espousa a la loy de Mahom. Ce jour, fut moult regardé des Payens et  
Sarrazins le vaillant messire Gillion pour la grandeur et force quy en luy  
estoìt. Et aveuc ce, tant bien estoit fourmé que Dieu et Nature n’y avoient  
riens oublié. Quarante (folio 166v) ans avoit d’eage et non plus. En toute  
payenne terre si grande comme elle estoit, plus bel homme l’on n’eust sceu  
irouver. Sarrazins disoient entre eulx que moult grant dommaige estoit de  
celluy Crestien que en la loy du saint prophette Mahom n’estoit croiant, et  
que a sa contenance, sembloit bien estre descendu de noble maison et que  
mieulx portoit chiere d’un roy ou d’un admiral que autrement. Les aucuns  
disoient que Gracienne estoit moult sage et que par son sens eile l’attrairoit  
de croire en la loy de Mahom. Quant ilz furent espousez, les tables furent  
miscs par le palais et l’eaue cornee, lors furent assiz. De leurs més et entre-  
mets dont ilz furent serviz ne vous voeul faire long procés. La estoient  
menestrelz en grant nombre quy jouoient de plusieurs et trés divers instru-  
mens devant la noble mariee. Et si tost qu’ilz eurent disné, ilz danserent et  
firent plusieurs esbatemens selon leur loy et coustume. Mais quant vint  
aprcs le soupper et que les danses et esbatemens furent cessez, messíre  
Gillion et Hertan menerent l’espousee en leur chastel moult haultement  
accompaigniés jusques la. Et d’illec se partirent aprez congié prendre et  
relourna chascun vers la cité quy moult prés estoit. Si tost que heure fut,  
mcssire Gillion envoya la mariee en sa chambre et ne voult souffrir que  
avec elle entrast homme ne femme tant fussent privez ou bons amiz, fors  
seulement Hertan. (folio 167)

Guant en la chambre furent tous trois entrez, messire Gillyon vint vers  
sa femme et luy dist que jamais aveuc elle ne coucheroit jusques a ce que  
d'un anel l’auroit espousee, selon la loy de Jhesu Crist. Puis le chevallier  
print ung bassin plain d’eaue, quy par Hertan luy fut versee. Lors eut prist  
Fanel qu’il mist ou doy de sa femme en faisant le signe de la croix et en  
disant les paroles appartenans a dire.

Aprés ce, fist despoullier madame Gracienne en sa pure chemise, puis  
prist le bassin et en disant Ies saintes paroles et plenté de belles et devottes  
oroisons luy versa l’eaue sur le chief, par telle maniere que tout son corps  
tut moullié d’eaue. Adont Hertan, moult content et joyeulx d’avoir veu la  
maniere des Crestiens, sailly de la chambre et les laissa tous deux ensemble.  
11 uu regard du surplus, celle nuit en sceurent trés bien faire. Et quant vint  
vers matin que le jour commença de apparoir, le chevallier se vesti et  
ísa, et print congié de sa femme. Luy et Hertan s’en partirent et vin-  
'li'-ii'. vers le souldan. Moult grant feste luy fut par leans faitte. La belle  
^niàenne fut amenee ou palaiz, adestree de quatre nobles admiraulx. Se

288

la feste avoit le jour devant esté grande et pleniere, ancoires la firent a ce  
jour plus solennelle. Et ainsi comme par illec demenoient joieuse feste,  
vindrent Sarrazins accourans vers (folìo 167v) le souldan, auquel ilz dirent  
que le roy Mombrant estoit a grosse armee venujusques au prés de ia cité,  
et illec escharmussoit a l’encontre des Babilonnois, et que jusques dedens  
les barieres de la cité estoient reboutez a leur grant perte et dommage.

Quant le souldan entendy que ses ennemís estoient approchiés de sa cité,  
il appella messire Gillion, et en la presence de tous ses barons luy bailla la  
charge et conduitte de tout son ost et de tout son empire et tout le fait de  
sa guerre. Meismement voult le souldan que en bataiile portast ses pa.v-  
mens et congnoissance, ainsi comme luy meismes feroit se il y estoit en  
personne, et que tel honneur, reverence et service luy feissent, qu’ilz feroient  
a luy meismes quy estoit leur seigneur. Alors tous d’une voix, les prinches  
Sarrazins respondirent que son commandement feroient. Messire Gillion  
moult humblement remerchía le souldan, puis fist crier a son de trompe  
par toute la cité que chascun courust soy armer et monter a cheval. Atant.  
tout homme fut assez tost armé et monté, la lance ou poing et I’escu au col,  
et vindrent en la place devant le palais ou messire Gillion attendirent. Et  
quant il fut prest, son destrier luy fut amené, paré et couvert u'cs riches  
armes du souldan, dont Sarrazins furent moult joyeulx. Si tost que dessus  
le destrier fut monté, il appella Hertan et luy bailla son estandurî (folio  
168) a porter. Lequel il recheu voulontiers et fut trésjoieulx de ce ou’ìl veoit  
le preu baceler avoir telle auctorité. Adont ilz saillirent aux champs. cui-  
dans trouver leurs ennemis, mais ja s’estoient retrais a demy lieue en sus  
de la cité. Ce non obstant, le trés preu chevallier ordonna ses bataiiles, et  
tout le petit pas prist son chemin vers ses ennemis.

Quant ilz furent ung petit eslongiés de ía cité, ilz regarderent au i. ;ng'  
en une moult grande plaine, ou ilz choisirent leurs ennemis quy  
noient leurs batailles. Une espie leur vint, laquelle s’estoit bien mati.  
tie de la cité, et dist au roy Mombrant : « Sire, sachiés pour verit  
tantost verrez les Babilonnois aux champs, pi'estz et appareilliés  
combatre. » Et ainsi estoit, car le vaillant baceler chevauchoit c  
armé, monté et paré des paremens du souldan comme dit est.

Tantost que le roy Mombrant eut entendu l’espie, il fut trés j { -

dist que bien en devoit rendre graces a Mahom quant a ce jour 1\_

devant luy veoir et choisir celluy quy son propre pere avoit occi >. e; C'vit  
que de luy prendroit vengance se nullement le pouoit attaindre. Ai»s>  
comme entendre pouez, le roy Mombrant faisoit ses devises ; Jna." I en di1'. , ^  
a la foiz que tel menache quy a grant paour. Si tost que messiir G.llm. .  
choisy ses ennemis, il chevaucha par toutes les batailles, en (Jolio lf>s'  
priant et admonnestant du bien faire. Tout soubzriant vint v.ì L'1 M11

!uy diíit: « Mon trés chier amy, je vous prie que ceste enseigne que portez  
voculliés garder et conduire en telle maniere que vous et nous en puissons  
a\oir gloire et honneur. — Sire, respondy Hertan, s’il piaist a Nostre Sei-  
gr.cur. en droit moy n’y aura point de faulte. » Atant le preu chevallier  
commanda chevauchier ses batailles vers ses ennemis, lesquelz leur  
\enoient a l’encontre.

Si lost que les deux ostz se furent entreveuz, le cry et le bruít des deux  
cosic/ leva si trés orrible que par la cité de Babilonne furent oŷs plaine-  
mcnt. Adont la belle Gracienne se mist en prieres et orroisons devers  
N'osire Seigneur que son mary et ses gens voulsist ramener sains et haittiés.  
D'aulu'e part les Sarrazins et Sarrazines quy estoient par la cité, coururent  
par ieurs temples et musquetes prier et aourer Mahom que a leurs gens  
vouN'N aidier et estre confortans.

Qua nt les deux ostz se furent entrapprochiez, le trait et les dars furent  
mis cp ceuvre et emprínt a voler si espés que a grant paine pour celle espois-  
seur ;>e ilz pouoient veoìr l’un l’autre. Et quant le trait fut sailîy, ilz couche-  
rent bonnes lances, dont ilz s’entreferirent et portoient l’un I’autre par terre.  
Mv» ■; Gillyon choisy ung Payen, qu’il aítaint de tel randon que sa lance  
luy coulla oultre (folio 169) le corps. Lors commença a cryer « Babi-  
ionne ! » Hertan le sieuvoit de moult prés. Atant s’enforça l’estour, terríble  
et cruei amerveilles. Maint chevallier y furent portez par terre que oncques  
puisneurent pouoir de eulx relever. Le roy de Mombrant aloit serchant les  
rens ì'espee ou poing, et demandoit par tout ou estoit Gillion. Mais en  
regardant a dextre, íl choisy ce qu’il aloit querant. Bien le recongneu par  
les urmes du souldan dont il estoit paré. Auquel il vey, avant ce que vers  
luy peust aíer, occir et detrenchier l’un de ses admiraulx, dont ii eut au  
coeur une douleur tant grande que pou s’en failly qu’il ne marvoiast. Adont  
ilsaisy une lance moult grosse et roide que l’un de ses clievaîliers tenoit, et  
picqua vers messire Gillyon quy contre luy venoient radement. Et luy tendy  
I escu. sur lequel le roy Mombrant fery de sa lance par tel randon que  
jusques ou poing ía lance luy tronchonna, tant que les esclas voierent  
contrcmont. Mais pour tant l’escu du preu chevallier n’en rompy ne empira  
point.

Qmmt messire Gillion vey la lance du roy [Mombrant41] estre rompue,  
isa qu’il rapassoit et pour parfurnir son poindre, íl haulça l’espee  
tmont dont il fery le roy sur son heaulme ung coup si pesant que au  
: le coup, le roy Mombrant fut contraint de eheoir par terre. Ja  
occís et detrenchìé se par ses gens n’eust (folio 169v) tantost esté  
tn. A la rescousse du roy Mombrant, fut grande et terrible la bataille

et y furent occis maint homme. Et ainchois que ses gens le peussent avoir  
sur son destrier remonté, il y eut tant d’hommes occis et detrenchiés que  
la champaigne estoit toute couverte de mors et de navrez. Les ungs crioient  
« Mombrant ! », les autres « Babilonne ! ». Grant orreur et trés horrible  
hideur estoit de veoir et oýr les navrez et affolez quy gesoient par terre ou  
ilz finoient leurs jours miserablement et a grant douleur entre les piés des  
chevaulx quy les paroccioient. D’aultre part c’estoit une droitte merveille  
a veoir et regarder les haultes prouesses que ce jour y fist le preu chevallier  
messire Gillyon de Trasignies. De quoy le roy Mombrant et les parens du  
roy Haldin avoient telle douleur au coeur que pou s’en failloit qu’ilz ne  
s’entreoccioient, du grant desespoir qu’ilz en prenoient. Tant avoient de  
desplaisir pour la perte et desconfiture que sur eulz veoient tourner, que a  
grant paine s’ilz la pouvoient porter. Ilz choisirent Hertan le vaíllant Payen  
portant l’enseigne du souldan de Babilonne, si fut recongneu de plusieurs,  
ses ennemis disans l’un a l’autre : « Voyés la celluy quy occist et mist a mort  
le vaillant roy Haldin. » Adont eulx tous ensamble comme a la desespe ee.  
luy coururent sus a tous costez de grant randon, et emprindrent a ferir sur  
luy d’espees, de lances et de dars. (folio 170)

Quant Hertan se vey encloz de ses ennemis, il se print merveilleusement  
a deffendre : d’une main se combatoit au trenchant de l’espee en haban-  
donnant la regne de son cheval et de l’autre main conduisoit l’estandart.  
Mais quelque deffense qu’il eust sceu faire, se par messire Gillion ne eust  
esté recongneu et secouru, ii y eust laissié la vie. Lequel, voyant son dan-  
gier, luy escria que bien se tenist et que par luy seroit secouru. Atant le  
vaillant chevallier se fery entre les Payens en escriant « Babilonne ! » 1 o-  
quelz, quant ilz l’apperceurent, eurent trop grant frayeur et n’y eut tant  
hardy que payne ne rendist a soy tirer arriere. Car tout homme le fuvoit et  
redoubtoit pour les hauíz fais d’armes que illec accomplissoit. Car h<  
n’encontroit tant feust hardy ne puissant, que turnber ne le feist par terre.

Le roy de Mombrant, voyant ses gens bransler et fuir le trenchant achere  
du Crestien, eut moult grant douleur et paour, car il percheu trés bien que  
fortune Iuy estoit contraire, et que la plus part de ses hommes gesoient sur  
le champ, mors et detrenchiés, ne en luy n’estoit pouoir de rassamb  
secourir le remanant car il veoit ses princes et admiraulx gesir  
deffigurez des piés des chevaulx. Si print a maugreer Mahom et ai  
tost qu’il poeult, sans attendre cousin ne parent, se print tost a fui -  
son navire, ou a trés grant paine entra (folio 170v) dedens, pour la  
presse des fuyans quy dedens le navíre vouloient entrer. II en y cui i,‘"‘  
grant plenté de noyés a celle foiz, tant estoient hastez.

Adont le preu chevallier et Hertan, voyans le roy de Mombrr  
party de la bataille, ferirent de l’esperon aprés, en abatant et oa iciu S|>“-  
ra/ins sans nombre et sans pitié. Aprés eulx venoyent Babilonnois a grant  
force, en mettant a l’espee leurs ennemis si que terrìble chose estoit a veoir,  
doiante aux morans et joyeuse aux victoriens. Car de cent mil hommes  
qu'ilz estoient au commencement, n’en eschappa que six cens que tous  
morr> ou pris ne feussent. Messire Gillion chevauchoit de randon aprés le  
roy Mombrant pour le cuidier rattaindre, mais le roy par la bonté de son  
destrier sur quoy il estoit, fut sauvé. Lequel, quant sur la rive du Nyl fut  
venu, descendy du destrier et le habandonna, puis entra dedens sa nef. Ja  
si lost n’y sceut estre entré que messire Gillion n’y feust venu, trés dolant  
de ce que ainsi luy estoit eschappé. Adont il, voiant le destrier, le prist par  
la regne et le bailla a ung sien escuier quy le mena en Babilone. Le roy  
Mombrant, ayant veu sa grant perte, tristre et dolant, a tout ce qu’il avoit  
de gens et a petite compaignie retourna en son paijs en maudissant le jour  
et heure que la estoit venu et que oncques avoit veu Gillion de Trasignyes,  
par lequel il avoit (folio 171) receu tant de pertes et dommages et acquis  
deshonneur.

Quant messire Gillion vey ses ennemis estre ainsi desconfis, a leur grant  
blasme et perte tant sur le champ comme a rentrer en leur bateaulx, il  
retourna vers les tentes de ses ennemis ou il trouva de grans richesses,  
lcsquelles toutes departy et donna a ceulx ou mieulx luy sembloit estre  
employé. Pour quoy il fut tant aymé des Babilonnois que tous l’eussent  
aouré comme dieu se souffrir l’eust voulu. Puis party d’illec et retourna en  
Babilonne 011 il fut receu a grant gloire et louenge de tout le poeuple. 11 vint  
ou palais et se fist desarmer. Du souldan et de Gratienne sa femme fut  
receu trés joyeusement, car le souldan le prist tant a amer qu’il n’estoit jour  
quc veoir ne le voulsist, dont Hertan estoit moult joyeulx. Long temps  
furent en tel point trés amoureusement ensamble. D’eulx tous vous lairons  
a parler jusques heure soit d’y retourner pour vous racompter des deux  
freres Jehan et Gerard de Trasignies ; dont Jehan estoit prisonnier au roy  
Fabur de Morienne en la cité de Tripoly, et de Gerard son frere quy estoit  
tenu es prisons du roy Morgant d’Esclavonnye ou chastel de Raguise.

Chapitre LIII. Comment le roy Morgant d’Esclavonnye vint  
assegier le roy Fabur de Morienne en sa cité, et de la bataille  
fles deux freres Jehan et Gerard de Trasignyes.

'■ isi comme par cy devant pouez avoir entendu touchant la prinse  
17lv) des deux freres de Trasìgnìes, et comment Gerard combaty  
® pour l’amour de la pucelle Nathalie. Tandis que Gerard estoit pri-

EDITION DU ROMAN DE GILLION DE TRAZEGNIES

sonnier a Raguise, sourdy grant guerre d’entre le roy Fabur d’Auffruiin-  
le roy Morgant d’Esclavonnye, pour aucunes courses que de nouvel ies geng  
du roy Morgant avoíent faittes sur la costiere de Barbarie. Pour quoy ic roy :f  
Morgant mist sus une grosse armee par mer et vint mettre et poser son  
sìege devant Tripoly ia cité, ou il fist drescer tentes et pavillons. Ei quant  
ia fut descendu, il environna la cité en telle maniere que nulz de dedens  
n’en pouoient saillir sans leur sceu. De quoy le roy Fabur fut trés dohmt  
quant par le roy Morgant se vey ainsi sourprins. Car ilz furent illec leíinns  
siege si longuement que vivres failloient a ceulx de la cíté. Pîusieurs grans  
escarmuches et assaulx y livrerent les Esclavons, car Morgant si av„.,é  
Mahom que du siege ne partiroit jusques il anroit prínse la cité et rm.se a

totale destruction.

Le roy Fabur soy voyant ainsi estre assegié, fist pubìier parmy la cité qae  
chascun fust prest en armes et disoit a ses barons que mieulx leur \ai!îoit  
morir en deffendant leurs corps et leurs biens que esragìer de faxrnae en -  
leur cité. Si tost que ceulx de Morìenne entendirent leur roy, tous se cou-  
rurenî armer. Et quant ìlz furent prestz, ilz vindrent vers la porte pour \ssir  
aux champs et (folio 172) la trouverent le roy Fabur, armé et monté snr snn  
destrìer quy les attendoit. Lors qti’ií vey ses gens estre venuz, il saibv de la .  
cité et vint aux champs, ou il ordonna ses bataiìles. Puis chevaucha vers  
les tentes du roy Morgant, lecjueì et ses gens trouva prestz pour le comoatrc. .  
Le trait et les dars se mirení premiers en euvre d’un costé et d’autrc. Cc  
fait, ìlz coucherent bonnes lances et a l’aborder firent ung tel bruií que  
terrible chose estoit a veoir et. oŷr. Car îe roy Fabur quy moult eston preu  
aux armes, se fery parmy la bataille et attaint ung puissant admirai, r>aren»  
du roy Morgant, auquel il coula sa lance au travers du corps tant qu’il chey  
mort par terre. Puis vint au second, au tiers et au quart qu’ìl abaty et porta  
par terre avant que sa lance luy faillist; et ainsi le roy Fabur rnoustu» iíiec  
ses prouesses. Illec avoit ung Payen quy hastivement vint díre au roy Mor-  
ganí comment le roy Fabur luy avoit fait ung tei dommaige quejamai ■

!c pourroil amendm eí qne \c Ior.a«crìC!H regncit ’a pc-'ó' îonrneroit  
i’jy. se biicfa’y mettoit reìncde. Adom -e '\\*‘or;,.in; ce, iuí t

a'' ré ci íaoi ouc touí ic corps iuv onm a p e-t m t Lors •; doiíi :í satsy ttne

sî.'ossc i;:nce. tioiu d !c.ry ans: Morc .,m ; csc>>. dc U.l raooon t;c.e honintfict

■ ■ ' 'i»rv ocdens ia balaiiie. q”v pour lors

contrainte deffait la meslee. Le roy Fabur a pou de perte s’en retourna en  
sa ville, et le roy Morgant en ses tentes, dolant et aỳré du grant dommaige  
que par le roy Fabur avoit receu.

Quant le roy Fabur se vey en sa cité, il rendi graces a Mahom de sa bonne  
fortuiie, mais trés courrouchié estoit que vivres luy failloient. Celle nuit  
rcposa ung petit et le Iendemain fist par devaní luy venir ses barons et  
consciiliers, ausquelz il remoustra son affaìre en eulz priant que sur ce luy  
vouisissent donner conseil. Alors ung moult anchien chevallier de ses gens  
se !e\a en piés et luy dist : « Sire, puis que conseíl demandez, mon advis  
vous en diray, quy est teî que ce debat et discort que vous et le roy Morgant  
avcr cnsamble se pourroit trés bien appaisier. Ja sçavez vous la grant guerre  
que a í’encontre du souldan avez eue, ou grief dommaige avez receu. Et  
pcu.r ce, seroit bon de mander au roy Morgant, pour ceste noise et discort  
appaiï-.ier, qu’il vous voeulle livrer ung champion, et vous luy en livrerez  
ung autre, sur lesquelz vous mettrez vostre querelle. Et s’il advient que  
vostre champion soít desconfy ou mort, du dommaige que voz gens luy ont  
faii. !i;y offrerez une gracieuse amendise. Et se chose est que son champion  
soit \ainquu ou occis, il et son ost retournera en son paijs en vous promet-  
taní que jamais contre vous (folio 173) ne se armera ne ne vous portera  
quelq'.ie dommage. — Amis, ce dist le roy, pourquoy ne a quelle cause  
mei.íe/ vous avant ce propoz ? Car aucuneffois advient que ung homme  
met en avant une raison laquelle il ne scet sauver. Et ainchois que telle  
chose soit en avant mise, convient que celluy quy propose sache a quel fìn  
il en pourra venir. — Sire, respondy ìe chevallíer, j’ay desja tanî vescu que  
bien doy sçavoir que devant vous quy estes mon prince, ne doy mettre chose  
en avant ou bien ne treuve salvation. Sire, il est bonne verité que en voz  
prisons tenez ung Crestien vostre prisonnier preu et vaillant en armes, ainsi  
comme par ceulx quy le vous amenerent nous fut lors dit. Se Se champ  
vouloit emprendre et soy combatre pour vous, grant honneur y pourriés  
avoir. Et se ainsi n’en faittes comme dit vous ay, ja de vostre guerre ne  
vendrc/ au dessns sans grant perte de voz hommes et dornmaivc a vous et  
a voz pa'js eí ''CÌgnounes. »

lanlos- nuc 'c -xn 1 abur eaî oníendi. sou i;iie’ aîîier. i! ùij»t que -.'in  
consei! eî atlv n t'-'tjit mouh bou. oí ;'ut de ciiascer. !oé et posíé. A!orrov Fabur cyn'numcìa a son íoo’Tu'r qne Jehaa de i r-, agmes icusí ;.me»»é  
devant !u\. a.'<íuei conie’endenienl ie ;ou ■•■icr obe\_v e: amena ìe pnson.u'ei  
'‘■-"'.ìet íe ros l.eoue!. 'qu.’n1 ’lfi’c le \ey iu\ dcmanda se la-’t iu-aH serm1O'inne de o/ci comlu.trc en cluunp ú i'c.ico'Vrc d'un Sana/m. « Lcqud  
\ostre orouesse <)oho ì7?,v) -e oouc/ dcsi o.uìre. sca\ou' nouc/ cer-  
aent que p..i mo\ scre/ nnsjé ct honnourc. ei vous icr;u tanï d':’on-  
nrarelde b’eos qne jamLUs povrc'.ó nc (lcffiiul’.c n'eurc/.

— Sire, respondy Jehan de Trasignies, puis que c’est a faire a l’encontre  
d’un Sarrazin, meilleur souhait je ne demande, car pour autre chose je ne  
passay decha la mer. — Crestien, dist lors le roy, puis que ceste voulenté  
avez, a tousjours mais serez de moy aymé et chier tenu sur tous autres. »

Alors Jehan fut mis hors de ses fers et eslargy au delivre, dont il fut moult  
joyeulx. Puis fut vestu et paré de draps sarrazinois. Aprés ce, le roy Fabur  
fist escripre et seeller unes lettres, esquelles estoit contenu au long tout ce  
qu’il avoit intention de faire, et par ung message les envoya aux tentes  
devers le roy Morgant. Lequel, quant il les eut receues, les lisy et lors que  
bien en eut veu le contenu, les moustra a ses barons quy aussi les leurent  
et veirent tout au long. Pour obtemperer ausquelles lettres, le roy Morgant  
renvoya par son propre message et manda au roy Fabur que pour iuy fran-  
cement fournir sa demande, vouloit trés bien que entre eulx deux feussent  
bonnes treves et certaines par l’espace de ung mois entier. Pendant lequei  
temps il trouveroit et furniroit d’un champion pour son droit et honneur  
maintenir a l’encontre du champion que pour soy acquitter vouldroit livrer.  
(folio 174)

Adont le message prist congié du roy Morgant et retourna devers le roy  
Fabur, auquel il racompta sa response, dont il fut moult content. Pour quoy  
les treves furent accordees d’un costé et d’autre, affin que chascun peust  
aler et venir a son plaisir dedens et dehors la ville l’un avec l’autre. Alors  
ung Esclavon vint devers le roy Morgant et luy dist : « Sire, se croire me  
voulez, vous envoierez querir le Crestien que tenez en voz prisons quy est  
moult vaillant en armes. Faittez le armer et le mettez en champ a l’encontre  
du champion du roy Fabur. Car en toute Esclavonnye ne trouverez homme  
quy le ozast combatre. Au fort s’il y est occis, vous n’y aurez mie grant  
perte. Trop mieulx vault qu’il y soit mort que l’un de voz Esciavons. >' I c  
roy Morgant respondy qu’il luy disoit verité et que ainsi en feroit. Adont  
hastivement fist armer une galliote sur iaquelle il mist gens pour envoier  
querir le preu Gerard. Ceulz quy commis y furent, monterent sur la galiiote  
et esquiperent en mer ou ilz eurent bon vent, tant que en pou de jours  
arriverent au port de Raguise. Si tost que la furent arrivez, ilz vindrent  
vers Nathalie et luy dirent par lettres et de bouche comment Gerard leur  
feust delivré pour le mener devers le roy Morgant son frere. Quant N  
lie entendy ce, elle eut le coeur moult dolant et tristre, mais nul serr  
n’en oza moustrer. Elle vint en l’une de ses chambres (folio 174v) ou ciic  
trouva Gerard. Auquel elle racompta et dist que par son frere le roy  
gant estoit mandé et la cause pour quoy, dont a Gerard ne chalut gu  
Car trop luy ennuyoit le sejour et la prison ou il estoit, quelque biei  
eust. Puis la belle Nathalie baisa Gerard en la bouche en le recom  
en la garde de Mahom, et en le prenant par la main l’amena ou p;

li\ra a ceulx quy l’estoient venuz querir. Adont Gerard prist congié de la  
pucdle, quy oncques n’eut pouoir de luy respondre ung seui mot et retourna  
en sa chambre ou a par elle fist ses regrets et ses complaintes. Elle avoit  
bcau pîourer, car oncques puis elle ne le vey.

.prés, les messages s’en partirent et menerent Gerard aveuc eulz. Puis  
quant voilles furent levez, ìiz esquiperent en mer et tant nagerent que  
dcvunt Tripoly ilz arriverent. Tantost que la furent arrivez, ilz menerent  
Gcrard devant le roy Morgant, lequel estoit en son tref, soy devisant aveuc  
ses barons. Et quant le vaillant damoisel Gerard de Trasígnies fut la venu,  
rnouit courtoisement prist a saiuer le roy. Lequel incontinent que il l’eut  
vcu, luy demanda se en son courage auroít tant de hardement comrne de  
sov ozer combatre a oultrance en champ a l’encontre d’un Sarrazin. « Par  
ma l'oy, sire, respondy le trés preu Gerard, je ne ie refuseray pas. Mais suys  
moult content de l’esprouver et trop me tarde, car j’ay esperance de le des-  
conftre et mettre a mort se besoing est. » (folio 175)

Quant ie roy entendy le hault vouloir du preu Gerard, il luy en sceut  
moult bon gré et commanda aux Esclavons que Gerard feust bien pensé et  
lu> íeissent tout honneur et courtoisie, ce que fait luy fut. D’autre part, le  
■ i ’abur de Morienne faísoit grant chiere et honneur a Jehan pour ce qu’il  
le veoit de si bonne voulenté pour combatre. Lejour approcha que les deux  
frercs se retrouverent, comme cy aprez pourrez oýr.

I > ant la cité de Trypoly en Barbarie dont cy faisons mention, estoit le  
roy Morgant a siege, ou chascun jour durant ies treves, ceuix de la cité  
aloyent et venoyent parmy i’ost, et ceulx du siege parmy la cité. Lesquelles  
treves durans, ii n’y euit entre eulx queique noise ou estrif. Mais quant les  
treves faillirent, chascun se prist a garder comme devant. Le roy Fabur  
envoya par devers le roy Morgant ung sien secret message, auquei ii charga  
luy dire que prest et appareiliié estoit de livrer son champíon, ainsi que  
promis l’avoit.« Sire, dist le message, au roy Morgant, racompteray ce que  
dit m’avez. » Atant il prist congié de luy et s’en ala en l’ost devers le roy  
M"i gant, que ii trouva pariant a Gerard. II entra dedens ia tente, si le prist  
a saluer en disant : « Sire, de par ie roy Fabur suis icy envoyé pour vous  
faire sçavoir qu’il est prest et appareillié de iivrer son champion, ainsi que  
promis ie vous a, et par la fourme et maniere qu’il a esté conclut. — Amy,  
respondy Morgant, de par moy luy diras que pour morir, au (folio 175v)  
contraire ne vouldroye aier de la chose ainsi que l’avons pourparlee. Et luy  
diras de par moy que ce que j’ay dit, vouldroye tenir ferme et estable. »

I e message, ayant entendu ia response du roy Morgant, party de luy et  
Vlnî devers ie roy Fabur son seigneur, auquel il racompta tout ce que par  
le roy Morgant luy avoit esté chargié, Atant le roy Fabur appella Jehan et  
iuy dist: « Crestien, demain au plus matin se fera la bataille de vous et du

Sarrazin que doit livrer le roy Morgant d’Esclavonnye. — Sire, dist Jehan,  
grant desir ay en mon cuer que le jour soit venu. Plus le desire que ne fay  
le mengier. » Lors sans plus dìre, alerent soupper.

D’aultre part devant la ville, estoit le roy Morgant en son tref ou il dist  
a Gerard que le matin luy couvendroit combatre a l’encontre de celluy que  
le roy Fabur devoit livrer. Gerard luy respondy que prest estoit de ce faire,  
de quoy le roy Morgant luy sceut trés grant gré. Atant en laisserent le par-  
ler jusques ce vint le matin, que par l’ordonnance des deux roys, les lices  
du champ furent faittes pour les deux champions combatre. Si tost que  
l’eure fut venue, Gerard fut amené devant le roy Morgant ou ung moult bel  
et riche tapis fut tendu, sur lequel le preu Gerard fut armé. Le haubert luy  
vestirent et luy chausserent unes mouît riches chausses d’achier, faittes de  
moult riche maille tout du plus ('folio 176) fìn achier que l’on sceut trouver.  
Puis luy vestirent le hauqueton quy fut d’un mouit riche drap d’or. Aprés  
luy amenerent son destrier, sur lequel il monta devant le roy Morgant sans  
ce qu’il en daignast mettre pié en l’estrier. Dont le roy et les Esclavons le  
loerent, disans que dommaige estoit quant en la loy de Mahom ne avoit  
mis sa creance. Puis luy apporterent l’escu, qu’il receu et le pendy a ■  
col. Aprés iuy baillerent le heaulme, qu’il mist sur son chief, lequel esioit  
moult riche et bel.

Quant Gerard se vey si richement armé et paré, il dist en Iu\ mcísmes:  
« O mon vray Dieu Jhesu Crist, je te requier que teìle grace me vocu lles faire  
que le Sarrazin quy a moy se doiî combatre, je puisse mater et desconfìr.»

Ainsi disoít le preu Gerard, non sachant que a son chier frere jcìuin se  
deust combatre. D’aultre part Jehan fut appareillié et armé de tout <  
mestier luy estoit servant a corps de chevallier pour combatre ct so  
fendre a I’encontre de son ennemy. Son destrier luy f'ut amenc. ou en la  
presence du roy Fabur monta sans quelque avantaíge prendre. Ainsi  
au col, le heaulme lachié et la lance ou poing, se party de la cití .  
le champ ou îa bataille se devoit faire. Les deux roiz estoient sur ies «nm  
et les gardes mises d’un costé et d’autre, affin que deception n’y feust  
(foìio 176v)

Quant Gerard vey son adversaire entrer dedens le champ, il fi - -'i’ic.i:

a Dieu que ja au Sarrazin ung seul mot ne daigneroit parler. D'a  
en celle voulenté estoit Jehan son frere. Adont quant eulx deu:  
ou champ, moult fierement encommencerent de regarder l’un faut Npicquerent îes destriers des esperons et baiserent (sic) les lano  
s’entreferirent de tel randon que leurs deux lances tronchonnerení er  
car tous deux estoìent moult preuz aux armes. Puis mirent j' m’ 'i;1'  
espees, dont l’un contre l’autre encommencerent ung merveïtìen/ esto-ur  
sans espargnier son homme.

■ roy Fabur, voyant la perte que seroit se deux telz vassaulz s’entreoc-  
cioient consideré leur grant force et proesse, fist sa priere a Mahom que  
son diampion voulsist aidier. Pareiîlement faisoit le roy Morgant pour son  
chíimpion.

Ainsi coinme vous pouez comprendre, se combatoient les deux freres,  
chascun desirant de vaincre et mettre a mort son compaignon, a ceile fin  
quc cle prìson feussent delivrez. Car a chascun d’eulx, estoit advis que  
celì uy quy desconfiroit son compaignon seroit au delivre et hors de doubte  
dc prison et de mort. Jehan advisa son point et haulça l’espee contremont,  
doní il cuida avoir feru Gerard. Mais ainsi qu’il pleut a Dieu, ii failly, car  
i'espee luy tourna en la main, par quoy le coup descendy sur la teste du  
dcsmer de Gerard. (folio 177)

s

;s

( h- pitre LIV. Comment Jehan et Gerard de Trasignies freres |

ç- mbatirent l’un I’autre devant Trypoly la cité, et comment I

Gerard, congnoissant Jehan son frere, se rendy a luy43. |

1

1

*m*

M

*m*

gg

lÊÊÊfM

*WÊm*

WB

*WSm*

*WÈmm*

***WÊÊÊ***

«bmsiiì

■

*mÊm*

*WÊm*

*mm*

■

.icíian de Trasignies, quy de toute sa force avoit rué ce coup d’espee,  
pourfendy la teste du destrier jusques ou cerveau, tant qu’il cliey mort tout  
estendu a la terre. Gerard, quy moult viste estoìt, sailly sur piez l’espee ou  
poing, en faisant serement a Dieu que au Sarrazin la mort de son destrier  
sera chier vendue. De ce coup fut dolant et marry le roy Morgant, et le roy  
Faburmoult joyeulx et non sans cause. Lors Gerard haulça i’espee, sí fery  
vers ìe cheval de Jehan pour le cuidier occir. Mais ií faíiiy car il assena le  
(folio 177v) destrier par i’oreille tant qu’il la trencha jus et chey par terre.  
Dont le destrier eut si grant fraieur que en nuile maniere Jehan ne le pouoit  
faire approchier de Gerard, pour qtioy Jehan eut moult de douleur au  
eoeur. Sí s’apensa que longuement ne se pouoit combatre sur le destrìer, et  
aiissi que grant vergongne luy seroit de soy combatre a chevai a l’encontre  
d un Sarrazin a pié. Par quoy il fery le destrier de l’esperon jusques a l’un  
des bouz des rens puis mist pié a terre, l’espee ou poing, et vint de grant  
raiHlon marchant vers son frere que ii ne prisoit guaires. Atant ilz envahi-  
l’un l’autre au trenchant des espees par telle fiereté que de leurs  
nes faisoient ie feu saíllir.

' i f i a Mahom, dist lors Morgant, je perchoy mon champion estre fort  
sséet traveiilié. Je faìz doubte qu’il n’y laisse la vie. » Et Gerard moult  
tetcourrouchié regrettoit son pere et son frere Jehan, lesquelzjamais  
uidoit veoir. Pareillement faisoit Jehan, lequel mettoit toute sa force

*^hìnniute en quatre companiments sur ìe*

et estude pour son frere destruire et mettre a mort. Oncques nul d'euSx ne  
daigna mot sonner. Gerard, fort aŷré, approcha son frere et faaulça l'cspee  
a deux mains, dont i! fery Jehan son frere sur le heaulme de tel randon que  
tout l’estourdy et abaty par terre. Quant le roy Morgant vey ce, il dist:

« Par la loy de Mahom, jour de ma vie plus beau coup d’espee ne vey don-  
ner. (folio 178) Et combienque mon champion soit blechié, si est il \ aiíìant  
et hardy! C’est grant dommaige qu’íl ne croit en la loy de Mahom.» Jehan,  
quy se senty en tel point porté par terre, moult vistement sailly en pies,  
dolant et courrouchié, faisant sa priere vers Nostre Seìgneur que ìorce et  
pouoir luy donnast de vaincre le Sarrazin a quy il se combatoit, et disoit a  
soy meísmes que oncques a plus fier homme ne s’estoit combatu.

D’aultre part estoit Gerard quy pareillement faisoit ses prieres a Dieu aue /  
teíle grace luy feist que ce puissant Sarrazin peust desconfire et mettre a '  
mort, a celle fin qu’il feust delivré de sa prison et que parfaire peust sa queste  
sur son pere messire Gillion. Puís disoit: « Ha a mon frere Jehan, Dieu vous  
voeulle saulver et garder. Car se sçaviez la peine et le grant encombrìer en  
quoy je suis a present, vous auriés le coeur tristre et doîant. Que pleust orcs ■'

a Nostre Seigneur que maintenant feussiés en cestuy champ ! »

Aínsi le preu Gerard se lamentoit en luy meismes. D’aultre part Jehan  
n’en pensoit guaires moins. Mais l’un et l’autre furent de tant grant harde-  
ment que les regardans ne se pouoient assez esmerveillier. Mouir diverse-  
ment assailloient l’un l’autre, et en ce faisant, Gerard fery ung coup sur -  
frere Jehan de tel randon que l’espee qu’il tenoit en son poing se rompy en  
deux pieces, de quoy Gerard fut trés dolant et esbahy, et non sans cat .  
Pour quoy piteusement (folio 178v) prist a reclamer Nostre Seigneur  
disant: « Ha a, dist il, Fortune m’est trop contraire, quant par ung Sam-  
zin non croyant en la loy de Jhesu Crist me couvient estre oultré et desconly  
en champ. Que de pute estrine soit douee la lisse quy le porta. et le- tres  
desleal mastin quy l’engendra puìsí l’on pendre a unes fourches! » ( erm  
le preu Gerard estoit moult dolant de se veoir desbastonné de son capcc  
qu’il veoit gesir rompue sur le champ. Lors a deux bracs vint aherdre JebaR  
son frere eí emprindrent trés fierement a luittier ou ehascun emploia sa  
force. Par tel aýr s’entretindrent ensamble que eulx deux se poner  
terre puis combatoìent de poings, et m ce faisant et mutíllant l'un  
sembloit qu’ilz se deussent devorer. Et lors que l’un se cuidoít relc'er

luy destournoit.

En ce point luitterent longuement tant qu’il pleut a Dieu que Jcii< ■  
Gerard son frere dessoubz Iuy, dont Gerard fut tant dolant que j -  
pouoìt. Lors se prist moult hault a escryer et dist: « O mon vra> l heti uuï  
-^rir P)i croix, ayésmerchy de moy. Carpotircertaíft

< <. ite Tr&'

signyes, estre vous couvendra sans seigneur. Ha a Jehan mon ehíer frere,  
jamais ne me verrez ne moy vous, dont j’ay au cuer moult grant tristresse.  
Las noble dame de Trasignies, (folio 179) jamais plus ne me verrez. O dame  
trés desolee, perdu avez enfans et mary!» Adont Jehan, tenant Gerard son  
frere dessoubz luy l’espee ou poing, ayant oý ses lamentations le recongneu  
et luy dist : « Gerard, je suis vostre frere. Combien que a vous me soye  
combatu, dont moult me poise de ce que tant en avons fait. Adviser nous  
couvient comment de la main de ces Sarrazins nous pourrons eschapper.»  
Atant tous deux se leverent. Lors Gerard se mist a genoulz et osta son  
heaulme hors du chief et, devant les Sarrazins quy la estoient, se rendy a  
Jehan son frere. Quant ainsi se fut rendu, Jehan le prist par la main et le  
niena dedens la cité, dont le roy Fabur eut moult grant joye, et le roy Mor-  
Çgant trés grant douleur de ce que ainsi avoit veu son champion desconfir  
jlt mener en la cité. Adont le roy Morgant appella ses barons, admiraulx  
et princes ausquelz il fist commandement que chascun se apprestast pour  
tirer vers Esclavonnye, car ainsi l’avoit promis et juré au roy Fabur, comme  
cy dessus est contenu plus au long.

Aprés ce que le roy Morgant eut commandé le partement d’illec, chascun  
se mist en point. Et quant ilz eurent fardelé et troussé toutes leurs bagues,  
ilz se mirent en mer, et par le bon vent qu’ilz eurent, tantost furent eslongiés  
dc la tcrre. Et tant nagerent par mer qu’en Esclavonnye arriverent, ce de  
quoy le roy Fabur ne fut pas dolant. Ains (folio 179v) fut moult joyeulx  
quant par celle voye s’en vey deschargié, ce que moult avoit desiré.

Quant le roy Fabur vey que Jehan de Trasignies amenoit son champion  
qu’il a\ oit desconfy en champ clos, moult grant honneur luy fist et trés  
bonnc chiere, et non sans cause. Alors Jehan luy racompta la maniere et  
comment eulx deux estoient freres, et comment ensemble furent prins et  
separez l’un de l’autre.

Si tost que le roy Fabur eut entendu l’adventure de Jehan et Gerard de  
Trasignies freres et des grans perilz et fortunes qu’ilz avoient eues, il print  
<! li-c \lahom de tout son cuer, puis leur dist que se servir le vouloient en  
erre, il leur jura que vers eulx le desserviroit en telle maniere que  
ns seroient de luy. Puis leur dist: « Beaus seigneurs, vous voyés com-  
le roy Morgant s’est party de ma terre, si tiens que par decha ne  
mera plus. » Adont Jehan et Gerard freres luy promirent de îe servir  
>ut ou il leur vouldroit commander, mais que ce ne feust contre les  
^ 'CMieiis. « Certes enfans, dist le roy, je n’ay pas intention de ce faire, et  
'c lauc le vouloie, je suis content que avec moy ne venez. » Lors Ses prist  
s mains et leur fist grant chiere, et fist commandement aux seneschal  
^ ?°uverneur que aux deux freres feust fait tout le plaisir et amour qu’il  
«urseroit possible. (folio 180)

Adont le roy Fabur fist escripre ses lettres puis envoya ses messages par  
toute Auffricque et Barbarie aux roys et admiraulx a quy il se sentoit  
parent et a plusieurs autres ses aliés, en leur baillant jour de venir a Trypoly  
en Barbaríe, ou ilz trouveroient navire prest et garny de tout ce que mestier  
leur seroit. Atant les messages partirent et exploitterent par tout, comme  
le roy Fabur leur ot commandé. Puis vint le jour que sept roys poríans  
couronne tous d’une compaignìe arriverent a Trypoly la cité. Le grant roy  
de Fés y vint accompaignié de cent milìe hommes, le roy de Thunes a tout  
cinquante míl hommes, le roy de Tremesem a trente mil hommes, le rov de  
Bourne a vingt mil hommes, le roy de Gernade (sic) et celluy de Belmarin  
accompaigniés de quarante mil hommes.

Quant tous sept furent arrivez devant Trypoly, le roy Fabur leur fut au  
devant et leur fist moult grant chiere, et les amena en sa cité ou joieuseroent  
furent receuz. Et aprés ce qu’ilz eurent disné, il les assambla puis leur dist  
en telle maniere : « Seigneurs, vous estes assez adverty de la grant guerre  
et contempt queja piecha ay eu a l’encontre du souldan de Babilonne. Pou  
en y a d’entre vous a quy il n’ait fait desplaisir ou de voz freres, nepveuz ou  
cousins germains quy ont esté mors et destruits devant Babilonne. Pour-  
quoy se aidier et secourir me voulez et venir aveuc moy et moy (foìio JSOvi  
aveuc vous, je ne fay quelque doubte que, a la puissance que avez amenee  
aveuc celle que je pourray mener, que le souldan ne destruisons de tous  
poins. Car en luy n’est la force ne le pouoir de resíster a l’er.con'.'V de  
nous. » Adont tous les roys Sarrazins luy accorderent et prosnurent i v le  
servir loyaulment, dont le roy Fabur les remerchia moult de fo.L. Lors se  
appresterent et monterent sur la mer. Jehan et Gerard furent mouh jc  
de ce que ensamble se retrouvoient. Souvent en eulx devisant, advi' <-iom  
et pensoient comment ilz pourroient estre eschapez des mains -  
zins. Nuit et jour requeroient Nostre Seigneur qu’en ce cas ies vouìmM  
conforter de sa grace et aydier, ou autrement bien sçavoient qu'  
n’estoit le pouoir de jamais eschapper d’illec.

Le roy Fabur estoit moult joyeulx quant en sa compaìgnie veivi  
sejourner. Et tant nagerent a bon vent et a voille que le roy Fabur,  
paignié de sept roys a tout trois cens et cinquante mil Sarra/ms,  
dedens la riviere du Nyl, ou tant nagerent contremont l’eaue qu  
rent en la terre des Egyptes. Au long de la riviere emprindrent nu i .ciiL'J-  
sement a destruire le paijs par feu et par glave. Leurs chevauîx ti'  
de leurs navires et leurs armes aussi, en tenant leur chemin vers í>  
la cité. D’eulx vous lairons ung petit ester pour racompter dc  
Babylonyens. (foìio 181)

■ ì'jpitre LV. Comment les deux roys se accorderent et vin-  
drent mettre leur siege devant Babilonne la cíté, et de la grant  
: ,-taille quy fut illec faitte.

Bit:n avez peu entendre cy dessus comment les deux freres de Trasignies  
se reìrouverent ensemble et comment ìlz vindrent en Babilonne aveuc le  
ro> b'abur. Tost fut leur venue sceue en Babilonne par certains messages,  
quy avoient veu le trés grant exercite que le roy Fabur luy septiesme de roys  
avoicnt par la terre d’Egypte ou ilz degastoient le paijs. Adont le souldan  
appcila son conseil ou estoit messire Gillion de Trasignies, Hertan et la  
bellc Gracienne sa fille, et a tous leur remoustra comment ses ennemis  
estoient descenduz en son empire.

Adont, pour obvier et resister aux emprises de ses ennemis, conclurent  
ensemble que par certains et propres messages envoyeroient querir et  
mettre sus gens d’armes et souldoyers, dont il bailla du tout la charge a  
messire Gillyon. Lors le souldan fist escripre ses lettres et envoyer par toute  
Egypte, par Perse, par Mede et par Egypte la basse et Surie. Si exploitterent  
tellcment que en petit de temps aprez, arriverent en Babilonne chincq roys  
accompaigniez de deux cens et chinquante mil hommes. Mais ja si tost n’y  
sccurent estre venuz que ies Mores, les Barbaríns et les Auffriquains n’eus-  
sent par la terre d’Egypte fait moult grant destruction, dont messire (folio  
Ifílvj Gillyon de Trasignies fut tant dolant que plus ne pouoit. D’autre part  
le roy de Fés jura et fist serement sur son Dieu Mahom que a cent mil  
Auffriquans preuz et hardis yroit faire une course par devant Babilonne.  
Si fisl apprester ses gens et appareilla ses coureurs et leur dist a tous que  
pour vivres pour leur ost avitaíllier, vouloit faíre une course sur les Babi-  
lonnois. Adont l’un de ses admiraulz luy dist: « Sire, ja n’est besoing que  
pour une course faíre, doyés mener tant de gens. Assez poeult souffire de  
'ingt mil hommes, car impossible seroit de mener une si grant puissance  
en tait d’une seule course. » Mais le roy de Fés, quy estoit jenne d’eage et  
raoult desirant d’acquerir bonne renommee, dist que luy meísmes yroit  
les conduire et mener, De tout son ost esleut vingt mil hommes des  
ïxpers et vaillans, et se mist a chemin pour venir vers Babilonne,  
'irui uisant et degastant tout par feu et par glave. Car il ardoit tout devant  
occioit homrnes, femmes et enfans, tant que les cris et lamentations  
áupovre poeuple en vìndrent jusques ou palaís de Babilonne ou estoient  
ddan, messire Gillion et plusieurs grans prinehes et haulz barons.

DfmrrîAo

\_ (Fi1un: messìre Gillion entendy la clameur du poeuple, il en fut moult  
^oiant. Illec eut ung Sarrazin quy luy dist en teile maníere: (folio 182) « Ha  
'■ î''-1' "\*eu chevallier, certes trop longuement

les Mores destruisent tellement cestuy paijs que se íost n’est secouru, il ne  
sera jamais recouvré et ne demourra guaires quant devant ceste cité les  
verrez.»

Aìors messire Gillion fist publier par toute la cité que tout homme se  
meist en armes et montast a cheval, ce qu’ilz firent de bon coeur et dìlli-  
gamment. Si tost que tous furent prestz, ilz vindrent devant le palais du  
souldan ou ilz trouverent messire Gillion monté sur son destrier quy les  
attendoit. Quant il les vey estre venuz, il party hors de la cìté en sa com-  
paignye douze mil Sarrazìns duits a la guerre, ausquelz il dist:« Seigneurs,  
advisé me suis que bon seroìt de chevauchier a couvert au ìong de ceste  
vallee, a celle fin que noz ennemis puissons avoir entre la cité et nous, et  
vous declaire que aucuneffois soubtilité vault mieulx que force. » Adont  
les Babilonnoys respondirent que a son plaisír il en ordonnast, et que prestz  
estoient d’en faire ainsí que bon íuy sembleroit. Atant îe preu messire  
Gìllyon appella Hertan et luy bailla l’enseigne a porter, en disant que prés:de luy se tenist. Puis tout secretement, par le fons de la vallee emprindrent  
a chevauchier tant que auprés de leurs ennemiz se retrouverent, qu’ilz vei-r ■  
rent chargiés de rapine et de proye, car chars, charrettes, chevaulz, mulletsy  
(folio I82v) et asnes avoíent chargiés de tous biens. Puis veoient hommesQ  
femmes et enfans loyés et enchaynnez, qu’ilz menoient aprés leur charroy  
et butin. Si trés grant bruit faisoient que de les oỳr estoit merveilles: tout  
le paijs cuidoìent avoir gaaingnié.

Quant ilz se veyrent ainsi avoir exploittié, tout criant et menant grant  
bruit se prindrent a retourner, cuidans paisiblement parvenir jusques a  
íeurs tentes. Mais messire Gilîion, comme dit est, avoit ses gens ord  
et prestz pour ses ennemis recepvoir. Le roy de Fés faisoit mener tout le  
charroy et le butin devant luy. Et au venir qu’il faisoit, regarda en la vallee ,  
et perceu la bataille des Babilonnois, cuidant que ce feust le roy Fabur quy  
au devant de luy venist car pas ne les congnoissoit. Et pour ce, se prist &■  
dire que le roy Fabur si avoit grant paour qu’il n’eust aucun encombrier..  
« Assez tost aura au coeur grantjoye quant ainsi nous verra estre chargiés:  
de vivres et de tous autres bìens et richesses. » Et vela comment le roy de j  
Fés venoìt chevauchant vers les Babilonnois, cuidant ; ae ce feust ie roy  
Fabur.

Si tost que messire Gillyon vey son point eí qu’il estoit heure de envahir  
ses ennemis, il coucha bonne lance en cryant« Babilonne i » a haulte\o.v  
de quoy les Auffriquains furent moult esbahis et non sans cause, dont 3  
fery ung Auffriquain de tel randon que Ie fer et (folio 183) le fust luyfist  
passer oultre le corps. Puis pour esbahìr ses ennemis, encommença d\*  
cryer a haulte voix « Babilonne ! » Et d’autre part Hertan abaty ung puií"  
sant admiral, cousin germain au roy de Fés, lequel íìna ses jours iliec treí

mi.serablement eníre les píés des chevaulx, car oncques puis d’ìllec ne eut  
le pouoir de soy relever. Merveilles estoit de veoir messire Gillyon et Her-  
tan comment ilz desrompoient les grans presses. Si hardy Auffriquain ne  
avoit sur le champ quy ies ozast attendre, dont trés fort prindrent a eulx  
csbaiiir. Atant le roy de Fés, pour encouragier ses hommes, commença de  
crver bien hault et dist: « Or avant frans Sarrazìns, pensez de deffendre  
vo/ corps, vostre honneur et voz vies, et vous mettez en vive deffense !  
Sou\ iengne vous du loz de voz ancestres et de voz femmes et enfans, parens  
et amiz, terres et possessions que avez laissees en voz contrees, et desirez  
d’> rctourner a gloire et victoire ! »

Atant la batailîe renforça grande et fiere. D’autre part les Babilonnois  
estoient approchiés des charíots, tant qu’ilz occirent tous ceulx quy le butin  
et ie charroy conduisoient. Et combien qu’ilz se fuyoient í’un de ça, l’autre  
de la, tousjours escheoient ilz es mains de leurs ennemis, et ne sçavoient  
ou \irer que des Babilonnois ne feussent incontinent rencontrez. Tout le  
charroy, la proye, les prisonniers et les vivres furent par míl hommes  
conquis, et tout (folio 183v) mené dedens la cité de Babilonne. Et tandis  
messire Gillion et Hertan se boutoient es plus dangereuses presses, et la  
ilz detrenchoient leurs ennemis tant qu’en la fin par leur vaillance ilz eurent  
!a victoire pour celle journee. En combatant, messire Gillyon choisy a  
senestre le roy de Fés, lequel avoit occis ung Babilonnois dont il eut moult  
granl dueil. Adont il choisy une moult grosse lance que l’un de ses gens  
tenoit, et la coucha pour en courir sus au roy de Fés. Lequel si tost qu’íl  
perceu le chevallier venir sur luy, comme preu et vaillant qu’il estoit, le  
fourny lance baissee. Si se vindrent rencontrer des lances sur les escus de  
tel randon que bonnes lances tronchonnerent en l’air. Et leur rencontre fut  
si vertueusement assis qu’ilz furent contrains de habandonner selles et  
destriers, et de tumber par terre, voulsissent ou non. Illec renforça la  
bataille des deux parties moult grande et aspre, car chascun se penoit de  
rescourre son seigneur. Maís la sourvint Hertan l’espee ou poing, quy se  
fery dedens les Affriquains. A l’un decoupoit l’espaule ou le bras, a i’autre  
fendoit la teste jusques ou cervel, et tant fist par sa grant proesse au tren-  
chant de I’espee que voulsissent Auffriquains ou non, il deîivra a messire  
Giliion ung bon destrier sur lequel il monta. Puis eulz deux se bouterent  
parmy leurs ennemis en escriant« Babilonne!» Et tant firent illec par leur  
Iiaulte proesse que )e roy (folio 184) de Fés se rendy prisonnìer es mains  
de messire Gillion, dont les Auffriquains furent moult dolans, et bien per-  
ceurent que mors et peris estoient. Atant messire Gíllion saisy le roy de Fés

^ mena hors de la bataille, et quant il l’eut fait loyer, il le fist mener en  
iLdmonne. Ce fait, il retourna en la bataille, ou il trouva Hertan quy estoit  
son cheval mort dessoubz luy. Ne oncques messire Gillion ne ooeult

si tost venir a ìe rescourre que Hertan ne feust de ses ennemis pris, saisy  
et mené aux tentes du grant ost, dont messire Gillion eut tant grant doeul  
que plus ne pouoit. Et en ce point se fery de tel randon entre ses ennemis  
en faisant merveilles d’armes, que tantost se trouva ensanglenté jusqu.es  
aux coutes. Tous ceulx qu’iî rencontroit, portoìt par terre, mors ou affolez.  
Maís ce ne luy pouvoit prouffiter pour recouvrer Hertan son bon amy.  
Alors plusieurs Auffriquains tous fuyans partirent de la bataille et vindrent  
en leur ost, ou ilz commencerent a eulx escrier en disant: « O desleaulx  
Moriens, se vous ne nous secourez, par ceulx de Babiionne sommes tous  
mors et perilz ! Yenez au secours de noz gens quy a meschief combatent  
leurs ennemis, lesquelz ont conquis le roy de Fés et emmené en leur cité. »  
Atant tout l’ost fut incontinent esmeu pour aler vers les Babílormoiz. A  
tart y pouoient venir, car de vingt mil homines qu’ilz furent en verme. n’en  
eschapperent deux mille (folio 184v) que tous ne feussent ou mors ou prins.  
Messire Gillyon estoit en la bataille tant espris de courrouz et de miiinùent.  
pour l’amour du preu Hertan qu’ii sçavoit estre mené prisonnier aux teutes  
de ses ennemis, que il n’avoit quelque advis de soy retraire, ainchois se  
vouloit combatre a ceulx quy de nouvel sourvenoient pour secourr leurs  
gens. Et pour ce, sa besongne se feust trop mal portee, se par ung Baòilon-  
noys n’eust esté arresté par le frain de son destrier, quy luy dist : « Sire.  
temps est de vous retraire. Vous avez grandement besongnié. Se Hertan  
est prisonnyer, autre chose n’en pouez faire. Nous le reaurons trés bien en  
eschange d’un autre. — II est ainsi, dist le chevallier, mais se mis cstoit a  
mort, jamaiz au coeur n’auroye plaisir, car c’est le plus hardy quy au jour  
d’huy puist espee chaindre. » Adont messire Gillion se reconforta poar le  
roy de Fés qu’il avoit prisonnier, par lequel bien luy sembla qu’il mauroit  
Hertan. Lors fist sonner la retraitte, si retourna et les siens en la c;té. Puis  
les Moriens prestz de combatre, cuidans trouver les Babilonnois, vir  
en ia place 011 la bataille avoit esté. Si tost. que la furent venus et qu’ilz  
veirent l’occision de leurs gens et de nouvel faitte par les Babilonnois. mer-  
veilleuse chose fut a oýr les cris, les complaintes et les regrets qu'ilz fai-  
soient pour leurs gens que par iliec veoient gesir mors et detrenchiés.

185)

Quant messire Gillyon fut rentré en la cité de Babilonne, ii vint o«  
ou il trouva le souldan assis sur une couche, lequel il salua trés humbh  
et luy dist : « Sire, je vous amayne icy le roy de Fés duquel vous ía;  
sent. » Et iors le souldan tout en riant regarda messìre Gillion et  
qu’il feust le trés bien venu. Aprés ce, il luy racompta îa maniere et  
ment il avoit exploittié et de la prise de Hertan, quy estoit mené priso  
aux tentes de leurs ennemis, dont le souldan fuí moult tourblé. « '■

lors messire Gillion, le roy de Fés est vostre prisonnier. Se chose ■  
pour luy peussions reavoir Hertan, je conseilleroie qu’il feust rendu. — Sire  
ehevallier, dist le souldan, par vostre grant proece avez conquis et pris îe  
roy de Fés, lequel je remetz en voz mains pour en user a vostre plaisir. »  
.■ j quoy il remercia moult le souldan et dist au roy de Fés que se Hertan  
íLiy pouoit faire reavoir, iî le quitteroit franc de sa prison et luy donroit  
congié.

lantost que le roy de Fés entendy le chevallier, il fut moult joieulx et luy  
dist que se laissier le vouloit aler sur son serement et sur sa foy jusques aux  
tentes, qu’il le luy ramenroit sain et haitié dedens Babílonne, quitte et  
deiivré. Et se chose estoit qu’il feust mort, il retourneroit tenir prison ou  
cie luy feroit sa voulenté. Adont le souldan luy respondy : « Roy de Fés, la  
renommee quy tousjours a esté en vostre pere et en vous, et aussi (folio  
lH5v) la grant preudommie quy en vous a tousjours esté trouvee, doit bien  
souffire que devez estre creu, et de rechief le vous accroy, et pareillement  
fait Gillion mon beau filz auquel vous estes prisonnier. » Adont le roy de  
i ,-s hurta son doit aux dens pour serement, lequel jamais il n’eust faulsé,  
puis vín et espices luy furent apportees et fist collatìon. Aprés, luy fut  
amené ung destrier sur lequel il monta. Et quant il eut pris congié du soul-  
dan, il retourna en l’ost. Mais messire Gillion demoura moult dolant, en  
doubte et grant paour que le roy de Fés ne alast a l’encontre de son serement  
et de sa promesse. Car en Payen n’en Sarrazin n’avoit fiance nulle, et avoit  
tant grant paour de perdre Hertan son bon amy qu’il ne sçavoit que penser.  
Dolante et courrouchie en estoit madame Gracienne qui bien souvent le  
'egrettoit. Car pour l’amour de messire Gillion et pour les grans services  
pe fais luy avoit, desiroit fort sa delivrance, doubtant moult son encom-  
brier. D’eulx vous laírons le parler pour racompter du roy Fabur et des  
autres roys quy en leur ost estoient, trop courrouchiés pour la prise du roy  
de Fés.

Chitpitre LYI. Comment Hertan eut la vie respitee, comment  
ii' roy de Fés et luy furent delivrez de prison, et commeut le  
viuldan fut secouru par la puissance de plusieurs prinches et  
dis tralttié qu’il eut au roy Fabur son ennemy. **(falio 186)**

Adont le roy Fabur fist assambler son conseil ouquel furent Jehan et  
Gerard de Trasignies, et quant dedens la tente du roy furent entrez, ilz  
regarderent par illec et veyrent Hertan prisonnier quy loyé estoit a une  
estache. Mais s’ilz l’eussent congneu et sceu de son estat, a leur pouoir se  
feussent emploiez pour son bien. Aussi Hertan ~~~J-

que si beaulx escuiers les voioit. Bien luy estoit advis en regardant leur  
contenance que pas n’estoient Mores ne Auffriquains. La estoit seant le  
roy de Thunes, cousin germain au roy de Fés, lequel print a parler moult  
hault et dist pourquoy ne a quelle cause l’on gardoit le prisonnier babilon-  
nois, que incontinent l’on ne le faisoit morir. Plusieurs en y eut illec quy  
dirent que raison estoit que I’on le feist morir. Alors Jehan de Trasignies  
dist au roy Fabur que de le faire morir, l’en feroit mal, car il est prisonnier  
en bataille et se pour sa partie, il s’est combatu, il a fait son devoir, pourtant  
il n’est digne de mort. « Sire, dist lors Gerard, mon frere vous a dit verité.  
Se creu en estoie, il auroit a boire et a mengier. Telle chose pourroit adve-  
nir et pourroit estre tel que pour luy vous reauriés le roy de Fés quy est  
prisonnier par dela. — Par ma loy, dist le roy Fabur, ces deux jennes vas-  
saulz ont dit verité, et pour tant il nous plaist qu’il ait la vie respitee », dont  
Hertan fut trés ('folio 186v) joyeulx. Puis prist a regarder les deux freres et  
dist en son cuer qu’il pleust a Dieu que tous deux feussent en Babilonne  
avec le chevallier crestien, ayans coeur et voulenté de croire en la loy de  
Jhesu Crist et en delaissant de tous poins la faulse et detestable creance de  
Mahom ou ilz se dampnoient pardurablement.

Ainsi que entendre pouez, se devisoít Hertan en luy meismes. Lors le  
roy Fabur luy fist apporter a boire et a mengier. Et a celle propre heure  
qu’il mengoit, le roy de Fés descendy jus du destrier et entra en la tente du  
roy Fabur, ou il trouva tous les prinches de l’ost illec assamblez, quy furent  
moult joyeulx de sa venue. Si tost que le roy Fabur le perceu, il vint vers  
luy pour le cuidier embrachier. Mais le roy de Fés luy dist que arriere de  
luy se traisist jusques a ce qu’il luy eust ottroyé ce qu’il luy vouloit requerir,

« ou se ce non, dist il, sachiez pour vray ou cas que mettrez reffus a ma  
requeste, toute ma vie vous feray guerre. — Sire, respondy le roy I ..har.  
ne vous voeulliés tourbler, car la chose seroit moult grande que j.'  
reffuseroye et pour ce, dittes vostre bon plaisir car je suis celluy quy me  
accorde a tout ce que demander me vouldrez ou cas que en moy soit dele  
faire. — Sire, dist le roy de Fés, je voeul que incontinent le prisonnier que  
je voy la estre assis en vostre tente, mettez au delivre et le renvoyus  
Babilonne, car ainsi l’ay promis au (folio 187) souldan. Et ou cas que ce  
faire ne vouldrez, j’ay promis et juré sur ma loy de retourner tenir pnM'ti  
en Babilonne, et pour l’amour du prisonnier ay esté mis au delivre. — hi i c.  
dist le roy Fabur, de bon coeur je vous ottroye la requeste que faitte m  
Veez la le prisonnier, ainsi qu’il est je vous en fay ung present jV'iir en  
ordonner a vostre bon plaisir. » Adont Hertan quy tout ce entend  
moult grant joye. Car tantost fut mis au delivre et habillié richemciu. pui'  
luy fut amené ung destrier sur lequel il monta, et aprés qu’il eut ct  
il chevaucha vers la cité. Le roy de Fés et les deux freres de Trí

convoyerení jusques a ce qu’il fut hors des tentes et pavillons. Et quant vint  
au partir, Hertan leur promist sa foy que se en bataille les trouvoit et ilz  
estoient en quelque dangier de ieurs personnes, la courtoisie et biens quy  
par eulx luy avoit esté faitte leur vouldroit au double guerdonner, ce de  
quoy ies deux freres le remerchierent. Lors Hertan prist congié d’eulx et  
reiourna en ia cité et descendy devant le palaìs. Puis monta les degrez et  
\ int en la salle ou il trouva le souldan quy mouit grant chiere iuy fist.  
Pareiiiement firent messire Gillyon et madame Gracienne, lesqueìz i’un  
aprés i’autre ie prindrent a embrachier et furent mouit joyeulx de sa venue.  
Adont Hertan leur racompta toute son adventure et comment il avoit ouŷ  
jurer au roy Fabur que jamais de devant la (folio J87v) cité ne partiroit  
jusques a ce qu’il l’auroit du tout destruitte et mise en ruyne perpetuelle.

Âinsi comme entendre pouez se devisoit Hertan a son seigneur le soul-  
dan, et aprés ce qu’ilz se furent devisez une espace, le souldan et messire  
Giilyon se appuyerent aux fenestres et regarderent vers Ìes desers, ou ilz  
choisirent le ciel et l’aìr moult obscur, ce que jamais n’avoíent veu. Puis ung  
pou aprés, le souidan dist au chevallier que c’estoitpouldriere quy s’eslevoit  
contremont, pour quoy l’air s’estoit obscurcy. Assez tost aprés, íi choisy  
unc trés grosse et fiere bataille chevauchant radement vers Babilonne, ou  
i! choisy le maistre estandart dont le champ estoit d’or a une hure de sangler  
ct une espee d’argent fichee parmy. Adont ie souidan tout en riant dist a  
son bcau fiiz que c’estoit le roy Fanseron son cousin quy le venoií secourir,  
et iu\ dist oultre que desormais il m cremoit ie roy Fabur. Et tantost aprés  
il choisy une autre bataìlle chevauchant aprés î’autre, en laquelle avoit une  
grant baniere, contremont ievee et despioyee au vent, dont le champ estoit  
d’argent a deux serpens parmy. Alors dìst le souldan : « Je voy venir ie roy  
de Mede. » Assez tost aprés choìsy ancoires une autre bataille, dont la  
baniere estoit d’or et d’argent partie. « Mahom, díst le souldan, je voy icy  
venir le bon roy Sorbrin d Anthioche quy est mon prochain cousin.» Aprés  
regarda (folio 188) une autre bataille venir moult grosse et fiere, ou plus  
avoit de cent mil hommes chevauchans promptement et par ordre, en pour-  
prenant les desers. En laquelle avoit une moult grande et noble baniere,  
laquelle estoit paree et mise sur ung charriot a. quatre roues, dont ie champ  
estoit d’azur a troís corbeaulx volans. Quant ie souldan la vey tantost, la  
recongneu et dist: « Je voy icy venir ia batailie du puissant roy de Perse  
qtiy me vient secourir. Celluy est bien malleureuz quy en Mahom n’a du  
lout sa fiance. Maíntenant puis je trés bien dire que du roy Fabur ne de  
toute sa puissance ne doy faire estrine. »

Mi’Ult grant joie eut ie souldan quant par ses parens se veoit estre  
secoura. Le souldan vint en son palais et messire Gillion avec luy. II assam-  
son conseil pour adviser qu’il estoit de faire. « Sire », dist lors messire

Gillion, « se croire me voulez, incontinent et sans deiay vous envoirez  
vostre message par devers le roy Fabur, auquel vous manderez et ferez dire  
que aprez huit jours prochains venans, vous luy livrerez bataille, se tant  
hardy est de vous ozer attendre en bataìlle ; ou se jour ne vous voeult assi-  
gner, que vous le yrez assaillir en son ost. »

Quant le souldan et les barons et admiraulz eurent entendu messire  
Giilion, ilz respondirent que tel conseil devoit bien estre tenu, et fort le  
loerent. Lors fut mandé ung messagier, auquel (folio 188v) le souldan dist  
que par devers le roy Fabur alast et luy dire de par luy que par les huitjours  
prochainement venans feust asseuré, mais se aprés lesdiz huit jours estoit  
tant ozé de sur sa terre demourer, fust tout certain que ìa ou il le sçauroit,  
le yroit combatre et a son grant deshonneur et dommaige le chasseroit hors  
de son paijs d’Egypte. « Ancoires luy direz de par moy que franchement je  
iuy baille treves lesdiz huitjours durans.» Le souldan bailloit au roy Fabur  
ces treves de combatre, a celle fin que ceulx quy l’estoient venuz pour  
secourir feussent reposez et rafreschis a leur beau loisir.

Quant celluy message eut entendu la voulenté du souldan, il se mist a la  
voye tant qu’il vint aux tentes du roy Fabur. En la tente duquel il entra et  
luy racompta bien au long tout ce que le souldan luy mandoit. Adont íe roy  
Fabur ayant entendu l’exposition du messaige a luy envoyé par le souidan.  
assambla son conseil et declaira illec tout ce que le souldan luy mandoit,  
dont tous accorderent qu’ilz atíendroient le jour pour combatre, et i  
,ixe. jour le souldan les trouveroit prestz en bataille pour ie furnir, en accor-  
dant que les huit jours durans bonnes treves seroient entre les deux parties  
sans nuilement les enfraindre. Et vela comment le roy Fabur et son c< ■: ■-eil  
conclut de faire a l’encontre du souldan, et sa response faitte au mess  
il retourna en Babilonne devers son (folio 189) seigneur.

Chapitre LVII. Cy parle de la grant bataille quy fut ílevtuit  
Babilonne la cité ou les deux freres hoirs de Trasigni '', i'urent  
príns par Hertan, et des merveilles d’armes qu’ilz y lin nt.

Quant le message fut party des tentes du roy Fabur, íl vint une  
luy dist: « Sire, oncques si mal conseillié ne feustes de ce que avez iuo'nle  
au souldan huit jours de treves. Car je doubte que vostre poei  
refroide de attendre et tant estre oiseuz. » Ancoires díst : « Sire. sacíue?  
pour vray qu’en l’ayde du souldan sont venuz le puissant roy ' 'c IVixe. V  
roy de Mede et íe roy d’Anthioche ses prochains parens, lesquelz si graflt  
Doeuple ont avecques eulx amené que toute la contree a l’autre c

: ■ en est pour prínse, et est une merveille chose et horible a les veoir. Car  
olus sont de cent et chinquante mil hommes appareilliés et moult desirans  
de \ous combatre. »

Quant le roy Fabur eut entendu l’espie, il fut mouît dolant et courrou-  
chié, mauldissant l’eure et le jour que les treves avoit accordees. Mais le  
ro\ de Fés luy dist que folie estoit de s’en repentir et que Mahom les aideroit  
ei conforteroit en leurs affaires. Ainsi que les deux freres Jehan et Gerard  
dc Trasignies entendoient aux devises du roy Fabur et de l’espie quy luy  
racomptoit des nouvelles du souldan, tout basset dist l’un a l’autre (folio  
/6'OvJ que trés bien pourroit estre que en ces grandes assamblees de Sar-  
ra/.ins devoient oỳr nouvelles de messire Giliion leur pere, et que l’eure  
estoit venue pour le trouver se il estoit en vie.

insi se devisoient ensemble les deux freres. D’aultre part le souldan et  
messire Gillion monterent a cheval et, noblement accompaigniez, alerent  
ai: (ievant du roy de Perse, de celluy de Mede et de celluy d’Anthioche, et  
moult courtoisement les recheurent et les amenerent ou palaiz et la furent  
grandement festoiés. Adont le souldan leur racompta comment par huit  
; jours entiers il avoit treves au roy Fabur et au ,ixE. devoient combatre.

* i quelle chose, dist il, j’ay advisé de faire a celle fin que tandiz voz gens  
  ;e puissent raffreschir et reposer pour les grans travaulz qu’ilz ont souste-  
  iuz en venant jusques icy. »

G uant les roys dessusdiz eurent entendu le souídan, iiz en furent moult

* ■ . ilx et îuy dirent que bien avoit esté conseillié. Les trois puissans princes  
  ; furent logiés dedens ia cité et leurs gens aux champs en leurs tentes et

pavillons. Iceulx prìnces furent grandement festoiés du souldan, de messire  
! Giilion et de dame Gracienne, a laquelle ilz firent grant reverence et a son  
leur et mary, duquel ilz avoient grant desir d’avoir l’acointance pour  
grans bìens et vertus que de luy avoient ouỳ racompter. (folio 190)  
dnsi comme vous oyés furent les trois roys Sarrazins huit jours sejour-  
, et au noeufiemejour ordonnerent leurs batailles. Le roy d’Anthioche  
ist au souldan que la premiere bataille luy voulsist ottroyer, laquelle  
ut accordee. La seconde bataille demanda a conduire le roy des  
\L“.yens, quy aussi luy fut accordee. Le puissant roy de Perse voult  
luire et mener la tierche bataille, et le souldan de Babilonne voult  
luire la quatriesme et derreniere bataille, accompaignié de messire  
('if'On et de Hertan pour la sceureté de son corps. « Certes sire chevallier,  
Herían a messire Gillion, trop mal nous va quant il couvient que  
ns en la derreniere bataille. — Taisez vous beau sire, dist Gillion, assez  
is y vendrons. Car avant que soyons las ne que y ayons coup feru,

- occis et mors cent mil Sarrazins tant d’un costé que d’autre. Que  
; ■ :ust a Nostre Seigneur que les deux parties feussent noyees ou fons

de la mer, et vous et moy avec Gracienne ma femme feussions ou royaulme  
de France I — Pleust a Dieu qu’ainsi feust! » dist Hertan. Si pouez par ce  
entendre comment le souldan et ceulx de son party ordonnerent leurs  
batailies.

D’aultre part l.e roy Fabur ordonna ses batailles, lesquelles il baìlla en  
la conduitte de ses prinches esquelz il les sçavoít mieulx maintenues. II en  
retint une de quatre qu’il ordonna, (folio 190v) iesquelles il bailla en la  
conduítte de ceulx ou i! eut plus grant fiance. Et quant ce vint lejeudy bien  
matin, ung pou ensus de leurs tentes attendirent leurs ennemis, rengiez et  
serrez en trés beiie ordonnance. D’auitre part estoient yssus ceulx de Babi-  
lonne et en trés bon conroy chevauchoient tout le pas en approchant leurs  
ennemis. Mouit grant bruit faisoient a i’approchier les deux ostz. Trompes.  
tabours et cors d’ollifant sonnoient de tel randon que horreur estoit a ies  
oýr. Alors les deux ostz s’entrapprochans leverent grans cris. Les archiers  
encommencerent a tírer et dars a ianchier tant espessement que au dessus  
d’eulx sembloit estre une nuee. Le roy d’Anthíoche et le roy de Thunes quy  
menoient les deux premieres bataiiìes, s’entraprocherent et s’entreferirem  
des lances sur les escus si fierement que tous deux se porterent par tcrre.  
Lors vindrent íllec Sarrazins des deux parties quy ies deux roys remonte-  
rent sur les destriers, mais avant ce, en y eut maint detrenchiez et affolez.  
Adont le roy d’Anthioche approcha ceiluy de Thunes, si ie fery du tren-  
chant de l’espee sur le heauime tant radement qu’il luy fendy le chìefjt  
es dens, et au retirer son bran acheré, le roy de Thunes chey mort par terre,  
Voyans ceulx d’Auffrique leur roy ainsi mort, coururent sus au rov J' \n-  
thioche, lequel eust illec esté occís se par le roy de Mede n’eust si tost esté  
secouru. Cors d’olifant, trompes et tabours sonnoíent (folio 191) a tous  
costez. Grant horreur estoit a veoir comment Sarrazins s’entreoccioient.  
Car les champs furent tantost jonchiés et couvers des mors et des alîolez.  
Moult fut la bataille terribie et crímínelle a veoir. En ce tandis vint ung  
Sarrazin devers ie roy Fabur quy luy dist:« Sire, grant perte de voz bommes  
avez au jour d’huy faitte par îa mort du roy de Thunes quy a l’aborder des  
ennemis fut occis.»

Quant le roy Fabur eut entendu îe Sarrazin, il appella Jehan ei G-  
de Trasignies et leur pria moult chierement que point ne ie vouis  
iaissìer et que au prés de luy se tenissent, en leur promettant que se de la  
bataille pouoient eschapper, luy retourné en sa terre ieur donroit cuiigie  
d’aler quittes et delívrés ou bon leur sembieroit. Les deuxfreresli.‘ '’UH'ic  
rent, ce dont mouit fut joyeulx car en euiz avoit mìs sa parfaittc fiance-  
Moult richement estoient armez et avant ce que de Tripoly parteissent. ite-  
firent paindre leurs deux escus des armes de Trasìgnies a cellefin qudzse  
recongneussent en tous iieux et aussi se d’adventure ilz renconír

|

*mÈ*

■

1

■

gj|g

*mêBÈÈ.*

*mm*

**1**

***mÊÊÊm***

|

■

pere. qu’ií íes peust recongnoistre. Atant les batailles se prindrení a des-  
rcngier et se ferirent î’une dedens l’autre; ies ungs rescrioíent leur enseigne,  
)cs autres se pouroffroient a payer raenchon pour avoir la vie respitee et  
ics autres s’entreoccioíent. Lors le souldan marcha avant a tout sa batailie  
ot messire Gillíon (folio I91v) baissa bonne lance, dont ii fery le roy de  
Belmarin en telle maniere que sa lance luy passa ouître le corps. Et au  
retircr qu’il fist, ie maiieureuz roy tumba mort par terre devant le cheval  
du souldan, lequel se fery de rechief en la bataille, escriant« Babiionne !»  
Et ìe voy Fabur, sachant la mort de deux de ses roys, eut moult grant paour.  
Alors Jehan de Trasignies iuy prist mouit hault a escrier et dist : « Ha a  
sire. pour quoy nous tenez vous icy derriere ? Que tardez vous ? Nous  
derrions estre ou premier front de la bataille affin de secourir noz gens.  
— Roy Fabur, dist Gerard, donnez nous ia licence que mon frere et moy  
nous laissiez aler occir noz ennemis. De vous nous prendrons trés bien  
garde a celle fin que se mestier en avez, vous puissons tost secourir. » Et le  
roy f-abur leur en donna licence, moyennant qu’ilz luy promirent de retour-  
ner \ ers luy et le secourir se mestier en avoit. Adont Gerard appella Jehan  
son l'rcre et luy demanda ausquelz ilz se pourroíent aler combatre, veu que  
l'une partie et l’autre estoient Sarrazins. « Par ma foy, chier frere, dist  
Jehan. je ne sçay. Se n’estoit pour la doubte du grant dangíer ou nous  
sommes pour ie present, je seroye moult content de les combatre sans  
espargnier ne l’une partie ne l’autre. Touteffois consideré que nous sommes  
aveuc le roy Fabur, il couvìent que nous aydons et secourons ceulx de sa  
partie. (folío 192)

rihier frere, dist lors Gerard, s’il voeuit queje ne luy occie de ses gens  
comme des autres, viengne au prés de nous si ies nous pourra moustrer,  
carja n’y espargneray Payen ne Esclavon.» Atant les deux freres se ferirent  
en l’esiour ou ilz faisoient merveiiles d’armes. Et tant feìrent que en petít  
espace ie trenchant de leurs espees fut des Babilonnoìs recongneu ; la  
n’avoit tant hardy quy a eulx se ozast prendre se a la mort ne vouloit par-  
venir. Chascun ìes aloit fuyanî. Ceulx quy des deux freres estoient attaìns,  
ne pouoient eschapper la mort. D’autre part estoit messire Gillíon leur pere  
quy chevauchoit par la bataiîle, detrenchant et mettant a mort tous ceuix  
qu’ii pouoit attaindre.

IE i uin, pour le grant desir qu’ii avoit de sarvg espandre sur ses ennemis,  
haiiia son enseigne a porter a ung baron de sa partie. Lors se fery en l’es-  
tour il decoupoit aux Sarrazins bracs et espaules ; iì les pourfendoit et  
it par terre tant que si hardy Payen n’y avoit quy i’ozast approchier.

Gillion chevauchant par ia bataille faisoit choses esmerveiilables  
•nci/ir. li desrompoit Ies grans presses, tous ïe fuyoient et ne l’osoit nulz  
ire. A l’un coupoit le bras, a î’autre î’espauîe, si que chascun voyans

ce, luy faisoit voye. Hertan se fourra si avant en la bataille qu’il perceu les  
deux freres en grant doubte de perdre la vie, car a tous costez estoient  
encloz et Gerard desheaulmé, auquel l’on eust (folio 192v) trenchié le col  
se Hertan n’y feust si tost survenu.

Quant illec fut arrivé, tantost le recongneu et au plus hault qu’il poeult  
se prist a escrier et dist aux Babilonnois que bien se gardassent de faire mal  
aux deux damoiseaulx, et que pour l’amour d’eulx luy estant prisonnier le  
roy Fabur luy respita la vie ou aultrement il estoit mort, pour quoy il esi  
bien raison que pareille courtoisie leur soit faitte et rendue. Tant fist Hertan  
que les deux freres furent respitez, et fist a Gerard remettre son heaulme  
puis leur dist:« Certes gentilz damoiseaulx, tous deux vous vouldroie tenir  
en la cìté et tant feroie au souldan qu’il vous recepvroit en sa grace et  
serions compaignons ensamble. » Atant se departirent, mais illec vint ung  
Sarrazin quy par derriere fery Hertan ung coup du trenchant de son espee  
tant merveilieux que de dessus son cheval le porta par terre. Adont Jehan  
de Trasignies regarda le Sarrazin et vey que c’estoit le roy de Bonne quy  
ainsi avoit feru Hertan, pour quoy il luy donna ung coup d’espee si grant  
qu’il le porta jus de son destrier, lequel il saisy par la regne et fist Hertan  
monter dessus, dont moult le remerchia. Puis se rebouta en la batailie. si  
rencontra messire Gillyon auquel il racompta l’adventure qu’il avoií eue et  
comment il avoit sauvé la vie aux deux damoiseaulx et aussi comment  
depuis ilz luy avoient presenté (folio 193) ung destrier sur lequel il estoit  
monté. « Par ma foy, respondy messire Gillion, se en prison les tenoye.  
pour l’amour de ceste courtoisie je leur vouldroie moustrer qu’ilz nfau-  
roient fait plaisir, car l’une bonté l’autre requiert. »

Ainsi se deviserent ie preu chevaliier et Hertan, puis se reboutercnt en  
la bataille. Et ainsi que Dieu le voult, messire Giliion rencontra ses deux  
filz, les escus au col sur chascun desquelz estoient paintes les armes de  
Trasignìes. Adont Hertan dist tout hault : « Sire chevallier, devant'  
pouez veoir les deux damoiseaulx dont naguaires vous ay parlé. — i  
Hertan, respondy messire Gillion, je ne sçay de quel paijs ne de qiteiie  
ilz pevent estre, mais sur ieurs escus portent les armes de Trasignyc,  
je suis le chief. Trés voulontiers sçauroie d’eulx pour quoy ne a quelie  
ilz les portent ne dont ce leur poeult venir. »

Ainsi comme messire Gillion et Hertan parloient de ceste matierc. Jehan  
de Trasignies regarda ie roy de Mede et, en la presence de son  
Hertan, luy bailla ung coup d’espee si pesant sur l’espaule que le  
l’escu luy porta par terre. Et de la grant douleur qu’il senty, chey.  
destrier par terre et fina miserablement sa vie entre les piés des i  
Puis a haulte voix Jehan prist a cryer « Trasignyes ! » Aprés ce, G  
Corradin, premier chambellan du souldan, auquel il bailla (folio l1'-'1 ■' an\*

coup tant grant que mort l’abatyjus du destrier. Puis encommença de cryer  
« Trasignies ! » dont messire Gillyon s’esmerveilla plus que devant, pour  
quoy il dist a Hertan : « Je voeul et si vous commande que toute la payne  
quc pourrez mettre a prendre les deux vassaulx y soit employee et se vous  
Jcs prenez, qu’ilz soient seurement detenus. » Hertan luy respondy que ce  
fcroii il moult voulentiers. « Voire, dist messire Gillyon, mais que en vie les  
puissons avoir; faittes tant que de leurs corps n’ayent quelque mal.» Adont  
Herutn, accompaignié de vingt quatre vaillans hommes et hardis qu’il avoit  
csleuz pour ce faire, se fery en la bataille et choisy les deux damoiseaulx  
quy moult vaillamment se combatoient, et tant estoient oppressez de leurs  
ennemiz que Jehan rompy son espee dont il fut moult esbahy. Lors Hertan  
le voyant en ce dangier, s’escria sur ceulx quy aveuc luy estoient que sans  
luy faire quelque desplaisir il feust prins et retenu. Atant ung chevallier  
babiionnois se approcha de Jehan pour le cuidier ferir, mais Gerard le  
advisa, si luy bailla ung coup d’espee sur le heaulme tant merveilleux qu’il  
!uy oourfendy la teste jusques es dens, dont il chey mort devant luy. Moult  
grande et fiere fut la bataille. Traveillié et las estoit le preu et vaillant Jehan  
et n'avoit de quoy se deffendre. Et d’autre part Gerard fut tellement acqueilly  
de toutes (folio 194) pars que par vive force il fut porté jus de son cheval  
par íerre, et estoit en grant peril de mort n’eust esté Hertan quy l’en garda,  
lcquel s’escria sur tous deux que a luy se voulsissent rendre et que bonne  
prison leur feroit avoir ou ilz n’auroient mal ne douleur. Puis leur dist que  
en luy eussent fiance sans penser en nulle maniere qu’il les voulsist decepvoir.

Adont le preu Jehan de Trasignies, voyant que sans estre morts ou pris  
ne pouoient nullement eschapper, dist a Gerard son frere que force estoit  
d’euix rendre en eulx mettant en la merchy de celluy duquel autreffois  
avoicnt receu courtoisie. « Ha a chier frere, dist Gerard, puis qu’il fault que  
ainsi soit, je me accorde a ce qu’il vous plaist d’en faire. » Alors les deux  
vailluns damoiseaulx se rendirent prisonniers a Hertan, lequel par dix  
Sarrazins les fist mener et conduire dedens Babilonne la cité en comman-  
dant a ceulx quy les menoient que a la belle Gracienne les delivraissent de  
par luy et que bien deissent a la dame qu’il les luy donnoit et que, sì chier  
. î avoit messire Gillyon son seigneur et mary, que aux deux prison-  
ne feist nulle descourtoísie ne rude prison. Iceulx respondirent que  
ìn feroyent.

V.ant les dix Sarrazins partirent d’illec, menans des deux freres hors de  
taille, puis entrerent en la cité et vindrent ou palais ou iSz trouverent  
nne Gracienne quy moult joyeusement les receu en demandant com-  
(folio 194v) le souldan son pere et messire Gillion son seigneur et  
Wary se portoient. Lesquelz luy respondirent que a l’ayde de Mahom et de  
son chier mary estoient comme au dessus de leurs ennemis.

Quant la dame eut receu les deux prisonniers, elle les fist vestir et parer  
de nouveaulx habis, puis leur presenta a boire et a mengier. Or vous lairay  
a parler des deux prisonniers pour retourner a la conclusion de la bataille,  
quy fut conquise par le souldan sur le roy Fabur de Morienne.

Chapitre LVIII. Comment le roy Fabur de Morienne et lt r >y  
de Fés furent descoefis et occis devant Babilonne par la  
proesse et conduitte de messire Gillion de Trasignies.

Le roy de Fés tant dolant que plus ne pouoit de ce que ainsì veoit eeuix  
de son party ressortir et perdre place en îa presence de messire Giilion  
donna a ung Babilonnois ung si grant coup d’espee entre col et capel qu’ii  
luy fist la teste voler jus des espaules. Illec survint le preu Hertan quy disr  
a messire Gíllion que les deux vassaulx estoient prins, lequel luy respondy  
que de leur prise estoit moult joieulx et que le soir il sçauroit d’eulx la causc  
ne pour quoy ilz portoient ses armes et que se leur salvation ne sçavoicnt  
trouver, que tous deux les feroit morir. Aprés ilz rentrerent en la bataille  
ou ilz emprindrent a faire merveilles d’armes.

Se de leurs proesses et des (folio 195) haulz fais d’armes quy ce jour se  
accomplirent de l’une partie vous vouloie faire plaine declaration, irop  
pourroie mettre a le vous racompter. Mais toute la perte et dommaige  
tourna sur les Moriens, et le roy Fabur voyant ses hommes tourner a des-  
confiture et que tous les roys et prinches qu’il avoit avec luy amenez estoient  
illec occis et detrenchiés, moult grant dueil commença a demener Adont  
il escria ses gens que vers luy se retraissent et prist son chemin en soy  
retrayant vers son navire moult hastivement soy cuidant sauver. >. L.i' I lcr-  
tan couru aprés en luy escriant: « Faulz et desleal Sarrazin, avoìr de\ micn  
vergongne de fuír ! Retourne sur moy, je te presente mon escu sur lcqud  
je te habandonne a ferir. Et se ce ne voeulz faire, en fuiant te .‘icur.p .1  
mort, quy te redondera a viílain reproche et a tous tes parens et amis honic  
et blasme. »

Quant le roy Fabur entendy Hertan, trés fierement retourna sur 'u\_, Io:i,>  
deux baisserent les lances dont ilz s’entreferirent de tel randon oiic lou'  
deux se porterent jus des chevaulx par terre. lìlec se assamblerent l<  
lonnois et Moríens ; chascun se penoit pour aydier a sa partie et  
les ungs et les autres que le roy Fabur et Hertan furent remonte/  
destriers. La bataille encommença illec grande et cruelle, et le roy Fabur  
cryoit « Morienne ! » et Hertan « Babilonne ! » (folio 195v) pour encoura\*  
gier et reconforter leurs gens. Mais trop mal feust advenu a Hertan se PAT

y§j||fgy

ÍSljlg:

mcssire Gillion n’eust esté secouru, car les Mores l’avoient a tous costez  
environné et tellement estoit oppressé que a trés grant payne avoit il pouoír  
; de soy deffendre. Lors messire Gillion luy rescria que bien se tenist et que  
taniost luy feroit secours.

Adont le preu chevallier moult aýré, l’espee ou poing tainte et ensan-  
: glentee du sang de ses ennemis, se bouta droit ou milieu d’eulx tous ou il

choisi le roy Fabur auquel il donna ung coup du trenchant de son espee sur  
le hca ulme si grant que pou s’en failly que par terre ne le feíst cheoir. Quant  
!e rov Fabur senty le coup quy par messire Gillion luy avoit esté donné,

1 pou se prisa se le pareil ne luy rendoit. Alors il haulça l’espee a deux mains

; dont il fery sur le chevallier et l’attaint sur le heaulme ung coup si grant

quc tout estourdy le porta par terre. Si tost que le chevallier se vey jus du  
destrier, moult vistement ressailly dessus, l’espee ou poing et l’escu mis au  
devant dont il se couvroit, approcha le roy Fabur en soy deffendant ver-  
tueusement. Mais sa deffense et sa grant prouesse luy eust esté de petite  
valeiiv se par le souldan n’eust tantost esté secouru, lequel s’en retournoit  
vers la cité et ainsi qu’il chevauchoit tout le pas, prist a demander en quel  
lieu c'estoit que si grant bruit de cryer ouoit faire. Lors dit luy fut par ung  
Sarrazin que les (folio 196) ennemis avoient acqueilly et assailloient a tous  
coste/, messire Gillion et Hertan. Alors le souldan a moult grant haste  
iurna vers la bataille ou estoit messire Gillion l’espee ou poing, deffen-  
i'.i'U son corps et sa vie en escriant: « Babilonne ! » tellement que le soul-  
d.i" lentendy. Lequel vint moult hastivement celle parten desrompant la  
et en abatant et confondant Sarrazins par devant luy, et occist en  
.ie le roy de Grenade en la presence du roy Fabur, puis saisy le destrier  
bailla a messire Gillion, lequel moult vistement monta dessus, et luy  
: :< Sire chevallier, bien me souvient que une fois me feistes la pareille  
rtoisie, mais ce non obstant je suis tenu de ce faire. Gentil chevallier,  
le souldan, prenez le destrier en gré et pensez de vous vengier. — Sire,  
lors le chevallier, de ceste courtoisie que faitte m’avez, tous les jours  
aa vye seray vostre tenu. »

.lors messire Gillion trés joieulx de son adventure et le roy Fabur trop  
mt de ce que illec estoit retourné et que entré n’estoit en son navire,  
s quant il vey que force luy estoit de soy deffendre, comme hardy vas-  
lu’il estoit se fery dedens les Babilonnois. Merveilles estoit des armes  
aultes proesses que faisoient messire Gillion et Hertan, car de toute la  
çnye du roy Fabur il ne demoura ne roy ne admiral que a celle  
1 et bataille ne finast ses jours. (folio 196v)

L' i'oy Fabur fut nonchié et dit, dont trés fort encomença de maulgreer  
puis se fery dedens la batailie. Messire Gillion, trés desirant de  
; per du roy Fabur, prist une grosse lance qu’il vey tenir a une Sar-

razin, laquelle il coucha et vint ferir le roy Fabur en le hurtant parmy le  
groz du corps par telle force et puissance qu’il le percha de part a aultre.

II le fery de tel randon que avec ce il le porta par terre ou miserablement  
fina sa vie entre les mors. Quant les Mores veirent leur roy en ce point abatu  
et pener a la mort, tous se mirent a la fuitte, 1’un de ça, l’autre de la, mais  
en quelque lieu ne se sçavoient bouter ou tantost ne feussent trouvez et mis  
a mort. Si eurent Babilonnois grant joye quant ilz veirent que du tout  
estoient au dessus de leurs ennemiz. Puís retournerent vers les tentes et ;í  
trouverent tant de biens et de rìchesses que ia pluspart d’eulx en demoure-  
rent riches.

Aprés ce que messire Gillìon par l’ordonnance du souldan eut departy  
le gaaing a ceuîx quy desservy l’avoient en grant gioire et victoire, reto: ìr-  
nerent en la cité ou du poeuple furent honnourablement receuz. Le souldan  
et messire Gillion vindrent descendre aux degrez du palaiz ou de la belie  
Gracienne quy leur vint au devant, furent receuz en grant ieesse. Elie baisa  
son pere le souldan et son mary quy monterent ou palaiz pour eulx desar-  
mer. (folio 197)

Atant messire Gillyon entra en sa chambre et quant il fut desarmé, de  
dame Gracienne sa compaigne fut grandement festoié et aussí fut Hertan  
qu’elle aymoit de bon amour pour sa leaulté et preudommie. Messire  
Gillion, quy moult estoit pensif en soy meismes ayant souvenance des dcux  
damoiseaulx ausquelz il avoit veu porter ses armes, trés desirant de sçavoir  
la cause ne pour quoy ilz les avoient enchargees, dist a Hertan quc ii ame-  
nast incontinent les deux vassaulx devant luy et que bien leur deist car  
ainchois qu’ilz venissent en sa presence, ilz feussent advisez de respondre  
a la demande qu’il leur feroit, et que se ilz ne y sçavoient respondre a la  
verité selon sa demande que tous deux les feroit morir de malle morí.« Sire.  
dist Hertan, grant pechié et dommaige seroit de les faire morir. car moult  
sont preuz et vaiiians. Je les piains grandement que ilz ne sont crestiens.»

Adont Hertan party d’illec et vint en une chambre ou dame Gracienne  
avoit mis les deux freres, tous deux les trouva seans a table, il !cs f  
saluer et leur dist ; « Beaus seigneurs, pensez de bien boire et men  
celle fin que bien sachiés respondre et parler selon ce que l’en vous dc  
dera. N’ayés doubte nuíle que dangier ou aucim mal doyés avoir, d  
vous puisse guarantir pour la grant bonté et courtoisie que autreíïo  
vous m’a esté faitte. » (folio 197v)

« Sire, ce dist Jehan, se fait vous avons aucun service, le guerredon  
en avez rendu et ancoires vous prions que de mal et d’encombricr nous  
voeullíés garder. » Alors les deux vassaulx se Ieverent de la tabic. Jesquel  
Hertan prist par les mains et les mena en la chambre de madame Gracienne  
nii messire Gillion son mary estoìt assis sur une couche. Et qi

i'urer.t entrez, Hertan dist amessire Gillion: « Sire, vecy les deux vassaulx  
p:ir quy la vie m’a par deux fois esté respitee. » Lesquelz sì tost qu’ílz veirent  
!o chevallier assis sur la couche, sans parler se enclinerent tous deux moult  
'oas ei le prindrent tous deux trés fort a regarder pour ce que si bel homme  
leur sembloit estre et aussi pour ce qu’il leur estoit advis que en riens ne  
rcsscmbloít ceuix d’Egypte ne ceulx de Babilonne. Si tost que messire  
Giilion les vey, moult fierement les prist a regarder en leur disant: « Vas-  
saul\, tous deux estes mes prisonniers. En ma main gist vostre mort ou vie  
a laquelle ne pouez faillir se bien ne sçavez respondre a la demande et  
quesí ion que maintenant vous mettray en avant. Se chose est que en vous  
treuce bourde ne menterie, a vostre mort estes venuz. Grant merveilies ay  
dc ce que aujourd’huy en la bataille vous ay veu porter deux escus armoiez  
d'uncs armes dont j’ay bien congnoissance. Assez ay congneu celluy lequel  
par droitte hoirrie les poeult et doit porter, et nulz (folio 198) autres fors  
lu> tant seulement. — Sire, respondy Jehan, pour paour ne pour doubte  
de mort ne vous lairay a dìre verité. Sachiés que pour le jour d’huy ne sçay  
honuae vivant quy les doye ne puist porter se il n’est extrait et yssu de la  
lignic dont nous sommes partis. » Adont messire Gillion, ayant oỳ Jehan  
son íì ìz si fierement parler, tout pensif leva la chiere contremont et print a  
les tous deux regarder et fut une espace avant que ung seul mot leur deist.  
]’.,, juant bien les eut regardez, iI leur demanda pourquoy au jourd’huy  
en la bataille eulz deux aloient criant « Trasignies ! » ; « Bien voeul, dist il,  
que sachiez que nul fors moy ne le doit cryer tant que ou corps auray la  
vie. car je suis le seigneur quy doy et puis porter les plaines armes et le cry.  
Ja piccha ou paijs de par dela prins femme moult noble et sage, laquelle a  
mon partement je laissay enchainte d’enfant sentant, et au traveillier qu’elle  
en fist elle trespassa, ainsi que par decha m’a esté dit et certiffié. » Adont  
les deux freres se misrent a genoulx en embrachant les jambes de leur pere.  
Jehan empriní la parole et dist : « Ha nostre trés chier seigoeur et pere,  
nostre grant peine et traveil nous avez allegiee. Moult en avons souffert  
avant que trouver vous ayons peu. Sire, tous deux somes voz enfans et tout  
d une portee. Dame Marie de Trasignies est nostre mere et a ce que dit  
nous avez, vous estes nostre pere naturel. » (folio 198v)

Aprés ce, les deux freres se leverent sur piez, leur pere emprindrent a  
baisier et embrachier et luy firent telle chiere qu’en toute la chambre n’y  
avoìt homme ne femme quy par grant pitié n’en commençast a plourer.  
^IciMiiement la belle Gracienne les couru embrachier et baisier pour  
ur de leur pere. Trés bien pouez sçavoir que Hertan avoit grant joye  
ite adventure.

°nt messire Gillion quy estoìt moult sage chevallier, leur demanda  
rentce pouoit estre qu’ilz feussent ses enfans. « Sire, respondy Jehan,

mon frere et moy desja a plus de huit ans que sommes partis du paijs de  
Haynnau, ayant congié de madame nostre mere moyennant que tous deux  
aujour que d’elle nous parteismes luy eusmes en couvient de passer la mer  
et de non jamais retourner jusques a ce que de vous aurions certaines  
nouvelles. Et a celle fin que plus adjoustez de foy a noz parlers, au partir  
que d’elle avons fait me bailla une verge d’or que a vostre partement Juy  
donnastes. Veez la icy en mon doy, se vous estes celluy que nous querons,  
bien la devrez recongnoistre. » Atant le chevallier regarda la verge qu’il  
recongneu tantost, par quoy il ne mist quelque doubte que les deux freres  
ne feussent ses enfans. Tous deux les accola et baisa moult tendrement  
plourant en leur disant que voirement ilz estoient ses enfans. (folio  
Puis leur demanda comment leur mere le faisoit et que dit luy avoit esté  
par ung chevallier nommé Amaury que trespassee estoit d’enfant. « Sire,  
dist Gerard, Amaury estoit traittre et mauvais de ce dire. Bien est verité  
que nostre mere cuida avoir par mariaige, combien quejamais elle ne I’eust  
voulu consentir et fist serement que tant que seriez en vie, elle n’y voudroit  
penser. Pour quoy ìl passa la mer pour vous serchier et querir a celle fm  
que de vostre mort ou vie il sceust la verité. — Par ma foy, dist messire  
Gillion, il est bien vray que Amaury me trouva par decha ou a present je  
suis et me certiffia que vostre mere estoit trespassee quant de vous ellc  
enfanta et aussi disoit que l’enfant morut si tost qu’il vint sur terre. I’viir  
lesquelles choses je euz si grant douleur au coeur que je feys seremcnt de  
non jamais retourner par dela. Si advint assez tost aprés que devant ceste  
ville eusmes moult grant guerre a l’encontre des Sarrazins, lesquelz furent  
desconfis et mors. Et aussi cestuy Amaury dont me parlez y fut occis par  
ung Sarrazin. — Sire, respondy Jehan, de ceste nouvelle suis bien jo\_\euI\  
car selon la desserte il a receu le guerredon. »

Chapitre LIX. Comment les deux freres Jehan et Gerartl de  
Trasignies se deviserent a messire Gillion leur pere. et **ohii-**  
ment aprés ces choses ilz retournerent ou paijs de ì L\*> niiïnt  
a Trasignies. **(folio** I99v)

Ainsi que dit est, les deux freres Jehan et Gerard de Trasignies tr  
rent ieur pere messire Gillyon en la cité de Babilonne ou moult grant |i'\c  
fut faìtte pour leur venue. Alors les deux freres dirent et racompterenl a  
leur pere la plus part de leurs adventures ainsi que advenues leur estoiettt-  
Ilz luy racomperent comment ilz vindrent en Chyppre et de îeur pi  
puis aussi comment Sarrazins larrons et coursaires de mer les prindrent et

Ic.s separerent l’un de l’autre car comme dit est, Jehan fut mené prisonnier  
au roy Fabur de Morienne, et Gerard fut presenté au roy Morgant d’Es-  
dasonnye. Puis parlerent de la bataille qu’ilz l’un a l’encontre de l’autre  
avoient faitte, et comment ilz s’estoient recongneuz. Et pour abregier, tout  
ce que advenu leur estoit digne de memoire des leur jenne eage jusques a  
ce temps, ilz racompterent a monseigneur leur pere au mieulx qu’ílz peu-  
rent. Et quant le preu chevallier eut ouỳ a ses deux fìlz racompter leurs  
adventures, trop ne s’en pouoit esmerveillier veu que ílz estoient ancoires  
moult jennes d’eage. Moult humblement en rendy graces a Nostre Seigneur  
et dist que bien devoit avoir grantjoye au coeur quant le Dieu tout puissant  
!u\ avoit envoyé deux telz enfans.

Sc lajoye et la feste que a cejour íìrent le noble chevallier et ses deux filz  
vous vouloie au long racompter, trop longuement vous (folio 200) pour-  
roye tenir. Adont messire Giilion leur jura et promist se en quelque maniere  
il pouoit partir d’iilec, au plus tost qu’il pourroit il s’en yroit ou paijs de  
11.> ,mau. « Touteffois, dist il, je ne sçay bonnement comment j’en pourray  
faire, Grant joye auroye au coeur se tant pouoie faire vers le souldan que  
jusques par dela me voulsist laissier aler. Et se son congié ne puis avoir, si  
trouveray je tour et maniere de moy partir. — Sire, respondy lors dame  
luadenne, sachiés pour vray que sansmoy ne partìrezde ceste terre. Vous  
m’avez prinse a femme et espeuse, et par vous et vostre moyen seray en  
sains fons baptisee selon la loy de Jhesu Crist. Jamais jour de ma vie ne  
vous lairay, aínchois yray avec vous et serviray vostre dame et espouse tant  
que Dieu par sa grace me respitera ou corps la vie. — Belle, dist le bon  
chevallier, parole ne pourriés dire quy mieulx me venist a plaisir. » Et en  
lermoiant entrebaiserent l’un i’autre par trés grant amour charnelle.

f'uant Hertan eut entendu ces raisons, il leur dist tout hault puis qu’ainsi  
estoit, qu’íl leur tendroit compaignie et yroit avec eulx, et que nul fors Dieu  
ne l’en sçauroit destourner. Ainsi comme le pere et les deux filz faisoient  
grant chiere en la chambre de la belle Gracienne, le souldan y survint,  
auquel fut dit et racompté la maniere et comment le pere et les deux enfans  
sestoient (folio 200v) recongneus. Et lors mot aprés autre par messire  
Gillion et ses deux filz luy fut racompté et dit toutes les fortunes et adven-  
tures qu’ilz avoient eues depuis le temps que partiz s’estoient du paijs de  
Hu.vimau dont ilz estoient natifz. Et quant le souldan ies eut entendus,  
' ne se pouoit esmerveillier. Moult grant joye et honneur fist aux deux  
, car pour l’amour d’eulx et de leur pere, voult celluyjour tenir court  
ìre. La feste dura par six jours entiers, et le septiesme jour les roys et  
raulx quy l’estoient venuz servir, prindrent congié du souldan et s’en  
rnent chascun en leur contree. Messire Giilion et ses .n. filz demou-  
rerent aprés ce environ six mois en la court du souldan. Et advint un? ionr

que ïe souldan estant appuyé aux fenestres de son palais, messire Gillyon  
vint vers luy et luy dist moult humblement : « Sire, verité est que au  
jourd’huy n’est en ce monde prince tant grant, croyant en vostre loy, quy  
eust le hardement de vous esmouvoir guerre. Tout vostre empire et voz  
royaulmes meismement ceulx de voz amis sont en bonne et seure paix, ne  
il n’est homme vivant quy courrouchier vous ozast. Et pour ce, sire, que  
certainement je sçay que pour le present estes en paix et bien obey, je vous  
prye et requiers sur tous les plaisirs que jamais vous puis avoir fais, que  
jusques en mon paijs de (folio 201) Haynnau dont moy et mes deux filz  
sommes natifz vous voeulliés laissier aler. Car pour certain je cuidoie que  
ma femme quy est leur mere feust trespassee de ceste mortelle vie. Au  
mieulx que j’ay peu, je vous ay moult loyauiment servy. Aveuc moy voui-i  
dray mener Gracienne ma femme et Hertan aussi, en vous promettant sur!  
ma foy et sur la loy de Jhesu Crist ou je suis croyant, se aucune guerres oui  
affaires vous sourviennent et vous le me faittes sçavoir, jamais jour aprés  
ce je ne sejourneray en Haynnau que par decha ne viengne pour vous trés  
loyaulment servir, comme par cy devant ay accoustumé de faire et mieui.x  
se il rn’est possibie. »

Quant ie souldan eut entendu le chevallier, il fut moult tristre et cour-  
rouchié, si demoura longue espace pensant, puis respondy a mcssire  
Gillion que sur ceste requeste auroit advis et s’en conseilleroit a ses barons  
et aprés ce il iuy responderoit son piaisir. « Sire, dist le chevallier, vostre  
plaisir soit en ce fait. » Alors le souldan se tyra a part en une chambre ou  
i! avoit mandé des ja plusieurs de ses barons et conseilliers, ausquelz il dist  
et exposa la requeste que par messire Gillyon luy avoit esté faitte, dont tous  
eurent grant merveille. Lors fìrent ung trés groz parlement ensemble, mais  
en ia fin furent d’accord et tous d’une conclusion, ainsi qu’il pleut a Dieu  
de le consentir, que le souldan pouoit trés bien (folio 201 v) iaissier aler  
messire Gillion jusques en son paijs en prenant sa foy et promesse de  
retourner par dela en Babilonne ou cas que le souldan eust g uerre en iuy  
faisant sçavoir. Aprés lequel conseil tenu, le souldan et eulx tous revindrent  
ou palais et la trouverent messire Gillion et ses deux filz Jehí ' :■ 1 iei.ml  
quy en grant doubte attendoient la response. Si tost que le souldan fut ía  
venu, il appella messire Gillion et luy dist que a son conseil avoit  
lequel avec luy estoient d’accord que en son paijs iuy, sa femrne, ses . ■  
filz et Hertan avec eulx s’en alaissent pourveu toutesvoyes que ii lemii  
serement sur sa ioy que se le souldan avoit aucun affaire et il luy icist sça-  
voìr, que, toutes choses cessans, il retourneroit en Babiionne pour ie servir,  
Laquelle chose le chevallier promist au souldan de ainsi le faire et entrete-  
nir, de quoy ii le remerchia. Sí se appresterent et garnirent de ce  
<-Dr lfnr fut. Le souidan fist a messire Gillion, a madame Grac

jchun et Gerard ses deux filz de moult beaulx et riches dons, car il les leur  
íìst si riches et si nobles que merveilles seroit a les racompter.

Quant ilz furent apprestez du tout et garniz de bonnes guides et de gens  
pour les conduire, ilz firent baguier et trousser leurs biens et richesses dont  
iiz avoient a plenté, et feurent chargiez sur chevaulx, chameulz, muletz et  
diomadaires. (folio 202)

'uant messire Gillion et sa compaignie furent prestz pour partir, ilz  
priudrent congié du souldan, lequel se ratendry moult fort, priant a messire  
Giìlion que sa fille Gracienne eustpour recommandee, laquelleil baisa au  
dcpartir bien tendrement plourant. Puis embracha le chevallier et ses deux  
fil/. et les recommanda en la garde de Mahom. Atant ilz prindrent congié  
dcs barons, desquelz ilz furent convoyés quatre lieues loing de la cité.  
',1' ilt grant dueil demenerent en Babilonne quant du preu chevallier vei-  
rent le partement et de madame Gracienne sa femme. Et quant aux champs  
se retrouverent, ilz se mirent a chemin et tant errerent qu’ilz passerent ies  
:rs et vindrent a Gazere. Puis vindrent en Bethleem ou ilz alerent faire  
leurs offrandes. Aprés arriverent en la sainte cité de Jherusaiem ou ilz  
alerent offrir et baisier le Saint Sepulchre de Nostre Seigneur et y firent de  
moult belles offrandes. Et le lendemain partirent de la cité et vindrent a  
[Napelouse44]. Aprés ilz passerent a Jennin et arriverent en Nazareth au  
lieu ou l’angle Gabriel apporta la nontiation a la trés glorieuse Vierge  
Marie, ou ilz firent leurs devotions et offrandes, et le lendemain ilz vindrent  
gesir en la cité d’Acre.

Si tost que la furent venus, les gens du souldan, quy en leur compaignie  
estoient, firent prendre et arrester une grosse nef de Jennes (folio 202v) sur  
laquelle messire Gillion, madame sa femme, Jehan et Gerard ses deux filz  
ei I lertan monterent. Et aprés ce qu’ilz eurent troussé et bagué leurs choses,  
ilz prindrent congié des gens du souldan, lesquelz jusques illec les avoient  
conduits et menez. Le patron de la nef fut moult joyeulx de messire Gillion  
pour ce que par le souldan, le chevallier et sa compagnie luy estoient tant  
espeeiallement recommandez. Car grant desir avoit de complaire au souldan  
et pour ce s’efforchoit de faire plaisir et service a messire Gillion et a ceulx  
o- ìcompaignie. Lors le temps estoit bel et cler, si que le matin vers le point  
<3u jour le bon patron fìst lever les ancres et faire voille, ou le vent quy fut  
doulzse bouta et les mena enjour et derny au port de Lymoson en Chyppre;  
ou a ce jour estoìt le roy, auquel la nouvelle en fut incontinent nonchie que  
te grant nef de Jennes estoient arrivez les deux freres quy autreffois en  
irre l’avoient si trés loyaulment servy, dont bien se tenoit recors. Si tost  
1 foy fut de ce adverty, il y envoya son connestable et plusieurs cheval-

liers et barons ausquelz il commanda expressement que les deux freres luy  
amenassent et tous ceulx quy en leur compaignie estoient.

Quant au port de Lymoson furent venuz, ilz trouverent messire Gillion,  
sa femme et ses deux filz descendus a terre. Lors s’adrecherent aux deux  
freres qu’ilz embracherent et festoierent de bon (folio 203) coeur et leur  
demanderent quy estoit le chevallier que en leur compaignie veoíent. Adont  
les deux freres leur respondirent que c’estoit leur pere que si long temps  
avoient quis a tous costez. Atant ilz marcherent vers messire Gillion et ie  
bienveignerent et festoierent chíerement, pareillement firent ilz a madame  
Gracienne. Tous ensemble vindrent devers le roy, quy les recheu en grant  
leesse en demandant aux deux freres de leurs adventures et comment ilz  
s’estoient cheviz depuis que de celle terre s’estoient partis. Alors Jehan leur:prist a racompter toutes les adventures qu’ilz avoient eues depuis que dii  
royaulme de Chyppre s’estoient partis. Puis luy racompta comment monC  
seigneur leur pere avoient trouvé en Babilonne, lequel estoit illec en ieuC  
compaignye. Si tost que le roy de Chyppre sceut que c’estoit monseigneur  
leur pere, il l’embracha et luy fist la plus grant chiere du monde, et pareille-  
ment fist a madame Gracienne sa compaigne, en remerchiant grandement  
messire Gillion des haulz et vaillans fais que ses deux filz avoient achievez  
en son service et en sa guerre. « Chier sire, respondy messire Gillion, mouJt  
me plaist se mes deux filz ont par decha fait chose a vous agreable.» Adont  
de toutes pars furent festoiés de dames et de damoiselles, de chevalliers et  
de barons. Moult grant honneur fut porté a madame Gratienne de par le  
roy et la royne de Chyppre, et plenté de trés (folio 203v) beaulx dons furent  
presentez a messire Gillion, a madame Gracienne et a ses deux beaulx filz.  
Et quant la eurent sejourné par six jours entiers, ilz prindrení congié du  
roy et de la royne, et partirent d’illec. Par le connestable de Chyppre et les  
barons de la court furent convoiésjusques en leur navire. Moult bien furent  
pourveuz de vin, de chars, de bon pain frés et de biscuít. Atíint le connes-  
table prist congié du preu messire Gillion et de ses deux filz, de madame  
Gracienne et de Hertan, puis retournerent a la court du roy leur seiç .

Quant messire Gillion fu monté sur sa nef et madame Gratietme. J  
Gerard et Hertan et que ia mynuit fut venue, le patron fist faire voi  
le bon vent se bouta quy fut de trés bonne tempre. Et tant nagerer  
mer que sans nulle fortune avoir arriverent en pou de jours au port de  
Napples. Si tost que la furent arrivez, ilz descendirent a terre ct achettereflt  
chevaulz et mullets pour eulx tous et pour porter leurs bagucs. Ptiis Pni}'  
drent congìé de leur patron et le payerent trés bien, dont il les ameiehi^  
Aprés ce que par deux jours en Napples se feurent raffreschis. iìz mîret\*'  
a chemin vers Romme. Tantost que illec feurent arrivez, ilz alí  
',priHrfl p.n ìme hosteilerie ou del hoste et del hostesse feurent nu

toìbcment receuz. Puis le lendemain matin (folio 204) vindrent vers le Pere  
Saint. auquel messire Gillion, dame Gracienne et Hertan se confesserent,  
et leur bailla absolution de leurs pechiés. Puis dedens l’eglise saint Pierre,  
fut apprestee une grant cuve plaine d’eaue en laquelle le Pere Saint baptisa  
ìa belic Gracienne et Hertan sans ce que son nom luy feust mué ne changié.  
\! 1 G ertan fut appellé Henry. Et contient la legende quy de celluy Hertan  
fait meution que une heure aprés ce qu’il fut baptisié, il trespassa, de quoy  
messirc Giilion, dame Gracienne et les deux freres Jehan et Gerard de  
Trasignies feurent moult dolans. Si le firent moult honnourablement enter-  
rer ct laire son service en l’eglise saint Pierre. Aprés le trespas duquel  
Hertan et son service fait, le preu chevallier ayant prins congié du Saint  
Pere party et sa compaignie de Romme. Et prindrent a chevauchier vers  
Toscane puis par la Lombardie, tant qu’ìlz vindrent aux mons de Montjus,  
qu'il/ passerent et d’illec entrerent en Savoie puis en Bourgoingne et en la  
conté de Namur et de la en la ducié de Brabant.

Quant la furent arrívez, messire Gillíon prist ung gentil homme en sa  
compagnie, lequel il avoit trouvé en chemin au venir que il avoit fait de  
Romme, si l’envoia a Trasignies pour nonchier sa venue a madame Marìe  
sa l'emme. Le gentil homme, desirant faire service et plaisir (folio 204v) a  
messlre Gillion, hastivement s’en party et tant fist qu’il arriva ou chastei  
de Trasignies. Et quant Ìa fut arrivé, comrae sage homme et discret salua  
la dame et luy dist : « Dame, j’ay entendu que voz deux filz ont trouvé  
messire Gillion leur pere, et que bien brief doivent retourner par decha. »  
Pas ne luy voult dire si tost comment par le chevallier estoit illec envoyé  
pour ee que autreffois femmes sont mortes de joye.

Si tost que la dame entendy le message, elle luy fist moult grant chíere  
et moult dilligamment luy enquist se point sçavoit se par decha la mer  
estoient passez. L’escuier respondy que non, mais bien disoit qu’il avoit veu  
homme lequel avoit a eulx parlé. Ainsi laissa il la dame plus de trois heures  
en tel point que tousjours ne faisoit que penser a la venue de son seigneur  
et mary et de ses deux filz. Puis luy dist: « Madame, soiés toute certaine  
et seure que demain aprés disner aurez icy messire Gillion vostre mary et  
vos deux filz Jehan et Gerard. — Ha mon bon amy, dist lors la dame, est  
isi que vous le me dittes ? — Certes madame, respondy l’escuier, la  
verité est telle. » Adont fut la bonne dame tant joieuse que plus ne pouoit  
t a l’escuier moult grant chiere. Lors fist parer son hostel de belle  
serie et envoia querir les chevalliers et nobles hommes ses voisins,  
Temmes et leurs filles pour en estre accompaignie a la venue de son  
leur et mary. Tous y vindrent ceulx quy (folio 205) par elle furent  
ayans moult grant leesse au coeur des bonnes nouvelles qu’ilz

324

**mS m**

ggg m

9 8

Quant vìnt le lendemain aprés disner, le gentil chevallier et sa compai-  
gnie arriverent au chastel de Trasignies. Adont ilz mirent pié a terre et la  
sage dame moulí noblement accompaignie vint au devant de son seigneur  
et mary. Et lors elle l’embracha et baisa plusieurs fois, puis a ses deux filz  
que moult aymoit fist grant chiere et aprés receu et festoya la belle Gra-  
cienne. Le souper fut prest a heure et se seirent a table. Messire Gillion fut  
assis ou mylieu de ses deux femmes et durant ie soupper il fut servy par ses  
deux filz. Tantost que le soupper fut passé et qu’ílz furent Ievez de la table,  
le noble baceler parla trés courtoisement a dame Marie sa compaigne et  
luy dist en telle maniere : « Ma trés chiere et bonne amye, moy estant es  
marches de Babilonne, me fut rapporté, dit et certiffié par ung chevallicr  
quy se nommoit Amaury que vous estìés trespassee en traveillant d’enfani.  
Et pour la grant douleur que j’en euz au coeur, je feys lors veu et serement  
a Dieu quejamais par decha ne retourneroie veu que ainsi estìés trespassee.  
Puis je espousay en Babilonne ceste noble dame que vecy en vostre pj-< ■-  
sence, laquelle m’a sauvé la vie et par plusieurs foiz. Car je feusse piecha  
mort s’elle n’eust esté. A Rome a esté baptisee par la main du Saint Pere.  
Elle vous voeult (folio205v) toute sa vie moult loyaulment servir, ne jarnais  
jour de ma vie ne auray attouchement charnel a sa personne se avaní etie  
ne alez de vie a trespas.

— Sire, respondy dame Marie de Trasignies, puis que ainsi est, eí que  
vous dittes que ceste dame si est vostre espeuse et que par elle avez eu la  
vie respitee, ja Dieu ne plaise que jamais avec vous je aye attouchement ne  
compaignie. Ainchois me vouldray rendre en une abbaye de nonnains et  
la, au plaisir de Nostre Seigneur Dieu tout le temps de ma vie prieray poitr  
vous. — Madame, respondy lors dame Gracienne, ja Dieu ne plai:  
jour45 de ma vie vous face tort de vostre leal seigneur. Car droit et raison  
voeulent que vous soyés dame et maistresse, consideré que prernier' .  
et avant que il me veist oncques, il vous avoit espousee, et avec tout cc\ous  
luy avez apporté deux moult beaulx filz. Pour laquelle cause, j’ay ci  
conclut et deliberé que desormais vous serviray et tendray toute leaie cotn-  
paignie, non obstant que soye fille de trés hault empereur mais ii nc croit  
pas en la sainte et vraye loy de Jhesu Crist en laquelle pour 1 ainonr nc  
vostre bon seigneur et ìe mien je suys fermement croyant et en ccîîe  
dray vivre et morir. » Adont dame Marie de Trasignies, oyant cellc  
dame ainsi soy humilier, ayant regard a lajennesse et beaulté d’elle ct  
a la haulte lignie dont eîîe estoit descendue, (folio 206) ne se pocuit assez  
esmerveillier. Bras estendus, les yeulx plains de lermes le embracha ct baisâ

45 *\*A partir de la phrase suivante, D commence sa ìongue conclusion. Les divergem ■ •*

*■mmÊÈ*

*ment grandes avec lapetite conclusion quìlest impossible defaire un relevé des varianhs*

./., 1 ,,,, annpmlìce.

hgmtp»

pav grant charité en luy disant: « Noble dame, ia trés grant humilité que  
j'apparchoy estre en vous, me constraint de faire ung veu, lequei nulz fors  
tant seulement Dieu ne le me sçauroit faire trespasser, quy sera tel que  
jamais avec homme ne dormiray, mais le vouldray servir tout ie temps de  
ma vie en aucun monastere ou autre lieu solitaire, et a tant je me deporte  
dcs fais de ce monde. Assez me poeult souffir de avoir avant ma mort veu  
mon seigneur et mary, et vous quy avez esté ceile par quy il a eu la vie  
rcspitee, je laisse avec luy. Car je vous voy estre jenne et en bon eage pour  
ancoires porter de beaulx enfans. » Alors la belle Gracienne, oyant la  
bonne voulenté et trés grant courtoisie de la dame Marie de Trasignies, le  
prist par la main et dist: « Dame de Trasignies, vous sçavez comment j’ay  
passé la mer et suis venue en paijs estrange pour l’amour de vostre bon  
seigneur et le mien. Combien que selon la loy de Jhesu Crist nul homme  
par ciroit s’il est bon Crestien ne poeult ne ne doit avoír deux femmes, pour  
qik>y je vous promets que tant qu’il plaira a Nostre Seigneur Dieu que je  
• vi\c. avec homme n’auray compaignie. Ains vous requier que je demeure

j a\ec vous pour y user le remanant de ma víe et acquerir le salut de mon

t amc jusques a ce que la mort en fera la departie. » (foìio 206v)

C in; oitre LX. Comment les deux dames de Trasignies conclu-  
r ■■ \t ensamble de user le remanant de leur vie en servant Dieu  
et priant pour leur mary.

■Rí

uant dame Marie de Trasignìes eut entendu dame Gracienne et veu ia  
grant constance qu’elle trouvoit en elle, trop ne s’en pouoit esmer-  
ter. Lors vint vers elle et luy dist: « Ma trés chiere et leale compaigne,  
naintenant je vous promets ma foy de non jamais moy partir de vostre  
paignie jusques la mort n’en fera la departie, a l’encontre de laquelle  
ne poeut resister.»

dnsi que les deux darnes estoient en ces propoz, messire Gillion, fai-  
rt de non les avoir entendues, se amoustra devant elles. Mais toute leur  
ition avoit entendue luy estant appuyé au bout d’un banc et parlant a  
'di „n et Gerard ses deux filz et a plusieurs autres nobles hommes quy  
ienL la venuz. Quant il fut approchié des deux dames, il emprist la  
'le et dist a dame Marìe sa premiere femme : « Ma trés lealle espeuse

Ipour l’amour de moy avez soustenu et enduré maint grant annuy et  
«iesplaisir, je vous requier que ceste noble dame quy a passé la mer pour  
■ de moy et de vous qu’elle desiroìt moult a veoir, car avant mon  
J Parternent de par dela elle estoit assez advertie tant par moy comme par

mes deux filz que j’estoie marié par decha et que ma femme estoit en (folio  
207) trés bonne santé, mais pour tant ne voult point delaissier a y venir  
par le trés ardant desir qu’elle avoít de vous veoir et faire service. Et pour  
ce ma trés lealle espeuse, je vous prie que soiés contente d’elle. »

Adont dame Marie pensant qu’il ne l’avoit point ouŷe soy deviser a dame  
Gracienne, luy respondy et dist: « Mon chier seigneur, je vous supplie sur  
tout l’amour et le plaisir que leale dame poeult avoir a son seigneur et mary  
que me voeulliés a present ottroyer un seul don. — En verité madame.  
respondy le chevallier, la chose seroit mouit grande et pesante quant je ia  
vous refuseroye. Demandez dés maintenant, et sans aucun contredit je ie  
vous ottroye. » Lors la noble dame, tenant dame Gracienne par la main.  
luy dist: « Chier sire, de l’ottroy qu’il vous a pleu moy faire vous remercbie.  
et la requeste et demande queje vous voeul faire si est que voeulliez a tant  
estre content de moy et que ceste noble dame et moy vous servons ung  
espace de temps sans ce que par vous soions requises ou oppressees de en  
nulle maniere avoir attouchement a vostre corps. Car toutes deux avons  
fait veu a Dieu, moyennant que ce soit vostre bon plaisir, de nous rendre  
en aucun monastere de dames pour illec prier a Dieu pour vous et pmir  
nous et pour y acquerir le salut de aoz ames quant il plaira a Nostre Slm-  
gneur de nous prendre. Or vela nostre requeste accomplye. » (folio 207v)  
Alors messire Gillion esmeu de pitié et pensant a la fragilité de cesíe vie  
mortelle quy est de courte duree et aussi que bonnement il ne sçavoit com-  
prendre par quelle maniere il pourroit les deux dames conteníer de lcs  
entretenir ensemble paisiblement, et par especial pensoit a dame Mariesa  
premiere espeuse. Et d’autre part avoit regart au fait de dame Gracienne,  
considerant que par elle il avoit esté respité de mort et qu’elle estoit I  
si hault empereur, lequel elle avoit laissié et habandonné pour !’amci:r de  
luy et mis en nonchalloir le paijs dont elle estoit natifve et avec cc les l\m!/  
honneurs mondains et les riches atours en quoy elle se retrouvoit ch.i'LUii  
jour. Et que plus est, elle avoit renoyé Mahom et sa loy en laquelle elk  
comme dit est esté nourrie toute sa vie. Touteffois elle avoit toui ce h.  
donné pour le grant araour qu’elle avoit au noble chevallier. Et pu -  
son humilité elle reallement se offroit a vouloir servir comrae chambriere  
dame Marie de Trasignies, combien que au regard des lieux dont l'uneet,  
l’autre estoit descendue, dame Marie pouoit estre une petite fcm

En pensant sur ceste matiere fut longue espace messire Gillion Jc Tni-  
signies, et aprés ce il respondy a dame Marie que en celle nuit il v  
et le matin, il luy responderoit sur la requeste que faitte luy avoii  
elle fut assez contente. (folio 208)

Ainsi comme vous pouez avoir entendu, le seigneur de Trasi<  
ses deux femmes se accorda que pour celle nuit elles deux ensemn-c ■-1,‘

yi'oicnt couchier et que penser voulsissent sur la requeste que faitte luy  
a\oicnt, et a tant partirent d’illec et s’en alerent couchier par leans. Messire  
G’ilîion et ses deux filz vindrent enune chambrepour y reposer et retraire,  
niais sachiés que trés pou y dormírent en celle nuit, car le chevallier declaira  
a scs deux filz la requeste que dame Marie de Trasignies leur mere luy avoit  
faiíîe. comment il avoit sceu leur voulenté et courage et la response que sur  
to'.it ce le matin il leur vouioit rendre. Puis leur díst : « Mes trés chiers  
cnfans. vous estes tous deux parvenuz jusques a eage d’homme et en fais  
d'anncs bien esprouvez. Pour quoy je vous commande et prie que en toute  
union et bonne amous vous soiés tousjours ensemble. Et ne voeulliés croire  
flattcurs, mençongniers ne rapporteurs, aussi ne prestez voz oreilles a oỳr  
dire rnaì d’autruy. Servez et amez Nostre Seigneur, quy vous a fait tant de  
: grace comme d’estre eschappez de tant de perilz et grandes fortunes dont

jusques a present vous a preservez. Combien que soiés ancoires jennes  
; d’eage et sans y avoir aucun reproche quy est une moult beiie chose, et pour

l cc de tout vo coeur voeulliés le doubter servir (folio 208v) et amer en le

requcrant et priant nuit etjour pour voz ancestres. Le noble conte de Hayn-  
nau vostre droitturier seigneur et le mien voeulliés servir et leaulment  
ì amer. I'ous voz bons seigneurs, parens et amiz voeulliés honnourer, servir  
í et amer et a leur besoing les voeuiliés secourir et aidier. Amez voz hommes  
1 et voz subgets, gardez l’honneur et le droit des femmes vesves et des orphe-  
| nins. Amez les grans et les petís, ne portez Fun pour fouler l’autre, gardez  
■ touie rien que ne vous deportez de faire justice autant au grant comme  
etit. Amez, gardez et entretenez voz loyaulx serviteurs. Ne voeulliez  
’frir que en vostre hostel, hante, repaire ne demeure nulz blaphemans  
mi de Dieu ne de la Vierge Marie ou de leurs sains et saintes. Sur toute  
ne prenez hantise, ne ne tenez entour vous nulz joueurs aux dez, car  
■t fempoisonnement contraire a toutes vertus. Fuyés huiseuse sur toute  
ou vous puissiés ne soiés a par vous se n’est en orant et faisant voz  
)tions. Le plus que possible vous est hantez et vous accompaigniés des  
es hommes que vous sentirez estre douez de vertus et de bonne renom-

Ï. Aprés ce que dit est, je vous recommande les vieilles gens, que par  
les prìsiés et amez et vous souviengne que devenrez vieilles et impotens  
; que ne morez (folio 209) jennes. Ne voeulliés estre truffeurs, moc-  
irs ne gabeurs, ainchois soiés a toutes gens humbles, doulx et courtois,  
:ulx vous en prendra. »

' comme entendre pouez, de telz ou semblables enseignemens mes-  
',,v' Gillion seigneur de Trasignies admonnestoit d’ensieuvir a Jehan et  
bci jui. ses deux filz, lesquelz moult humblement l’escouterent. Et aprés  
íes ainsi declairees, le gentil chevallier leur dist en telle maniere :

‘ 'd» deux chiers fdz, a celle fin que sachíés ma voulenté et ce aue í’«v

desormais intencíon de faire touchant îe salut de mon ame, je le vous voeul  
presentement declairer. Or sachiés pour verité que lejour de demain passé,  
mon intention est telle de moy retraire en l’abbaye de Cambron que jadis  
mes predecesseurs fonderent, ouquel lieu pour ma devotion j’ay conclud  
de paruser le remanant de ma vie en y servant Díeu. Et moy la estant feray  
mes ordonnances et vous departiray mes terres et seignouries, dont chas-  
cun de vous aura certaine portion pour vous entretenir. Et voeul bien que  
vous sachiés car tant comme il plaira a Nostre Seigneur que la vie me bate  
ou corps, je retenray pour moy le nom de la seignourie de Trasignìes, mais  
des biens et heritaiges quy viennent de par vostre mere vous en aurez ia  
congnoissance et en jouez vous deux ensemble ung espace de temps, et en  
(folìo 209v) ce tandis je congnoistray partie de vostre gouvernement. Et  
s’ainsi advenoit que tenissiés autre chemin que le bon, ce que trop me des-  
plairoit a veoir, je auray sur vous puissance et auctorité pour vous reduire  
et faire tourner a bon regime et gouverner le vostre sagement, sur quoyj’ai  
vraye esperance que vous ne ferez que tout bíen.

Quant est au fait de vostre mere et de la dame que j’ay amenee d’outre  
mer, n’aurez nulle charge car sur moy la voeul du tout avoir, puis que leur  
plaisir si est de vouloir delaissier et habandonner le monde pour a ieur  
pouoir le remanant de leur vie servir Nostre Seigneur et prier pour elles et  
pour moy. Et a celle fin que vous sachiés la cause quy me meut a ■  
est pour ce que je sçay leur voulenté, quy est sainte et bonne e! qu> leur  
procede d’un moult noble corage, et m’ont contraint de les ensieuv ir  
plusieurs raisons que plus au long je vous pourray declairer, m  
soye parvenu au lieu ou moult je desire estre. »

Chapitre LXI. Comment les deux dames de Trasignie c ren-  
dirent nonnains en Fabbaye de l’Olive en Haynnau, •: com-  
ment messíre Gillion leur mary se rendy en l’ab - ne dc  
Cambron trés humblement.

Quant les deux freres Jehan et Gerard de Trasignyes eurent e  
voulenté de messire Gillion ieur pere, moult tendrement plourans v  
a genoulx devant luy. (foììo 210) Adont Jehan prist la parole  
« Nostre trés chier seigneur et pere, ceste briesve departie vc  
refraindre et attargier une espace et avoir regard sur nous deux voz fìl  
sommes ancoires de jenne eage jusques a ce que sur nous aurez ■  
bon regard et mis provision a nostre gouvernement. Et aussi pour ce  
 nnp vnstre venue sera tantost sceue par la conR'

Haynnau, car monseigneur le conte vous vendra veoir et les barons et  
nobies hommes du paijs pour vous festoier et bienveignier, et pour sçavoir  
comraent depuis vostre partement de par deça avez esté traittié es contrees  
estvanges ou si long temps avez demouré.

Beau filz, dist messire Gillion, je sçay assez car tantost que mon  
reiour sera sceu par la contree, plenté de nobles hommes me vendront  
vcoir, Et pour ce, mon desir est d’estre party d’icy, a celle fin que par prîeres  
ei requestes l’emprise de mes deux compaignes et la mienne aussi ne soient  
rompues ou attargies, laquelle chose touchant ma part je ne retarderoie  
; pûiïi' nulie rien. » Adont Jehan, voiant la deliberation et bonne voulenté  
dc .'.on pere, luy respondy et dist: « Monseigneur, vostre vouloir soit fait,  
non nas le nostre. »

rsi que avez peu entendre, le seigneur de Trasignies parla a part a ses  
deu\ filz et racompta partie de son intention, ou ilz furent jusques a la my  
nuii qu’ilz alerent reposer jusques (folio 2J0v) a lendemain qu’ilz se ìeverent  
et a’crent oỳr la messe tous ensamble, c’est assavoir les deux dames, le pere  
et ies deux enfans. Puis au retour que ilz firent46,  
messire Gillion luy estant retourné, fist venir l’abbesse et couvent de  
l'Olbe ou ses deux femmes avoient esleu leur demeure pour y faire leur  
residence en servant Nostre Seigneur tout le temps de leur vie. Si besongna  
tdie maniere avec icelle abbesse et couvent que a sa requeste et priere,  
deux nobles dames y furent receues et voillees. Et en laditte abbaye se  
(uvernerent tellement et si honnourablement que par leans elles estoient  
.ics ainsi comme pour saintes personnes, veu la belle et honneste vie  
; qu’elles menoient.

0''ant messire Gillion eut ordonné la besongne des deux nobles dames  
ìrae dit est et prins congié d’elles en grans lermes, pleurs et regrets, il  
oana le fait de ses deux filz Jehan et Gerard et leur baílla a chascun  
'es et seignouries pour tenir leur estat et honnourablement gouverner.

1' quant il eut ce fait et que a son advis ses besongnes estoient assez bien  
annees, il party du chastel de Trasignies ou grans criz et pleurs se firent  
'Js subgets pour son departement, etjamais ne fut veu l’hostel de hault  
an plus desolé ne raemply de tristresse tant pour le departement des  
' nobles dames comme de leur bon seigneur, (folio 211) lequel si long  
ps ilz avoient perdu.

it, messire Giliion, moult tendrement plourant, a tout grant richesse  
1 d’argent party de son chastel de Trasignies accompaignié de ses deux  
l s’en ala a l’abbaye de Cambron, laquelle ses predecesseurs et luy  
1: fondee et douee de grans possessions. Et quant il fut la venu, luy

et ses deux filz furent de l’abbé et couvent moult joieusement receuz,  
comme celluy qu’ilz devoient bien amer. Ilz luy baillerent chambres et logis  
pour luy et pour chincq serviteurs, ouquel lieu en moult grant devotion il  
servy Nostre Seigneur et y fist des biens a plenté.

Lors que les deux freres Jehan et Gerard de Trasignies eurent leans  
amené messire Gillion leur pere et qu’ilz congneurent que totallement ii  
avoit concleu de leans faire sa residence en intention de y vouloir user le  
remanant de sa vie, et aprés ce qu’il leur eut fait parchon et a chascun  
baillié leur droit, ayans prins congìé de luy, de i’abbé et du couvent, et ne  
fìnerent de chevauchier jusques a ce qu’ilz vindrent a Mons en Haynnau  
ou ilz trouverent ie noble conte, quy les receu et festoya moult grandement.  
pareillement fist la contesse et tous les barons de la court. Et racompterent  
au gentil prince toutes leurs adventures et comment ilz avoient trouvé leur  
pere en la court du souldan, ou il estoit en trés grant bruit et audience. Puis  
luy racompterent (folio 211v) comment Ie chevallier Amaury avoit esté en  
Babilonne et comment il avoit donné entendre a leur pere messire Gillion  
que la dame de Trasignies leur mere estoit morte d’enfant, dont pour le  
grant courrouz que le preu chevallier en avoit eu, il voua en tel estat de non  
jamais retourner par decha, et prist a femme la íìììe du souldan, laquelle  
luy avoit sauvé la vie et fait moult de biens luy estant par dela.

Adont le noble conte, plourant de la grant pitié qu’il eut, demanda a  
Jehan de Trasignies que estoit devenu Amaury. Lors le vassal luy racompta  
comment il avoit finé ses jours miserablement et comment ainsi qu’il s'cn  
fuioit de la bataille comme lasce et recreant, avoit par ung Sarrazin esté  
occis. De sa mesadventure furent le conte et les barrons moult joyeulx.

Aprés ces paroles, le conte demanda a Jehan de Trasignies ou estoit mes-  
sire Gillion son pere. Et Jehan avec Gerard son frere, moult tendrement  
plourans, respondirent au conte qu’il s’estoit rendu en l’abbaye de Cambron,  
et aussi la maniere et la cause quy l’avoit meu de ce faire. Puis luy dirent  
comment les deux dames de Trasignies s’estoient rendues nonnains en I’ab-  
baye et monastere de l’Olive et fait veu de non jamais partir d’ille.-.

Alors le conte et la contesse, chevalliers, barons et nobles hommes,  
dames et damoiselles, de grant pitié qu’ilz eurent, encommencerent moult  
fort a plourer. Et (folio 212) fist le conte de Haynnau moult grant seri -  
de non plus arrester en vílle n’en chastel qu’il n’eust ainchois veu et parlé  
au seigneur de Trasignies, qu’il desiroit plus a veoir que honrme  
jamais eust eu congnoissance. Les barons et chevalliers de sa couit uv-  
joieulx de ceste allee, se appresterent et mirent en point pour partir avec  
le noble conte, lequel, eulz retournez de leur hostel, ilz trouverent prest et  
monté a cheval. Si se mirent a la voye en sa compaignie et tant chevauche-  
rent que a ung soir bien tard ilz arriverent a ung chastel nomme I ig'iclMI

du seigneur furent receuz moult joieusement. Et celle nuit meismes, le  
seigneur du chastel manda a l’abbé et couvent de Cambron la venue du  
conte de Haynnau et qu’il y venoit especialement pour veoir et visitter  
mc^sire Gillion de Trasignies qu’il n’avoit veu long temps par avant.

Quant l’abbé et couvent de Cambron furent advertis de ces nouvelles,  
IVoié le dist tantost a messire Gillion quy en fut si joieulx que plus ne  
pouoit, tant pour la venue du noble conte comme pour ce qu’il esperoit que  
la pîus part de ses parens et amis seroient venus avec luy. Et le lendemain  
au plus matin, ie conte et ses barons partirent du chastel ou la nuit avoient  
ronosé, si se mirent a chemin au long de la praierie jusques a i’abbaie de  
Carnbron ou a l’entree de la porte, le gentil conte trouva l’abbé et ie couvent  
\enans au devant de luy. Et (folio 212v) puis aprés eulx venoit messire  
Gillion de Trasignies, vestu d’une longue robe de couleur noirre fourrée  
de bien fines martres sebelines, si que a le veoir venir, sembloit trés bien  
estre homme de hault parage. Et quant il apperceu le conte son seigneur,  
il encommença de marchier grant pas pour luy venir au devant. Mais le  
conle, en le voyant venir, le prist moult fort a regarder et tantost l’eut  
recongneu a sa philosomie et a la haulteur de luy, car pour lors l’en n’eust  
poira trouvé en toute la conté de Haynnau homme plus grant, mieulx taillié  
de tous membres ne plus puissant de corps comme il estoit. Adont le noble  
conte, sans avoir regard a l’abbé ne a tout le couvent, en soy moult fort  
raUenrissant vint a l’encontre de luy, si l’embracha moult fort. Et le bon  
mcssire Gillion de Trasignies se mist a ung genoul, mas l’un et l’autre furent  
grant espace sans avoir le pouoir de parler. Et lors qu’ilz revindrent a eulx,  
il n'est nulz quy vous sceust racompter la grant chiere et la grantjoye qu’ilz  
s’entrefirent ensemble. Et d’autre part tous les barons et chevalliers quy  
s’approcherent d’eulx, encommencerent a tous costez de le bienveignier. Et  
n’y eut celluy en la place, feust l’abbé, ses moisnes ou chevallier, barron ou  
autre quy veist l’assamblee du noble conte et de messire Gillion, que de  
pitié n’en commençast de plourer moult tendrement.

filuant celle noble assamblee eut, comme dit est, festoié et bienveignié  
messire Gillion (folio 213) de Trasignies, le bon conte en le tenant par la  
main entrerent en l’abbaye ou ilz oỳrent le service divin. Et aprés la messe  
oýe, ilz alerent en la grant salle ou les tables furent mises. Le disner fut  
prest, lors se seirent au mengier le conte de Haynnau, le seigneur de Tra-  
signies et l’abbé de Cambron quy avoit chanté la messe. Et quant le disner  
fut passé et que les seigneurs furent levez de table, le conte de Haynnau en  
presence de tous les barons embracha messire Gilîion de Trasignies, en  
îuy priant que racompter luy voulsist de ses adventures qu’il pouoìt avoir  
eues depuis le partement qu’il avoit fait du paijs de Haynnau, et comment  
il estoit peu retourner par decha.

■

*MÊaÈ*

*mÈÈÊÊm,*

**■**

11  
1 jjjl  
IH

i f

Chapitre LXII. Comment messire Gillion de Trasignies luy  
estant en Fabbaye de Cambron racompta au conte de Haynnau  
des adventures qu’il avoit eues luy estant en la [terre47] des  
Sarrazins, et comment aprés plusieurs devises, ilz partirent  
Fun de l’autre par grant amour.

Quant les barons et chevalliers estans en l’abbaie de Cambron entendi-  
rent la requeste faitte par le conte de Haynnau a messire Gillion de Trasi-  
gnies a celle fin que racompter luy voulsist de ses adventures, se  
approcherent au plus prés qu’ilz peurent. Adont messire Gillion mot aprés  
autre racompta au noble prince en la presence des barons toutes ses adven-  
tures, dés Tencommencement jusques en la fin. Et (folio 213v) aussí il  
racompta illec comment et par quelle adventure ses deux filz l’avoient  
trouvé. D’autre part il commanda a ses deux filz Jehan et Gerard qu'ilz  
racomptassent toutes les fortunes et adventures qu’ilz avoient eues en le  
querant, ainchois qu’ilz l’eussent trouvé. Quant le noble conte et les assis-  
tens eurent ouỳ ce que les deux vassaulz avoìent racompté, trop ne s'en  
peurent esmerveíllier. Et meismement ilz furent tant esbahis que pius ne  
pouoient quant ilz ouirent racompter le mistere des deux femmes de mes-  
sire Gíllion, comment elles avoient esté bonnes amies ensemble et des  
manieres qu’elles avoient tenues l’une avec l’autre. Et fin de compte com-  
ment par bon accord elles s’estoient rendues en une religion de nonnains  
ou elies servoient moult devottement Nostre Seigneur en bonnes pricres et  
oroisons. En laquelie religion, le noble conte et plusieurs autres barons.  
chevaliiers, dames et damoiselles aierent veoir l’estat des deux r  
dames, eulz tous esmerveilliés de ia grant beaulté et humiiité de madame  
Gracienne, fille du souldan de Babilonne. Desquelles, affin de poursieuvir  
ceste vraie histoire, vous lairons a parler et traitterons du gentil conle de  
Haynnau, lequel estoit a Cambron l’abbaie en grande consolation, ou queî  
lieu il se tint par quatre jours tous entiers, pendant lesquelz il eut rr  
bonne devise a messire Gillion de Trasignies. Et a la verité, le bon i  
ne se sçavoit partir d’illec pour le trés grant (folio 214) plaisir qu’il pi  
a oýr ses devises,

Quant le ,ve. jour fut venu et que le conte estoit sur son partemeut.  
sire Giliion luy requist et a tous ses barons que ses deux fiîz voulsist  
pour recommandez en leurs affaires et par especiai touchant leurs  
et seignouries. Adont le noble conte luy respondy qu’il les avoit tré:  
pour recommandez et qu’il se tenoit estre moult eureuz d’avoir a sa.

deux si vaillans chevalliers, lesquelz en ia presence de leur pere les retint  
dc son hostel et a ses propres gaiges, et promist a messire Gillion les aidier  
a trés bien marier. Laquelle promesse il tint, car il maria Jehan, quy estoit  
l'ainsné filz, a la fille du seneschal de Haynnau, lequel estoit lors seigneur

11 avrech ; et Gerard prist a femme la fìlle du seigneur d’Enghien. Des-  
quelz pour le present vous lairons le parler et retournerons a nostre matiere  
pour vous racompter comment le noble conte de Haynnau se party de  
fabbaye de Cambron. Vray est qu’il prist congié du gentil chevallier messire  
Giliíon de Trasignies, de l’abbé et des moisnes, pareillement firent les  
barons et chevalliers.

,• ur l’amour du seigneur de Trasignies, le noble conte donna lors a l’ab-  
baie de Cambron plenté de belles possessions, dont leurs rentes en valurent  
mieulx. Et aprés le congié pris comme dit est et qu’il fut party de l’abbaye,  
Jehaa et Gerard prindrent congié de leur pere, quy leur dist a leur departe-  
mcnl que bien et loyaulment et sans (folio 214v) fainte servissent et amassent  
leur naturel seigneur et qu’ilz eussent souvenance des beaulx enseignemens  
que autreffois il leur avoit bailliés. Puis leur dist que souvent ie veníssent  
visitter. Aussi il leur charga trés expressement que souvent ilz alassent veoir  
les deux nobles dames, c’est assçavoir leur mere et la belle Gracienne, quy  
comme dit est s’estoient rendues en l’abbaie de l’Olive. Et ainsi le firent et  
de bon coeur comme le bon chevallier leur pere leur avoit chargié.

Aorés ces paroles et plusieurs autres devises, les deux damoiseaulx prin-  
dreni congié de leur pere et vindrent aprés le noble conte. Lequel depuis les  
prisa et ayma moult pour les vertus dont il les trouva douez. Si n’arresta de  
chevaulchier jusques il vint a Mons en Haynnau, ou il se tenoit le plus du  
temps, et les deux freres de Trasignies avec luy. Lesquelz le servirent tant  
agreablement et a. son plaisir que en celle meismes annee, le gentil conte les  
maria a deux damoiselles, comme dessus est dìt. De quoy messire Gillion  
c- i rasignies leur pere fut tant joieulx que plus ne pouoit, et en rendy grans  
graces a Nostre Seigneur quant il en sceut les certaines nouvelles.

tn celle meismes saison que les deux freres de Trasignies se marierent  
en la ville de Mons et que les nouvelles en furent allees vers messire Gillion  
leur pere, environ deux mois aprés, les deux nobles dames de Trasignies se  
acoucherent (folio 215) au lit moult fort malades. Et tant qu’il pleut a  
Nostre Seigneur de appeller a sa gloire la belle et la trés bonne dame  
mudame Gracienne, fille du souldan de Babilonne, laquelle trespassa de  
cesie vie mortelle en trés grans regrets et pleurs de l’abbaesse et des dames  
du couvent. Pour laquelle mort, il n’est langue humaine quy vous sceust  
dire ne racompter les grans plaintes et lamentations qu’en demena Marie,  
dame de Trasignies, car elle l’aymoit si trés parfaittement que une seule  
heure n’eust sceu vivre sans elle, dont elle prist au coeur une tant amere

tristresse que les dames de laiens ne sceurent trouver maniere de la conso-  
ler ne appaisier, et tellement se diminua que le secondjour aprés le trespas  
de Gracienne, elle rendy son ame a Dieu en trespassant de ce siecle. Et fut  
enterree ded[e48]ns Feglise de l’Olive au prés de Gracienne sa trés chìere  
compaigne, en delaissant entre les deux corps, par l’ordonnance de messire  
Giliion leur mary, une place ou mylieu d’eiles, car íllec avoit ordonné sa  
sepulture pour y estre enterré.

Ainsi comme entendre pouez, les deux dames de Trasignies finerent leurs  
jours en servant devottement Nostre Seigneur. Et quant l’abaesse vey quc  
les deux dames estoient trespassees, elle îe manda par ung síen servìteur a  
messire Gillion de Trasignies, quy a ceste heure estoit en moult grant conso-  
lation avecques ses deux filz et leurs (folio 215v) femmes quy l’estoient venu  
veoir en l’abbaye de Cambron. Si advint ainsi comme ilz avoient tous dìgné  
et que les deux damoiseaulz et leurs femmes furent prestz pour partir en  
intention d’aler devers les deux dames femmes de leur pere en l’abbaye de  
l’Oiive ou elles estoient, arríva leans le serviteur de i’abbaesse. II mist pié a  
terre aux degrez de la salle en iaquelle ìl trouva messire Gillion et ses deux  
filz et leurs deux femmes. Adoní il se mist a ung genou et salua messire  
Gillion a face pale et tristre, baiJia sa lettre. Le chevallier la receu, froissa  
la cyre puis la commença de lire, mais guaires n’en eut leu quant de ses yculx  
saillirent. grant habondance de lermes. Ses deux íilz et leurs femmes le prin-  
drent moult fort a regarder, trés desirans sçavoir la cause de ceste douieur  
et le contenu des lettres que presentees luy estoient et qu’il lisoit.

Quant le bon chevallier euí leu ses lettres, il prínt a regarder ses deux  
fìlz et leur dist: « Vous Jehan et Gerard, il n’est chose pius certaine que ia  
mort. L’eure ne le jour qu’eiie doit venir, n’est personne quy le face. mais  
devons tous estre dísposez, tellement que hardis soions de l’ozer attendre.  
Nous n’avons point de demain et devons prendre en gré quant Nostve Seì-  
gneur nous appelle ou l’un de noz prochains amiz. Nous devons rendre  
graces et ìoenges a Dieu quant il appelle l’un de nous durant i’eure que  
nous sommes (folio 216) en bonne et vraye foy et creance. Jamais de chose  
qu’il face ou ait fait ne devons estre tourblez ne courrouchiés, ainci ■ -  
devons nuít et jour loer incessamment. Je le dy a vous deux quy cstt  
deux enfans, quy sçavez que par cours de nature moy ou vostre mere dcu'io  
aler devant vous, non obstant que moult souvent i’en voit ies enfan  
devant leur pere. Et pour ce que desjaje vous sens estre hommes quy  
sçavoir les choses par moy a vous dittes, il est verité que par ceste  
laquelle en vostre presencej’ay receue, ay sceu le trespas de Gracieni.  
j’amoye moult, pour laquelle chose ma femme vostre mere a príns u

ci si grant desplaisir que deux jours aprés le trespas de la belle Gracienne,  
elle a rendu son ame a Dieu en vraie foy et bonne creance en la loy de Jhesu  
Crist, auquel humblement je prie que d’elles voeulle avoir pitié et merchy  
par sa debonnaire clemence. »

1 antost que le noble chevallier eut racompté a ses deux filz le trespas des  
dcux nobles dames comme dit est, ilz encommencerent tendrement a plou-  
rer. meismement tous ceulx quy a ceste heure estoient leans. Et quant ilz  
eurent ung petit cessé le plourer, messire Gillion qui estoit moult sage  
chevallier appella ses deux fìlz et leur dist qu’ilz alassent au lieu ou les  
dames reposoient et que la feissent chanter leur service et qu’ilz (folio 216v)  
\ : isent faire trois grans sarcus de marbre dont en l’un et ou milieu d’elles,  
il vouloit jesir et estre mis aprés son trespas.

‘ dont les deux gentilz bacelers pour accomplir le commandement de  
leur pere, ayans prins congié de luy en pleurs et souspirs, se partirent de  
Cambron et vindrent en l’abbaye et monastere ou estoient les deux dames  
entcrrees. Ouquel lieu ilz firent faire et accomplir sans en rien oublier le  
commandement de messire Gillion leur pere. Mais sachiés car avant la  
chose faitte et accomplie, il y eut maint regret fait et mainte lerme plouree,  
tant par les deux freres comme par l’abbaesse et couvent de leans. Toutef-  
fois il n’est si grant dueil qu’il ne couviengne delaissier en la parfin.

, \ prés ce qu’ilz eurent tout accomply et fait plusieurs beaulx dons a l’eglise  
de l'Olive et amorty de belles rentes qu’ilz y ordonnerent pour pryer pour les  
ames des deux nobles dames, ilz s’en partirent, ayans prins congié de la  
vaillant et sage dame l’abbaesse de leans et de tout le couvent, et retournerent  
et leurs gens a Trasignies, ou ilz trouverent leurs deux femmes, quy mouit  
joyeusement les receurent, et illec sejournerent une espace de temps. Et aucu-  
neffois eulz et leurs femmes prenoient le loisir de aler visiter messire Gillion  
leur pere en i’abbaye de Cambron, ou il estoit nuit et jour en oroisons et  
prieres pour les deux nobles dames (folio 217) ses femmes, desquelles et du  
noble chevallier vous lairay ester jusques a ce qu’il soit heure d’en parler,  
pour racompter du souldan de Babilonne et de ses adventures.

C hapitre LXIII. Comment plusieurs roys sarrazins conclurent  
ensemble de faire guerre au souldan.

( -'mme cy dessus est plus a plain contenu, messire Gillion de Trasignies  
Par le consentement du souldan party de luy et emmena sa fille la belle  
(l'‘'vienne. Laquelle celluy souldan luy avoit donnee par mariaige moyen-  
que a son partement il promist sur sa foy au souldan se ainsi advenoit

qu’il iuy survenist aucun affaire touchant le faìt de sa guerre, c’est assçavoir  
s’íl estoit nulz princes Sarrazins ou autres quy se voulsist esiever a l’en-  
contre de luy ou luy porter aucun dommaige et il iuy faisoit sçavoir, qu'ii  
delaisseroit femme et enfans, paijs, terres et seignouries pour le venir scr-  
vir. Et sur ceste promesse par luy faítte et accordee, le souldan luy donna  
congié de partir. Si advínt ung an aprés son partement que plusieurs grans  
prinches, roys et admiraulz creans en la ìoy de Mahom furent advenis  
comment messire Giìlion estoit party du souldan et retourné en son paijs,  
de quoy ilz furent moult joyeulx, si en advertirent l’un l’autre. Et tant qu’iiz  
se assamblerent ungjour et tindrent ung parlement en la cité de Tripoly cn  
Barbarie sur le fait de ieur nouvelle guerre. Auquel jour de (folio 217vj  
conseil se retrouverent quatorse roys portans couronne et vingt deux admi-  
raulz quy tous ensamble jurerent et promirent les ungs aux autres que a  
l’esté prochain advenir se metteroient en armes et seroient tou.s \cruz a  
Tripoly, ou alors estoíent qny estoit le .xve. jour de novembre, ten'àus ieur  
concìtoire, prenant entr’eulx jour pour eulz trouver chascun a tout sa puis-  
sance a Damiette le premier jour de may prochainement venanl.

Aprés tout leur parlement fait, prindrent congié du roy Fabur. quy fuî  
moulí joìeuîx de celie entreprise pour le trés grant desir et affeetion qu'íi  
avoit de vengier la mort du roy Fabur son pere. Et pareillement a\ oient ies  
autres treze roys, comme le roy de Fés, de Thunes et celiuy de Belmarin.  
le roy de Maroc, celluy de Tremessem, de Bourne, de Grenade et plasieurs  
autres roys et admiraulz dont les peres estoient par avant mor.s c  
Babiìonne.

Eulx mouit joieulx pour ce qu’ilz sçavoient que le souldan avoit perdu  
messire Gillion quy estoit le vray pillier de luy et de ses paijs, de ses uobies  
hommes et autres, ne doubterent mie de non parvenir a [íeur49] imeneion.  
Et apréscelluy conseil departy, chascuns’en retourna ou paijs doní ii estoit  
pour estre prest au jour advenír.

En celluy meismes jour que ceste emprise fut faitte, avoìt a . ■  
piusieurs marchans estrangiers, lesquelz ('folio 218) estoient illec vcm  
mer en plusieurs et divers navires, tant de Babilonne comme d’Alexa,  
de Damiette et de mainte autre contree, quy sceurent par leurs >’ >Ul"  
l’emprise que nouvellement par íceuix quatorse roys avoit esté fai  
a quy ia chose touchoit ie pius, en furent moult desplaisans; lesí  
passerent plus legierement, comme ceulx a quy la chose ne c  
guaires. Ainsi advient des affaires dit monde dont l’un rit de e.  
autres pleurent. Touteffois ceulx a quy la chose pouoit le plus touc  
le pJixs secrettement qu’ilz peurent, sans en faire quelque samb

comme gens soubtilz scevent faire, partirent d’illec au plus tost qu’ilz peu-  
rent et se mirent en mer. Et quant ilz eurent fait voille, ilz exploitterent  
tellement, que eulx six navires tant d’Alexandrie comme de Damiette et de  
Babilonne, qu’ilz arriverent chascun en leur lieu. Deux navires de Babi-  
lonne se mirent en la riviere du Nyl ou ilz expîoitterent tellement de nagier  
que a ungjeudy au soir, ilz arriverent devant Babilonne, ou en celle meismes  
heure ilz trouverent le souldan accompaignié de grant plenté roys et admi-  
raulx, quy s’estoient venuz esbatre au long de la riviere, trés desirans quy  
pouoient estre ceulx a quy les deux navires estoient, lesquelz ilz avoient  
naguaires illec veuz arriver au port. (folio 218 v)

'TNrtost aprés ce qu’ilz eurent esté veuz venir comme dit est, les deux  
patrons marchans descendirent ensamble et mirent pié a terre. Puis vìn-  
drcnl par devers le souldan, auquel ilz íìrent la reverence comme a tel  
prince appartenoit. Et le souldan, les voìant estre gens de assez bonne  
credcnce, leur demanda dont ilz venoient. L’un d’eulx respondy : « Chier  
sire. nous deux et autres plusieurs marchans ensemble estions le .xve. jour  
d'octobre darrain\_passé a Tripoly en Barbarie, ou a ce jour estoient  
enscmble quinze roy et vingt chincq admiraulx. Esquelz comme les plus  
principaulz, le roy de Fés, frere a celluy quy fut occis devant ceste cité, y  
estoi', aussi y furent le roy de Thunes, celluy de Tremessem, le roy de  
Bonne, celluy de Bel Marin, le roy de Maroc, le roy de Grenade et le roy  
d'Aumarie, I’admiral de Cartaige la deserte et plusieurs autres roys et  
admiraulz, lesquelz ont juré et fait serement ensemble que au premier jour  
dc may, ilz seront a tout leur puissance devant Damiette pour entrer dedens  
la riviere du Nyl, a celle fìn de venir devant ceste cité en intention de le  
vouloir mettre en totale ruyne. Car ilz ont trés grant desir de vouloir ven-  
gier la mort de leurs peres, freres et autres parens, lesquelz par la prouesse  
et conduitte d’un chevallier crestien, estant pour celluy temps avec vous,  
ont esté destruits et mis a mort. Si sont tous advertiz (folio 219) que le  
chevallier crestien est a vostre congié retourné en son paíjs quy est moult  
loings d’icy et qu’il a mené avec luy la belle Gracienne vostre fille, laquelle  
vous luy avez donnee et ottroyee, dont ilz vous blasment et chargent moult  
et a leur adviz ilz sont tous certains que pour vous secourír, le Crestien ne  
retournera jamais par decha faire guerre. »

Quant le souldan eut entendu les deux patrons quy luy semblerent estre  
gens de grant credence, il print a regarder sur les princes et barons quy en  
53 presence estoient, puis se retray ung petit et leur demanda a chascun  
son advis, qu’il leur sembloit bon estre fait sur le donné entendre d’iceulx  
Patrons. Mais ilz firent tous sillence, reservé ung quy dist au souldan :

'('-des sire, oncques de tout vostre temps vous ne fustes pis conseillié  
re d’avoir laissié eslongier de vous le Crestien auquel vous avez donnp

vostre seule fille. Que ores pleust a Mahom qu’il fust en ceste cité par tel  
sy que jamais en son paijs ne deust retourner ! Mais non obstant tout ce,  
je ne lairoie pour nulle rien se j’en estoie creu que a toute dilligence je ne  
l’envoiasse querir ou paijs dont il est. Car je sçay pour vray que se vous  
l’envoiés querir et il avoit certaines nouvelles de vous et que luy mandés  
bien adcertes le trés grant dangier et besoing de secours que a present vous  
avez, certes a ce que je le puis congnoistre, (folio 219v) jamais pour chose  
quy luy advenist, il ne vous lairoit en dangier que tost et hastivement ne  
vous venist secourír. »

Le souldan et ses barons oyans le conseil de celluy admiral, s’accorde-  
rent de le faire ainsi et d’envoier querir messire Gillion de Trasignies. Adont  
il fist apprester ung sien trucheman, lequel sçavoit parler grec, latin, fran-  
chois, allemant et autres plusieurs divers langaiges qu’il avoit aprins es paijs  
ou il avoit demouré ou temps de sajennesse. Jamais l’en n’avoit veu homme  
quy alast plus tost ne si legierement, et disoient communement que a son  
beau pié, il aloit chascun jour vingt lieues, et pour ce temps en toute Arrabe  
ne Egipte, l’en ne trouvoit plus habille. Lors le souldan luy fist baillier ses  
lettres et luy charga son message. Atant il party de Babilonne et se mist en  
une petite nef quy le porta jusques a Damiette, ou il trouva une galleace  
venicienne sur laquelle il monta, car elle estoit toute preste pour partir.  
Celluy messagier fut moult recommandé au patron de la galleace par les  
admiraulx d’Alexandrie et de Damiette, lequel leur promist de bien en faire  
son devoir. Alors ie patron fist lever ses ancres et faire voille. Le vent fut  
bon, quy en brief temps leur fist eslongier les terres. Ilz passerení Roddes  
et Candie, l’Arche Pellago, Modon, les isles de Chisalonie et vindrent a  
Corfo ou ilz se rafreschirent. Puis entrerent en la mer Adriane et  
n’arreste(folio 220)rent de nagier jusques ilz vindrent a Venise et descen-  
dirent au port. Ce fait, le trucheman se habilla a la guise d’Ytalie et party  
de Venise, si vint a Tervise et d’illec a Padue, et tant chemina sans t'aire  
grant sejour qu’il passa Lombardie et Savoie, puis Bourgoingne, Cham-  
paigne et Retheliois, et tant qu’il vint ou paijs de Therace. Et d’illec ciiir.i  
en Haynnau ou il demanda le chemin pour aler tout droit au chastei de  
Trasignies, ou il ne trouva Jehan ne Gerard. Mais il y trouva leurs fermncv  
quy luy firent demander qu’il aloit querant; et quant il l’eut dit, il  
respondu que messire Gillion estoit a l’abbaie de Cambron et la :  
rendu pour sadevotion. Alorsle trucheman demanda ouestoit Ci i>.len.'ic  
sa femme, et l’en luy dist que madame Gracienne et madame M.mc de  
Trasignies, femmes de messire Gillion, estoient trespassees.

Quant le trucheman entendy ces mots, sans plus parler s’assist par terre  
et emprist a faire de moult grans regrets et piteuses complaintes en detor-  
' «a harbe et ses cheveulz et a esgrattiner son v

.si que a le veoir, ce il sembloit estre le plus tristre homme et le plus desolé  
de lous autres. Pour quoy les deux dame (sic), voyans qu’il menoit ung tel  
dueil, ne s’en pouoíent assez esmerveillier, et moult instamment luy deman-  
dcrcnt la cause de sa douleur. Mais ce fut pour neant, car de luy n’en peu-  
rent tirer ung seul mot. Atant les (folio 220v) deux nobles dames íìrent  
apporter au trucheman grant foison vin et viandes, mais oncques ung seul  
morsel n’en voult attouchier. Ainchois pria que le chemin a Cambron luy  
fust moustré. Lors les dames, moult desirans sçavoir qu’il aloit querant,  
]uy baillerent ung gentil homme et ung vallet pour le conduire jusques la,  
en ieur chargant de enquerir et sçavoir dont il estoit et des nouvelles qu’il  
apportoit. Adont le trucheman, voyant estre prestz ceulx quy le devoient  
conduire, prist congié des deux dames et se mirent a la voye ensemble. Mais  
tani ne sceurent chevauchier l’escuier et le vallet que le trucheman ne fust  
tousjours grant espace devant eulz, et exploitterent tellement qu’ilz vin-  
drent a Cambron et entrerent dedens la porte. Et a l’entrer dedens, ilz  
trouverent l’abbé, quy tantost recongneu l’escuier et luy fist moult grant  
chiere. Mais moult fut esbahy du messagier qu’il veoit estre de paijs  
estrange.

Alors l’escuíer mist pié a terre et salua le noble abbé de par les deux  
dames de Trasignies, puis luy racompterent la cause pour quoy ilz estoient  
la venuz. Puis luy demanderent ou estoit messire Gillion, et l’abbé luy  
respondy qu’il le trouveroit en sa chambre. Si les y mena, en trés grant desir  
de sçavoir quelz nouvelles le messagier estrange apportoit. Et quant ilz  
furent la venuz, ilz le trouverent qu’il se pourmenoit, vestu d’une longue  
robe. (folio 221) Si tost que le messagier vey messire Gillion, il ie recongneu  
et se jetta a ses piés, luy baisa la main et la robe, puis en langaige sarrazi-  
nois le salua et luy bailla les lettres de par le souldan de Babilonne. Et le  
noble chevallier, congnoissant le Sarrazín, le appella par son nom et luy  
dist que par decha il fust le bien venu. Aprés il rompy l’emprainte en la  
chire et leut le contenu en la lettre. Et quant il l’eut leue au long, il demanda  
au messagier de l’estat du souldan. Atant le message luy en racompta bien  
au long, autant qu’il en pouoit sçavoir. Et lors que messire Gillion eut  
longuement tenu ses devises au messagier, il ordonna par ses serviteurs luy  
tenir compaignie et le festoier, puis se retray et vint en sa chappelle ou il  
fist son oroison a Nostre Seigneur, en luy humblement requerant que  
conseillier le voulsist, et tellement le voulsist conduire que son ame parve-  
nistaport de salut. Et luy sembla que s’il ne tenoit sa foy qu’il avoit promise  
au souldan, que nul bien ne luy en pourroít advenir, pensant en soy que s’il  
■doit par dela pour destruire et mettre a mort les Sarrazins quy estoient  
nìz de Dieu et de sa loy, qu’il y acquerroit grant merite. Et conclut en  
teismes, faisant devottement le signe de ia crnif m.’u

Ce fait, il party de sa chappelle, si appella ung sien serviteur et luy com-  
manda escripre unes lettres a Jehan et Gerard ses deux filz, quy estoient a  
Mons (folio 221v) a la court du conte de Haynnau, ou dedens estoit contenu  
tout ce qu’il avoit voulenté de faire, dont Jehan son filz fut moult troublé  
quant il entendy par la lettre la voulenté de son pere. Mais a Gerart n’en  
chailly guaires car il luy sembla que sans luy, son pere n’yroit mie par dela,  
et ne desiroit autre chose.

Le conte quy estoit au prés d’eulx appuyé a une fenestre, les prist a  
regarder et vey Jehan moult pensif, et d’autre part perceu Gerard faire  
bonne chiere. II les appella tous deux et leur demanda de leurs nouvelles.  
Adont Gerard, quy estoit moult hastif, dist et racompta au come lous ce  
que par leur pere leur avoìt esté rescript, ce dont le nobie conte ne sc oouoìí  
assez esmerveillier et en fut moult esbahy et desplaisant, et luy sembia.. veu  
qu’il l’avoit entrepris, que nulz ne l’en feroit desmouvoir de son emprisc.  
Grant bruit encommença par la salle a mouvoir des nobles hommcs quy  
estoient illec, car la plus part d’eulx deliberoient de vouloìr aler avecque.s  
messire Gillion, et furent jusques a vingt quatre gentiiz hommes. dont le  
plus ainsné ne passoit point vingt et huit ans, quy promirent ensemble  
d’aler oultre mer en la compaignie de messire Gillion, ou cas touiesvoves  
que le conte leur seigneur et leurs prochains parens en seroient contens. Ei  
est bíen vray que au propre jour dont les nouvelles (folio 222) vindrcnt a  
la court du conte, estoit illec la plus part de la chevallerie de Haynnau. a  
cause d’un parlement quy ce jour se tenoit illec touchant les affaires du  
paijs. Car pour ce temps, nulz nobles hommes n’estoient en leurs hostelz a  
sejour, se n’estoit par maladie ou impotence ou que ilz feus.scnt trop  
anciens. Et la coustume estoit lors celle que les enfans des haulz barons et  
des preudhommes chevalliers estoient mis aux escoles, et d’illec quant ilz  
avoient eage competent, ilz estoient mis aux cours des grans princes pour  
les mettre en la voye et doctrine de vertus et bonnes meurs, et estoient  
servis et enseigniés de nobles hommes a ce propices, quy estoiem sttges et  
discrets, de bonne vie et quy avoient voyagié et beaucoup veu. Cot ibien  
que la chose soit maintenant autrement conduitte, car pour eviter lu de?-  
pense, l’en leur baille en lieu de ce que dit est vallets et garchons quy  
scevent ou endurent a reprendre, ainchois ne leur dient fors ce qu'  
vent que leurs vouloirs appetent a ouỳr a celle fin que quant ilz  
eage, qu’ilz puissent avoir le gouvernement d’eulx et de leurs tcrr ■- i ei tei  
ilz îes nourrissent en luxure, en gloutonnie, en orgueil et en autre-. • ■

fait et de paroles, ilz leur laissent dormir les longues matinees, f  
plenté de fois ilz en perdent a oỳr la messe, leur disant: « Sire, (j  
se anuit ne la pouez oýr, demain y pourrez recouvrer. » Et vela au temps  
present comment les jennes nobles hommes passent leur jennesse, e-

cn court des princes par les gens de bas estat que l’en leur baille pour les  
cndoctriner. Mais pour ie temps que regnoient les hommes dont ceste his-  
toire fait mention, les nobles hommes passoient souvent la mer et aloient  
es loingtaíns voyaiges, es grans armees et es batailles quy pour lors se  
laisoient sur les ennemis de la foy Jhesu Crist. Pou ou neant se tenoient en  
leurs terres ceulx quy avoíent la puissance de furnir, et les autres nobles  
hommes de mendre estat les servoient et s’efforchoient tous affin d’acque-  
rir bonne renommee. Je ne dy pas que tous puissent entreprendre les grans  
el loingtains voyaiges, car il est necessité que les aucuns demeurent a l’os-  
tel. lìt d’autre part je voeul dire que ces beaulx voyaiges qu’ilz entrepre-  
noient estoit en temps de paix et lors que leurs roys ou princes n’avoíent  
point de guerre. Àussi ii n’est pas bien seant a ung nobie homme aler hors  
dc son paijs pour querir les guerres en contrees estranges, pour tant que  
son roy ou prince en ait a faire pour deffendre son honneur et son paijs, si  
lay pourroit tourner a moult grant reproche. Maintenant le temps est venu  
; que chascun quiert son aise et qu’en lieu de vertus, les vices regnent, dont  
; c'cm pitié. Si m’en (folio 223) tairay a tant pour retourner a nostre matiere

í pariant de l’entreprise et du voyage de messire Gillion de Trasignies.

jjìfc:

**( ï!** pitre LXIV. Comment par le congié et licence du conte de

Haynnau, plusieurs jennes damoiseaulz, filz des barons de

**\** 'aynnau, passerent la mer et vindrent a Venise ou ilz furent

h'mnourablement receuz pour l’amour de messire Giilìon de

. .

i rasigmes.

*m*

t Ainsi comme vous avez entendu, plusieurs nobles hommes, enfans des  
•ons de Haynnau, s’esleverent d’un haultain et noble courage, desirans  
tout leur coeur d’ensieuvir la trache et chemin de leurs anciens prede-  
..'-mrs. Car quant iiz eurent ouý Gerart de Trasignies quy parloit de  
oir retourner oultre la mer avec messire Gillion son pere, tous ceulx  
' cy aprés seront nommez vindrent eulx mettre a genoulx devant le conte  
'aynnau, ou leurs peres la plus part estoient presens. Avec le preu  
oisel Gerard de Trasignies, vindrent Bauduin de Havrech, Charles de  
fin’ont, Bernart de Ligne, Ansealme d’Enghien, Guíllebert d’Anthoing,  
hoine de Le Hamede, Guillemme de Floion, Ernault de Bossut, Jehan  
h < ìavres, Berard (sìc) de Chimay, Bethis de Herimez, Guillemme de  
•tain, messire Bernard de Faignoles, Pierre de Condé, Charles de  
^■■hessart, Berard de Roisin, Gillion de Chín, Gadiffer de Lalaing, Porrus  
terchin, Witasse de Herlemont et Dlusieurs íMir, in.c ---- -

hommes, tous desirans a leur pouoir d’aler en celluy voyage pour accroistre  
leur renommee, íant qu’ílz se trouverent soixante gent.ilz hommes de nom  
et d’armes. Lesquelz tous ensemble requirent moult instament au noble  
conte de Haynnau leur droitturier seigneur, leurs peres et amis presents,  
de avoir congié et licence d’aler en ce tant notable voyage en ia compaignie  
de messire Giilion de Trasignies, eulz grandement tenus envers Dieu  
d’avoir telle grace impetree comme d’estre en la compaignie d’un si preud-  
homme chevallier.

Le conte de Haynnau, quy de tout son coeur desiroit l’exaulchement de  
ses nobles hommes et aussi pour ce qu’il congnoissoit les vertus en armes,  
íe sens, l’entendement et la preudhommie dont messire Gillion estoit et  
avoit esté doué toute sa vie, dist hault et cler en teîle maniere:« Entre vous  
mes barons et nobles hommes sur quy Dieu de sa grace m’a voulu eslire  
vostre seigneur terrien, je voeul bien que vous tous sachiés car se ainsi  
estoit que j’eusse deux enfans, je me tendroie pour moult heureus que íe  
seigneur de Trasignies en voulsist mener l’un pour le servir et accompai-  
gnier. Et pour ce, se vous autres jennes gentilz hommes quy estes icy a'.e/  
ce vouloír, certes je ne le vous destourneray pas, pourveu toutesvoyes que  
voz peres et amis quy sont icy presens soient contens de vous. » Et en ce  
disant, il les (folio 224) regarda et en y eut aucuns quy bien eussent voulu  
la demouree. Mais quant íous eurent entendu le noble conte, quy leur avoit  
mis au devant que s’il avoit deux fìlz, il en y envoieroit voulentiers l’un, ilz  
sí consentirent tous. Touteffoís je vous declaíre que ce ne fut pas sans grant  
douleur que en demenerent les meres, freres, seurs, cousins et autres bons  
amis des jennes damoíseaulx. Finablement il n’y eut celluy quy a scm  
pouoir ne se meist bien en point. Et leurs peres et autres parens les furnireni  
et firent leur cbange a Venise. Et lors qu’ilz furent de tous poins apprestez  
et deliberez pour partir et eulx mettre a chemin, le gentìl conte de TTaynnau  
et leurs peres, parens et cousins les convoyerent jusques a Cambron I'ab-  
baie, ou ilz trouverent le bon chevallier messire Gillion de Trasigtiies. tuui  
adverty par ses deux filz de leur venue et avoit esté desja en son chastel de  
Trasignies ou il estoit alé pour se y pourveoìr de plusieurs choses a lov  
necessaìres.

Quant messsire Gillion vey illec estre venu le noble conte accompaignie  
de ses barons et desjennes bacelers, lesquelz comme dit est devoient passer  
la mer avec luy, il fut moult joieulx et non sans cause car ílz estoient jennes.  
vaillans, habilles et bien en point. 11 vint au devant de la compaig .  
salua le conte son seigneur et tous les autres. Adont ilz mirent pié ;t  
et monterent en hault (folio 224v) en la salìe ou les tables furent ta  
convertes et I’eaue des mains donnee, puis furent assis a table ìe noble -  
et les barons et chevalliers de Haynnau ou ilz furent moult richemetuser-  
,vis et festoiés. Et quant ilz eurent disné et graces rendues, ie conte et les  
barons encommencerent de arraisonner messire Gillion et luy demande-  
rent de ses nouvelles. Et il leur en racompta au long tout ce qu’ii en sçavoit,  
ce que les jennes damoiseaulx par especial escouterent trés voulontiers et  
mirent grant dilligence a bien entendre ce qu’il dísoit. Et d’autre part le  
noble conte et les barons ne le sçavoient assez avoir loé et recommandé  
pour les grans vertus qu’ilz sentoient estre en luy, aussi il estoit moult beau  
chevallier, grant et puissaní a merveilles, et en ses parlers doulz et courtois  
comme une pucelle. Et en toute celle assamblee n’avoit si puissant homme  
ne plus debonnaire ne feust peu trouver. Le conte et les barons luy recom-  
manderent leurs enfans et parens. Et il leur respondy que tous seroient pers  
ei compaignons ensemble, et feroit d’euîx comme de ses propres enfans.  
Adont il appella Gerard son filz et luy dist qu’il convenoit que oultre mer  
il alast avec luy, et que Jehan son frere remaindroit a Trasignies, combien  
qu'il y fust voulontiers alé. Mais son pere ne le voult nullement souffrir,  
disant qu’il vouloit que l’un demourast sur sa terre pour la gouverner  
comme íl appartenoit. (foìio 225)

Quant celle noble compaignie fut presîe pour partir et que messire  
Giilion eut prins congié de I’abbé et couvent, les chevaulz furent amenez  
pour monter. Lors le gentil conte, messire Gillion et tous les barons et  
chevalliers et Ies jennes damoíseaulx leurs enfans monterent a cheval non  
point armez autrement qu’ilz portoient leurs espees, consideré le loingtain  
M'/age, affin de non estre tant chargiés. Et ainsi ilz partirent de Cambron  
l’abbaie et furent convoiés du noble conte et de ses barons plus de quatre  
lieues. Atant le conte prist congié d’eulx et les recommanda en la garde de  
V’stre Seigneur. Pareillement firent tous les barons et n’y eut celluy d’en-  
tr’eulx quy ne lermoiast au prendre congié, mais sur tous autres, Jehan de  
11. signìes demenoit trés grant dueil pour son pere et son frere qu’il veoit  
eslongier de luy et aler en si loíngtain et perilleux voiaige.

Si tost que messire Gillion eut prins congié du conte et des barons, luy  
z compaignie se mirent au chemin tant qu’ilz passerent Retheloiz, la  
Champaigne, Bourgoingne, Savoie, Daulphìné et les Mons saint Bernard

1 'iemont, puis entrerent en Lombardie et arriverent a Milan ou ìlz sejour-  
nerent huit jours entiers. Car ilz y firent a leur poste faire haubers, escus,  
heaulmes et plenté d’autres habillemens servans a leurs personnes selon le  
stille et coustume que l’en usoit lors en fait (folio 225v) de guerre pour soy  
amrer. Et quant leurs habillemens furent preparez, ilz les farderent puis  
les trousserent sur mulets, puis partirent de Milan et alerent a Pavie Sa cíté,  
ou îíz vendirent leurs chevaulx car ilz monterent et leurs baghes sur la  
nviere du Po. Et tant nagerent qu’ìlz vindrent a Ferare ou ilz mirent pié a  
terre> et d’illec firent mener leurs bagues a Francoîin par terre. Mní« ìd

eurent illec ung nouveau batel, si remonterent sur le Po et n’arresterent de  
nagier jusques a ce qu’ilz arriverent a Cloges et d’iliec tirerent vers Venise.  
Mais avant qu’ilz y feussent arrivez, grant foison gens et des plus notables  
du gouvernement de la loy leur vindrent au devant, lesquelz avoient esté  
advertis par le trucheman du souldan, quy desja estoit party de Venise sur  
une nef venicienne chargie de plenté de beîle marchandise pour aler a  
Baruth.

Quant iceulx Veniciens eurent recongneu messire Gillion, ilz luy firent  
!a reverence et grandement le receurent et bienveignerent de par le ducs et  
la seignourie. Lors messire Gillion, comme celluy quy sçavoit des honneurs  
mondains autant que homme du monde en pouoit sçavoir, les receu et  
festoia amiablement, et en parlant de plusieurs choses il se mirent a nagier  
vers la cité. Et n’avoit ìllec Venicien quy ne le recongneust. Les ungs par  
l’avoir veu au Caire, les autres par les (folio 226) avoir veuz a Venise et  
autrepart. Et les autres par les bons rappors fais de luy a la seignourie et  
avec ce, estoit il moult recommandé pour les grans courtoisies que luy  
estant au Cahaire il avoit fait aux marchans venisiens. Et tant nagerent  
qu’ilz vindrent par les canalz descendre assez prés de la place Saint Marc  
ou ilz trouverent le duz et la seignourie, quy receurent messire Giilion  
moult honnourabiement car ie ducs ie fist haultement compaignier jusques  
a son hosteî, quy de par la seignourie avoit esté pour luy preparé et tendu  
de moult riche tapisserie. Et quant ilz l’eurent mené jusques a son logis, iiz  
prindrent congié de luy en luy offrant a faire tout plaisir et service.

Si tost que ceuix furent partis d’illec, messire Gillion et les damoiseauiz ;  
haynnuiers se retrairent en leurs chambres ou ilz furent pourveuz de ce  
que mestier leur estoit, combien que le ducs et la seignourie les eussent  
largement fait pourveoir de vivres et autres choses que ilz sçavoìent estre  
a eulx necessaires, et les venoient moult souvent visitter et faire grans  
offres. Tantost qu’ilz eurent soupé, ilz rendirent graces a Dieu et s’en ale-  
rent reposer jusques a lendemain.

Advint ung jour que le ducs fist sçavoir a messire Gíllion que pour  
l’amour de luy et de sa compaignie feroit mettre sur ia mer une gaileetoute  
preste et garnìe de tout ce que mestier y estoit, comme de vivres et de ífolio  
226v) artillerie pour la deffense d’eulx, tant arbalestriers comme mariniers  
bien en point.

De ces belles offres faittes a messire Gillion et a ceulx de sa compaìgme.  
vous devez sçavoir qu’ilz en furent bien joyeulx et non sans cause, lesquelles  
ilz accepterent moult gracieusement et en remercierent plenté dc í  
ducs et la seignourie de Venise, a laquelie messire Gillion promist de.  
leal pouoir, le leur faire valoir en temps et en lieu par devers le soulda  
. i—;i i'mnpfra nour eulx partny Sn

Egipte plenté de moult beiies franchises et líbertez dont ilz ont joy et joys-

sent ancoires jusques aujourd’huy.

^hapitre LXV. Comment messire Gillion de Trasignies et sa  
compaignie se partirent de Venise par mer et arriverent en  
Àcre ou ílz furent receuz de l’admiral a grant honneur.

Quant messire Gillion de Trasignies et sa compaignie se furent reposez  
par huit jours entiers en Venise ou ilz avoient esté festoiés comme dit est,  
au noeufieme jour il prist congié du ducs et de la seignourie. II se mist en  
:r sur la gallee quy luy fut apprestee. Le patron fist lever les ancres et fist  
laire voille ou nom de Dieu, de la Vierge Marie et de Saint Marc, si exquip-  
pcrent hors du port en tirant vers Jarre en Esclavonnie. Ilz passerent oultre  
.■ nagerent tant qu’ilz passerent devant Raguise ou (folio 227) pour lors  
esioit le roy Morgant et sa sereur, la behe Nathalie. Mais oncques nulz  
c .ulx ne sailly dehors, pour ce que sur la gallee estoient les banieres et  
enseignes de Saint Marc, car pour lors le roy Morgant et les Venisiens  
avoient ensemble abstinences de guerre par mer.

Adont Gerard de Trasignies, recongnoissant le lieu et la forteresse ou il  
avoit autreffois esté prisonnier, dist a son pere messire Gillion, en la pre-  
senee de toute la compaignie, l’amour, la courtoisie et le grant bien et  
leaulté que luy avoit fait fait la belle Nathalie durant qu’il estoit illec pri-  
sonnier. Aussi il leur díst comment elle estoit seur du roy Morgant et que  
trés voulentiers l’eust veue, se nullement il eust esté possible. Mais pour  
lors ilz ne pouoient arrester car ilz avoient bon vent et frés, quy ies fist  
tantost passer oultre, car il ne leur chailloit fors de tirer paijs. Ilz passerent  
I >.tras et Torfo, Modon et Coron, tant qu’ilz vindrent arriver en Candie,  
ou ilz se rafreschirent deux jours et deux nuits, puis partirent d’illec et  
passerent Rodes sans y vouloír arrester ne descendre, et entrerent ou goulf  
deSathalie, passerent par devant Baffe et Lymoson, et ne vouldrent arres-  
ter en quelque lieu jusques ilz arriverent au noble port d’Acre et se nulle-  
ment ilz eussent peu, moult voulentiers feussent alez descendre au port de  
lLnit pour plus avanchier leur chemin. (folio 227\)

Quant ilz furent arrivez au port d’Acre, la gallee leva l’enseigne de Saint  
Adont ceulx de la cíté, en barques, en brigentins et en plusieurs  
atttres manieres de vaisseaulx se mírent en mer. Meismemeut I’admiral  
dAcre fort esbahy comment ceste gallee estoit ozé venir pour la grant  
Htultitude des groz navíres quy estoient sur la mer a la poste des roys,  
Pnnces et admiraulz creans en la loy de Mahom quy s’apprestoient oour

eulz mettre en la riviere du Nil et pour nagier jusques en Egipte et en Babi-  
lonne a intention de faire guerre au souldan.

Sì tost que celle gallee venicienne fut arrivee et que l’ancre fut jetté en  
mer, l’admiral vint vers la gallee, cuidant que ce feussent pelerins pour aler  
au Saint Sepulchre, si monta dessus. Alors le patron, quy le recongneu,  
vint vers iuy et le recheu amiablement. Et messire Gillion, accompaignié  
de tous les nobles hommes qu’il avoit amenez du paijs de Haynnau, appro-  
cha de la poupe ou estoit l’admirai quy se devisoit au patron. Mais incon-  
tinent qu’il vey messire Gillion approchier de luy, il ne se poeult assez  
esmerveillier pour les tant beaulx jennes damoiseaulx estre venuz avecques  
luy, dont il veoit grant plenté. II print a regarder messire Gillion, si le  
recongneu tantost car par avant il l’avoit moult de fois veu trés privé (folio  
228) du souidan comme celluy quy avoit espousé Gracienne la noble dante  
sa fille. Pour quoy il laissa le patron et vint au devant de messire Giliion,  
auquel il baisa ia main et le pan de sa robe, et en soy humiliant iuy dist:  
« Sire, la venue de vous est le sauvement et le refuge de toutes nations sub-:;  
gettes a nostre hauit empereur le souldan de Babilonne par vostre proesse<  
et la force de vostre bras ; lesquelles nations ont par vous esté gardees et  
preservees de la fureur de ceulx quy par pìusieurs fois se sont voulus effor-  
chier de les aneantir et mettre du tout au bas. »

Adont messire Gillion prist l’admiral par la main et le bienveigna en luy  
demandant de ses nouveiles. Ce fait, tous ensemble mirent pié a terre et  
vìndrent en la cité ou messire Gillion et ceulx de sa compaignie furent  
receus en grans loenges, dont les nobles damoiseaulz, enfans des b  
de Haynnau, ne se pouoient assez esmerveillier. Et voyans que en ieur  
premier voyage et entreprise, Nostre Seigneur les avoit accompaigniés avec  
ung si notable chevailier, ilz luy en rendirent grans graces et loenees.

Tantost que messire Gíllion fut entré et sa noble compaignie en la cité,  
i’admiral les mena en son hostei, ou ilz furent receuz et trés grandement  
festoiés. Et sejournerent illec par huit jours entiers, pendant lesqueiz piu-  
sieurs admiraulz advertis de celie adventure vindrent (folio 228v) visiter le  
vaillant chevallíer messire Giilion. Et eulx illec prendans jour, ch.ocun  
fourny de trés grant nombre de gens, vindrent pour partir avec luy v pour  
aler en Babilonne devers le souldan. Et quant le jour par eulx  
venu, ilz se vindrent logier a l’entour d’Acre et furent jusques au no ‘ ■  
de vingt mil hommes, de quoy messire Gillion fut moult joieulx qa.'ni ii  
les vey estre iilec ainsi venus. Car il n’avoit en celle compaignie ;  
tant fust de hault lieu venu, qu’il ne se moustrast estre subget et \* ■ -  
a luy pour acomplir ses commandemens.

Adont messire Gillion, voyant l’eure de soy partir d’Acre, fi  
tompettes, cors et buisines, tabours et autres instrumens, etparty nci'

la ville ou il trouva son armee en point et bien garnye, laquelle, luy estre  
arrivé parmy eulx, luy firent grant reverence. Ce fait, ilz se mirent a chemin  
en îirant vers Gazere ou ilz se furnirent de ce dont ilz avoient mestier,  
eomme de vivres et autres besongnes. Belle chose estoit a les veoir selon  
!eur maniere, laquelle messire Giliíon congnoissoit assez. Mais les jennes  
nobles hommes qu’il avoit amenez avec luy, a les veoir ce leur semboit chose  
inoult estrange ou ilz prenoient bien grant plaisir. Tantost qu’ilz se furent  
raíìieschis et garniz de ce que mestier leur estoit, ilz partirent de Gazere  
{folio 229) en prenant leur chemin vers Babilonne. Atant se taist pour le  
present l’istoire de celle compaignie, pour racompter du trusseman du  
souldan, lequel s’estoit party de messire Gillion pour plus tost nonchier au  
souldan son maistre ce qu’il avoit exploittié.

< **îì** tpitre LXVI. Comment messire Gillion de Trasignies ac-  
vompaignié d’une grosse armee de Sarrazins arriva devant  
Uabilonne ou il trouva le souldan en trés belle ordonnance,  
î ■'est pour combatre ses ennemiz.

Guant le trusseman se fut comme dit est party de messire Giilion, il se  
mist a chemin moult joieulx pour les bonnes et vrayes nouvelles qu’il rep-  
portoit au souldan, ce dont il avoit intention d’estre bien sallarié. Et affin  
de pius tost estre retourné devers son seigneur comme dessus est declairé,  
si tost qu’il fut arrivé a Venise, il trouva une gallee de marchans quy aloit  
en Alexandrie, sur laquelle il monta. Si advint, ainsi qu’il y cuidoit aler, au  
passer qu’il fist devant Tripoly en Barbarie, saiílirent du port grant foison  
navires chargiés de gens d’armes, sur quoy estoient grant nombre de roys  
et admiraulz sarrazins. Lesquelz navires, eulx sailliz hors du port, se  
mivent au large en pourprenant la marine plus d’une lieue de tour. Et ne  
se furent guaires eslongiés du port quant iiz choisirent la gailee venisienne,  
quy traversoit en prenant son chemin tout droit vers (folio229v) Damíette.  
Sì se mirent aprés et tellement exploitterent qu’elle fut par environnee et  
enciose, si que le patron fut contraint de caller son voille car telle oppresse  
ieur fut faitte que tantost la gallee fut chargie de gens, mais íiz n’y fìrent  
queique desroy, fors tant qu’ilz recongneurent le trusseman du souldan,  
iequel ilz mirent a question en luy demandant dont il venoit. Mais de luy  
'1'-' pcurent tirer parole au prejudice de son seigneur, pour mal qu’ilz luy  
sceussent faire, pour menaces ne autrement. Adont les Sarrazins, voyans  
iu maniere du trusseman et qu’il ne leur diroit autre chose, ilz le prindrent  
£i le jetterent en la mer ou il fut noyé.

Atant ilz partirent d’illec et a la force du bon vent qu’ilz eurent, ilz nage-  
rent tant qu’ilz vindrent a Damiette, ou ilz se bouterent en la riviere du Nil  
en pillant et robant les isles de la Garbie et autres qu’ilz trouverent en leur  
chemin, tirans vers Babilonne ou leur venue fut tantost sceue et annuncie  
au souldan. Lequel desja avoit fait grant assamblee de gens, mais non pas  
au tant comme il eust bien voulu, car trop luy estoit grande la puissance  
de ses ennemís quy de randon luy venoient courir sus.

Doncques pour obvier et resister a l’encontre de leur entreprise et pour  
garder les passages et par especial celluy de la riviere du Nil, il fist publier  
par la cité de (folio 230) Babilonne que tout homme se meíst en armes pour  
saillir dehors. Et quant 'ûz furent prestz, ilz saillirent aux champs. Adont  
le souldan envoya gens ou mestier estoìt et ordonna ses batailles, lesquelh v  
il bailla en la conduitte des roys et admiraulz qu’il sentoit estre dignes et  
habilles a ce conduire. Et combien que moult fust ancien, touteffois si print  
il courage en soy et tenant ung baston en son poing vint chevauchier au  
long de ses batailies en les requerant et admonnestant du bien faire, en eulz  
esvertuant et de bon courage deffendre leurs corps et leurs vies, leurs  
femmes et leurs enfans, leurs terres et seignouries, que jadis Ieurs prede-  
cesseurs avoient tenues et gardees a leurs pouoirs de toutes oppressìons et  
dangiers.

Adont les Babilonnois, oyans leur prince ainsi les admonnester, s’escrie-  
rent tout hault et tous d’une commune voix en disant: « Trés hault et noble  
empereur, chevauche franchement et de bon coeur sur tes ennemis a ce  
jour d’huy, car moyennant la grace de Dieu et du saint prophete Mahom.  
nous te ferons recepvoir honneur et gloire, triumphant en victoire au trés  
grant dommaige et confusion de tes ennemis! »

Alors le souldan, voyant son poeuple encouragié et en ung grant vouioir  
de grever ses ennemis, fist marchier ses batailles vers ses adversaires, les-  
quelz il trouva (folio 230v) tous descendus a terre et prestz pour le recepvoir  
en bataille, si eut grant merveilles quant il les choisy ensamble ung poeuple  
si grant et si innumerable que les plains, vallees et montaignes en estoient  
couvertes.

En son coeur sans en faire semblant a ses hommes, prist moult ‘oi t u  
regretter messire Gillion de Trasignies, tant dolant que plus ne »1  
ce que oncques l’avoit laissié partir de sa terre. Car il luy estoit bien  
que impossible luy seroit de resister a ung poeuple tant puissant o  
le veoit illec. Et pour ce, il delaya ung petit de soy haster, et en soy ■  
il donna a ses ennemis heure et espace de lever leurs tentes et pa v  
mettre a point leurs herberges. Si advint ainsi comme ces choses se fai: >  
et que le souldan estoit environ a demye lieue prés de ses ennemis. ei  
rattendant pour veoir leur ordonnance et Ieurs preparations,

rcgarder sur destre et choisy vers les desers eslever contremont une moult  
grant pourriere, tant merveíileuse que le soleil en estoit tout obscurcy.  
Laquelle pourriere il moustra a ses barons, quy furent bien que ce pouoit  
signifíier, et ne sçavoit le souldan penser quel secours de celle part luy  
pouoit venir. Non pourtant ìl pensoit trés bien que ce n’estoient point ses  
ennemis, et ne demoura guaires aprés, quant il choisy plainement deux  
clicvaucheurs venir a l’encontre de luy a course (folio 231) de chevaulx aussi  
rost que possible leur estoit. Et quant ilz furent venus jusques devant le  
souldan, ilz ie saluerent moult humblement de par messire Gillion de Tra-  
signies. Adont le souldan, oyant iceulx messages parler de l’homme du  
mor.de que plus il desiroit a veoir, il les embracha tous deux, puis leur  
enquist moult dilligamment ou il estoit lors et en quel lieu ilz l’avoient  
laisfié. « Par ma foy, sire, avant que une heure soit passee, vous le pourrez  
veoii se c’est vostre plaisir, accompaignié de trente mil combatans Sarra-  
zíjìs et six admiraulx. C’est assavoir l’admiral de Jherusalem, celluy de  
t ■ ne, celluy d’Acre, celluy de Rames, celluy d’Anthioche et celluy de  
l\ ■. -tine, lesquelzpouri’amour demessire Gíllion se sontefforchiés a leur  
pouoir d’assambler gens pour venir en sa compaígnie et en vostre service  
ct ayde. »

Adont le souldan, oyant racompter certaines nouvelles de messire  
Gillion de Trasignies, fut tant joieulx que plus ne pouoìt. Pareillement  
I furcnt moult reconfortez Persans, Egiptiens, Babilonnois et autres nations  
uy le congnoissoient. Car ilz l’avoient veu esprouver es grans batailles et  
’ cstours, lesquelles par sa haulte proesse et bonne conduitte avoient estees  
onduittes et mises a fin a sa grant gloire et honneur et a la loenge et trés  
rant prouífit de leur seigneur et d’eulz tous. Et de fait, ii leur fut advis,  
eu que le chevallier crestien (folio 231v) estoit par dela retourné et venu  
pour les secourir, ilz ne devoient avoir paour ne doubter en riens leurs  
nnemis. Et ainsi que le souidan, quy fort estoit anchien, ses roys et admi-  
: raulx s’esjoïssoient ensemble, messire Gillion de Trasignies chevauchant

ant ses batailles, lesquelles il avoit baillees a conduire a l’admiral  
ì d’Acre, se party pour venir vers le souldan, luy accompaignié de Gerard  
filz et des jennes damoiseaulx, enfans des barons de Haynnau. Les-  
ìl faisoit moult bon veoir car a souhaidier ou a eslire, l’en n’eust point  
'•é plus beaulx jennes hommes, plus parfais et fourmez de tous  
wes, ou remanant du monde qu’ilz ne feussent aussi. Et au partir que  
)le cappitaine fist, il commanda a l’admiral d’Acre qu’il le sieuvist tout  
>, tenant ses batailles en conroy, laquelle chose il fist. Ce fait, messire  
Eu' on, les grans gallots armé de toutes armes reservé du heaulme, vint  
ftilchant parmy les batailles tant qu’il perceu le souldan. Maís avant  
abordast jusques a luy, le souldan meismes luv vint a.u devant nt i<-

350

EDITION DU ROMAN DE GILLION DE TRAZEGNIES

bras ouvers dont il l’embracha par grant amour, luy dist tout hault:« Bien  
soit venue la force de Babilonne, le pillier et le refuge des nations orientales  
a nous subgettes. » Atant messire Gillion le prist moult courtoisement a  
saluer. Et lors de toutes pars, roys, admiraulx et toute la puissance (folio  
232) illec assamblee luy vint faire la reverence et salutation. Puis tous de  
la grant joye qu’ilz eurent, firent un cry si trés hault que jusques es tentes  
de leurs ennemis, leur voix fut oỳe. Pour lequel cry, ilz furent moult esba-  
his, si se prindrent tous a mettre hastivement en armes, cuidans que Babi-  
lonnois et Egiptiens leur venissent courir sus, dont ilz s’esjouïssoient fort,  
non sachans le puissant secours que par messire Gillion estoit amené au  
souldan. Lequel, quant il vey les Sarrazins en si grant nombre, fist assam-  
bler tous les roys, princes et admiraulz de l’ost du souldan, lequel estoit  
present, puís le prist a admonnester par telles ou semblabies paroles :

« O vous tous mes reverents seigneurs soubz lesquelz tous les royaulmes  
orientaulx doívent estre soubmiz, je vous requiers que au jour d’hity vous  
ayés memoire des fais vertueuix et le noble example de voz peres et prede-;  
cesseurs. Lesquelz ne ont eu nulle paour, freeur ou abhominatio50n de?  
espandre leur sang et, que plus est, de recepvoir mort, a celle fin que leursy  
ennemis de la chose publicque, que a present avez en garde, ne la sourmon-8tassent ou victoriaissent, laissans a leurs successeurs exemples de preud-  
hommie et de fais chevallereux. Et sans doubte vous devez sçavoir qu’iiz  
se combatirent jadis es batailles pesantes et griefves, en les soustenant ainsi  
que, se Dieu ies eust pourveuz (folìo 232v) de immortalité, si tryumpl■<  
sur leurs ennemiz en grans loenges et vìctoires, et en ce tryumphans,  
estoient preservez de la mort et ainsi se paraugmentoit leur gloire ; ei uc hr  
chose publicque d’empires, de royaulmes et d’autres seignouries jusques es  
fins des terres, dont par la proesse, vaillance et preudhommie des nobles  
princes et preuz chevalliers voz predecesseurs, quy en ont de si long temps  
possessé, si les ont delaissees, par la mort quy tout consomme, a vous ieurs  
successeurs pour miroers trés desirables et pour une singuliere ramem-  
brance et memoire a vous tous Babilonnois. C’est ce doncques quy me  
encline et esmeult a vous faire ceste presente exortation, trés desirant en  
mon coeur, moy quy ay passé la mer en la compaignie de ces jennes damoi-  
seaulx, tous enfans des plus haulz barons de la province dont je suis natif  
Si voulons pour vostre bon droit et france liberté deffendre, vivreet iiionr  
avecques vous. Et pour ce que je desire moult que les vertus dessus  
mees, lesquelles je tiens estre en vous par vraye et bonne nature, mamie-  
nant se resveillent et rappellent a lumiere, a celle fin que, vous resid'  
fermes en icelles, je vous prie tous ensemble que voeulliez rendre tout payne

'tCette rubrique correspond à la rubrique du chapitre suivant dans la tabìe des - ■

• ’ ' '• - ’ .l im rehúdela table

et dilligence de resister aux emprises de voz ennemis que vous pouez icy  
veoir devant vous, lesquelz comme veoir pouez, s’efforchent de vous vou-  
loir premierement (foìio 233) oster vostre france liberté, voz vies, voz  
femmes, voz enfans, voz terres et voz seignouries, voz corps et voz biens,  
dont de si long temps vous et voz predecesseurs avez possessé. Or doncques  
les choses dessusdittes considerees, voeulliés voz courages employer par  
armes en deffendant vostre patrie, et de coeur ferme et entier soustenez  
. aillamment et constamment les premiers assaulz. Et n’ayés regart se voz  
ennemis sont plus grant nombre de vous, car moult souvent advient que le  
petit nombre emporte le greigneur. »

Ainsi comme entendre pouez le preu chevallier messire Gillion de Tra-  
-ignies par telz admonnestemens par luy fais aux Babilonnois, lesquelz ilz  
receurent moult amìablement. Car ilz plouroient tendrement de la grant  
joie qu’ilz tous avoient de la venue de messíre Gillion et ne requeroient que  
]a bataille, touchans les mains les ungs aux autres en signe de foy et de  
seremens par eulz vouez. C’est a entendre ou vouloir tous morir ainchois  
que estre vaincus ou partir de la bataille non victorieux.

Chapitre LXVII. Comment par l’advis et conseil de messire  
Gillion de Trasignies, le souldan se deporta pour ce jour de  
combatre ses ennemiz.

Aprés celluy admonnestement fait par messire Gíllion de Trasignies  
comme dit est, le souldan estant assez prés de luy, luy dist en telle maniere:

- i’rés prudent chevallier, (folio 233v) ta joyeuse venue est le saulvement  
des hommes et femmes d’Egypte et de Babilonne. Quy sera celluy quy d’un  
tcl bien fait vous pourra rendre guerredon ? Certes autre je n’y voy fors  
seulement chose miraculeuse de par Dieu a nous envoiee, a la requeste et  
priere et pour Faccroissement de la loy de nostre saint prophette Mahom,  
par lequel avez esté inspiré a nous venir faire secours. »

Adont messire Gillion ayant entendu le souldan, se feust voulentiers  
st au rire, mais il luy dist : « Sire, il est pour le jourd’huy trop tard a  
- ommenchier la bataille contre noz ennemis, pour quoyje conseille que  
ur jusques a demain, nous demourons en ceste place et que jamais ne  
rentrons en la cité que noz ennemis ne soient du tout menez a desconfiture.  
íait, vous et voz prìnces retournerez en Babilonne a grant loenge et  
î' victoire. » A celluy advis se accorderent le souldan et tous les prínces illec  
" tlez. Si envoierent en la cité de toutes pars querir vivres et ce qu’il  
;i‘i ,stoit necessaire, et quant par la ville l’en fut adverty de la vemie dn

preu chevallier messire Gillion, la joye y fut grande a merveilles, disans  
que c’estoit vray miracle.

Aprés ces choses estre ainsi ordonnees, chascun se loga pour celie nuit  
au mieulx que il poeult; les tentes, trefz et paviilons furent posez et tendus.  
Atant le souldan, messire Gìllion et ies (folio 234) roys et admiraulx sar-  
razins et autres princes et nobies hommes mirent pié a terre. Et lors que le  
souldan et aucuns de ses plus haulz princes furent logiés, en attendant le  
souper iiz demanderent au trés noble chevailier messire Gillion de ses  
adventures tant en revenant d’illec en son paijs comme en retournant par  
dela. Puis luy demanderent de l’estat et santé de ia belle Gracienne. A quoy  
il ieur respondy que moult voulentiers l’eust amenee avec lui, n’eust esté  
que trop doubtoit de la traveillier. Si ne luy en enquirent plus avant. Mais  
íe souídan luy príst a demander quy estoient tant de beaulx jennes homme  
qu’ii avoit amenez avec luy. Lors le chevallier luy respondy et dist: « Certes  
sire, par le congié de leurs peres et autres de leur sang et a leur priere et  
requeste, ies ay amenez par decha pour le grant desir qu’ilz ont de veoir  
les paijs et contrees loingtaines et estranges. Et aussi ont moult grant desir  
d’eulx retrouver en batailles, rencontres et estours pour acquerìr et parve-  
nir a loenge et recommandation par ieur vertu et proesse. Et au píaisir de  
Dieu, j’ay espoir que vous ies pourrez veoir demain tellement esprouver  
sur voz ennemis que vous jugerez qu’ilz sont partiz de noble maison et  
damoiseaulx de haulte recommandation. » Sì ne se pouoit le souldan assez  
esmerveillier de la beaulté grande qu’il veoit estre en eulz. A tant se taist  
l’istoire de ceste matiere pour parier (folio 234v) de la grant bataille i  
fut devant Babilonne la cité.

Chapitre LXVIII. Comment le souldan de Babilonne iivni une  
moult grant bataiïle a ses ennemis quy l’estoient venus ema-  
hìr et assaillir en sa terre, ou messire GiIIion de Trasignies  
fist de moult haultes proesses et vaillances[[9]](#footnote-9).

Quant les Sarrazins d’Auffrique et des parties de Barbarie veirent que  
le souldan et ses hommes, par lesquelz ilz cuidoient ce jour estre comt  
se logoient et que pour cejour n’estoit quelque apparence debataiile noir.  
ilz se desarmerent et s’en ala chascun reposer a son pavillon ou ioge. opc-  
rans de lendemain combatre leurs ennemis.

Le roy de Fés, comme ]e greigneur d’entr’eulz, fist appeller tous les roys  
et admiraulz de cel ost et leur dist en audience : « Vous tous, mes freres et  
compaignons quy avez comme il est vray delaissié voz paijs, terres et sei-  
gnouries pour le trés ardant desir que avez de vouloir vengier le sang de  
\oz predecesseurs, peres, freres, parens et bons amìz. Lequel sang crie  
\eugance aprés vous sur ceulx de Babilonne et d’Egypte, lesquelz pouez  
devant vous veoir a l’ueil en trop grant orgueil. Pour quoy je vous admon-  
ncste et requier a tous que en vous voeulliés eslire mieulx vouloir morir  
par glaive que en noz contrees ne retournons triumphans en gloire de  
\ ictoire et que le sang de voz predecesseurs, peres, freres et amiz ne soit  
\engié sur voz mortelz ennemiz. Et quant ainsi seroit qu’ilz en riens ne

lio 235) vous auroient meffait, si estes vous tenuz de les combatre et  
dcstruire de tous poins a cause que leur seigneur vieíliart et radotte a  
soastenu ung Crestien par lequel l’occision de voz bons amis est encourue  
et ieur sang espandu. Et avec ce, il iuy a donnee sa fille Gracienne, laquelle  
ii a emmenee en son paijs crestienner. Et le desleal vìeiliart l’avoit par avant  
refusee a femme au bon roy Ysoré de Damas. »

Comme entendre pouez, íe roy de Fés admonnesta les roys, princes,  
aumiraulz et autres pour les pius encouragier et anymer a l’encontre du  
souldan et de ses aydans qu’ilz veoient devant eulz logier en tentes et  
pavillons. Sut quoy les roys, princes et admiraulz estans ìllec respondirent  
au roy de Fés que pour celle injure et dommaige a leurs predecesseurs  
faitte, s’estoient partis de leurs contrees pour a leur pouoir en prendre  
vengance telle que mille ans aprés en seroit parié.

Aprés ces admonnestemens ainsí fais, voyans que pour ce jour ilz n’au-  
roient point de hutin, chascun se retray, les ungs en leurs tentes ou pavillons  
el ies autres en ieurs herberges ou fueillies. Mais avant qu’ilz partissent  
d’illec, ie roy de Fés par i’accord des autres roys et prìnces ordonna ses  
cappitaines de ceulx qu’il sentoit estre dignes pour conduire ses batailles,  
lesquelles celle nuit meismes il ordonna et de quei nombre de gens elles  
devoíent estre tant de pié comme de chevai, (folio 235v) a celle fin que s’il  
advenoit qu’ilz feussent assailliz ou hastez, que chascun d’eulx sceust quelle  
part ilz se devoient retrouver.

Ce fait, ilz ordonnerent guet et escoutes pour la nuit, doubtans que ilz  
ne feussent souspris. Du roy de Fés et de son ost vous iairons ung petit le  
parier, et retournerons au fait des Babilonnois quy estoient en leurs tentes  
st iogeis, moult reconfortez pour la venue du trés preu chevaliier messire  
Gìliion de Trasignies, quy en celle nuit les admonnesta du bien faire et ieur  
fist de moult belles exortations a celle intention de les plus encouragier a  
'■'aincre et desconfire leurs ennemis.

D’aultre part le souldan, dont il estoit moult privé et bon amy, luy  
demanda lors ou il avoit laissié son trucheman que ja piecha luy avoit  
envoyé en son paijs. Sur quoy messire Gillion luy respondy qu’il ne l’avoit  
veu depuis son partement de Haynnau. « Mais sire, dist il, bien est vray  
que ii me fut certiffié a Venise quant je y passay derrenierement qu’il avoit  
monté sur une gallee de marchans pour pius tost vous venir nonchier ma  
venue, mais depuis ne l’ay veu et si ne sçay qu’il puet estre devenu. » Et a  
tant cesserent d’en plus parler.

Aprés ces choses, le souldan et messire Gillion ordonnerent gens en  
grant nombre pour faire alentour de leur ost guet et escoutes ainsi qu’en  
tel cas l’en fait coustumierement. Sur (foîio 236) ce, tout homme se retray  
a son logis pour ung petit reposer. Et quant l’aube du jour fut apperceue,  
ilz emprindrent d’eulx armer. Adont messire Gillion fut appellé du soul-  
dan, lequel luy dist que de tous poins luy bailloit la charge et conduitte de  
ordonner ses batailles, laquelle chose messire Gillion luy promist de faire  
moult liberalment. Si ordonna huit batailles a cheval et quatre de gens a  
pié et fermees es coings par chevaucheurs moult discretement en maniere  
de cercles selon la coustume que pour celluy temps l’en usoit en France Ft  
estoient en nombre tant de cheval comme de pié de la partie du souidan  
jusques a cent et trente six mil hommes. Et quant il eut ordonné les douze  
batailles comme dit est, il commist sur chascune bons conducteurs et che-  
vetaines en ies admonnestant moult doulcement qu’ilz obeissent a leurs  
chiefz par luy ordonnez, tant en assaìllir ou retraire selon ce que leur dis-  
cretion en jugeroit estre de faire pour le mieulx.

Adont messire Gillion bailla a conduire la premiere bataille au rov de  
Perse, quy estoit moult aspre et vaillant chevallier, accompaignié de dix  
mil hommes fors et hardis. La seconde bataille conduisy ie roy de Mede  
accompaignié de dix mil bons combatans et bien en point, La tìerce bataille  
mena le roy Soliman d’Arrabe a tout dix mil vaillans Sarrazins. La quarte  
bataille fut guidee (foìio 236v) par Corbaran de Felice, en sa compaiguie  
dix mil hommes fiers et preuz a merveilles pour leur droit deffendre. La  
cinquiesme bataille conduisoit Orabîe l’admiral d’Acre, accompaignié de  
dix mil hardis combatans, tous prestz et entalentez de mieulx vouloir monr  
que faire semblant de prendre la fuitte. La sixieme bataille fut con<  
et menee par le roy d’Orcaine, cousin germain a Corsabrin de \  
en laquelle estoient dix mil hommes aspres et fiers comme lyons pour,  
a deffendre le droit de leur seigneur. La septiesme bataille, le preu m. ”  
Gillion bailla a conduire a son trés chier filz Gerard de Trasignies accoiu-  
paignié de dix mil hommes, en laqueîle estoient Bauduin de  
Guillebert d’Anthoing, Guillemme de Floyon, Charles de Jur  
Anthoine de la Hamede et Antheamme d’Enghien. La huitiesme batailfc  
conduist et gouverna le preu chevallíer messire Gillion de Trasignies, et  
aroit en sa compaignie jusques a vingt mil Babilonnois duits de la guerre  
et moult vaillans aux armes. Si avoit avec luy Guillemme de Bossut, Jehan  
dc Buires, Bethus de Herimez, Bernard de Faignoles, Guillemme de Condé,  
Charles d’EscaiIlon et Gadiffer de Lalaing. La noeufieme et derreniere  
batailíe et la plus fiere de toutes en laquelle avoit quarante mil Babilonnois,  
Persans et Egiptiens, conduist et mena le souldan de Babilonne, auquei  
messire Gillion dist : « Sire, vous retendrez aveuc vous (folio 237) celle  
noble compaignie quy est la fleur de Babilonne et d’Egípte. Et aveuc ce,  
\ous lairay une partie de ces nobles hommes que j’ay amenez par decha  
pour la garde de vostre personne. Vous et vostre bataille tendrez le quartier  
\-ers la cité, et d’illec ne vous partez se je ne vous mande, a celle fin que, se  
necessité nous survenoit, que vous soiés nostre refuge. Et je vous envoieray  
souvent messages quy vous diront l’estat de la bataille, et tandis vous pren-  
drez garde dilligamment que voz ennemis ne s’avancent de vouloir par  
assault, par trahison ou autrement gaignier la cité. »

Adont le souldan respondy a messire Gillion et luy dist: « Trés noble et  
vertueulz chevallier a quy nul homme n’est a comparer, je le feray ainsi que  
\ous en avez ordonné. Car aprés l’ayde de Dieu et de nostre saint prophette  
M hom, vous estes du tout mon espoir et n’ay autre esperance ne confi-  
dence qu’en la vertu de voz bras et en la grande et trés parfaitte discretion  
partant de vostre hault entendement. Si prie a Dieu et au bon saint pro-  
phette qu’ìl vous vueillent maintenir sain et haitié et preserver de mal et  
d'encombrier. »

Vprés ces parlers, messire Gillion appella en la presence du souldan,  
Charles d’Eschaillon et Gillion de Chin, Ernault de Roisin, Jacques de  
\\ i rchin et son frere Porrus, et Charles de Robersart, si les fist chevalliers;  
aussifist il ceulx qu’il avoit retenus avec luy, et leur dist en (folío 237v) telle  
maniere : « Mes trés chiers freres et bons amis, je vous prie que voeuliiés  
avoir soing et cure de la personne du souldan et n’en perdez nullement la  
veue. Et d’autre part moustrez aujourd’huy sur noz ennemiz voz forces et  
haultes proesses, a celle fin que la gloire et hault honneur jadis acquise par  
predecesseurs ne soìt en vous estainte, ainchois par voz vertus soit  
augmentee.» Puis leur dìst plusieurs bons propoz servans au cas, en reque-  
rantque a cejour ìlz eussent souvenance de la noble et recommandee ordre

chevallerie qu’a celîe heure ilz avoient receue.

\prés ces choses, il print congié du souldan et de ses princes, et chevau-  
cha de bataiîle en bataille, en les admonnestant et requerant du bien faire.  
Puisvint a Gerard son filz et luy dist: « Mon chier filz, je suis moult joyeulx  
de \eoir une telle compaignie et si bíen en point preste pour d’un trés bon  
courage combatre ses ennemis. Mai«

grant hardement, je fais trés grant doubte queje ne te perde. Pour quoy je  
te prìe que en ceste journee tu te gouvernes tellement que le mieulx t’en  
demeure. Et ne voeulles entreprendre chose que tu ne puisses furnir et  
mettre a fin, par quoy tu ne te retreuves en dangier de mort par oultre  
cuidance ou autrement. Car tu donroies trop grant consolatíon a noz enne-  
mis, et a moy infinie douleur et tristresse. Va t’ent ou nom de Dieu, quy  
par sa (folio 238) grace te voeulle conduire et garder de tous perilz et  
encombriers. — Ha a mon trés chier seigneur et pere, respondy le preu  
Gerard, il ne vous est mestier d’avoir doubtance de mon fait. Car a voz  
bons plaisirs et commandemens je voeul obeir, lesquelz je ne transgresse-  
ray jusques a la mort. »

Chapitre LXIX. Comment messire Gillion de Trasignies en-  
commença Festour sur ses ennemis, et comment aprés plei - ■: 6  
de vaillances par luy achevees, il occist le puissant roy X.  
Julbatar quy estoit fort et criminel.

Quant messire Gillion de Trasignies eut, comme dit est, parlé a Gerard  
son filz et admonnesté tout homme du bien faire et par especial ceulx quv  
conduisoient les batailles, il approcha la bataille qu’il avoit a conduire. Si  
choisy de loings vers les tentes de ses ennemis les batailles de ceulx d’Auf-  
frique, de Morienne, des Indes et de Barbarie quy tous se tiroient au large  
sur 3es champs, ou ilz mettoient leurs batailîes en conroy et ordonnance  
pour estre prestz a recepvoir le souldan et ses hommes, sur lesqueìz ilz  
esperoient avoir la victoìre.

Adont messire Gillion, voyant et congnoissant leur maniere tlc fairc.  
comme celluy quy en estoit bien apris pour ce que par avant ies avoit  
esprouvez en armes et sçavoit toute leur conduitte, il fist publier par tout  
l’ost du souldan que les batailles marchassent avant, chascune ircs bîen  
rengíe et en ordonnance. Alors de toutes (folio 238v) pars, timbres, labours.  
cors et buisines encommencerent de sonner si merveilleusement et mer.ans  
ung tel bruit que par la cité et en tous les deux ostz en estoít ouý le son. Car  
en Babiîonne, les dames et damoiselles bourgoises et autres qu  
champs avoient leurs maris, leurs parens et leurs amis courroient pai  
eglises et leurs musqués prier Mahom qu’il leur voulsìst envoier . r  
sur leurs ennemiz qu’elles redoubtoient moult et non sans cause. d -iiue  
part ceulx des tentes leurs ennemis emprindrent a faire moult grant  
de crier et de huer et de bondir cors et oliffans, buisines et tabours. e  
faNnípnt nue a les oýr sembloient les quatre elemens eulz  
batre ensemble. Et en ce faisant, le grant pas se prindrent a cheminer vers  
les Babilonnois quy pareillement leur venoient a Fencontre. Et quant ilz se  
furent ung petit approchiés sans marcher plus avant, les deux parties se  
arresterent une piece. Lors les trompettes encommencerent a sonner, quy  
fut une sìgnifiance de eulx joindre a bataille.

\dont le roy de Perse, quy conduisoit la premiere bataille de dix mil  
Persans fors et hardis, vint a îances baissees aprés le trait et le jet des dars  
sur le roy Corsabrin de Vanclorre, quy avoit la premiere bataille des Affri-  
cans. (folio 239)

Le roy de Perse, ayant en luy esperance de victoire, laissa courre sur le  
roy Corsabrin autant que chevaulx peurent furnir et de si grant force qu’il  
'.einbloit que la terre deust fendre. Mais les Babilonnois se tenoient tant  
serrez que a celle premiere envaŷe que les Affricans ne les peurent des-  
joindre, non obstant que les plusieurs furent tellement portez par terre que  
oncques puis n’en leverent. Et en continuant leur emprise, les Affriquans  
assailloient les Babilonnois de tel randon et par si grant vertu qu’ilz ne  
sçavoient quel part vertir. Mais le roy de Mede, quy conduisoit la seconde  
baiaille du souldan, se fery au secours, quy abaissa le bruit des Persans en  
rcsvertuant Babilonnois. Et par celle maniere ne demoura guaires aprés  
quant les batailles tant d’une partie comme d’autre joíndirent ensemble.  
El a celle dolloureuse assamblee, eut tant de gens occis des deux parties  
que grant orreur estoit de les veoir. Car a la verité, illec estoit la clameur  
íant grande des versez par terre quy estoient foulez et murdris entre les piés  
des chevaulx, et le bruit des instrumens avec les criz des combatans, que  
ia voix en redondoit moult loingz. Et en ce faisant, estoient tant de gens  
versez par terre, ìes ungs mors, les autres affolez et les autres navrez que  
la lerre estoit tainte et vermeille de sang humain. Et en petit d’espace eut  
tant de (folio 239v) gens versez par terre que a grant paine pouoient les  
ch.evaulx marchier avant. Et a ce commencement la batailìe se maintenoit  
assez egale, quant soubdainement le roy de Perse, conducteur de la pre-  
miere bataille, chey mort ; de quoy Babílonnois furent en moult grant  
eí'froy. Et fust la chose mal tournee pour eulz, se par le roy de Mede n’eus-  
scnt tantost esté secouruz. Et a l’assambler qu’iiz firent, fut la noise et le  
hruit si grant qu’il sembloit proprement que tout le monde deust perir. Car  
tantost alerent maint cheval par les champs, estraiers, trainans leurs  
tegnes, dont les maistres gesoient par la bataille entre les piés des chevaulx.

^ celle envahie se porta moult vaiilamment le roy des Mediens, car a  
niaint homme fist ce jour perdre la vie, et tellement si portoit que le plus  
hardy ne î’osoit approchier. Mais il fut par les Auffriquains tellement versé  
de dars que tantost fut navré a mort. Lequel, non obstant ce, comme che-  
■^alMer plain de trés haulte proesse avecques ia bataille an’ii rnnHnic/Ut

emprint a faire tant d’armes en portant par terre tout ce qu’il rencontroit  
que tout Siomme luy faisoit voye. Et finablement ayant mis les Mediens en  
desarroy, s’en retourna en sa bataílle quy ancoires estoit toute entiere ; et  
la luy vint a l’encontre le roy de Libie a tout son eschielle. Mais le preu roy  
medien luy couru sus de tel randon, comme se il n’eust sentu (folio 240)  
quelque mal ou doleur, et en pou d’eure luy eut detrenchié toute sa bataille.  
Et puis se retray entour ung nombre de ses chevalliers, quy portoient le  
corps du roy de Perse hors de la bataille. Si pouez de legier croire que la  
douleur fut grande es coeurs des Persans quant ilz veirent le corps de leur  
pasteur et naturel seigneur tout deplayé et detrenchié. O comme grans  
pleurs et gemissemens garnis de pitoiables regrets ilz aloient faisant ! Et  
tant que la nouvelle en vint a messire Gillion de Trasignies quy estoit en  
sa bataille. Lequel, luy estant adverty de la mort d’un si noble et vaillant  
roy, bailla son eschielle a conduíre au roy d’Egipte, quy estoit moult aspre  
baceler, et print avec luy jusques a mil bons combatans Sarrazins et aucuns  
jennes chevalliers qu’il avoit amenez du paijs de Haynnau, et lui arrné de  
toutes armes ainsi qu’il avoit accoustumé d’estre. II trespassa toutes les  
eschielles jusques il vint a la bataille de Gerard de Trasignies son filz,  
auquel il commanda de marchier avant et venir avec luy ; et le bon cheval-  
lier prest de obeir au commandement de son pere, le sieuvy de randon.

Adont messire Gillion, voyant le grant dommaige que les Auffriquans  
portoient aux Babìlonnois en les mettant a mort, se rescria sur ceulx quy  
estoient a l’entour de luy, disant: « O beaus seigneurs, prenez aujour d’huy  
tant seulement une vertu et hardiesse telle que vous mettez (foììo 240v) en  
desconfiture celle gent icy quy s’efforchent de vous roster a leur pouoir les  
corps et les biens, et vous priver de ceste vie mortelle. Et pour ce, par voz  
bons courages et haulte proesse, deffendez ceste terre a celle fin qu'en  
demourez seigneurs a perpetuité, veu que de si long temps voz predeces-  
seurs en ont joy. Aiés en ceste journee ung petit de traveil en constance et  
vigeur pour avoir seureté et repoz toutes voz vies. »

Adont Babilonnois, oyans leur noble conducteur quy ainsi les admon-  
nestoit, s’escrierent tous d’une voix luy disant: « Sire, nous tous sommes  
prestz de vivre ou morir avecques toy quy es et as esté nostre refuge. »  
Oyant messire Gillion ceulx de Babílonne fort encouragiés a la batailíe, il  
assambla a ses ennemis chascun lance baissee, et luy et sa bataille se fer\  
en l’estour quy estoít moult aspre et criminel. Et quant leurs lances furent  
quassees, ilz tirerent bonnes espees. Lors Babilonnois, oyans la voíx et  
voians les merveilleuz fais d’armes que messire Gillion mettoit a fin, s’eí-  
forcherent d’eulz combatre tant vertueusement que tous sembloient estre  
foursenez. D’aultre part messire Gillion aloit par la bataille trés fierement,  
craventant hommes et chevaulx, et n’avoit illec homme tant preu ne asseuré

quy ne luy feist voye. Tost fut son espee recongneue en plusieurs lieux, la  
presenta ce jour tainte et ensanglentee (folio 241) du sang de ses ennemis.  
1 hascun le fuioit et faisoit voye. En son venir rencontra le roy de Bel  
' íarin, auquel il donna ung coup d’espee sur le heaulme si trés pesant qu’il  
lc fist verser de son destrier par terre, et illec fina miserablement sa vie entre  
ics piés des chevaulx. II frappoit du trenchant de s’espee a destre et a  
enestre en detrenchant bras, testes et jambes, et tellement se maintenoit  
qu’il n’y avoit tant hardy Payen ne Sarrazin quy l’ozast approchier ne  
attendre. Et par sa vaillance il fist sur ses ennemis ung tel deluge de sang  
qu’il avoit les deux bras ensanglentez jusques aux coustes. En pou d’eure  
ii eut mis a mort trois roys et quatre admiraulz, de quoy le roy de Fés et  
. elluy de Thunes furent mouit dolans et non sans cause, disans l’un a l’autre  
que nullement ilz ne pourroient croire que messire Gillion ne fust deable  
■'i homme faé. Car ilz sçavoient de vray et par homme digne de credence  
qu’ìl avoit passé la mer, mais de son retour ilz ne sçavoient nulles nouvelles.  
i'z firent sçavoir par toutes leurs batailles aux cappitaines quy ies avoient  
a conduire qu’ilz se tenissent serrez sans eulx trop avanchier, sinon a point.

. t pour soubitement enclore messire Giliion, il fist toutes ses batailles  
joindre ensemble. Alors s’esleva le bruit et la criee tant haulte des cors,  
íabours, buisines et olifans quejamais le pareil n’avoit esté ouỳ. L’aír estoit  
tellement obscurcy que le soleil en (folio 241 v) avoit perdu sa clareté. Mais  
non obstant que les Sarrazins eussent leurs bataillesjointes ensemble, tou-  
teffois messíre Gillion ne Gerard son filz ne se faindoient d’ochir et detren-  
chier leurs ennemis. Mais l’en dist communement que la force paist le pré,  
c ir se messire Gillion n’eust mandé querir toutes les batailles pour elles  
joindre ensemble avec la sienne, jamaís luy ne Gerard son filz n’en feussent  
eschappez sans estre ou mors ou pris. Adont les batailles du souldan estans  
jointes ensemble, messire Gillion et Gerard, aussi les jennes chevalliers du  
paijs de Haynnau, par ung vouloir procedant de vaillance et desirans de  
esprouver leurs forces, emprindrent a detrenchier et a occír Sarrazins tel-  
lement que le plus hardy et asseuré leur faisoit voye en les eschevant. Lors  
le roy de Fés, voyant le grant perte et dommaige fait sur ses hommes par  
ung si petit nombre de gens procedant de la haulte vaillance et conduitte  
d'un seul chevallier et d’aucuns autres en petit nombre avec luy, admon-  
tiesta moult ses gens du bien faire en leur ramembrant leurs predecesseurs  
cstre mors et detrenchiés en ce meismes lieu par les Babilonnoiz leurs enne-  
mis et tout par la proesse d’un seul Crestien, en leur disant a haulte voix :  
« O vous mes bons et loyaulx vassaulz quy d’un franc vouloir et courage  
avez passé la mer pour voulentiers (folio 242) a vostre pouoir prendre  
vengance du sang de voz peres, freres et autres parens, maintenant ne tient  
fors a vous que n’en soiés vengiés. Car vous pouez icy veoir ceulx meismes

par quy vous avez receu ce dommaige ; pas ne le pouez ygnorer ne vous en  
excuser, se a vous ne tient que griesve pugnition n’en prendez. » Atant les  
Auffriquans, oyans l’admonnestement de ieur roy et chief, tous raempliz  
et animez comme gens quy a la mort n’avoient aucun regard, se ferirent  
dedens la bataille des Babilonnoiz de tel randon que maint vaillant homme  
craventerent, et tellement si maintindrent une espace qu’ilz marchoient ou  
sang des mors jusques aux genoulz, tant en estoit l’effusion grande. Si  
pouez croire que dolloureuz estoient a oỳr les cris et regrets de ceulx quy  
se retrouvoient estre portez par terre. Touteffoiz les Babilonnois se deffen-  
doient moult vaillamment et fort adommagoient leurs ennemiz. Car mes-  
sire Gillion leur chief et conducteur, avec la grant discipline qu’il en faisoií,  
enhortoit dilligamment ses gens du bien faire. Et tant que a celluy aborde-  
ment luy et Gerard son filz occirent cincq roys et six admiraulz, dont une  
grant clameur sourdy en la bataille des Affriquans, combien qu’ilz n’en  
reculerent oncques pas. Car par la grant multitude de gens qu’ílz estoient L  
aveuc leur grant courage et le desir qu’ilz avoient d’eulx vengier, emprin- 4  
drent (foîio 242v) aux trenchans des espees, aux guisarmes, darts et autres \  
bastons faire merveilles d’armes, et tant que l’effusion du sang des mors  
aloit decourant a grans rais par ia champaigne. Et furent Ie souldan et les  
siens contrains par vive force de reculer plus d’un arpent de terre. Adont  
messire Gillion voyant ce, manda dire au souldan que a toute sa bataillc  
il venist celle part; et il y vint a toute haste et a l’aborder qu’ìl fist, l’estour  
renforça grant et criminel. Et voyans messire Gillion, Gerard son filz et ies  
jennes chevalliers de Haynnau que le souldan les estoit ainsi venus secou-  
rir, emprindrent a faire tant d’armes que horrible chose estoit a les regar- •  
der. Ilz aloient querant les plus fiers estours et les plus grans presses qu’iiz  
avoient tantost departies. II n’y avoit Affriquain tant fust asseuré quy ne  
redoubtast sur toute riens a les rencontrer.

Le roy de Jubaltar, quy estoit grant et membru comme ung jaiand, tcnoit  
une puissant guisarme en son poing, de laquelle il occist et detrem'M ce  
jour maint Sarrazins babilonnois. 11 aloit par la bataille querant messire  
Gillion de Trasignies, et tant ala et vint que il se retrouva entre les jennes  
chevalliers de Haynnau. Maìs en son venir, il occist Ergnault dc ifi'i'U’..  
Bernart de Ligne, Jacques de Werchin, Guillebert d’Anthoing et navra a  
mort Guillemme de Bossut et l’eust occis sans quelque remede se m • •  
Gillion n’y fust (folio 243) si tost venu. Car ìl estoit adverty du grant  
mage et de la perte des nobles hommes qu’il avoit par dela amenez c ■-1n-  
nau. Et quant il eut choisi le roy sarrazin, il en fut joyeulx a merveiîic'-1!  
en l’approchant, luy donna ung coup d’espee si desmesuré entre le '.m '■’1l’escu qu’il luy abaty ung bras par terre. Adont le Sarrazín jetta ung ery taitt  
hault et si merveilleux a oýr que tous ceulx quy l’oïrent en eurent graflt

horreur. Lors le Sarrazin, soy veant desnué de l’un de ses bracs, comme  
celluy quy plus n’acontoit guaires a sa vie se approcha de messire Gillion  
eí leva en hault une espee qu’il tenoit en l’autre main, dont il fery le cheval-  
lier sur l’escu qu’il avoit mis au devant pour recepvoir ie coup du Sarrazìn,  
mais iì fery dessus, cuidant le avoir attaint sur le heaulme. Touteffois il failly,  
combien que le coup fut si trés pesant qu’ì] trencha l’escu en deux pieces, et  
ie coup bruiant comme fouldre descendy sur la cruppe du destrier de tel  
randon qu’il l’abaty mort, pour ce messire Giilion et son destrier cheirent  
en ung tas. Mais comme bon chevallier et usité a la guerre qu’il estoit, saìlly  
íantost sur piés l’espee ou poing, dont iî fery le Sarrazin sur une cuisse de  
teiie vertu que lajambe au dessus du genoul luy separa du corps tant qu’elle  
cìiey par terre. Adont ie Sarrazin, sentant inestimable douleur, versajus de  
- cheval entre les mors ou il fìna miserablement ses jours.

t.; ' ;)itre LXX. **(folìo 243v)** Comment messlre Gillion de  
Trasignies, Gerard son filz et plusieurs chevalliers de Haynnau  
furent devant Babilonne en grant peril de mort, se par le soul-  
dan et sa bataille n’eussent si tost esté secouruz.

Quant les Sarrazins veirent que le roy de Jubaltar avoit ainsi finé ses  
jours. jamais ne furent plus doians. Car c’estoit celluy en quy ilz avoient  
mis 1‘esperance de leur victoire. Adont iiz se assamblerent par grans  
tourbes de gens a l’entour de messire Gillion de Trasignies, quy estoit a pié  
entre ses ennemis, l’espee ou poing, ou il rendoit estal comme le sengSer  
quy se met aux abaiz des chiens. II leur detrenchoit bracs, piés et mains.  
Le hault maintien en proesse et la grant occision qu’il faisoit de ceulx qu’il  
pouoit aconsieuvir, donnoit grant esbahissement aux assaillans tant qu’il  
n'avoit illec si hardy quy l’ozast envahir, sinon de luy lanchier dars et gave-  
rots dont il fut navré en plusíeurs lieux. Et luy eust esté impossible de  
jamais eschapper d’illec sans mort recepvoir, se le souldan, quy ouŷ le bruit  
et les cris que Sarrazins faisoient a l’entour de luy, ne le fust venu secourir.

11 d’autre part Gerard de Trasignies accompaignié de plusieurs jennes  
chevalliers du paijs de Haynnau quy se combatoient au prés d’ìllec, y  
accoururent de randon et tant firent par leurs haultes proesses que les  
Sarrazins furent (foììo 244) contrains de resortir et perdre terre. Et voul-  
srssent Sarrazins ou non, messire Gìllion fu remonté sur ung bon destrier  
tfijc par Bernard de Faignoles avoit esté conquis.

Tríont messire Gillion, soy veant remonté, plain de courouz et d’ire  
comme celluy a quy il ne chailîoit de morir ou vivre mais au’íl r^c+^

EDITION DU ROMAN DE GILLION DE TRAZEGNIES

la vie a ceulx quy n’estoient croians en la foy crestienne, il aloit chevauchant  
par les batailles en admonnestant les Babilonnois du bien faire. Et aìnsì  
que luy et Gerard son filz aloient routtant par les rencs, il choisy le roy de  
Thunes, qu’ií approcha tant qu’il le fery du trenchant de l’espee sur le  
heaulme ung coup si desmesuré que la coiffe d’achier ne le poeult guaran-  
tir qu’il ne fust pourfendu jusques aux sourcilz, et en tirant l’espee a luy il  
estordy son coup, et ìors le roy de Thunes chey mort par terre. Dont la  
douleur fut moult grande entre les Sarrazíns auffriquans, en mauldissant  
l’heure et le jour quy le conseil leur avoit baillié d’estre venuz en Egipte.

Ceste nouvelle fut tost nonchie au roy de Fés, lequel comme foursené et  
plain d’aïr se fery en la bataille en admonnestant ses hommes du bien faire.  
Et a la verité il estoit tant dilligent de entretenìr ses batailles et les reconfor-  
ter et realier qu’elles s’entretenoient en prosperité a la grant eonfusion du  
souldan et de ses aidans. Mais messire Gillion quy par les rens chevauchoit  
et es plus grandes (folio 244v) presses s’embatoit, portoit par terre cheval-  
liers et autres, et tant faisoit d’armes que ses ennemis le tenoient mieulx  
homme faé que autrement, si trés haultes et esmerveillables estoient les  
proesses de luy, et n’est pas a croire la grant persecution que il faisoit sur  
ses ennemis. Car l’oppressure des corps quy au trenchant de son espee  
perdoient la vie, empeschoíent tellement ses gens qu’ilz ne le pouoient bon-  
nement sieuvir, et sembloit mieulx chevallier foursené que autrem..-)., II  
assailloit et detrenchoit ses ennemis a tous costez en faisant continuelle-  
ment exortations a ses compaignons et chevalliers, si que eulx prenans  
example a ses proesses le faisoient moult vaillamment. Et n’estoit nulz quy  
le veist a quy le coeur ne luy fust atendry, car luy quy tout le jour n'avoií  
fait que courir a l’un lez et a l’autre en occiant et detrenchant Sarrazins. sa  
tunicle toute ensanglentee et couverte du sang quy luy raioit et couloit de  
toutes les parties de son corps des playes que il en l’estour perilleux conti-  
nuellement recepvoit. Mais il fault entendre que moult estoit soullié du  
sang des Cartaginois et Auffrìquains qu’il avoit mis a l’espee. El en verité  
nul traveil ne labeur de bataille ne le mettoit a declin. Et advenoit souvent  
que ceulx de son party cessoient de combatre pour regarder son ma  
en l’estour, et bien leur sembloit quejamais par corps humain telles h 1 -  
(folio 245) merveilles d’armes ne seussent jamais peu acever, disans  
eulz que Mahom le leur avoit envoyé pour la deffense et garde dc .  
et que tout le fait de leur victoire gesoit en la main de Gillion, vi  
se maintenoit comme lyon deschaynné. Car luy, Gerard son i")1 -' et h'sjennes chevalliers de Haynnau mettoient tout a l’espee, et tel  
maintindrent que la bataille du roy de Fés, quy ce jour avoit p<>. 'e  
dommaige aux Babilonnois, fìrent reculer plus d’un arpent de ìvi'ìv.  
sist ou non, dont les Auffriquans et Cartaginois furent moult es

Finablement messire Gillion a quy moult tardoit de ses ennemis mener  
a plaine desconfiture et combien que entre les batailles il fust en trés grant  
peril, fort blechié et foulé, touteffois par sa vaillance il fist tant que en  
abatant gens a destre et a senestre qu’il parvint jusques a la personne du  
ro> de Fés, ce que sur toutes choses avoit ce jour desir.é. Et non obstant la  
prcsse de ses gens quy estoit moult grande, touteffois il l’envahy et assailly.  
Adont le roy de Fés, quy estoit en la droitte fleur de sa jennesse et en sa  
plus grant force et radeur et prince de trés grant courage, ne refusa mie  
mcssire Gillion. Car a la verité c’estoit l’omme de celle compaignie que plus  
i! desiroit a rencontrer, pensant que s’il le pouoit occir de sa main, de la  
grant perte et dommaige que par luy et a sa cause il avoìt en celle journee  
receu, qu’il seroit (folio 245v) vengié et d’autre part il ne faisoit quelque  
doiìbte que Babilonnois n’eussent perdue toute esperance de victoire.

tant il se approcha de messire Gillion et se combaty a luy par grant  
\ertu de courage, car ceste especiale bataille le rendoit merveilleusement  
joieulx, non obstant qu’il fust moult tourblé en coeur pour l’adventure de  
fortune. Maìs cestuy assamblement luy fait laissier sa cure principale tant  
sc ícnoit beneuré en soy gloriffiant de ce qu’il se mesloit par droitte bataiile  
au ciievallier duquel la renommee estoit tant grande parmy le monde. Lors  
assaillirent randonneement l’un l’autre et dura leur estour bien longuement  
car tous deux estoient trés preuz et hardis, et moult estoient expers en  
armes. Et de toutes leurs forces en combatant, ilz s’entredonnoient de  
moult pesans coups du trenchant de leurs espees, mais chascun mettoit  
tousjours son escu au devant, si estoit leur bataille assez egale. Adont le  
preu Gerard de Trasignies accompaignié de plusieurs jennes chevalliers de  
I l.i;. nnau, quy en ce jour avoient fait d’armes autant que corps humain  
sans mort endurer pouoit avoir fait, arriverent sur le roy de Fés et messire  
Gillion quy se combatoient.

Alors Barbarins, Auffriquans et Babilonnois se joindirent ensemble et  
emprindrent l’un sur l’autre ung estour tant aspre qu’ilz donnerent empes-  
chement aux deux vaillans champions de non pouoir accomplir leur (folio  
246) entreprise, et fut forcé a ung chascun d’eulz habandonner et deporter  
de celle bataille. Mais sachiés que a messire Gillion et au roy de Fés vint  
a grant desplaisir, car l’un et l’autre desiroient de tout leur coeur de vaincre  
et mettre au bas sa partie.

\dont renforça la bataille grande et criminelle a veoir pour la trés grant  
puissance des deux ost quy s’estoient accostez ensemble. Le souldan, com-  
bien que moult fust ancien, se prouva ce jour tant vaillamment et tant  
haultement s’i conduist que a le veoir messire Gillion et les autres barons  
>' prendoient grant plaisir et leur en accroissoit le courage de bien faire.  
^L'>>!;re Gillion, a quy moult tardoit que la bataille fust oultree et ses

ennemis du touí mis au bas, par ung grant et merveilleux courage se fery  
en l’estour ou chascun luy faisoit voye, trés desirant de trouver le roy de  
Fés, car bien luy estoit advis que s’il le pouoit occir ou prendre en víe, qu’il  
seroit au dessus de la batailie et que la gloire en demourroit a sa partie. II  
tourna lors sur destre et choisi ung charriot sur lequel estoit assis et des-  
ployé au vent le maistre estandart, ou tous les roys, princes et admiraulx  
se retraioient et aloient eulx rafreschir. II tourna celle part, et Gerard son  
filz aveuc luy et les barons de Haynnau quy le sieuvoient de prés. Lors  
messire Gillion moult courtoisement les prist a admonnester en leur  
disant: « O nobles et gentilz hommes quy pour l’amour de Nostre Seígneur  
(folio 246v) avez passé la mer et habandonné voz peres, voz meres, voz  
freres, voz seurs et autres voz parens et amiz, et si vous estes tant humiliés  
comme d’estre venus en la compaignìe de moy et de Gerard mon filz pour  
acquerir loz et. pris et augmenter voz haultes proesses en exaulchant voz  
noms, si vous requier a tous que au jour d’huy voeulliés avoir souvenance  
de abatre et confondre ceulx quy ne sont croyans en la sainte loy et foyde  
Jhesu Crist. Et lesquelz, vous pouez choisir devant vous a tous costez.  
prestz et dísposez de aventurer leurs corps et leurs víes jusques a la mort  
pour parvenir a la victoire qu’ilz pretendent avoir sur nous. »

Chapitre LXXI. Comment en celie criminelle bataille dounr  
Babilonne íe preu messire Gillion de Trasignies, Gerar i som  
fìíz et les jennes chevalliers de Haynnau sl porítrejir  
vaillamment.

Aprés celle exortation faitte par le seigneur de Trasignies, Gadifíer de  
Lalaing et tous les autres d’une voix s’escrierent, disans a messire Gillion:  
« Noble chevallier, míroir et piller de toute proesse, chevaixhe sur tes  
ennemis en les confondant et abatant! Car aujour d’huy a l’aycie de ?  
Seigneur, quy pour nous souffry mort et passion, nous te meProns la vic-  
toire en ta maín. » Alors sans plus arrester, tous a ung fais se fer'rent r  
leurs ennemis qu’ilz trouverent en grant nombre a l’entour de leur cha: ì'iot.  
sur lequel leur enseigne estoit posee.

Adont messire Gillion, congnoissant le roy de (folio 247) M  
avoit esté filz du roy Fabur, auquel il avoit veu devant luy donncr .  
de la mort a ung jenne chevallier de Haynnau nommé Ernaul■  
dont il eut au coeur une douleur tant grande qu’il fist seremc  
jamais partir d’ilíec qu’il n’en eust prins vengance. II ferv lorsbo.: dcurui  
de l’esperon tant qu’il se vint joindre prés du roy de Morienne, vouísi''"-111

Sarrazins ou non. Adont il haulça l’espee, de quoy il fery le prince payen  
sur le hauJt du heaulme ung coup si grant que moult fut estourdy ; et l’eust  
oecis sans aucun recouvrier, mais le heaulme estoit d’ung tant fin achier  
q uo oncques l’espee n’y poeuit prendre. Mais le coup descendy sur l’espaule  
de lel randon qu’il luy abaty le bras a tout l’espaule par terre duquel ii tenoit  
fespee. Dont le Sarrazin senty une douleur tant grande et angoisseuse qu’il  
pasma et versa par terre du destrier tellement que oncques puis ne remua  
r.e pié ne maìn, et ainsi fina ses jours le jenne roy des Moriennes. Alors  
recommença ia noise et le cry tant horrible a l’entour de messire Gilîíon  
quc se incontinent n’eust esté secouru de Gerard son filz et des jennes  
bacelers de Haynnau quy estoient au prés de luy, jamais n’en fust eschappé  
sans mort recepvoir. Mais Antoine de la Hamaide, Gadiffer de Lalaing et  
piusieurs des autres nobles hommes haynnuiers, voyans leur chief estre en  
dan.gier de mort se brief n’estoit secouru, tous a ung fais se ferirent parmy  
lcs Sarrazins tellement (folio 247v) que tantost ilz eurent rescouz messire  
Giíiion, lequel ilz trouverent abatu de son destrier, moult fort navré, et  
lequel a moult grant paine ilz remonterent aprés ce qu’ilz luy eurent bendé  
une moult grant playe qu’il avoit sur le costé, de laquelle il moru depuìs  
coirme icy aprez pourrez oŷr, dont ce fut grant dommage.

Quant ii se retrouva monté sur le destrier, il se bouta parmy ses ennemiz  
comme chevallier plain de vailiance ou il fist ung grant effart, car luy et  
(■c ird son filz et ceulx de leur compaignie si esprouverent de tei randon  
que ia presse firent esclarchir et ressortir arriere. Adont messire Gillion  
approcha le charriot et fery de ì’espee ung admiral quy avoit la garde du  
maistre estandart ung coup si desmesuré que luy et l’enseigne qu’ii tenoit,  
abaty jus du charriot par terre entre les mors et affolez, pour quoy les  
Sarrazins furent en moult grant effroy. Lors de tout leur pouoir s’efforche-  
rent de le rescourre, quant messire Gillion rescria « Babilonne !» et se fery  
ou rnilieu d’eulx, et tant resista que voulsissent Auffriquans ou non, force  
leur fut de reculer plus d’un arpent de terre. Adont le souldan et Babilon-  
nois, Persans et Egiptiens y arriverent, mettans a mort Auffriquans et  
tens tant asprement que force leur fut de ottroier la victoire au soul-  
dan. Car ilz se mirent en fuitte et desarroy en tirant vers la riviere du Nil  
pour entrer en leurs bateaulx, habandonnant leurs tentes et pavillons.  
<foììo 248) Maís messire Gillion, Gerard son fìlz, ensemble les barons de  
!!■. anau leur vindrent au devant, si en occirent et detrencherent tant et  
en si trés grant nombre que les champs en furent tous couvers, et pou en  
. sschappa que tous ne fussent ou mors ou pris. Messire Gillion prist le  
puissant roy de Fés, lequel il fist par dix chevalliers conduire devers le  
lan, quy fut moult joyeulx de sa venue, si l’envoia hastivement en son  
:s du Caire.

Adont les Auffriquans, voians leur chief estre pris, leur maistre estan-  
dart versé par terre, leurs roys et admiraulz estre occis non obstant leur  
grant proesse et deffense, et eulx quy n’attendoient que la mort sans aucun  
respit ou recouvrier, prindrent de toutes pars la fuitte ou il en eut grant  
nombre de mors et pris. Finablement tant en y eut de mors et detrenchiés  
que les champs, vallees et montaignes en furent couvertes. Eureuz fut cel-  
luy quyjusques aux bateaulx peult saulvement venir. Et maintient l’istoire  
que oncques n’avoit esté sceu par livres ou croniques que jamais pour ung  
jour naturel si grande occision eust esté faitte. Alors messire Gillion pour  
occuper leur navire se hasta a celle fin qu’il leur clouist la voye d’y retour-  
ner. II, par sa haulte proesse et dilligence, gaigna le greigneur nombre des  
nefz de ses ennemis, si les garny de bons chevalliers pour opprimer les  
fuians et pour leur oster toute esperance d’eulx pouoir sauver ou eschapper.  
(folio 248v)

Ce fait, messire Gillion, Gerard son filz et ceulx de sa compaignie sieu-  
virent les autres fuyans en les detrenchant et mettant a l’espee de toutes  
pars. Et par ainsi pouez entendre comment Auffriquans, Barbarins et  
autres nations sarrazins estoient persecutez de toutes pars et de si prés  
sieuvíz qu’ilz ne sçavoient ou eulz saulver ne muchier, car leurs nefz comme  
dit est, estoient saisies et si ne se pouoient deffendre par tel sy que les ungs  
boutoient par les cavernes pour eslongier la mort et les autres par les mon-  
taignes et vallees, par les bois et forestz, pensans tousjours de saulver lcurs  
vies en aucune maniere.

Mais finablement comme nul lieu ne leur fust seur, ilz par une mer-  
veilleuse angoisse parvindrent en une bien petite isle ou ilz passerent a gué,  
et illec furent poursieuvis de messire Gillion, en les oppressant et persecu-  
tant comme tousjours avoit fait et ne cessa luy ne sa compaignie jusques a  
ce qu’il les eut tous destruits et mis a mort deux roys et deux admirauiz  
quy s’estoient cuidiés saulver. Touteffois aucuns en y eut qu’il receu a mer-  
chy prisonniers, et les fist ramener aux tentes, ou il trouva le souldan des-  
cendu ou grant tref du puissant roy de Fés pour soy y rafreschir.

Quant le preu chevallier fut illec arrivé, il mist pié a terre et entra en ta  
tente. Le souldan, voyant illec le vaillant baceler, se leva de (folio 249j son  
siege imperial, si le vint embrachier et luy dist: « Trés noble chevaliií  
par ta grant vertu et trés haulte proesse as desja par long temps >  
dyen et le droit refuge de î’emperial deadesme d’Egipte et de Bab  
Dieu tout puissant et nostre saint prophette Mahom te voeullenl g.'ulcì >■■1  
preserver de tous maulz. — Sire, respondy messire Gillion, j<> Ih-'Li ,k'  
plaise que a moy je voeulle attribuer celle gloire, aínchois soit a D'Ci'i -c11'  
lement, lequel vous devez loer et rendre graces pour la belle víc  
vous a en celle journee ottroiee sur voz ennemis. » Adont le sou

LE ROMAN DE GILLION DE TRAZEGNIES 367

,a regarder messire Gíllion, si perceu que par Fun de ses costez luy saílloit  
le sang et couloit jusques en terre, pour quoy il fut mouít tourblé. Et  
demanda a messire Gíllion se il se sentoit fort traveillié de playes ou ble-  
cheures des grans et pesants coups qu’il avoit receus en Ia bataille. « Sire,  
dist lors le bon chevallier, sachiés que je sens en moy une playe quy moult  
mc griefve, mais j’ay espoir moyennant la grace de Nostre Seigneur d’en  
estre gary en brief terme. Plenté de fois en ay eu de plus perilleuses. »

Atant le souldan fist, comme trés joieux de la victoire qu’il avoit eue sur  
ses csmemis, departir îes grans richesses d’or, d’argent, de pierres pre-  
cieuses, de draps d’or et de soye quy furent trouvees en l’ost de ses ennemis,  
sans autres biens comme (foìio249v) trefz, tentes, pavillons, charroy, che-  
\au.l/, armures et autres besongnes, et les fist distribuer aux nobles hommes  
chevallíers et autres a quy il le sentoit bien employé pour aucunement  
remunerer leur deserte, et tant eurent de biens que chascun fut content.  
Maís sur tous autres, le souldan fist de mouît beauix et riches dons a mes-  
sire Gillion, a Gerard son filz et a ceulx quy estoient de sa compaignie, ce  
dout moult humblement remercierent le souldan.

Aprés ce que le butin fut departy, le souldan fist des mors chascune  
pariic mettre a part, c’est assavoir les Babilonnois d’une part et les Auffri-  
quans de l’autre, si leur fist donner sepulture en la maniere que pour lors  
estoit accoustumé de faire. Et d’autre part messire Gillion et Gerard son  
filz íìrent cercher et tirer hors des Sarrazins mors, aucuns nobles qu’ilz  
avoient amenez de la conté de Haynnau, lesquelz comme dit est avoient  
esté occiz en ceile bataiile. Et quant ilz furent tirez a part et qu’on les deust  
mcttre en terre, messire Gillion et Gerard son filz et îes autres nobles che-  
vallicrs haynnuyers firent de moult piteux regrets et lamentations quy  
seroicnt trop longues a racompter. Et leur fist faire moult notables services  
par certain nombre de Cordeliers quy pour lors avoient leur residence au  
Caire et en Babilonne. Et lors que tout homme fut retourné de la chasse et  
que le butin (folio 250) fut departy, le souidan et messire Gillion au prés  
de luy s’en retournerent en Babilonne ou a grant gloire et loenge ilz furent  
tous receuz. Si vindrent descendre ou paìais.

I )cs disners et souppers et de la riche court quy a ce jour y fut tenue ne  
vous voeul faire long compte, mais a messire Gillion, a Gerard son filz et  
aux chevalliers de Haynnau estans en leur compaìgnie fut fait mouìt grant  
honneur. Car tous aloient crians a haulte voix aprés messire Gìllion: « Bien  
viengué le pere et deffenseur de Ia chose publicque d’Egipte et de Babi-  
lonne, le cremeur et le principal redoubté sur toutes nations ! »

N>'>rés toutes ces choses ainsi faittes, les Sarrazins, Auffriquans, Barba-  
tins et Cartaginois estre mors et detrenchiés devant Babilonne comme dit  
esC ct le demourant quy s’en estoient fuys, eulx avoir passé Damiette et

estre encoires waucrans en la grant mer, s’esleva une fortune grande et  
merveiileuse par laquelle couvint les mallostruz et malfortunez perir et  
leurs navires plongiés en mer, tellement que des corps mors le sablon en  
fut tantost couvert selon ia rive de l’eaue.

Chapitre LXXII. Comment Ie preu et victorieux chevallier  
messire Gillion de Trasignies hna sa vie en grant gloire et  
loege.

Ainsi que dessus est plainement declairé, vous avez trés bien peu  
entendre comment par la haulte conduitte, proesse (folio 250v) et sens de  
messire Gillion de Trasignies, le souldan de Babilonne et d’Egipte fut au  
dessus de ses ennemiz, tellement que oncques depuis il n’eut en Barbarie  
ne en Auffrique roy ne admirai quy s’eslevast ou armast a l’encontre de  
quelque souldan. Ainchois de toutes les parties orientales, vindrent  
ambaxadeurs requerans amistié et trés desirans d’avoir aliances a luy et a  
ses princes et barons, si regna le demourant de sa vie en bonne paix. Car  
par tous les regnes orientaulz fut sceu le retour de messire Gillion, lequel  
aprés ce qu’il eut esté en ces parties demy an a repos et que luy, son filz  
Gerard et les aultres jennes chevalliers enfans des barons de Haynnau  
eurent esté serchier et visitter les saints pellerinages estans par dela. comme  
sainte Katherine du mont de Sinay, saint Pol et saint Anthoine dcs desers  
et plusieurs autres saints lieux, lesquelz en grant devotion ilz vLiílerent.  
tous ensemble retournerent ou Cayre, ou du souldan et de ses roys. admi-  
raulz et barons furent receuz en grant leesse. Car il n’estoit riens tanl fust  
chiere chose que messire Gillìon ou ses gens desirassent avoir que incon-  
tinent et sans delay ne leur fust delivré. Si advint, durant ce temps que tous  
estoient en joie, en soulas et en esbatemens sejournans au Caire. messire  
Gillion, quy en son temps avoit soustenu plenté de grans travaulz eí ou.me'.  
encommença de soy petit a petit (folio 251) moult fort dolloir d'une playe  
que faitte luy avoit esté en la derreniere bataille devant Babiloi ■  
dit est, lors que le roy de Fés et luy avoient encontré et trop bien bat  
I’autre. Laquelle playe avoìt malvaisement esté curee et trop tosi1 ■clo'-e,  
dont une moult grant pourreture luy engendra entre les costes r:  
vìnt une douleur tant grande que une grosse fievre le prist, teL.  
il fut constraint de soy alitter et fut moult durement malade, ci  
souldan, les autres roys et admiraulz furent moult tourblez. Mai ■ -m 10ll"  
autres, Gerard son fìlz et les autres jennes barons de Haynnau íi  
dolans et esbahis et non sans cause que bonnement ne sçavoien  
nc penser car il leur estoit bien advis que s’ilz perdoient messire Gillion,  
qu'ilz estoient seulz en la main des Sarrazins et perdoient leur guide et  
conducteur. Atant ilz alerent devers luy, si le trouverent couchié et le soul-  
dan en la chambre assis en une moult riche chaiere emprés luy, auquel  
messire Gillíon congnoissant que impossible luy estoit dejamais eschapper  
de celle maladie, luy parloit de ses besongnes en luy recomandant son filz  
ct lcs jennes chevalliers crestiens de sa compaignie.

■- -‘uant le patient vey Gerard son fìlz et les jennes barons de Haynnau  
qn'il avoit de sa terre amenez en contree estrange, il requist trés amiable-  
mcnt au souldan qu’il les voulsist avoir en (folio 25Iv) sa bonne grace et  
ieur baiilier si bon et seur conduit que francement peussent retourner en  
lcur contree.

'dont le souldan a yeulx plains de lermes luy promist et creanta de le  
fairc, puis tout plourant ses roys et admiraulx quy le compaignoient se  
partìrent de la chambre. Lors le souldan, voyant que messire Gillion traioit  
u fin, ne le poeult plus regarder, ainchois party de la chambre moult ten-  
drcrnent larmoiant.

e dueil fut tost sceu par le palaiz et par la cité dont entre les hommes  
ei ics femmes sourdy ung tel dueil, si grans doleurs et si grandes lamenta-  
lions que pour leur prince n’en eussent peu plus faire. Adont le souldan  
manda par tout querir medecins et surgiens, et les envoia devers messire  
[Gulion[[10]](#footnote-10)], non obstant que les siens y eussent continuellement esté, en leur  
moult expressement commandant que a toute dilligence ilz voulsissent  
eniendre a sa guarison. Mais quant ilz furent venuz en la chambre du  
paîient et qu’ilz eurent veu son orine et tasté son poulz, eulz ensamble  
ayans de luy chascun dit son advis, le jugerent estre mort sans le pouoir  
nullement aidier. Puis retournerent devers le souldan auquel ilz racomp-  
tercnt tout le fait de celle maladie, de quoy il eut au coeur une tant amere  
douleur que merveilles et non sans cause, car comme dit est, il luy avoit  
csté trés propice en plusieurs grans affaires. (folio 252)

.Aprés ce que les medecìns furent partis du patient, messire Gillion  
estant en son lit mortel, congnoissant en soy la povre fragilité mondaine,  
car tantost qu’il eut perceu les termes que les medecins avoient tenu tou-  
chant son accident, il congneu tantost qu’il estoit impossible que jamais  
peust guarir de celle maladie. Atant il tourna son viaire devers Gerard son  
fiiz quy estoit au prés de luy, accompaignié des nobles hommes de Haynnau  
quy comme dit est avoient passé la mer aveuc luy, lesquelz fondoient en  
icrmes et en pleurs, regrettans le noble et preu chevallier qu’ilz perche-  
v°ient du tout tirer a fin. Lors messire Gillion les prist tous l’un aprés

370

l’autre par les mains et leur requist a voix moult basse et foible que aprés  
sa mort voulsissent prier Dieu pour l’ame de luy, puis dist a Gerard en teìle  
maniere : « Mon trés chier filz, je te commande et prie que aprés mon  
trespas tu faces oster mon coeur hors de mon corps, lequel tu feras porter  
en Haynnau et illec mettre en sepulture ou milieu de ta bonne rnere et de  
la trés belle et bonne Gracienne, quy ja piecha me fut donnee en mariage  
par le souldan son pere, lesquelles toutes deux gisent en l’abaye de l’Olive.  
Et a vous autres mes bons amis tous ensemble je vous enjoingz et prie sur  
toute l’amour que eustes oncques a moy, que vueilliés prier au gentil et bon  
conte de Haynnau, (folio 252v) mon seigneur et le vostre, et aussi a tous  
ies barons du paijs, qu’ilz voeullent ma povre ame en leurs bienffais avoir  
pour recommandee; et pryer pour moy, carje sens et congnois en moy que  
le plaisir de Nostre Seigneur si est de moy vouloir appeiler. Et pour ce, de  
rechief vous prie comme a ceulx quy estes mes parens de vouloir mes dcux  
filz avoir pour recommandez. »

Aprés ces parlers fais et diz par messire Gillion de Trasignies, il rendv  
son ame a Dieu, laquelle devons affermativement croire qu’elle est en  
gloire, comme par la vie qu’il avoit menee en ce monde, l’en pouoit asscz  
presumer.

Quant Gerard et les autres veirent que le noble chevallier avoit rendu  
l’ame, il n’est bouche humaine quy vous sceust dire ne racompter les asprcs  
douleurs que faisoient Gerard et tous les autres nobles hommes, meisme-  
ment le souldan, les roys, admiraulx et le commun poeuple de Babilonnc  
et d’Egypte. Assez fut plaint et regretté, mais il n’est doeui qu’il nc convien-  
gne passer. Le corps du noble chevallier fut tantost ouvert et en fut tiré  
hors son coeur, aínsi qu’il avoit ordonné, et fut mis en ung estuy de fin or,  
moult bien garny d’espices aromatiques.

Ce fait, le corps fut ensevely et porté en ung monastere de religicux quy  
pour lors estoit en Babilonne, et (folio 253) mis en ung noble sarcus. et ie  
service fut fait trés bel et riche,

Aprés l’obseque et le service estre accomply, tous retournerent vcrs le  
souldan, quy les receu moult tendrement plourant et dist a Gerard q  
la mort de son pere luy desplaisoit moult, luy offrant et a tous les auirc'.  
chevalliers ses compaignons se leur plaisir estoit de demourer aveuc  
leur feroit tant de biens, d’amour et de courtoisie que a tousjoii''' m.ti.'>  
demourroient riches. Et se ainsi ne leur plaisoit, ilz pouoient reli,|n "d ,Hipaijs dont ilz estoient natifz et leur bailleroit si bonne seureté et i  
que cause n’auroieirt de eulx en plaindre. Ce dont le preu Germd d •'C>  
compaignons le remercierent moult humblement et luy dirent: «( -

nous vous prions que vostre plaisir soit nous faire delivrer batel oti n.i'irLsur quoy nous puissons retourner jusques en nostre paijs. »

Adoní le souldan, voiant que nullement ne vouloient demourer par dela,  
leur accorda le partir. Si donna a Gerard et a tous les autres de moult grans  
et riches dons, en les remerciant des haulz et bons services par eulx a luy  
fais. Lors Gerard et les autres chevalliers, des beaulx dons que le souldan  
leur avoit fais, moult humblement l’en remercierent. Atant le souldan leur  
fist delivrer une moult belle nef et bien garnye de vivres (folìo 253v) et  
art ìllerie, ainsi qu’en tel cas appartenoit, et gens pour les conduire jusques  
.. Lenise.

Gerard de Trasignies et les autres chevalliers, aprés ce qu’ilz eurent fait  
porter leurs armures et bagues dedens leur nef, ilz prindrent congié du  
souldan, des roys et admiraulz de Babilonne et d’Egypte, dont les plusieurs  
eussent bien voulu que le souldan les eust retenus, non pas pour mal qu’ilz  
lcur vouisissent, mais il leur sembloit que leur presence seroit crainte a leurs  
cnnemis. Non obstant ce, le souldan comme noble prince en sa loy leur  
tint sa promesse et leur donna congié, fust de l’aler ou du demourer.

Chapitre LXXIII. Comment messire Gerard, filz du preu mes-  
4re Gillion de Trasignie, print congié du souldan, et comment  
'uy et la jenne chevallerie de Haynnau retournerent en leur

jiaijs.

Quant Gerard de Trasignies et ses compaignons veirent leur fait appresté,  
ilz prindrent congié du souldan et de tous ses barons quy furent moult  
dolans de leur partement. Et lors qu’ilz furent venus au port, tous monte-  
rent sur la nef a eulx appareillìe. Le patron fist lever ses ancres et fist voile.  
Adont le vent fut frés et bon quy, en pou d’espace, les fist eslongíer du port,  
et emprindrent a nagier tout au long du Nyl, et passerent devant plusieurs  
isles tant que ilz arriverent en moins de quatre jours en Alexandrie, ou ilz  
mirent pié a terre pour eulx (folio 254) raffreschir. Et lors qu’ílz y furent  
venus, par l’admiral de la cité furent receuz en grant honneur et la furent  
par trois jours entiers. Et le .itne. jour, ilz monterent sur leur nef et, ayans  
prins congié de l’admiral, ilz nagerent tant, sans avoir fortune ou adventure  
digne de mention, qu’ilz passerent les ysles de Rodes et de Candie, tindrent  
le chemin vers Modon. Et tant exploitterent que a une nuit de Tous les  
sains, ilz prindrent port a Tourfo. Et illec pour la solempnité du jour des-  
cendirent. Et y sejournerent par deux jours entiers, et au quart, ilz remon-  
terent sur leur nef et nagerent tant qu’ilz entrerent en la mer Adrienne que  
í£n appelle maintenant le goulf de Venise. Ilz passerent Duras, Raguise,  
Agare, Sebenich. Et finablement tant exploitterent en naaant o

1181

372

gence que ilz arriverent a Venise, ou du ducz et de la seignourie furent  
moult honnourablement receuz, eulz si tost qu’ilz sceurent la mort de mes-  
sire Gillion de Trasignies furent bien desplaisans. Illec sejournerent par  
huit jours entiers, Gerard et ses compaignons. Puis prindrent congìé de  
leur patron et maronniers, quy celle part les avoient amenez en leur reque-  
rant que au souldan, aux roys et admiraulz de Babilonne et d’Egipte ies  
voulsíssent recommander.

Aprés le congié pris, Gerard de Trasignies et ses sochons firent de beaux  
dons au patron de la nef et a tous (folio 254v) les maronniers selon ce qu’ilz  
estoient. Atant, messire Gerard et ses compaignons tous ensemble vindrent  
prendre congié au ducs et a la seignourie, puis partirent de Venise et vin-  
drent a Mestres ou ilz trouverent chevaulz et mulets que par leurs gens  
avoient fait achetter, sur quoy ilz monterent, et se mirent a chemin tant  
qu’ilz arriverent a Tervise puis a Padue, a Milan, a Versel et a Oste, et  
passerent les mons Saint Bernard. Et passerent Savoie et Bourgoingne, tant  
qu’ilz vindrent en Champaigne qu’ilz passerent et d’iliec ou paijs de Terrace  
puis entrerent en la conté de Haynnau ou ilz trouverent le noble conte,  
lequel a ce jour avoit fait grand assamblee de ses barons pour aucuns ses  
affaires moult necessaires.

Quant messire Gerard et ses compaignons eurent mis pié a terre et qu’ilz  
se furent ung petit revestus et mis a point, ilz alerent a court ou tous furent  
tant joyeusement et honnourablement receuz que merveìlles car la pareiile  
chose n’avoit esté veue en si long temps qu’il n’en estoit memoire.

Se au long vous vouloie dire ou racompter les grans honneurs quy a ce  
jour furent fais a messire Gerard de Trasignies et a ceulx quy retournez  
estoient aveuc luy, trop longue narration pourroie faíre. Mais il vous fault  
entendre que aprés ceste grant leesse et festoiement, sourdy une grant tris-  
tresse, ce fut quant le gentil conte de Haynnau et les anciens (folio 255)  
barons du paijs sceurent la mort du trés preu et vaillant chevailier mcssire  
Gillion de Trasignies et des autres jennes damoiseaulz haynnuiers cy dcs-  
sus nommez, lesquelz, comme dit est, demourerent en la criminellc et  
orrible bataille livree devant la cité de Babilonne.

Ainsi que messire Gerard estoit arrivé a la court au Quesnoy, messire  
Jehan, seigneur de Trasignies, son frere, survint illec. Adont les deuxfreres  
embracherent l’un l’autre. Lors Jehan, desja adverty de la mort son pere,  
dist a Gerard son frere : « Mon trés chier frere, de vostre venue suís moult  
joieulx et trés desplaìsant de ce quy est advenu. Mais, puis qu’il plaist ainsi  
a Nostre Seigneur, tous le devons moult hauítement loer de toul ce qu  
nous envoye. »

Atant les deux chevalliers freres se deviserent moult longuem.eiii  
ensemble de plusíeurs raisons et par especial touchant leurs affaires. Puis

"WÊÊm

messire Gerard racompta au conte de Haynnau, en la presence des barons,  
toutes leurs adventures. Et aprés ces choses ainsi dìttes et faittes, les deux  
freres Jehan et Gerard prindrent congié du noble conte et des barons, et  
quant montez furent a cheval, ilz ne arresterent si vindrent a Trasignies ou  
de leurs femmes furent moult honnourablement et joyeusement receuz; et  
par especial messire Gerard comme raison estoit, car a son retour sa  
femme luy apporta ung moult beau filz qu’il avoit engendré en elle a son  
partement de (folio 255v) Haynnau.

Aprés ceste joyeuse venue, les deux freres de Trasignies assamblerent  
lcurs seigneurs, parens et amis, et en trés grant noblesse vindrent a i’abbaye  
de l’Olive, ou par l’ordonnance de messire Gillion leur pere, íìrent faire ung  
'noult beau sarcus ou milieu des deux sarcus de ses deux femmes, ouquel  
ilz mirent le coeur du preu chevallier comme tout ce appert ancoires au  
jour d’huy.

Quant ces choses furent achievees et qu’ilz eurent accomply ce qu’en tel  
cas appartenoit, en pleurs et lermes les deux freres chevalliers partirent  
d’iilec et retournerent a Trasignies, ou en la compaignie de Ìeurs femmes,  
san.s quelque separation, vesquirent le remanant de leurs vies en paix et  
bon amour, et eurent de moult belle lignie en grant nombre, tant que  
jusques au jour d’huy en dure la vraye lignie qui regne moult noblement,  
priant a Dieu que celle noble maison persevere en tout honneur de bien en  
rniculx jusques en la fin du monde et a leurs trespas soient par Nostre  
Scigneur Jhesu Crist visittez et colloquiez en son saint paradis. Amen.

■ iy fine la vraye histoire du preu chevallier messire Gillion de Trasignies,  
laquelle a esté grossee et historiee et de tous poins ordonnee comme il  
appert par le commandement et ordonnance de trés redoubté prince  
Anthoine bien amé, bastard de (folio256) Bourgoingne, seìgneur de Bevre,  
de Beuvry et de Tournehem, et cappitaine general des paijs de Flandres et  
de Piccardie. L’an de grace mil. cccc. lxiiì.

David Aubert, manu propria[[11]](#footnote-11).

lis

APPENDICE

Petite conclusion de 1:

Si furent les dames tout d’un consentement et d’un accord que toutes deux  
le lendemain se rendirent et misdrent a servir Dieu en i’abbaye de l’Olive ou  
elles demourerent tout ie temps de leur vie sans en yssir. Et d’autre part  
Gilíon de Trasignies par le consentement du conte de Haynnau et des barons  
depparti et donna a ses deux enffans toutes ses terres et seigneuries. Puis se  
parti de Trasignies et s’en ala a l’abbaye de Cambron servir Nostre Seigneur,  
ouquel lieu par pluseurs fois le conte de Haynnau et les barons, ses parens  
et amis ie vindrent revisiter eulx esmerveíllans des aventures qu’il avoit eues  
en son temps. En cellui an mesmes morurent les deux dames femmes de  
Gilion de Trasignies et dist l’istoire que aprés leur mort Gilion fist lever trois  
í umbes en la chappelle de Herlemont dont l’une iî esleu pour luí et voult gesir  
ou milieu de ses deux femmes. Moult bìen renta la chappelle afin que a tous  
jours mais on y priast pour lui et pour ses deux dames, ses femmes et  
espouses. Ung an aprés ou environ le trespas d’elles, vint ung messaigier de  
par le souldan qui envoya querir Gilion pour ce que aprés ce que pluseurs  
roys Sarrasins sceurent pour verité que Gilion estoit depparti, ilz esmeurent  
grant guerre au souldan. Pourquoy hastivement ainsi comme vous oyez, le  
souldan l’envoya querir. Pour quoy Gilionjura et fist serement que il le iroit  
secourir et que plus beau service ne pourroit faire a Dieu que destruire et  
mcctre a mort ceulx qui en lui ne sont croyans. Si s’appresta et vint a Trasi-  
gnyes, prinst or et argent pour ses despens faire et s’en parti lui ,vie. Ses  
en fans le convoyerent, puis tout en plourant prindrent congié de lui. Gilion

sploicta tant par ses journees, tant par terre que par mer qu’il vint et arriva  
en Babilonne ou du souldan fu receu a grant joye. II maintint la guerre du  
souldan en tele maniere qu’il subjuga et mist en l’obeissance du souldan tous  
ses ennemis. Mais en une bataille fu navré d’une moult grant playe par quoy  
il le convìnt aliter, et pour ce lui veant que a sa fin venoit et que impossible  
lui estoit de reschapper, requist au souldan moult instamment que aprés son  
trespas son cuer feust osté de son corps et porté a Trasignyes et mis en la  
tumbe qui pour lui estoit faicte seant ou milieu de ses deux femmes. Le  
souldan tout en plourant lui promist de ainsi ie faire. Laquelle chose il feist  
et fu son cuer apporté et mis en la tumbe que pour lui avoit fait faire. Et cy  
hne la vraye histoire du preu Gilìon de Trasignyes, duquel qui plus au vray  
en vouldra savoir si voise en l’abbaye de l’Olive ou son cuer gist entres (sic)  
les tumbes de ses deux femmes ausauelx f—- -

1. \*Miniature à quatre compartiments: l'auteur et la triple sépulture, l’auteur recop  
   italien, Gillion épouse Marie, la carpe et laprière de Gillion pour avoir une descem [↑](#footnote-ref-1)
2. \*L'abbaye de Notre-Damede l'Oliven’existeplus. Située à Morlanv/elz (domainem

   à moins de 10 km de Trazegnies, elle avait éíé fondée au XllL siècìe par Berthe de '  
   parfois Berthe de Morlanvvelz), épouse d’Eustache 11 du Roeulx. Cette abbaye cisn  
   Svorvée aux femmes. La fetnme de Watier âe Trazegnies (frère de Gilles IV) yjn  
   ’ r stotrmpurs de Trazegnies au Moyen Age, p.2C"- [↑](#footnote-ref-2)
3. \*L’abbaye de Cambron estfondée par Anselme de Trazegnies en 1148, cf. J. Plumet, « E  
   lesseìgneurs de Silly-Trazegnies... », op. cit., p. 34. [↑](#footnote-ref-3)
4. a l’encontre de. [↑](#footnote-ref-4)
5. \*\* fFFrri [↑](#footnote-ref-5)
6. jVovr. [↑](#footnote-ref-6)
7. \*\*les /EFI]. [↑](#footnote-ref-7)
8. *ìi,* a SMVier preserver [ cf *Table* des *rubriques,* f *Dv:* « garder el *preserver »].*liaiure en quatre compartiments : duel entre Gérard et Lucion. [↑](#footnote-ref-8)
9. \*Cette rubrique correspond à ìa rubrique du chapitre précédent dans la table des i ■ [↑](#footnote-ref-9)
10. laessirp [↑](#footnote-ref-10)
11. Signature de Davìd Auhert [↑](#footnote-ref-11)